Briefe
hervorragender Zeitgenossen
an
Franz Liszt.

Nach den Handschriften des Weimarer Liszt-Museums
mit Unterstützung von dessen Custos Geheimrath Gille

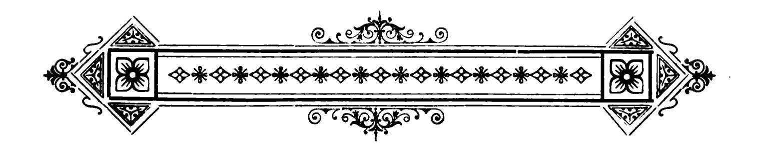
herausgegeben
von

La Mara.

Zweiter Band: 1855—1881.



Leipzig
Druck und Verlag von Breitkopf & Härtel
1895.



Inhalt.

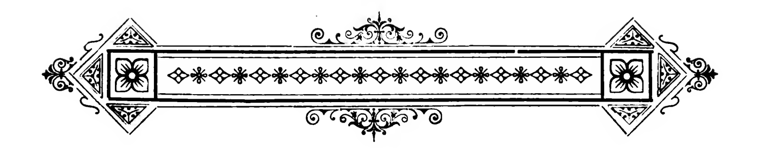
Weimarer Jahre 1855—1861.

Römische und spätere Jahre 1865—1881.





Weimarer Jahre
1855–1861.



1. Hector Berlioz.

Mon cher ami,

J'accepte avec grand plaisir l'invitation que tu me transmets de la part de M^{r} le Grand-Duc, remercie Son Altesse de ma part. J'ai une entreprise musicale en train avec le Théâtre Italien pour le 28 Janvier; peut-être y aura-t-il un quatrième concert le Dimanche suivant 5 Février. En tout cas, je partirai d'ici pour Weimar au plus tard le 10; j'arriverai le *12* et nous aurons 4 jours pour faire les répétitions.

J'ai bien une proposition pour 3 concerts à Bruxelles en Février, mais je ne suis pas fou des Belges et j'aime beaucoup mieux (comme dit la chanson) moins d'argent et passer de bonnes heures avec toi et nos amis de Weimar. L'important est que je puisse être à Londres en Mars, pour les concerts de la New Philharmonic Society dont la direction m'a été confiée et pour y donner *Roméo* et *Harold*. Encore est-il possible que je fasse changer le mois auquel ma présence pourra être exigée en Angleterre.

Maintenant pour le programme du concert de la cour, mon avis est d'y donner *l'Enfance du Christ*. Il n'y a point là d'effets très violents, les trompettes et cornets n'y sont point employés, il n'y a même que deux cors. D'ailleurs le sujet plaira aux âmes religieuses du Grand-Duc et des Grandes-Duchesses. Nous trouverons bien au théâtre une Vierge Marie telle quelle, quand le diable y serait. (Mme Milde intéressante de six mois!! quel malheur! une si jolie femme!); Milde pourra chanter St Joseph, le nouveau Ténor chantera le Récitant, et il y a bien une Basse énergique pour Hérode. On prendra deux coryphées Basses pour Polydorus et le Cen-

turion. Mme Pohl étant à Weimar (ce dont je remercie le bon Dieu bien souvent) notre Trio d'Ismaëlites ira à merveille, en faisant travailler un peu les 2 flûtes avec la harpe.

Je t'enverrai les parties de chant et de chœur aussitôt que je pourrai disposer des partitions de piano et tu pourrais faire commencer les études d'avance.

Pour le 2me concert au théâtre, je ferai ce que tu voudras, préviens-moi seulement de la musique qu'il me faudra apporter.

La déconfiture momentanée de la maison B. a fait remettre aux calendes grecques la publication de la partition de piano de Cellini. Je te l'apporterai ainsi que la grande du Te Deum.

Que penses-tu de faire entendre au concert du théâtre à Weimar le *chœur des âmes du Purgatoire du Requiem?* C'est *très facile* et ne cause aucun embarras. Pour le concert de Gotha, j'ai besoin de connaître le personnel vocal et instrumental de la chapelle pour trouver le genre de morceaux qui seront le plus convenables. Donne-moi quelques renseignements à ce sujet.

Veux-tu faire un coup de tête? Après un concert *pie*, veux-tu faire un concert *impie?* (C'est une façon de parler, il n'y a rien d'impie dans le Mélologue; c'est seulement très violemment passionné. Faisons cela!) Nous donnerions alors au théâtre la *Fantastique* suivie du *Mélologue*, *le Retour à la vie* (beaucoup modifié) [1]. Genast réciterait le rôle de l'artiste; les chœurs sont faciles à apprendre et je crois que Mr Cornelius en huit jours et même moins pourrait traduire le texte parlé et chanté. Ce serait assez curieux, et *sans dangers* à Weimar où l'on ne *blague pas trop*. Il faudrait *jouer* le *Mélologue* avec costume et mise en scène; mais c'est aisé.

Adieu, Marie te remercie de ton bon souvenir; mets-moi aux pieds de la Princesse. Ton dévoué

1er Janvier 1855. H. Berlioz.

P.S. Tu ne connais pas le nouvel arrangement du Mélologue.

1) »Le Retour à la vie« ist die Fortsetzung der »phantastischen Symphonie«.

Il faut pour le Mélologue deux Ténors et un Baryton, les chœurs et avec l'orchestre un piano à 4 mains.

Plus l'acteur parlant et agissant sur l'avant-scène avec la toile baissée.

S'il était impossible d'avoir deux Ténors, on transposerait *l'un des deux morceaux.*

Il vaudrait mieux que le personnage parlant fût le 1r Ténor; je me trompais en citant Genast.

2. Derselbe.

Très cher Liszt,

Voilà qui est convenu. Pour le programme de la cour il y aura: 1° La Fête de Romeo.

2° La scène des Sylphes de Faust avec solos de Faust et de Méphisto.

3° Le Trio avec chœur des Ciseleurs de Benvenuto.

4° La Captive par Mme Knopp avec orchestre, puis ce que tu voudras pour compléter le programme, si cela ne suffit pas.

Je vais dire à Richault de t'envoyer *la Captive* pour que Cornelius ait le temps de la traduire. Tu me parles de *réentendre* ce morceau, mais tu ne l'as jamais entendu, il n'a été exécuté que trois fois — à Londres par Mme Viardot, au Festival de Versailles par Mme Widemann, et dernièrement ici par Mme Stoltz [1]), qui le redira au concert du 28.

Je crois que c'est une des choses les plus colorées que j'ai écrites, et je serai ravi de te la faire connaître. C'est assez difficile pour la cantatrice et il faut qu'elle s'entende parfaitement avec le conducteur, sans quoi — rien.

Je pense que tu as reçu le paquet du Mélologue et que Cornelius est à l'œuvre maintenant.

Comme tes choristes auront énormément à faire pour apprendre tout ce qu'il faudra pour les 2 concerts, je t'en-

---

1) Die Primadonna der Pariser Grossen Oper.

verrai le 15 ou le 16 de ce mois les parties de chœur gravées de l'Enfance du Christ avec les partitions du chant et les rôles. Quant à celles du Mélologue on doit les compléter à Weimar, et pour celles de Faust, je te les enverrai de Hanovre où je vais en premier lieu et où je dois être du 2 Février au 10.

Adieu, mille amitiés, je me fais une fête des dix ou douze jours que je vais passer près de toi. Ton dévoué

10 Janvier 1855. 19, rue de Boursault. H. Berlioz.

3. Adolf Stahr.

Berlin 25/I 1855. Leipziger Platz 3.

Mein theurer Freund,

Wem möchte ich eher als Dir, dessen Freundschaft und Theilnahme mich durch die letzten Jahre so treu begleitet hat, die Kunde mittheilen, dass ich nach so viel schweren und herben Kämpfen endlich hart an dem erwünschten Ziele mich angelangt sehe. Denke meiner freundlich am 6ten Februar, denn an diesem Tage werde ich meine Verbindung mit Fanny Lewald im Hause ihres Bruders feiern — gerade *neun* Jahre nach dem 6ten Februar 1846, wo wir in Rom uns treues Zusammenhalten für das Leben gelobten, ohne alle Aussicht uns je vereinen zu können!

Aber mein Schicksal hat mir auch diese so schwer errungene Freude nicht *rein* zu geniessen vergönnt. Es raubt mir in demselben Momente, wo ich am Ziele stehe, den treuesten, werkthätigsten, in allen Lebenslagen erprobten Freund, den einzigen Theilnehmer an meinen Studien und Plänen, auf dessen hohe Begabung und Energie, auf dessen schwungvolle Begeisterung für das Schöne in Leben und Kunst ich grosse Hoffnungen gebaut. Mein inniggeliebter Georg Spiller von Hauenschild ist nicht mehr! 33 Jahre alt, in der Blüte der Kraft, mit einem bereits gewonnenen ehrenvollen Namen in unserer Litteratur, im Besitze alles dessen, was das Leben »lebenswerth« macht, ist er am 20sten Jan. dahingegangen.

Der Schlag hat mich bis ins Mark erschüttert, und ich fühle, dass »ein Stück von mir« mit ihm dahin ist. Du erinnerst Dich wohl seiner noch aus dem Jahre 1851 und seiner begeisterten Theilnahme an dem edlen Plane Deiner »Goethestiftung«; Dein grosses Herz ist für Freundschaft empfänglich — Du wirst ermessen, was mir solch' ein Verlust bedeutet!

Lass mich erfahren, wie Du lebst, und ob keine Aussicht uns wiederzusehen. Ich sehne mich nach Dir, und jetzt — mehr sls jemals.

Fanny Lewald sendet die herzlichsten Grüsse und bittet mit mir, unsere besten Empfehlungen an die Frau Fürstin zu überbringen.

Mit der herzlichsten Freundschaft Dein treu ergebener

Adolf Stahr.

4. Anton Rubinstein.

Berlin, le 31 Janvier 1855.

Fidèle à mon habitude de vous tenir au courant dans mon »*childe Rubinstein's pilgrimage through the musical world*«, je m'empresse de vous annoncer que j'ai donné mon 1r concert la semaine passée, où j'ai payé de ma poche 160 Thl. et où j'ai eu un grand succès, quoique les journaux me déchirent à belles dents. *Formlosigkeit* et *harmonisch wirr* sont les reproches qu'ils me font.

J'ai joué outre quelques bagatelles, mon concerto en *fa*, et on a exécuté *l'Océan* avec un orchestre de 3me rang, vu que celui de l'Opéra est trop occupé, et aussi trop cher.

Dehn m'a dit qu'il aimait beaucoup le Concerto, mais que la Symphonie était une musique qu'on n'était pas habitué d'entendre, et par là, mauvaise.

Marx que je suis allé voir sans le trouver, n'a pas donné signe de vie quoiqu'il fût au concert.

Dorn dont j'ai entendu les *Nibelungen* et que je trouve un ouvrage méritoire, a paru très enchanté à une soirée où j'ai joué, mais il n'est pas venu au concert.

Taubert a souri malignement à mon égard et m'a mené entendre une de ses Symphonies, (ouvrage déçument bon). *J. Stern* est celui qui s'intéresse le plus à tout, et qui m'est le plus favorable.

Rellstab est enthousiasmé en tant que je n'irai pas plus loin, parce qu'alors il me plaindrait.

Die andern Hunde bellen mich an, surtout *Kossak* qui m'abîme d'une manière si horrible qu'on m'a déjà conseillé de le souffleter à la première rencontre; mais je veux laisser ce soin à mon avenir si Dieu m'en accordera un.

En arrivant j'ai voulu faire exécuter *l'Océan* à la Symphonie-Soirée, mais on m'a refusé; maintenant on me dit qu'on m'en demandera une Symphonie pour une de ces soirées, »aber eine klarere als der Ocean«. Le lendemain de mon concert, il y avait un »Eingesandt« dans la Vossische Zeitung: Ocean — du Ungeheuer!!! signé C. M. v. Weber; j'ai voulu répondre: »Du gleichst dem Geist, den Du begreifst, aber nicht mir«; mais aussi cela je répondrai musicalement avec mon *Faust*.

Berlin restera au moins 50 ans encore au 18me siècle en musique, et il n'y a qu'un *très petit nombre* qui dit: *»e pur si muove«*.

Lundi prochain je donne mon second concert, où je jouerai mon Concerto en *sol* et où l'on exécutera ma Symphonie en *si b*.

J'ai joué chez le Roi, mais pas comme je voulais avec orchestre, mais simplement avec des morceaux de salon; — du reste *Redern* m'a dit qu'il n'y aurait pas de concert avec orchestre à la Cour cet hiver, et que s'il y en avait, il avait déjà composé une Ouverture qu'on exécuterait. Je me suis trouvé accouplé à Mlle Harder à ce concert; on fait jouer deux pianistes à la fois parce qu'il y en a tant qu'on ne saurait faire autrement.

Schulhoff qui se trouve aussi ici, ne fait ni effet ni argent, il ne pourra se rabibocher qu'avec Bock[1]) qui lui achètera

1) Berliner Musikverleger (Bote und Bock).

toutes ses nouvelles choses. En outre il y a *Jaëll*, le petit *Napoléon*, Mlles Goddard, Falk, etc. etc. etc., tout cela des pianistes; chaque jour il y a au moins un concert.

Kullak en se retirant du Conservatoire ici, en arrange un autre, et fait des prosélytes dans l'ancien; tellement que la concurrence menace tous les deux d'une dissolution prochaine.

Schloenbach m'a envoyé l'Oratorio, je crois qu'il a réussi.

Je suis toujours encore à mon dernier morceau dans la Symphonie, et les concerts et autre tracas m'empêchent d'en venir à bout.

Voici donc mon premier bulletin de Berlin, aussitôt quelque chose de nouveau arrivé, je m'empresserai de vous en informer.

Tout à Vous Ant. Rubinstein.

5. Johanna van Beethoven,

die Wittwe von Beethoven's Neffen und Sorgenkind Carl, die, in kärglichen Verhältnissen lebend, Anfang der neunziger Jahre in Wien starb.

Hochgeehrtester Herr,

Sie waren so gütig mich mit einem Schreiben, vom 24sten Jänner datirt, zu beehren. Meine innigsten Danksagungen folgen hiemith für Ihre vielseitigen Bemühungen, so wie für die bereits übersandten Hundert Gulden, welche ich einige Tage nach der Aufgabe meines Briefes an Ihre verehrungswürdige Frau Mama durch Herrn von Mecchetti erhielt, welcher selbe bereits vor einigen Monathen von Herrn von Löwy auf Rechnung des Herrn Ernst für mich bekam, mich aber nicht früher zu finden wusste, und dem ich eine Quittung über den richtigen Empfang dieser Einhundert Gulden Cm. für den Verkauf des Testaments[1]) ausstellen musste, welche er vor

1) Das herrliche Testament Ludwig v. Beethoven's vom 6. Oct. 1802. Der Violinspieler Ernst, der es kaufte, schenkte es später Jenny Lind-Goldschmidt und ihrem Gatten zum Dank für ihre Mitwirkung bei einem seiner Concerte. Jetzt ist es eine Zierde der Hamburger Stadtbibliothek.

einigen Tagen noch in Händen hatte. Herr von Löwy bemerkte in seinem Schreiben über diese Angelegenheit an H. v. Mecchetti, dass Herr von Liszt die wohlwollenden Gesinnungen für mich hätten, diese Verkaufssumme aus Ihrem Eigenen zu vermehren, so wie ich selbst aus Ihrem gütigen Schreiben an mich ersah, wofür noch einmahl mein herzlichster Dank mit der Bitte erfolgt, mir diese von Ihrer Güte mir bestimmte Summe gefälligst einzusenden, da diese baldige Hülfe aus Ihren gütigen Händen mir sehr vielen Kummer verhüten könnte. —

Ich habe Verpflichtungen gegen eine sehr hartherzige Person, welche in der Leipziger-Zeitung vor ungefähr 4 Wochen die Anzeige las, dass dasselbe Testament um Eintausend Gulden verkauft, und mir das Geld bereits eingesendet wurde. Ich zeigte Ihren mir so werthen Brief vor und glaubte die Person damit von der Unwahrheit dieser Anzeige zu überzeugen, allein sie will sich bessere Uiberzeugung selbst verschaffen. Alle diese Öffentlichkeiten sind so unangenehm, dass ich Ihre Güte noch einmahl in Anspruch nehme, mit der herzlichen Bitte, mich durch die baldige Einsendung, vielleicht durch die Post, der mir zugedachten Wohlthat, von so einer verhassten Person befreien zu wollen.

Mit der höchsten Achtung und Dankbarkeit

Dero ergebenste Dienerin

Johanna von Beethoven

wohnhaft in der Josephstadt, Schmiedgasse N^r^. 62, 2ten Stock, Thür N^r^. 9.

Den 11ten Februar [1855 [1])].

1) Die dem Original fehlende Jahreszahl konnte durch Thayer's Angabe (Beethoven's Leben II, p. 191), dass Ernst das Testament Beethoven's 1855 kaufte, ergänzt werden.

6. Eduard Lassen,

geb. 13. April 1830 zu Kopenhagen, in Brüssel gebildet, wurde 1858 unter Liszt Hofmusikdirector, 1861 Hofcapellmeister, zuletzt Generalmusikdirector in Weimar, wo er, Ehrendoctor der Universität Jena, als vorzüglicher Dirigent bis 1895 wirkte. Als geistreicher Componist Liszt'scher Richtung, war er besonders mit der Musik zu »Faust« und den »Nibelungen« und mehr noch mit seinen vielgesungenen Liedern erfolgreich.

Rome, le 1 Mars 1855.

Maître,

Pardon de la liberté grande que je prends en vous écrivant; la seule excuse qui milite en ma faveur, c'est que je viens vous demander quelque chose, non pas pour moi, mais pour l'un de mes amis. Peut-être ne vous souviendrez-vous plus de moi, car j'ai dû traverser votre existence à peu près comme une étoile à queue traverse le ciel sans y laisser la moindre trace; je commencerai donc par me présenter moi-même avec la même hardiesse que j'ai osé le faire il y a deux ans, et j'espère que vous m'accueillerez avec la même bonté. Le souvenir que j'ai gardé de Weimar et de votre généreuse hospitalité est un des plus chers de ma vie; il est en ce moment une consolation pour moi, car vous saurez que je suis depuis un an en Italie (étant prix de Rome, c'était bien le moins que j'y aille); c'est donc vous dire que je suis sevré de toute espèce de musique; je vis pour moi, je ferme l'oreille à tous les bruits d'alentour et quand je sens le besoin de me remonter un peu l'imagination, je me transporte à Weimar; alors le »Fliegende Holländer«, »Tannhäuser«, »Lohengrin«, les soirées passées chez vous avec Joachim, Faust, Romeo, tout cela m'apparaît comme dans un rêve, bien loin, bien loin, et cela me réchauffe le cœur et la tête. Mon séjour à Weimar sera la seule chose de tout mon voyage, qui m'aura fait réellement une impression artistique profonde et sérieuse; je le sais bien, depuis je vois où il faudra aller; je n'y suis pas encore, bien loin de là, peut-être n'y arriverai-je jamais, mais il n'y a du moins plus de danger que je fasse fausse route.

Merci à vous, Liszt, merci du fond de mon cœur de m'avoir laissé approcher de vous et d'avoir ainsi soulevé un coin du voile mystérieux sous lequel l'art noble et vrai se cache. —

Voici maintenant ce que je viens vous demander; un de mes amis de Bruxelles, M[r] Jules Guillaume, jeune littérateur de beaucoup de talent, m'écrit en me disant qu'il a lu dans le »Constitutionnel« votre remarquable feuilleton sur Wagner; il en a conclu que vous songiez à introniser en France la réputation de W. Mon ami est un de ses plus sincères admirateurs; il a contribué à populariser son nom chez nous dans la »Revue trimestrielle des artistes« et dans divers autres journaux. Jules se chargerait avec bonheur de la traduction des opéras de W., s'il entrevoyait l'espoir d'aboutir à un résultat quelconque. Je pense qu'il joindra une lettre à celle-ci où il vous parlera de son projet. Je puis vous recommander Jules chaudement; il est l'auteur de plusieurs charmantes comédies, de poésies diverses, de drames, etc.; en ce moment il occupe la place de rédacteur à »l'Observateur belge«; c'est lui qui m'a fait le livret de l'opéra que je termine à présent. Il m'a prié de lui servir d'intermédiaire auprès de vous, et sans me flatter que ma recommandation puisse être de quelque valeur, j'ose espérer que vous l'accueillerez avec votre bonté ordinaire. —

Si vous trouviez le temps de m'écrire seulement deux lignes, vous feriez vraiment une bonne œuvre, car cela me ferait un bien énorme; et Joachim, avez-vous eu de ses nouvelles dernièrement? et Bülow, et Raff, et Klindworth? s'ils sont à Weimar, je vous prierai de me rappeler à leur souvenir. —

Je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps, cher maître, adieu; croyez que vous trouverez toujours en moi un admirateur plein de respect et un homme rempli de dévouement pour vous.

Veuillez présenter mes devoirs à Madame la Princesse ainsi qu'à Madame sa fille.

E. Lassen

7. Bonaventura Genelli.

München d. 5ten März 1855.

Hochverehrter Herr Doctor!

Nicht wenig erfreut ward ich durch Ihr schmeichelhaftes Schreiben — doch auch nicht wenig überrascht durch Ihre so freundliche Einladung, Sie kommenden Frühling in Weimar zu besuchen. So verlockend es für mich ist nach Weimar zu wallfahrten, um Sie persönlich kennen zu lernen — meiner durchlauchtigen Gönnerin die Hände zu küssen — alte Bekanntschaften zu erneuern, und neue zu machen — so kann ich doch für jetzt unmöglich mehr dazu sagen als, ich hoffe es werde mir möglich werden auf einige Tage (doch ohne dort einen Pinsel oder Griffel anzurühren) dieser Ihrer Einladung zu willfahren.

Den Sisyphus könnte ich ohnedies in so kurzer Zeit nicht ausführen, besonders da in Weimar wahrscheinlich keine geübten Modelle zu finden sein möchten. Nein, wäre ich einmal dort, so würde ich nur dem süssen Nichtsthun fröhnen, Ihren Tönen und den begeisternden Worten der Frau Fürstin lauschen, die übrige Zeit aber in Preller's Gesellschaft mit Spazierengehen zubringen, wozu jedenfalls anmuthiges Wetter gehört.

Ich möchte wünschen, dass Sie, Herr Doctor, stets versichert sein mögen, dass ich mit wahrer Hochachtung bin Ihr

sehr ergebener B. Genelli.

8. Anton Rubinstein.

Wien, 24 Mars 1855.

En premier lieu j'ai à vous remercier de la manière bienveillante dont vous avez fait mention de moi dans vos lettres à vos amis ici, et qui m'a valu un accueil très favorable. —

Le 22 j'ai donné mon premier concert ici; j'y ai joué mon Concerto en *fa*, quelques morceaux de salon, et fait exécuter ma Symphonie en *si bémol*. Il y avait très peu de

monde payant, mais par contre beaucoup de non payant; en général il est impossible de voir une salle vide ici, vu que la critique et les artistes de premier ordre sont représentés dans un si grand nombre qu'ils occupent la moitié de la salle, et puis chaque artiste a ici quelques familles qui le connaissent de très longue date, et qui l'ont porté sur leur bras et qui lui portent un intérêt véritable — mais non payant; cela fait les trois quarts de la salle. Ne reste donc que le quatrième quart pour les âmes charitables qui veulent bien aller à son concert par désœuvrement; mais le temps présent est si sérieux et occupe tellement tout le monde que chez moi cette dernière partie de la salle n'a été que très faiblement représentée, ce qui fait que j'ai payé de ma poche pour ce concert 260 Florins. —

Le succès a été très satisfaisant, mais la critique comme de coutume, m'a trouvé très peu à son gré; il n'y a qu'un seul qui, par un singulier hasard, doit m'être favorable, même s'il ne le voulait pas — parce qu'il se trouve avoir épousé une demoiselle d'une maison de mes plus intimes connaissances, et c'est précisément le loup-garou de la bande, Mr Zellner[1]), d'ailleurs très bon musicien, compositeur lui-même et du petit nombre des critiques qui écrit pour les arts, et non contre les artistes; il attend avec impatience le mois de Juillet, époque où il espère vous voir ici. —

En fait d'éditeurs, le terrain est aride ici — *Haslinger* ne veut rien prendre de grand, et comme je suis à sec pour des morceaux de salon, nous sommes convenus qu'il prendra la Fantaisie: le Bal en 1750, comme pendant du Bal de Bock[2]), avec les Gigues, Sarabandes etc. — quand je l'aurai faite.

Spina fait mine de prendre le Concerto en *fa*, mais rien n'est encore décidé; les autres ne comptent pas, vu qu'ils ne peuvent prendre que de petites choses et que je suis fatigué d'en faire.

---

1) Musikschriftsteller und Generalsecretär der »Gesellschaft der Musikfreunde« in Wien. (1823—1894.)

2) Op. 14.

Willmers s'est fixé ici pour donner des leçons, mais n'en trouve pas.

Thalberg est arrivé pour monter son opéra: Christine. Mlle *Clauss* n'a rien fait ici, quoiqu'elle ait eu toute la critique pour elle; c'est surtout *Hanslick* qui trouve que: sie hat das ästhetisch Schöne in der Kunst mit Löffeln aufgefressen, so dass für die Andern nicht mehr als ein Leck für einen Groschen übrig bleibt. —?

J'ai prié Gurkhaus de vous envoyer directement de Leipzig les Lieder persans lorsqu'ils seront prêts.

Ma 4me Symphonie est terminée, je ne l'ai pas envoyée à St. Pétersbourg parce que les Concerts Philharmoniques ne pourront pas avoir lieu cet hiver pour cause de deuil.

Je donnerai ici encore un ou deux concerts, puis j'irai à Munich pour voir Dingelstedt et Bodenstedt, et je compte passer l'été de nouveau à Bieberich. C'est à peu près tout ce que j'ai à vous dire de moi; en vous priant de vouloir bien me recommander au souvenir des Princesses, je vous prie de me croire toujours votre tout dévoué

Anton Rubinstein [1]).

G. Lewy nouvellement établi ici me prie d'être son interprète auprès de vous pour vous présenter ses respects; c'est le meilleur être que je connaisse et il fera très bien son chemin vu qu'il a beaucoup de talent pour son métier, qui est celui de marchand de musique et éditeur *in spe.*

9. François Joseph Fétis.

Bruxelles, le 1er Avril 1855.

Mon cher Liszt,

Je devrais avoir répondu depuis longtemps à votre lettre du 15 Mars; mais je n'ai pas respiré depuis deux mois à cause des soins de toute espèce que j'ai dû prendre pour l'organisation et l'exécution des quatre concerts historiques

---

1) Liszt's Antwort: F. Liszt's Briefe I, Nr. 136.

que j'ai donnés au bénéfice des artistes du théâtre, puis des pauvres. Mes changements de positions depuis 25 ans, époque où j'ai donné les premiers à Paris, avaient dispersé une partie de la musique, en sorte que lorsque j'ai cru mettre la main dessus, je n'en ai retrouvé qu'une partie, et il a fallu retraduire de nouveau plusieurs morceaux d'après les anciennes notations. Mon énergique volonté a surmonté les obstacles et, Dieu merci, j'ai accompli mon œuvre. Un accident seul a empêché hier le quatrième et dernier concert: mon ténor, professeur du Conservatoire, a été saisi le matin même d'une aphonie complète qui menace de se prolonger. Aujourd'hui commencent les vacances de Pâques qui dureront 15 jours, et les élèves se dispersent; en sorte que le quatrième concert sera ajourné jusqu'au samedi 21 Avril. Je profite de cette circonstance pour aller à Paris où m'appellent diverses affaires, et je pars ce soir.

Je vous enverrai les morceaux de trois des concerts historiques, car celui qui a pour objet la musique dans la seconde moitié du 18me siècle et au 19me, est pris dans des ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde: je vous en fournirai seulement le programme. .—.

A l'égard de mes discours, je ne puis vous les envoyer, mon cher Liszt, car je n'écris rien, pas même de simples notes, et parle en improvisant. J'ai acquis beaucoup d'habitude de ces improvisations, depuis 20 ans, et la matière m'est si familière, j'ai tant travaillé sur l'histoire de la musique, tant médité sur tout ce qui a rapport à cet art dans les mœurs, la philosophie, la politique et la religion, que mes idées se classent avec beaucoup de lucidité pendant que je parle, et que cette partie des concerts paraît être pour le public la plus intéressante et la plus amusante. J'égaie un peu mon sujet par des anecdotes piquantes, et cela convient fort à mon public; car vous savez que notre siècle aime les histoires, voire même les contes. De tout cela, il ne reste que des souvenirs quand j'ai fini.

J'ai eu ici Berlioz dont *l'Enfance du Christ* a eu du succès. Cela est simple et naïf: mais il y a du sentiment.

C'est une modification très marquée de son talent primitif. Je l'ai trouvé bien changé et vieilli. Il m'a fait le plaisir de dîner chez moi avec sa femme; c'est un homme d'esprit et de grande intelligence musicale et autre; malheureusement la richesse de son imagination n'égale pas ce qu'il a acquis d'habileté.

Je suis fort curieux de voir les colossales productions dont vous me parlez et je les lirai avec le plus vif intérêt, parce qu'elles sont votre œuvre, d'abord, ensuite parce que j'aime beaucoup à savoir ce qu'on promet à l'avenir pour la musique. Je vous promets toutes les concessions possibles et ne demanderai que du charme et de l'originalité.

Croyez-moi, mon cher Liszt, votre tout dévoué de cœur.

Fétis.

10. Hector Berlioz.

[Gegen Ende April 1855.]

Cher ami,

Voici des réclames pour le *Te Deum*[1]; veux-tu être assez bon pour les faire traduire et reproduire dans les journaux de Weimar et de Leipzig où tu connais quelqu'un. Il faut que cela se répande immensément pour que la veille de l'ouverture de l'Exposition notre immense Eglise soit pleine. La machine musicale seule coûte sept mille francs. Il y a de quoi trembler. Le concert de Samedi dernier à l'Opéra comique a été très splendide par l'auditoire et assez terne par l'exécution. La recette s'est élevée à près de six mille francs.

J'ai envoyé le Cellini à Litolff; depuis lors je lui ai écrit pour savoir si le paquet lui était parvenu et je ne reçois point de nouvelles. — Pourrais-tu m'en donner?

Je viens de voir Alexandre; il a été consterné d'apprendre que tu ne viendrais pas à Paris cette année. A propos du Te Deum, j'ai purement et simplement supprimé le prélude où se trouvent les modulations *douteuses*.

---

1) Eine Anzeige der bevorstehenden Pariser Aufführung des Te Deums ist dem Briefe beigefügt.

Pardonne-moi le décousu de ce billet; je suis hébété par un feuilleton qui va me river à ma table pendant deux jours encore. Il s'agit d'un opéra de Thomas qui m'est vivement recommandé par Mr Edouard Bertin. Je comptais me rattraper sur une pauvreté intitulée Lisette, mais, comme j'en terminais *l'égayement*, m'arrive une lettre de recommandation pour la dite misère, lettre signée Aug. Bertin. Alors dès que le mari et la femme se réunissent contre leur déplorable critique, celui-ci n'a plus qu'à se voiler la face, et à se plonger dans le Styx .... Encore assure-t-on que le Styx est à sec depuis peu. Adieu. Milles amitiés sincères. H. Berlioz.

J'ai eu l'imbécillité de ne pas encore remercier la Princesse pour les deux plâtres qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. Le tien est un chef-d'œuvre et m'a fait un extrême plaisir[1]. Présente mes excuses pour mon inexcusable étourderie.

11. Adolf Böttger,

Dichter und trefflicher Übersetzer englischer Dichterwerke, geb. 25. Mai 1815 in Leipzig, gest. daselbst am 16. Nov. 1870.

Leipzig, Gerberstrasse, den 29. April 1855.

Lieber Freund,

Erfreut über die Annahme meiner Dir zugedachten Widmung, meld' ich Dir, dass Babylon[2]) nach der Messe mit dem Drucke beginnt. Die Herbig'sche Buchhandlung hebt das Kindlein aus der Taufe, und kann stolz sein einen solchen Pathen erhalten zu haben, der es in Weimar's Cirkel einführen wird. Gedulde Dich und verzeih' die Verzögerung!

Anbei send' ich Dir ein Gedicht zur Schillerfeier (für vier Sprechende, womöglich Damen, bestimmt). Vielleicht ist es noch Zeit, es bis zum 9ten Mai einzustudiren. Gleichviel wo es aufgeführt wird. Von Marr mag ich mir selbst keine abschlägige Antwort holen. Könntest Du es nicht freund-

1) Wol das herrliche Liszt-Medaillon von Rietschel.
2) »Der Fall von Babylon.« Leipzig, 1855.

licherweise dem Grossherzog überreichen? Vielleicht würde es am Hofe gesprochen? oder *Du* leitest eine Festfeier, wo es passte! — Ich hab' es mehr festlich feierlich gehalten, ohne die zuhörenden Seelen durch niederdrückende Todesgedanken betrüben zu wollen. Sicherlich sind noch andere Gedichte vorhanden, die den Todestag speciell verherrlichen.

Solltest Du den Schluss als Chor componiren wollen, viel Ehre für mich und das Fest. —

In der Hoffnung, dass Du mir recht bald eine kurze Nachricht darüber zukommen lässt, und der Überzeugung lebend, dass Du des Dachstubenpoeten Bestes willst und wünschest, grüss' ich Dich als Dein treu ergebener



12. Hector Berlioz [1]).

Cher ami,

Je t'écris trois lignes pour te dire que le Te Deum a été exécuté aujourd'hui avec la plus magnifique précision. C'était colossal, Babylonien, Ninivite. La splendide église était pleine. Les enfants ont chanté comme un seul artiste, et les artistes comme .... je l'espérais et comme j'avais le droit d'attendre d'eux à cause de la sévérité qui avait dicté mon choix. Pas une faute, pas une indécision. J'avais un jeune homme venu de Bruxelles qui conduisait au loin l'organiste dans sa tribune et qui l'a fait marcher malgré l'éloignement.

1) Das Original dieses Briefes befindet sich nicht im Liszt-Museum, sondern in der reichen Autographensammlung von Hrn. Alfred Bovet in Valentigney.

Belloni est furieux, on nous *a volé comme dans un bois;* mais qu'importe ....

Mon Dieu, que n'étais-tu là! Je t'assure que c'est une œuvre formidable; le *Judex* dépasse toutes les énormités dont je me suis rendu coupable auparavant. Je t'écris à toi le premier, tout harassé que je suis, parce que je sais bien que pas un homme en Europe ne s'intéresse à cet *événement* autant que toi. Oui, le Requiem a un frère, un frère qui est venu au monde avec des dents, comme Richard trois (moins la bosse); et je te réponds qu'il a mordu au cœur le public aujourd'hui. Et quel immense public! Nous étions 950 exécutants. Et pas une faute! je n'en reviens pas.

Il m'était venu des amis de Marseille (Lecourt, Rémusat etc.). Lecourt était dans un état; il ruisselait, c'était un fleuve! Adieu, je vais me coucher. Quel malheur que je sois l'auteur de tout cela! Je ferais un article curieux. Nous allons voir ce que vont *chanter* les confrères. Cette fois il ne s'agit pas de *piccoli paësi*, c'est une scène de l'Apocalypse.

Ris, moque-toi de moi! rien ne me fait aujourd'hui. Mais serre avec ta main, colla tua possente mano, la main de Cornelius, de Raff, de Pohl, de tous nos amis.

Je n'ajoute rien pour la Princesse, j'ai une longue lettre à lui répondre. Adieu, Adieu, Adieu!

Lundi, 30 Avril [1855]. H. Berlioz.

13. Derselbe.

Paris, 10 Mai 1855.

Très cher ami,

J'ai répondu il y a quelques jours à la Princesse au sujet de la proposition qu'elle avait bien voulu me faire et que tu me renouvelles. Si tu veux bien t'intéresser à une exécution du *Te Deum* plus tard, c'est tout ce que ton amitié infatigable pourra faire de plus pour l'auteur. Laissons aller les choses quant au reste. Si j'ai le temps de rassembler

tous les journaux qui en ont parlé et en parleront, je te les enverrai. J'ai un paquet de mon feuilleton qu'il m'a été impossible, telle est ma distraction habituelle, de trouver le temps d'envoyer à la poste pour la Princesse. Mais j'espère y songer demain.

Hier, je t'ai envoyé en un paquet, *trois volumes manuscrits* reliés que je t'avais promis. Tu sais que Mr X. veut bien se charger d'en faire la traduction, qu'il s'engage à ne pas publier de mon vivant, et dont je lui cède toute la propriété en Allemagne. Il y aura là-dedans une foule de mots, d'allusions et de locutions tout à fait inintelligibles pour lui; mais je te prie de vouloir bien les lui expliquer. Je lui donne *un an* pour faire sa traduction, après ce temps, je te prie de me renvoyer l'original si je ne vais pas le chercher moi-même.

Je compte sur son honneur de traducteur pour ne faire aucun changement, aucune concession à des idées qui ne sont pas les miennes, enfin pour *traduire* purement et simplement avec la fidélité la plus scrupuleuse.

Si je mourais avant d'avoir reçu de toi mon manuscrit, je te prie de le garder et d'en arranger une publication *fidèle* aussi avec Michel Levy (Rue Vivienne) qui me l'a déjà proposée. Tu remettrais alors le produit de cette vente quel qu'il soit, moitié à ma femme, moitié à mon fils. Pardon de te parler sur ce ton testamentaire; mais, comme disent les bonnes femmes, cela ne fait pas mourir.

Tu m'accuseras réception seulement *du paquet* (je saurai ce que cela veut dire).

Je n'ai d'autre promesse de Litolff que celle de publier *Cellini le plus tôt possible*. Mais si tu lui fais savoir que cette partition te sera utile en Septembre ou Octobre, cela pourrait l'engager à se hâter. J'ai remis ta lettre et celle du Grand-Duc à Legouvé. Feras-tu graver ta Messe *catholique? Malgré* les fleurs du Jardin du Vatican dont tu l'as parsemée, je serais bien heureux de la connaître.

Je viens d'apprendre de mon beau-frère que la vente qu'il avait opérée d'une partie de mes bois et sur laquelle

je comptais pour une somme de 8000 frcs. était une vente à termes et à termes très éloignés. Nos paysans n'achètent pas autrement. Cela éloigne beaucoup mes projets d'*édition allemande.* Prends néanmoins toutes les informations auprès de Härtel, comme si j'allais l'entreprendre bientôt.

Adieu, mille amitiés sincères, communique à Mr X. la partie de ma lettre qui le concerne.

Ton dévoué H. Berlioz.

14. Siegfried Dehn.

Berlin, 6. Juni, 1855.

Bester Freund!

Beifolgend die Riesenpartitur des Tripel-Oratoriums von Raimondi nebst seinen Psalmen, für deren mir freundlichst gewährte Einsicht ich Dir herzlich danke[1]. Leider kann ich nicht sagen, dass das Oratorium mir irgend welchen Genuss geboten hat; wie bei manchen früheren mir bekannt gewordenen Werken des Raimondi bin ich auch diesmal wieder dadurch verleitet, den alten Satz »et in parvis esse magnus« gradeweg umzukehren. Dass Raimondi die von ihm gewählte Schreibart seiner Psalmen frecher Weise mit der Überschrift »nello stile del Palestrina« bezeichnet, das mag er mit denen ausmachen, die blindlings auf die verba magistri schwören; wer Palestrina kennt, wird sich nicht täuschen lassen und eher geneigt sein, dies Verfahren als einen argen Humbug zu bezeichnen. Der Plan zu dem Oratorium scheint der Laune eines ungünstigen Augenblicks anzugehören; will man auch gegen die Factur nichts einwenden, so sucht man doch vergebens Kunstsinn und Kunstgeschmack, und der Kunstverstand, der einem z. B. aus dem 48stimmigen Gloria des Ballabene entgegentritt, ist bei Raimondi auch nicht zu finden.

Du fragst mich, wie es kommt, dass ich Deine kirchlichen

---

1) Raimondi (1786—1853), Capellmeister der Peterskirche in Rom, führte 1852 sein Tripeloratorium: »Potifar«, »Guiseppe« und »Giacobbe« im römischen Argentina-Theater sehr erfolgreich auf.

Compositionen noch nicht erhalten habe — und hierauf antworte ich, dass mir der Grund davon unbekannt ist, dass ich aber immer noch in der Erwartung der Sachen bleibe. Zu dem ehrenvollen Auftrage, eine Missa solennis zur Einweihung des Domes in Gran zu schreiben, wünsch' ich Dir in jeder Beziehung Glück; nach Deinem Briefe vom 25. März zu urtheilen, wird diese Messe jetzt schon fertig sein, zu der ich Dir ein vivat, floreat, crescat!!! zurufe.

Dass Du Dich des Cornelius so warm annimmst, höre ich sehr gerne; er hat productives Talent und hat fleissig seine Schule durchgemacht; ich habe mir bei seinem Unterricht manche Mühe nicht verdriessen lassen, denn ich sah bald, dass ich einen ergiebigen Boden vor mir hatte. Meinen Rath, Streichquartette zu schreiben, um sich frei innerhalb der Regeln bewegen zu lernen, hat er nicht angenommen; ja, er mag es mir sogar übel genommen haben, dass ich meinen gutgemeinten Rath immer wiederholte, denn sonst weiss ich mir nicht zu erklären, warum ich nie eine Zeile von ihm erhalte. Grüss' ihn bestens und wünsche ihm in meinem Namen alles Glück zum guten Gedeihen seiner Sachen. Ein anderer Schüler, B. soll sich ja auch in Weimar aufhalten, wie ich in Königsberg erfahren habe; dieser ist auf eine schnakische Art von mir abgegangen, aber noch schnakischer ist der Grund, den er dafür in Königsberg angegeben hat; denn dort hat er sich über meine »*Hitze*« beim Unterricht beklagt, während ich vielmehr Ursache gehabt habe, mich über seine Kälte in seinen Studien zu beschweren. Immerhin! irgend ein Grund musste für seinen Abgang angegeben werden, und der einzige wahre war schnakisch genug.

Von der neuen Akademie der Tonkunst kann ich Dir nur sagen, dass ich an derselben wöchentlich 6 Stunden unterrichte und gegen 40 Schüler, resp. Schülerinnen habe, die sich's angelegen sein lassen, eine gründliche Schule durchzumachen. Kullak ist mit dem gegenwärtigen Zustande seines neuen Instituts sehr zufrieden und scheint mir auch alle Ursache dazu zu haben; denn täglich melden sich noch neue Schüler und Schülerinnen. Wieprecht hat ein grosses Ver-

dienst um die Bildung des Orchesters, denn nach einem Zeitraum von 8 Wochen führt er bereits mit den Zöglingen des Instituts nicht nur Sinfonien und Ouvertüren auf, sondern begleitet auch Concertsoli und Gesangpièecen mit vollständigem Orchester in einer Art, die alle Anerkennung verdient. .—.

Gestern bin ich nach 8 Wochen der angestrengtesten Arbeit mit dem Spartiren von 2 Liedersammlungen aus dem ersten Drittel des XVI. Jahrhunderts fertig geworden, die ich aus München mir habe kommen lassen; diese Arbeit hat mir viel Vergnügen gemacht, denn ich habe Gelegenheit gefunden, Neues zu lernen. Im Ganzen habe ich nun gegen 300 *deutsche* Lieder vollständig beisammen, von denen der grösste Theil ins XV. Jahrhundert gehört; die Summe der flämischen, brabantischen und französischen Lieder ist fast eben so stark. Auffallend ist es gewiss, dass sich viele Melodien jener Zeit bis auf den heutigen Tag erhalten haben und noch im Munde des Volks leben; das Volk aber hat einen reinen Sinn für Melodie, und die Verfasser, die dickleibige Kunstlehren schreiben und, wie alte Leute nicht das Wasser, nicht die Dinte halten können, um nur Melodien *machen* zu lehren, ohne jedoch einer einfachen Melodie auch nur das Leben für ein Jahr zu sichern, diese Kunstlehrer sind kunstleere Leute, die dem, ut ita dicam! gemeinen Manne in der Kritik einer Melodie nicht den Rang streitig machen. —

Eine Zeile über den richtigen Empfang der Sachen von Raimondi wäre mir um so angenehmer, wenn sie von Deinen kirchlichen Compositionen begleitet wäre. Mit den freundlichsten Grüssen und immer unverändert, Dein treu ergebener

S. W. Dehn.

Marienstrasse Nr. 28.

15. Hector Berlioz.

Très cher ami,

Je te croyais en Hongrie; je l'ai écrit il y a trois jours à Cornelius. Ce voyage est donc différé? Je pars demain matin pour Londres. Il n'y a point de doute que X. soit

incapable de traduire les *Mémoires*; mais il m'a tant prié de les lui confier! .... Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est si tu ne lui as pas communiqué ma dernière lettre, de continuer à garder le silence sur ce sujet. Dis-moi ce qu'il en est par quelques lignes adressées à Londres (à Mr Willert Beale, Cramer and Beale office, Regent Street pour Mr H. Berlioz). Nous trouverons bien un prétexte plausible pour reprendre toute liberté à cet égard. Au reste Cornelius n'est pas non plus de force à traduire du parisien en allemand, *sans être beaucoup aidé.* Il a même commis dans l'Enfance du Christ une petite erreur assez singulière en confondant un corps-de-garde (lieu de garde) avec un corps de *gardes* (homme de garde).

J'ai parlé à De Calonne, le beau-frère de notre good friend Rosencranz-Hiller, et rédacteur principal de la Revue Contemporaine. Il est tout disposé à insérer ton travail sur Harold [1]; ainsi envoie-le-moi quand tu voudras (à Paris).

Dis-moi si ton projet de remonter *Benvenuto* dès que la partition sera gravée tient toujours. Je publie le Te Deum par souscription, le Monodrame [2] est aussi entre les mains des graveurs. Il a été habilement arrangé pour le piano par un jeune lion musical, Mr Camille Saint-Saëns.

Je ne me souviens plus si je t'ai envoyé la partition de piano de Faust? .... Tu trouveras dans mon feuilleton de demain Vendredi, une série de portraits (les astucci) qu'on vient de m'obliger à retoucher pour les rendre moins ressemblants. Tu y trouveras le grand Capell-Meister que *tu remplaces* là-bas, (comme il le dit).

Je verrai Wagner en arrivant à Londres; on le dit de fort méchante humeur. Je te dirai ce que je croirai vrai au sujet de sa position en Angleterre.

Rossini est ici depuis quelques jours; il pose tous les soirs sur le Boulevard Italien, suivi de Scudo et de tous les Scudi monnayés grouillant à Paris. Il fait des mots.

---

1) Ges. Schriften, IV.

2) »Lélio, ou le retour à la vie.«

Avant-hier Méry lui a été présenté. En voyant Rossini, le poète provençal s'est trouvé mal, noyé sous la marée montante de ses larmes; Rossini aussitôt de fondre en pleurs à son tour, puis Mme Rossini d'imiter son époux, Escudier d'imiter dans l'escalier Mme Rossini, enfin le portier de sangloter dans sa loge, ému par cette harmonie de sanglots .... Une orgie de larmes!! Tout ce monde-là possède une telle sensibilité!.... Il n'y a que Méry de sincère.

Le Rossinisme est chez lui une monomanie comme la passion du Plain-Chant chez d'Ortigue? — Pro-di-gious!....

Adieu, je te serre la main.

Ton dévoué Horatio,

et continuons à rire de tous les Güldenstern, de tous les Rosencranz, et de tous les petits Osrick; sans compter les Polonius de ce bas monde.

Mes hommages empressés à la Princesse.

7 Juin [1855], Paris. H. Berlioz.

P.S. Voilà que je me sens en train de t'écrire et nous allons causer *à fond*, comme disait Dessauer (encore un astuccio), mais on envoie du Journal chercher mon épreuve et il me faut la suivre pour combattre les scrupules pudibonds de Mr de Sacy.

16. Adolf Stahr.

Berlin, 8/6 1855.

Der heutige Besuch Deines treuen Hans Bülow, mit dem ich fast ein paar Stunden verplaudert habe, hat mich so in Erinnerungen an Dich, mein verehrter und geliebter Freund, versenkt, dass ich nicht umhin kann, Dir wieder einmal schriftlich wenigstens die Hand zu drücken!

Ich hätte Dir längst geschrieben, aber ich habe böse Tage gehabt seit dieses Jahres Beginn. *Erst* der Tod des geliebten v. Hauenschild, den ich noch immer tief empfinde; *dann* der Tod eines trefflichen Freundes meiner Fanny, der sich ihr in schlimmen Tagen treulich bewährt (der Baron v. Schloemfeld), *dann* die Nachricht von der schweren Erkrankung meiner

armen geschiedenen Frau, welche im Momente der Übersiedlung nach Weimar im März d. J. auf das Siechbette geworfen wurde, von dem die Arme noch immer nicht erstanden ist! *Dir* brauche ich nicht zu sagen, wie schwer die Nachricht des Arztes mich traf, der die Krankheit als hoffnungslos bezeichnete, und mich den Tod der Armen stündlich erwarten liess. Jetzt scheint es besser zu gehen, wenigstens hat sie bereits ein Blättchen herzlichen Dankes an mich und Fanny Lewald geschrieben für allerhand Zeichen der Theilnahme, die wir natürlich ihr nach allen Kräften zu bethätigen suchten. Meine beiden Töchter haben sich tapfer und tüchtig benommen; aber ihre Kräfte sind fast erschöpft in der schweren Arbeit solcher Krankenpflege. Wären nur alle erst in Weimar, wohin mein Knabe bereits seit Ostern voraus ist. Er wohnt bei einer M^dme^ Randeker, Frau eines Hofmusikus, und besucht die Handelsvorschule des Herrn Schmidt; wenn Du einmal einen Augenblick übrig hast, so thu' mir die grosse Freundschaft, einmal nach dem Knaben zu sehen. .—.

Der Genuss, welchen mir G. Sand's *Histoire de ma vie* gewährte, hat mir lebhaft den alten Wunsch erneuert, die Geschichte Deines überreichen Lebens von Dir Selbst geschrieben zu sehen. Sie würde einen der allerbedeutendsten Beiträge zur Kultur-, Kunst- und Sittengeschichte unseres Jahrhunderts bilden; und ich sehe es als eine Freundespflicht an, Dich an die Erfüllung dieser Aufgabe zu mahnen. Zugleich aber erscheint mir die letztere auch eine Pflicht gegen Dich Selbst. Denn eine Erscheinung wie die Deine, ohne Beispiel in der ganzen Kunstgeschichte der modernen Welt und zugleich ohne Frage auch einzig für die Zukunft, darf nicht der monumentalen Grundlage einer Selbstbiographie entbehren, die ein für allemal das Gebäude des Thatsächlichen auf feste Säulen stellt. Ich wollte, wir könnten das Alles in guter Stunde einmal mündlich selbander besprechen, und mein sehnlichster Wunsch geht dahin, dass mir dazu im Laufe dieses Jahres sich Gelegenheit und Gunst der Umstände bieten möge. Ich sehne mich herzlich Dich wiederzusehen, weil ich Dich mit vollem Herzen liebe.

Meine eignen Zustände sind befriedigend. Wenn innigstes Zusammengehören, treuestes Zueinanderhalten, täglich erneute und täglich wachsende Schätzung und Liebe und vollkommenes Einverständniss in allen Überzeugungen, Lebensansichten und selbst Wünschen eine Verbindung zweier Menschen, geschaffen im reifsten Alter nach zehnjähriger Prüfungszeit, glücklich machen können, dann sind wir beide glücklich. Und in der That ist der Hauptwunsch von uns beiden beschränkt auf das Verlangen, dass ein gütiges Geschick uns beide noch eine möglichst lange Zeit bei einander lassen möge! Ich spreche Dir dies aus, weil ich weiss, dass Du mit dem Herzen an meinem Leben Antheil nimmst.

Im Laufe des Sommers erscheint der *zweite* Theil meines »Torso«, die Geschichte der glänzenden Kunstperiode unter Alexander dem Grossen, seinen Diadochen und die Geschichte der Kunst bei den Römern enthaltend. Ich hoffe Dir ihn seiner Zeit zugehen zu lassen, weil ich Dich unter meinen Lesern vor allen zu haben wünsche.

Darf ich Dich bitten, mich dem Gedächtniss Sr. K. H. des Grossherzogs zu erneuern und zugleich der Frau Fürstin meine Verehrung auszusprechen? Vor allem aber lass mich bald wieder ein freundliches Wort von Dir hören.

In treuer Freundschaft der Deine Adolf Stahr.

Leipz. Platz 3.

17. Carl Gutzkow.

Mein verehrter Freund!

Was stehen in den Zeitungen für verworrene Dinge!

Sie wollten Weimar verlassen? Nach Amerika gehen? Und das Gerücht, ich käme nach Weimar, auf eine so verkehrte Weise in Verbindung gebracht mit dieser Nachricht, die alle Ihre Verehrer erschrecken müsste!

Es wird Ihnen aber wahrscheinlich so gehen wie mir. Die Zeitungen oktroyiren Ihnen etwas, woran Sie nicht denken oder dessen Realisation Sie der Zukunft überlassen. Wohl ist es wahr, dass Amerika wie ein unangebrochener Gold-

schacht für Sie daliegt, aber Sie sind Deutschland so nothwendig! Sie haben durch Ihren edlen Enthusiasmus Weimar auf die Stufe gebracht, dass man wieder anfangen konnte, die klassischen Erinnerungen dort aufs Neue zu erwecken. Welches auch die nächste Zukunft sein möge, die der Grossherzog in seinem schönen Muthe etwas Neues zu wollen und auszuführen, über Weimar's gegenwärtige Kunst- und Literaturzustände beschlossen haben wird, wie könnten Sie ihr fehlen? Wie könnte es irgend eine andre Aufgabe für Weimar geben, als für Literatur und Schauspiel das zu ergänzen, was Sie für die Musik und die Oper thun? Also — eine Ente?!

Wie ich mich persönlich zu den mich betreffenden Weimarer Gerüchten verhalten soll, weiss ich kaum. Ich ergebe mich einem türkischen Fatalismus und warte ab, was beschlossen ist. Ein kleinlicher und beengter Wirkungskreis könnte mich nicht anlocken. — Sie haben die Aufgabe, die der Glanz des Weimar'schen Namens sich dauernd stellen kann, so gross gefasst, dass der, der Ihnen verbunden das Werk der Wiederbelebung jenes Anstosses, den Ilm-Athen für so Viele in Deutschland geben könnte, versuchen wollte, eine der Würde der Aufgabe entsprechende Stellung und Befugniss haben müsste; ich kenne die grossen und vorurtheilslosen Gesichtspunkte, die Sie in solchen Dingen haben, und ich hoffe, die eigne künstlerische Natur des immer mehr in die Aufmerksamkeit Deutschlands tretenden Grossherzogs theilt sie.

Unbegreiflich ist mir, was man von der Schrift der Mad. Marr denken soll. Sie sieht dem freiwilligen Aufgeben einer nicht länger zu behauptenden Position ähnlich und manche Bitterkeit darin, die absichtlich hingeschleudert ist, kommt dem Verbrennen der Schiffe gleich, das die Umkehr unmöglich machen soll. Als ich von Ihrem Aufgeben Weimar's las, war mein erster Gedanke, dass es Ihnen unmöglich geschienen hätte, in Verhältnissen zu wirken, wo die Collegialität sich in öffentliche Kritik verwandelt.

Wie oft gedenke ich Ihrer liebenswürdigen und geistreichen Damen, der schönen Stunden von Leipzig und München! Drücken Sie ihnen meine ganze Verehrung aus.

Es war mir *Bedürfniss*, Ihnen, verehrter Freund, in dem Augenblicke zu schreiben, als ich gestern im Summarium der neuesten A. Allg. Z. lese: »Gutzkow kommt, Liszt geht!« Welche verkehrten Schlüsse könnte man aus einer solchen Antithese ziehen! Im Gegentheil, man sollte die Öffentlichkeit belehren, dass Sie bleiben müssten, wenn ich käme. Denn was könnt' ich anderes thun, als ergänzen und auf anderen Gebieten fortsetzen, was Sie begonnen? [1])

Mit herzlichem Gruss und wie immer aufrichtigst Ihr

Dresden, den 9ten Juni 1855. Gutzkow.

18. Hector Berlioz.

13 Margaret Street, Cavendish Square, Londres.
25 Juin 1855.

Très cher ami,

Je n'ai pas eu jusqu'à présent deux minutes pour t'écrire, tant le tourbillon de Londres a tourné vite pour moi cette année. Aujourd'hui Dimanche on me laisse un peu plus tranquille et j'en profite. Nous avons beaucoup parlé de toi avec Wagner ces jours-ci, et tu peux penser avec quelle affection, car, ma parole d'honneur, je crois qu'il t'aime autant que je t'aime moi-même.

Il te racontera sans doute son séjour à Londres et tout ce qu'il a eu à souffrir d'une hostilité de parti-pris. Il est superbe d'ardeur, de chaleur de cœur, et j'avoue que ses violences mêmes me transportent. Il semble qu'une fatalité m'empêche d'entendre rien de ses dernières compositions! Le jour où sur la demande du Prince Albert il a dirigé son ouverture du *Tannhäuser* à Hanovre Square-Room, j'étais à la même heure forcé d'assister à une affreuse répétition de chœurs pour le concert de la New Philharmonic que j'avais à diriger deux jours après. Il s'agissait des chœurs des 4

1) Erst 1862 siedelte Gutzkow, und zwar als Generalsecretär der Schillerstiftung, von Dresden nach Weimar über, nahm aber schon 1864 als solcher seine Entlassung.

premières parties de Romeo; et cela était si prodigieusement exécrable que j'ai dû, malgré l'avis du Docteur Wilde qui trouvait le tout très bien chanté, couper court à ces horreurs en supprimant entièrement le chant. Malgré quelques *absences réelles* dans l'orchestre, les deux premiers morceaux de Romeo ont bien marché. La Fête a même été rendue avec une telle verve que, pour la 1[re] fois depuis que cette Symphonie existe, elle a été bissée à grand Hurra par tout ce vaste auditoire d'Exeter-Hall. Il y a eu beaucoup de fautes dans le Scherzo ....

Je reste à Londres quelques jours de plus à cause d'un concert qu'on me propose de diriger à Covent-Garden après notre dernier de la Philharmonique.

Wagner finit demain Lundi avec ceux de Hanovre Square, et se hâtera de partir le lendemain. Nous dînons ensemble avant le concert. Il a quelque chose de singulièrement attractif, et si nous avons des aspérités tous les deux, au moins nos aspérités s'emboîtent.

» explique cela à
» Cornelius.

Wagner me dit que tu vas partir pour la Hongrie; écris-moi donc six lignes, à Londres où je serai jusqu'au 7 Juillet, ou à Paris.

On me fait ici beaucoup de propositions assez singulières; je t'en parlerai plus tard. Cela ne me paraît pas acceptable.

Meyerbeer vient d'arriver; son *Etoile* se lève à Covent-Garden, mais elle se lève lentement. Il paraît que ses récitatifs tourmentent horriblement les chanteurs. Le père Lablache s'est même livré avant-hier à un accès de fureur ou de désespoir à ce sujet.

Adieu, on vient me chercher pour aller à Champion-Hill, où j'ai promis de passer une partie de la journée.

— Lundi matin. Je reviens de mon excursion agreste. C'est-à-dire, j'en suis revenu hier soir. Klindworth y était, il a joué un délicieux et mélancolique morceau de toi; puis nous avons chanté, lui, les deux filles de la maison, un jeune peintre allemand et moi, des morceaux à 5 voix de Purcell

que ces dames paraissent connaître comme leur Bible, et qui nous ont assez médiocrement charmés Klindworth et moi. Les autres buvaient cela comme du lait sacré. Au demeurant, il y a un sentiment musical au fond de ces organisations anglaises; mais c'est un sentiment conservateur, religieux avant tout, et anti-passionné. Wagner s'est perdu dans l'esprit du public de Londres en paraissant faire peu de cas de Mendelssohn. Or Mendelssohn, pour beaucoup de gens, est un Händel et demi ! ! ! .. D'un autre côté, si je n'avais pas le même défaut pour d'autres maîtres que j'exècre avec une violence de canon de 120, je dirais que Wagner a tort de ne pas considérer comme une riche et belle individualité le puritain Mendelssohn. Quand un maître est un maître, et quand ce maître a toujours et partout honoré et respecté l'art, il faut l'honorer et le respecter aussi, quelle que soit la divergence existant entre la ligne que nous suivons et celle qu'il a suivie. Wagner pourrait me rétorquer l'argument s'il savait qui j'abomine si cordialement, mais je me garderai de le lui dire. Quand j'entends ou quand je lis certains morceaux de ce gros maître, je me contente de serrer fortement les dents, jusqu'à ce que rentré chez moi et seul, je me dégonfle en l'accablant d'imprécations.

On n'est pas parfait.

Adieu, adieu, mets toutes mes imperfections aux pieds de la Princesse qui voudra bien, je l'espère, les honorer d'un regard de miséricorde.

A toi H. Berlioz.

P.S. Veux-tu m'envoyer à Paris ton article sur *Harold*, M[r] de Calonne l'attend et je le lui remettrai en arrivant.

19. Ernst Rietschel.

Verehrter Herr und Freund!

Entschuldigen Sie die Verspätung der Quittung, die ich eher geschickt hätte, wäre ich nicht aufgehalten gewesen durch Herstellung eines Abgusses der Statuette Giotto's, die

ich für das Museum ausgeführt, und welche ich der Prinzessin Marie als einen kleinen Zimmerschmuck zu Füssen lege.

Eine Statuette Lessing's, die beiliegt, ist für Prof. Hoffmann bestimmt, Sie haben wohl die Güte, ihm solche nebst Brief zukommen zu lassen.

Wenn Sie noch nach Dresden kommen, werde ich Ihnen eine Todtenmaske Weber's verehren können (auch für Preller will ich eine solche Maske reserviren), die Ihnen als solche, und wegen ihres wunderbar verklärten Ausdruckes Freude machen wird. Noch nie sah ich etwas so fein Durchgeistigtes, eine solche Schönheit der Ruhe und des Friedens in einem Todtengesicht, dass man sie könnte als eine Erbauung im Zimmer haben und sie immer betrachten, um selbst Frieden daraus zu schöpfen; sie wird jetzt geformt über den einzigen Abguss, den der Sohn aus London erhalten hat.

Schwind's Cartons der 7 Medaillons der Barmherzigkeit, die einige Tage hier waren, haben alle Beschauer entzückt und gerührt. Wo hat je ein Künstler etwas Innigeres, Schöneres und Rührenderes dargestellt, als im Gebet der Elisabeth mit dem Gefangenen, und so alle.

Der Besitz derselben ist ein Schatz, den ich der Frau Fürstin wünsche. Mit Freude denke ich der heiteren Stunden, der belebten anregenden Unterhaltung auf der Altenburg und benutze die Gelegenheit, nochmals meinen wärmsten Dank für die gütige Aufnahme auszusprechen, die ich da gefunden.

Der Frau Fürstin und der Prinzessin Marie meine ehrerbietigste Empfehlung, Ihnen den Ausdruck meiner Verehrung, womit ich zeichne als der Ihrige

Dresden, d. 1. Juli 1855. E. Rietschel.

20. Anton Rubinstein.

Bieberich, le 7 Juillet 1855.

Je croyais recevoir bientôt plusieurs de mes compositions qui doivent paraître incessamment, et pouvoir vous les envoyer; c'est pourquoi j'ai été jusqu'à présent sans vous ré-

pondre à votre bonne lettre[1]; mais les éditeurs sont d'une lenteur incorrigible, je vous prie donc de vouloir bien vous contenter de l'Album Kamennoi-Ostrow[2] et de quelques Lieder pour chant que vous recevez ci-joint.

Je ne suis pas allé au Musikfest de Dusseldorf parce que je n'étais pas invité et que Rotterdam m'a guéri du statuquo de surnuméraire à des occasions pareilles; j'entends du reste que je n'ai pas perdu grand'chose en n'y allant pas.

Je travaille assez bien ici, j'ai fini mon Carnaval rétrospectif que j'ai intitulé *Suite pour le Piano*; cela m'a réussi parfaitement, mais ce monstre de Haslinger ne veut plus le prendre alléguant le prétexte des dissensions politiques qui occupent tellement le monde, je me suis adressé à Simrock[3]; en outre j'ai fait cinq morceaux de Salon pour le Piano que j'avais promis à Léwy à Vienne.

Maintenant je travaille à une 3me Sonate dédiée à Mme Kalergis, une Sonate pour Alto et Piano, un Quintetto pour instruments à cordes, par-dessus le marché le *Paradis perdu* que j'ai commencé; mais je crains fort qu'il ne me perde, vu la difficulté de la tâche; vous voyez que je me suis donné de la besogne pour cet été. —

Je viens de déchiffrer vos *Années de Pèlerinage*, et j'ai aussi vu le cahier: *l'Italie* chez Schott; je ne conçois réellement pas où vous prenez le temps pour faire tout ce que vous faites.

Je suis sûr que vous aurez achevé jusqu'à l'automne prochain votre *Comédie Divine*, et alors je me réjouis déjà de l'entendre, ne fût-ce qu'au piano.

Je vous remercie sincèrement d'avoir bien voulu jouer de mes compositions à la cour. »*Sie haben mich damit zum Ritter geschlagen*«, et je saurai m'en rendre digne. . —.

Gouvy[4]) est venu me voir ici, *Marchesi*[5]) veut faire une

1) F. Liszt's Briefe I, Nr. 138. 2) Op. 10.
3) Die Suite erschien als op. 38 bei Schott in Mainz.
4) Componist (geb. 1822), lebt wechselnd in Paris und Leipzig.
5) Concertsänger (geb. 1822), nachmals Gesanglehrer, lebt in Paris.

tournée concertante dans ces contrées; je vois souvent *Vieuxtemps* qui s'est endomicilié près de Francfort. *Jaëll* exploite aussi les ressoures financières des malades aux différentes eaux; il a joué dans son concert à Francfort le Trio N° 2 avec grand succès de la part du public; les journalistes comme de coutume, ont cru de leur devoir de tomber dessus et de le déchirer à belles dents. Je vous enverrai la première partie du *Paradis perdu* en Klavierauszug, quand elle sera terminée, que vous aurez la bonté de me renvoyer avec des remarques, parce que je sens que c'est un travail qu'on ne peut faire qu'en se concertant avec ceux qui se rapprochent le plus de ces régions élevées. —

Jusque-là je vous prie de me croire toujours votre tout dévoué Ant. Rubinstein.

21. Hector Berlioz.

Cher ami,

Je croyais trouver une lettre et même un paquet venant de toi à mon retour de Londres; je n'ai rien reçu. M'as-tu envoyé ton article sur Harold? Je sais que tu es encore à Weimar, Hellmesberger a reçu dernièrement de tes nouvelles. J'ai su aussi par les journaux que tu venais de faire réexécuter la 1re Messe à Jena[1]. Ton voyage en Hongrie est donc différé? Donne-moi signe de vie. Je suis malade de l'ennui parisien et de la peur des feuilletons. De plus il y a les fonctions de Juré pour les instruments de musique de l'Exposition, qui suffiraient à faire mourir un ressuscité . . . .

On annonce que tu es engagé avec Vieuxtemps et Servais pour venir donner ici des concerts à l'Hôtel d'Osmond. Je n'en crois pas un mot.

As-tu des nouvelles de notre édition de Cellini, et faut-il que j'écrive à Mme la Grande-Duchesse pour solliciter l'honneur de lui dédier cette partition?

1) Es geschah auch unter Liszt's Leitung.

Adieu, mets-moi aux pieds de la Princesse, et dis mille amitiés de ma part à nos confrères du club Néo-Weimarien.

Ton dévoué H. Berlioz.

Paris, 21 Juillet 1855. 19, Rue de Boursault.

Très probablement j'irai à Vienne et à Prague au mois de Décembre prochain. Je ne retournerai à Londres qu'en Février.

22. Eugène Delacroix,

der grosse Begründer der französischen romantischen Malerschule, geb. 26. April 1798 zu Charenton-Saint-Maurice bei Paris, gest. am 13. Aug. 1863 in Paris.

Paris, 9 7bre 1855.

Cher Monsieur,

Je suis honteux de tant de prévenance et d'amabilité: je supplie bien Madame la Princesse de Wittgenstein dont la bonté et la grâce ont été infinies pour moi pendant les courts instants où elle m'a permis de la voir, de vous exprimer toute ma sympathie. L'aimable proposition que vous me faites me comble de reconnaissance et pourtant, malgré la facilité des communications, il m'est impossible de l'accepter. Je fais un petit voyage que j'espérais rendre tout à fait agréable et que je trouve complètement écourté par la nécessité où je suis de me retrouver à Paris dans un terme très court pour le jury de l'exposition des arts. Recevez donc, cher Monsieur, avec l'expression de mon sincère regret, celle de la plus vive admiration.

E Delacroix

Je trouve sous la main un petit souvenir de Shakespeare qui est le croquis d'un tableau que j'ai fait: n'y voyez que le désir de vous rappeler une fois de plus ma cordiale affection.

23. Hector Berlioz.

Paris, 10 Septembre [1855].

Cher ami,

Je t'envoie ci-joint une lettre pour Mme la Grande-Duchesse à propos de la dédicace de Cellini. Si Son Altesse consent à m'accorder la faveur que je lui demande, veux-tu avoir la bonté d'en informer Litolff pour qu'il fasse faire le titre en conséquence et d'après la rédaction que tu lui indiqueras.

Je vois de temps en temps ici la Princesse[1]), mais je suis si tiraillé à 48 chevaux par les exposants et par les travaux de ce damné Jury de l'exposition, qu'il m'est impossible d'aller lui faire ma cour aussi souvent que je le voudrais. Elle m'engageait avant-hier à t'écrire mes idées au sujet d'un projet de Festival de la Thuringe qu'elle croit réalisable, et où l'on exécuterait le *Te Deum* ou le *Requiem.*

Je ne vois qu'une Eglise qui puisse convenir pour une pareille solennité. Reste à savoir si les desservants de ces Eglises protestantes consentiraient à laisser chanter chez eux des textes catholiques. Le Te Deum n'exigeant point d'orchestre extraordinaire serait beaucoup plus facile à exécuter. La masse des voix à cause des trois chœurs est seule très considérable. Pourtant avec cent trente voix bien exercées, on pourrait entendre l'ouvrage convenablement interprété. Les enfants seuls manqueraient, je le crains. Il faudrait réunir à Weimar, Gotha, Erfurt, Jena etc. Tu sais mieux que moi les moyens dont on dispose sur tes domaines. La Princesse a voulu que ces explications te fussent données pour te convaincre *qu'il n'y a pas besoin de mille exécutants* dans cette affaire.

On imprime en ce moment le Te Deum, j'espère que la Princesse pourra t'en apporter un exemplaire. La petite partition du *Retour à la vie* est sous presse également; on grave la grande. Je viens de terminer une nouvelle édition

---

1) Die Fürstin Wittgenstein war in Paris.

du *Traité d'Instrumentation*, fort augmentée pour Londres et Paris. Je reçois une lettre de Wagner très cordiale et charmante; je vais lui répondre.

Tu as ajouté de magnifiques choses à ton travail sur Harold, et malgré l'évidence des propositions, tu es le premier qui les ait énoncées: la Princesse veut que nous lisions le tout ensemble ces jours-ci. M[r] de Calonne, l'une des colonnes de la Revue Contemporaine, vient de partir pour le Hâvre avec notre bon Hiller qui sera un soutien *sur lequel nous pouvons compter* dans la question que ton travail va soulever.

Ecris-moi, je te prie, vers quel moment de la fin de cette année il sera à propos de me trouver aux environs de Weimar et ce qu'il y aura de faisable. L'opéra du Duc de Gotha sera donné ici dans une quinzaine de jours. Le directeur du Conservatoire de Liège est venu dernièrement me proposer un concert pour le mois de Décembre. Cela pourrait-il coïncider avec mon retour?

J'ai écrit à Kistner en lui envoyant deux exemplaires de l'Enfance du Christ dont je veux faire une édition allemande. Ne recevant pas de réponse de lui j'ai écrit à David, pas de réponse non plus .... pourrais-tu t'informer des causes de *ces silences?*

Adieu, mille amitiés dévouées. H. Berlioz.

24. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Sie haben mir zu wiederholten Malen in Aussicht gestellt, über meine Compositionen etwas veröffentlichen zu wollen, zu welchem Behufe ich Ihnen einen kurzen Abriss meines Lebens und meiner äusseren Beziehungen zur Kunst mitzutheilen hätte. Theils die Besorgniss, Ihnen am Ende doch lästig zu fallen, theils die Scheu, selbst an Dinge zu rühren, die mich so nahe angingen, hat mich bisher davon abgehalten. Augenblicklich bin ich nun in einer Situation, die mich über

die früheren Bedenklichkeiten hinweghebt, da ich von Aussen gedrängt werde, Einiges für meine Privatangelegenheiten zu thuen. Bis *Neujahr* findet nämlich die Pensionirung des hiesigen Universitätsmusikdirektors statt, und ich, der ihn schon seit einer Reihe von Jahren vertreten hat, beabsichtige, mich zu dieser Stelle zu melden. Auf meine bisherigen Leistungen wird man bei der Besetzung des Postens voraussichtlich wenig Rücksicht nehmen und es muss mir Alles daran liegen, die Aufmerksamkeit der betreffenden Behörden irgendwie auf mich gelenkt zu sehen. Habe ich nun für mich nicht Ungünstiges aus Ihrer Feder in den Händen, so ist mir ein erwünschter Ausgang der Angelegenheit so gut wie gesichert; denn theils Ihre Autorität, theils die Art und Weise, in der Sie die Menschen zu überzeugen wissen — Beides bürgt mir dafür. —

Ich habe Ihnen also eine kurze Biographie aufgesetzt, von der ich nur wünschen möchte, dass sie besser gerathen wäre. Absichtlich vermied ich, in derselben auf das Wesen meiner Compositionen näher einzugehen und beschränke mich brieflich hier nur auf einige flüchtige Andeutungen. Können Sie etwas mit denen anfangen, soll es mir recht sein, wo nicht, so ist eine einzige Ihrer Entwicklungen mehr werth, als meine mühseligen Explicationen zusammen genommen. —

Meine Lieder sind meist Stimmungen, die sich in sich vertiefen und selten dramatisch über sich hinausstreben: sie repräsentiren mehr weibliches Empfinden. Sachen nach Art der beiden Schubert'schen Suleika's, der trockenen Blumen u. s. w. habe ich wenig geschrieben. Diese charakteristische Eigenschaft bedingt denn auch sehr die Art der Behandlung und Ausführung der von mir gewählten Stoffe: ja schon die Wahl der letzteren hängt mit jener Neigung auf das Genaueste zusammen. Mein musikalischer Ausdruck hat etwas Mimosenartiges und vermeidet möglichst den Conflikt mit festeren, derberen Substanzen. Da sich meine Auffassungen zumeis, auf eine scharfpointirte Grundempfindung zurückführen lassen, so hat mich das durchschnittlich von der äusseren, malenden

Darstellung der Scenerie abgehalten. So haben meine Compositionen wenig unmittelbar Wirkendes bekommen, wohl aber setzen sie sich innerlich um so fester, wenn sie einmal Eingang fanden. Das grössere Publikum wird nie für sie schwärmen, da ihm keine festen Conturen geboten werden: stets wird der Kreis der sich für meinen Ausdruck Interessirenden ein verhältnissmässig kleiner sein und bleiben. — Mit besonderer Vorliebe habe ich poetische Stimmungen behandelt, die in sich zwiespältig sind, einen Gegensatz zwischen Empfindung und Situation in sich bergen. Hier findet das Unbestimmte, Andeutende meist seinen rechten Ort und lassen sich derartige Lieder von mir ziemlich viel auffinden. In Bezug auf die Auffassung einfacher Stimmungen haben meine Lieder das Charakteristische, ungemischte Gefühle fast nie auszusprechen: meine Darstellung der Freude hat stets einen Anflug von Wehmuth, die des Schmerzes aber eine Beigabe des seligen Sichverlierens. — Durchschnittlich überwiegen die tragischen Stoffe — naive möchten der Zahl nach die nächsten sein — episch erzählende und beschreibende folgen dann und humoristische fehlen so gut wie ganz. Da ein jedes Vertiefen der Empfindung in sich gewissermassen ein religiöser Akt ist, so hat meine Neigung nach der Seite hin auch eine Anzahl Lieder entstehen lassen, die mit den kirchlichen Typen zusammenfallen und Formen adoptiren, die man bisher nur im strengen Styl anzuwenden gewohnt war. —

Nicht uninteressant dürfte die Zusammenstellung meiner Gesänge nach den Dichtern sein: Heine, Burns, Eichendorff, Geibel, Lenau und Osterwald bilden Gruppen, die sich dialektisch von einander halten lassen und bis auf einen gewissen Punkt die besondere Stellung meiner Individualität zu der jener Poeten aussprechen. Die Dichter geben überhaupt den Schlüssel zum Verständniss meiner Sachen, — meine Musik ist ohne ein genaues Eingehen in die Schwesterkunst gar nicht zu verstehen: sie illustrirt nur die Worte, für sich allein will sie wenig sein. — Einen besonderen Werth lege ich auf meine Fähigkeit im Zurückbiegen der dichterischen

Pointe. Sie hat mich stets vor einem Nebeneinander bewahrt. — Ueber die künstlerischen Mittel, deren sich meine Schreibweise bedient, habe ich Ihnen im Allgemeinen wenig zu sagen. Der musikalische Kern eines jeden Liedes ist durchweg sehr einfach: eine harmonische, thematische oder deklamatorische Wendung oder Phrase bestreitet gewöhnlich den ganzen Verlauf. Sie ist stets von grosser Elasticität und macht es dadurch möglich, den verschiedensten Nüancen der Stimmung dienstbar zu werden. — Die Modulation bestimmt durchschnittlich die Entwickelung der Empfindung weit mehr als die Melodie. Bei aller Einfachheit der Grundausweichungen — sie erstrecken sich fast immer nur auf die nächsten Verwandtschaftsgrade — bieten die Nebenmodulationen dagegen eine grosse Mannigfaltigkeit. Sie verbreiten über den Verlauf eine stete Lebendigkeit, schillern und scheinen nach allen Seiten und wollen bis in die kleinsten, geheimsten Falten der Empfindung dringen: sie sind die wahren Interpreten der Worte. Wenn nun das harmonische Gewebe die Situation der Stimmung zu zeichnen bemüht ist, so strebt der Gesang die letztere selbst wiederzugeben. Im Durchschnitt ist er auf eine deklamatorische Basis gestellt und wird nur zur Cantilene, wo das Gefühl concentrirter zur Erscheinung kommen soll. Das Wort taucht sich in den Ton, bildet gewissermassen den Knochenbau, um welchen sich der Klang ans Fleisch setzt. Daher ist die rechte Wiedergabe meiner Lieder auch sehr leicht, wenn der Reproducent sich auf den Boden der Poesie stellen will und von ihm aus in gefühlvoller Weise den musikalischen Inhalt darzustellen bemüht ist. — Was nun die übrigen Äusserlichkeiten betrifft: Wahl der Tonart, des Taktes, des Rhythmus, der Begleitungsform, der Stimmführung nach ihrer polyphonen und homophonen Seite, das Verhältniss der Vor-, Nach- und Zwischenspiele zum Verlaufe des Ganzen u. s. w., so weiss ich Ihnen darüber erst gar nichts zu sagen — weil Sie das Alles viel besser als ich selbst wissen! —

Ist es Ihnen nun möglich, hochverehrter Herr Docter, in der ersten Hälfte des kommenden Vierteljahrs den Aufsatz

über meine Lieder in der Brendel'schen Zeitung erscheinen zu lassen, — bei Ihrer enormen Gewandtheit ist es für Sie eine Kleinigkeit, wenn anders die Zeit diese Beschäftigung zulässt — so müsste ich Ihnen dafür ewig dankbar und verbunden sein. Auf alle Fälle werden Sie aber meiner ergebensten Bitte nicht zürnen, da sie mir mehr die Verhältnisse, als der eigene freie Wille abgenöthigt haben. Sind Sie zur Zeit aber ausser Stand, meinen Wunsch berücksichtigen zu können, so vergeben Sie diese Formlosigkeit vielleicht eben so leicht, wie Sie mir schon Manches ausser ihr vergeben haben.

Mit dem herzlichsten Grusse immer Ihr dankbarer Verehrer Rob. Franz.

Halle, d. 29. Sept. 1855.

Ich bin im Jahre 1815 den 28. Juni in Halle a/S. geboren. Die Verhältnisse im elterlichen Hause boten mir wenig künstlerische Anregung: im Gegentheil wurde, was nicht zum bürgerlichen Brauch im Sinne des vorigen Jahrhunderts gehörte, als unnütz und verderblich betrachtet. Ohne besondere Ereignisse verlief meine Jugend, und nur ganz zufälligen Veranlassungen danke ich es, dass meine musikalischen Anlagen geweckt wurden. Bereits 14 Jahre alt geworden, lag es mir nun ob, und zwar ohne alle Unterstützung Seitens meiner Angehörigen, die Elemente der Tonkunst so gut es eben gehen wollte, auf eigne Hand und Verantwortung mir anzueignen. Als später meine Neigung zur Musik immer lebhafter auftrat, konnte man mir freilich einen Lehrer nicht mehr vorenthalten: natürlich wurde, wie das die damaligen Anschauungen mit sich brachten, für den ersten Anfang der billigste Musikpädagog engagirt. Wie in solchen Fällen gewöhnlich, überflügelte der nicht ganz talentlose Schüler bald den Lehrer: es musste rasch ein Wechsel in Unterricht und Methode eintreten. Um es kurz zu sagen — im Verlauf von 4 Jahren hatte ich von sämmtlichen Musiklehrern, die Halle damals bot, profitirt. Dass dieser beständige Lehrerwechsel keine methodische Ausbildung aufkommen lassen konnte, liegt

auf der Hand — ich war mir meist selbst überlassen und musicirte planlos drauf los. Für meine spätere Entwickelung hat diese unerquickliche Periode desshalb Bedeutung, da sie mich ausschliesslich auf Selbsthülfe verwies und meine angeborne Neigung zum Autodidaktenthum sehr verstärken half. Mit der Zeit warf ich mich auch auf das Orgelspiel. Die Verhältnisse brachten es wieder mit sich, dass von Unterricht keine Rede war. Sonntags lief ich aus einer Kirche in die andere und löste die resp. Organisten auf einzelne Choralverse ab. —

Die bunte Reihe meiner musikalischen Experimente durfte für mich nur Nebenbeschäftigung sein: ich besuchte damals das Halle'sche Waisenhaus-Gymnasium und die Lehrer sprachen manches Veto über meine »Kunstnarrheiten!« Am Gymnasium war ein Cantor als Musiklehrer angestellt, der für die befähigteren Schüler eine Chorgesangstunde eingerichtet hatte An der nahm ich bald sehr lebhaftes Interesse, welches dadurch keineswegs verringert wurde, dass ich zum Accompagnenten avancirte. Kirchencompositionen von Händel, Haydn und Mozart warfen die ersten Zündfunken in meine unklare Seele und ich kann wohl mit Recht sagen, dass hier das Geschick die Würfel für meine Zukunft mischte. Die ersten Compositionsversuche fallen mit diesen Anregungen zusammen. Da mir Niemand über dieselben bestimmteren Aufschluss bot, blieb ich auch hier wieder mir selbst überlassen: ich componirte in den blauen Tag hinein, ohne eine Ahnung von Harmonie, Contrapunkt und andern Lehren zu haben. — Nach und nach drängte die Neigung zur Musik das Interesse an den eigentlichen Schulstudien ganz bei Seite. Trotz der heftigsten Abneigung meiner Eltern wusste ich es durchzusetzen, dass ich das Gymnasium aus einer der oberen Classen verlassen durfte, um nach Dessau zu Fr. Schneider zu gehen. Der sollte in meine bisherige musikalische Confusion einige Ordnung bringen. Meine Eltern hatten ebensowenig wie ich selbst die Ahnung einer Vorstellung dessen. was nun eigentlich geschehen sollte — in Halle gab es auch Niemanden, der mir über den neuen Lebensberuf und meine Qualifikation

zu demselben Aufschluss geben konnte. Ich folgte nur einem unwiderstehlichen Drange: einmal wollte ich den Schulzwang um jeden Preis los werden und dann erschien es mir gar zu lockend, der Musik ausschliesslich anzugehören. Meine Neigung zur Opposition mag bei der ganzen Angelegenheit auch eine nicht untergeordnete Rolle mitgespielt haben. —

In Dessau wiederholten sich, wenn auch in veränderter Gestalt, ziemlich dieselben Erscheinungen, die meine früheren Beziehungen zur Kunst charakterisirten. Ich wusste mich wenig den bestehenden Formen anzubequemen, studirte aber dafür um so eifriger an mir selbst herum. Schneider war natürlich mit diesen Unabhängigkeitstheorien nicht eben einverstanden: ich gehörte sehr bald zu den personis ingratis. Unter den übrigen Musikschülern fanden sich welche, die gleich mir das Bedürfniss der Selbständigkeit hatten, — wir schlossen uns einander näher an, und was in diesem Kreise an musikalischen Dingen verhandelt wurde, brachte mir vielleicht mehr Nutzen, als der übrige Cursus. Bei Schneider blieb ich 2 Jahre (1835—1837) und habe in der Zeit, ausser ziemlich weitläufigen contrapunktischen Studien, Manches zu componiren versucht. Für meine damaligen Verhältnisse waren diese Versuche charakteristisch: Schulzwang und das Verlangen ihn abzuschütteln kann man ohne Mühe zwischen den Zeilen lesen. —

Von Dessau kehrte ich nach Halle in das elterliche Haus zurück. Der Welt hatte ich, wie ich jetzt die Sache ansehe, nach Beendigung meiner Lehrzeit wenig zu bieten, was mir rasch zur Geltung und Anerkennung verhelfen konnte. Mein Clavierspiel war mehr als vernachlässigt und von meinen Leistungen auf der Orgel liess sich auch nicht viel Gutes sagen. Meine Compositionen eigneten sich kaum zur Veröffentlichung — die besten derselben gaben wohl Zeugniss von meinen Studien, konnten mir aber beim Publikum vorläufig nichts nützen. Die Schattenseite aller Musikschulen und Conservatorien, eine eitle Selbstgenügsamkeit, fand in mir leider den kräftigsten Ausdruck und musste mir in dem Grade nachtheilig werden, als sie kein Gegengewicht in äusseren

glänzenden Fähigkeiten fand. Auch auf den Mann von Welt und Erziehung hatte Dessau keinen erfreulichen Einfluss geübt: eine spröde Zurückhaltung, ohne die mildernde Form gefälliger Umgangssitte war die Mitgift, die mir eine Lebensstellung schaffen und sichern sollte! Ich thauete gewöhnlich erst auf, wenn es zu spät war. — Meine Eltern und mit ihnen viele Andere hielten daher meine Carrière bald genug für verunglückt und liessen mich diese Überzeugung in keiner angenehmen Weise fühlen. Der Druck dieses geringschätzenden Misstrauens trug nur dazu bei, mich mehr und mehr auf mich selbst zu werfen, auf eigene Hand meine weitere Entwickelung zu versuchen. Ich habe damals harte Kämpfe bestanden, und dass ich nicht unterging, danke ich meiner zähen Hartnäckigkeit und der liebevollen Güte einer unvergesslichen Mutter, deren mildem und läuterndem Einfluss ich unendlich viel schulde. —

In dieser Zeit lernte ich Seb. Bach und Fr. Schubert kennen und liebgewinnen. An den beiden namentlich wurde mir das eigene Unvermögen zunächst völlig klar: die radikale Beseitigung meiner Dessauer Compositionen war die natürliche Folge dieser Selbsterkenntniss. Je mehr ich nun auf eigene Produktivität verzichtete, um so lebhafter assimilirte ich mir die Meister, die mir den Glauben an den Werth meiner schöpferischen Fähigkeit geraubt hatten. Es war eine bittere aber heilsame Cur. —

Wenn schon das öffentliche Musikleben Halle's wenig anzog und fesselte, so bot doch die Universitätsstadt mancherlei Vortheile, die man vielleicht anderwärts vergebens suchte. Damals war hier ein ungemein reges Treiben. Ruge und sein Anhang hatten in den gebildeten Kreisen eine grosse Rührigkeit hervorgerufen, die natürlich alle Gebiete des geistigen Lebens zu durchdringen begann. Zwar konnte ich mich an jenen Reibungen nicht direkt betheiligen — dazu fehlten mir die positiven wissenschaftlichen Grundlagen — aber indirekt riss mich die Bewegung gewaltig mit fort. Ich fühlte mehr und mehr das Bedürfniss einer allgemeineren Lebens- und Kunstanschauung und verschaffte sie mir auch,

so weit sie meiner Natur entsprach. Für meine spätere Entwickelung ist diese Periode von Wichtigkeit, da sie mein Verhalten zur Welt und Kunst auf eine gewisse Norm stellte. — Fasse ich Alles zusammen, so muss ich den Beginn einer vernünftigen musikalischen Thätigkeit nicht in meiner Dessauer Lehrzeit, sondern nach derselben in Halle, ziemlich isolirt lebend, suchen. Es wäre sehr unrecht, den Werth der technischen Studien, die ich unter Schneider absolvirte, in Abrede stellen zu wollen, sie bilden auf alle Fälle die natürliche Unterlage des formalen Ausdrucks — hätte ich aber auf den Principien der Dessauer Schule weiter gebaut, wären sie mir in Halle nicht gründlich zerstört worden — durch Andere und durch mich selbst — ich würde schwerlich die spätere Richtung eingeschlagen haben! —

Ich bestrebte mich, die Form, die mir früher Alles galt, auf ihr richtiges Mass zurückzuführen, in ihr nur das nothwendige Mittel zum künstlerischen Ausdruck zu erblicken. Das schöne Gleichgewicht zwischen Inhalt und Form, die allgemeine Berechtigung des ersteren und die bewusste Schönheit der letzteren, das wurden die Grundsätze, welche mein Kunstverhalten von nun an leiteten. Für diese Anschauungen machte ich nach Kräften Proselyten und das um so lebhafter, als mir der Wunsch, selbst zu schaffen, immer ferner trat. Dadurch wurde ich nothwendigerweise aus meiner Zurückgezogenheit herausgerissen und erblickte mich plötzlich als den musikalischen Mittelpunkt eines Kreises junger Leute, die ausser einer erträglichen Kunstbildung ein grosses Kunstinteresse mitbrachten. Wir setzten nicht nur viele und gute Musik um, sondern, was für mich weit wichtiger war, strebten, den musikalischen Gewinn auch ästhetisch uns zu vermitteln. Was ich später in der Selbstkritik leisten konnte, ist zum grossen Theil eine Folge der damaligen Debatten. —

Ziemlich 6 Jahre schlummerte meine Produktivität völlig: ich hatte nur das lebhafte Bedürfniss, meinen Inhalt zu erweitern, zum Selbstschaffen fühlte ich nicht das geringste Bedürfniss. Meine musikalischen Interessen hatten insofern an Ausdehnung gewonnen, als ich nicht bei Bach und Schubert

stehen blieb, sondern mit wärmster Theilnahme die Leistungen der neuen, sogenannten romantischen Schule verfolgte. — In Leipzig entfaltete sich damals durch Mendelssohn's praktische und Schumann's kritische Thätigkeit ein sehr reges Kunsttreiben. Bis auf einen gewissen Punkt konnte sich das naheliegende Halle der eintretenden Wendung der Dinge auch nicht entziehen: mancher Wink verlief sich hierher und wir liessen ihn nicht ungenützt an uns vorüber gehen. Mendelssohn, Schumann, Chopin, Liszt und Henselt fanden bei mir sehr geneigten Boden — ich assimilirte meiner Natur, was sie aufnehmen konnte. In dem Grade als ich nun die fremden Stoffe verarbeiten lernte, beruhigte sich meine ungestüme Begeisterung an den Leistungen Anderer und führte mich allmälich auf mich selbst zurück. Eine Neigung, die später unglücklich ausschlug und mir in der Zeit viel zu schaffen machte, trug auch das ihrige dazu bei, meinen Inhalt auf sehr bestimmte Gesichtspunkte zu concentriren und meiner bisherigen Zerfahrenheit einen festen Mittelpunkt zu geben. Ich fühlte plötzlich das Bedürfniss in mir wach werden, selbst mit einzureden. Ein unwiderstehlicher Instinkt trieb mich zur Lyrik und innerhalb derselben wieder zum Liede: was ich fühlte und dachte, gestaltete sich von selbst zu derartigen Formen. Ich legte dieser Neigung kein Hinderniss in den Weg — ich musste ja manche innere Noth loszuwerden suchen — und schrieb ganz nach Stimmung und Bedürfniss, zunächst ohne alle Absicht auf Öffentlichkeit. Die lange und freiwillige Pause erwies sich mir durchaus als kein Nachtheil — das Gute an meinen früheren Studien war mir geblieben, das Schlechte jener Manier incommodirte mich nach so vielen Reinigungsprocessen wenig mehr! —

Auf dringendes Anrathen meiner hiesigen Freunde versuchte ich es nun mit der Publicität. Schumann, dem ich mich damals am Entschiedensten zuneigte, verschaffte mir eine Verlagsgelegenheit und führte mich demnächst in die musikalische Öffentlichkeit in sehr freundlicher Weise ein. Von dem Augenblicke an trat natürlich mein Verhalten zur Kunst in ein neues Stadium.

Es handelte sich nicht mehr ausschliesslich darum, mir in meinen Compositionen selbst zu genügen, sondern meine künstlerische Produktivität musste Mass und Begrenzung in den Anschauungen und Empfindungen Anderer finden lernen. Die persönliche Bekanntschaft mit den Grössen der Zeit, mit Schumann, Liszt, Mendelssohn bahnte mir den Weg nach der Seite der Selbstprüfung und Selbstachtung an. Ich begann ernst über mich und mein Verhältniss zur Kunst nachzudenken: das Resultat dieses Nachdenkens war das bewusste Festhalten an der eingeschlagenen Richtung, die klare Überzeugung, nur auf diesem Grund und Boden der Kunst und, was ja dasselbe ist, der Welt nützlich sein und werden zu können. Als weitere Folge dieser Selbstprüfung leistete ich mir das Versprechen, nur zu schreiben, wenn ich schreiben musste, wenn innerlich die Aufforderung und äusserlich die Fähigkeit, sie zu realisiren, vorhanden war. Bisher glaube ich dies Gelübde gehalten zu haben. — Mit der Zeit klärte sich denn auch eine etwas zu starke Neigung zur Selbstvertiefung ab — spätere Revisionen früherer Werke sprechen wohl für diese Behauptung. —

Mein äusseres Leben bietet nun keine grosse Mannigfaltigkeit mehr dar. In Halle hatte ich viel mit Missverständnissen zu kämpfen. Meine Beschäftigung und dann noch mehr meine Compositionen, wurden mit aller Energie angefochten und brachten mich lange Zeit in den Geruch der Absonderlichkeit, vielleicht der geistigen Gestörtheit. Dass ich in Halle geboren und aufgewachsen war, erleichterte mir das Emporkommen auch nicht sonderlich: die Leute wollen ja immer dabei gewesen sein, wenn in der Welt etwas passirt: geschieht es ohne ihr hilfreiches Zuthun und noch dazu unter ihren Augen, so muss stets die unglückliche Thatsache mit ihrem Thäter darunter leiden. Nach und nach — freilich vergingen Jahre darüber — verschaffte ich mir einige Anerkennung, sowohl in meiner praktischen Thätigkeit, als auch in meiner Eigenschaft als producirender Künstler. Allerhand Ämter und Ämterchen, die viel Arbeit, aber wenig äusseren Nutzen eintrugen, waren die Folgen dieser Aner-

kennung. Ich wurde an einer der hiesigen Kirchen Organist, bekam die Leitung der Singacademie in die Hände, wurde als Universitätsmusiklehrer angestellt und dirigirte die hier üblichen Gesellschaftsconcerte. Wenn ich auch auf die allgemeinen musikalischen Verhältnisse meiner Vaterstadt nicht in dem Grade einwirken konnte, als ich es gern wollte, so bildete sich doch mit der Zeit im Publikum ein Kreis, der ernstes Kunststreben von handwerksmässiger Gefallsucht unterscheiden lernte, der nicht bloss geniessen wollte, sondern sich auch seinen Genuss zu erkämpfen bemüht war. Doch ist das die bekannte Krisis, welche unsere Periode durchzumachen hat — man darf sich nicht über sie beklagen, weil sie eine Nothwendigkeit ist. —

25. Peter Cornelius.

Bernhardshütte, den 12ten Oktober 1855.

Liebster Freund und Meister!

Erst gestern bin ich mit der Anlage meines Operntextes fertig geworden, und während der langen Wehen, in denen ich rang, hatte ich nicht Lust, Sie mit meinen »tausend ängstlichen Gedanken« zu unterhalten. Jetzt aber ist mir's vom Herzen, und ich habe eine gewisse Zuversicht, nicht unglücklich in meiner Wahl und Anlage gewesen zu sein. Die Oper wird einaktig, komisch, hat sieben kürzere und längere Scenen mit einer sehr breiten Finalscene, die etwa das letzte Drittel der Oper bildet[1]. Es muss dabei Alles auf's Theater, was Beine zum Stehen und einen Mund zum Singen hat, und ich habe Gelegenheit die Fülle zu grosser Chor- und Orchesterentfaltung. Bis jetzt habe ich Manches nur in Prosa gearbeitet, besonders anfangs; je mehr ich mich aber an dem Stoff erwärmte, desto nöthiger wurde mir es, in Versen zu schreiben und den Stücken ihre Form zu geben, so dass z. B. das Finale schon ziemlich so daliegt, wie ich mir es komponirt

1) »Der Barbier von Bagdad.«

denke. Einige Anklänge an Cellini sind unvermeidlich gewesen, z. B. eine Gedrängscene! Das thut aber nichts! Das Ganze ist doch eigenthümlich und gehört mein. Wenn die Sache erst ein vierzehn Tage alt geworden ist, kann ich zu komponiren anfangen, und dann für jede einzelne Scene dichterische und musikalische Form sich gegenseitig bestimmen lassen.

Es ist nun eine wichtige Frage, liebster Doktor, wie ich mich am Besten einrichte, um keine Zeit zu verlieren und diesen Stoff musikalisch zu bewältigen, in einer Frist, die mir noch im Laufe der nächsten Saison Gelegenheit gäbe, die so nothwendigen Erfahrungen für eine zweite Arbeit zu sammeln, zu welcher bei meinen vielfältigen Stoffnachforschungen es nicht an Intentionen fehlt. Bringe ich nun den ganzen Winter in Weimar zu, so liegt es für mich auf der Hand, dass ich nicht frisch und auf einen Stoss weg werde arbeiten können, während die hiesige Zurückgezogenheit mir die vollständigste Musse für die musikalische Ausarbeitung meines Textes gewährt. Der Aufenthalt in Bernhardshütte ist eine Art grossherzogliches Stipendium für mich, was ihn, den Grossherzog, bei weitem nicht so theuer kommt, als das Weimar'sche Jahrbuch. Ich mache Ihnen desshalb folgenden Vorschlag. Ich möchte, wenn, wie ich hoffe, die Fürstin wieder von Paris zurück ist, zur verabredeten Zeit, Ihrem Geburtstag, wieder in Weimar eintreffen, und die Zeit bis zu meinem Geburtstag, Weihnachten, dazu verwenden, die Zigeuner[1]) ganz in Ordnung zu bringen, und daneben meinen Text einer Kritik zu unterziehen und zur Komposition ganz fertig zu machen. Zugleich um die Orgelbegleitung zu meiner Messe, bei der Sie mir zu helfen versprochen, in Ordnung zu bringen, und im Übrigen die nöthigen Änderungen vorzunehmen, und schliesslich mich alles Guten und Schönen zu erfreuen, dessen ich in Ihrer Nähe und im Bewusstsein Ihrer Freundschaft mich so vielfach und oft erfreut habe. Dann möchte ich mich hierher

1) Die Übersetzung von Liszt's in französischer Sprache geschriebenem Buch: »Die Musik der Ungarn und Zigeuner«.

zurückziehen, um unausgesetzt und zu einer bestimmten Frist meine Oper fertig zu haben. Habe ich im Ganzen 12 Tage zur detaillirten Ausführung meiner Textskizze gebraucht, so denke ich, werden auch ebenso viel Wochen zum Komponiren hinreichen. Ich habe dann für die 7 Scenen eine Woche durchschnittlich für jede Scene und für das Finale 5 Wochen. Ich könnte somit, wenn ich gegen Neujahr anfange, gegen Anfang April fertig sein, falls ich diese 3 Monate ganz ungehindert für mich arbeite. Daneben könnte ich doch immer noch die Anzeige Ihrer sechs symphonischen Dichtungen übernehmen. Ich habe mich hier täglich mit Ihnen beschäftigt. Und womit hauptsächlich? mit Ihrer Sonate. Ich habe eine genaue Beschreibung und Analyse derselben vorgenommen, bin aber damit erst bis fast zum Schlusse des quasi ersten Satzes gediehen. Vorläufig ist diese Arbeit ohne bestimmten Zweck, sie weiht aber mich selbst tiefer in das Verständniss Ihres geistigen und Gefühlslebens ein; ich suche mir genau von Allem Rechenschaft zu geben. Als Ideal schwebt mir dabei im letzten Hintergrunde vor, mir die innerste Logik Ihres Dichtens klar zu machen. Dabei stehe ich allerdings oft genug wie der Ochs am Berg — aber nur zu! und am Schluss dieses kleinen Unternehmens werde ich doch einen Schritt weiter mit Ihnen sein, und hie und da um einen Schlüssel zu Ihrem Verständniss reicher sein, als den blossen Violin- und Bassschlüssel. Eine Sammlung solcher Analysen von verschiednen Meistern mit allen Notenbeispielen wäre, dächt' ich, keine unnütze Arbeit für einen Menschen, der den Übergang aus der alten Zeit in die neue mit Herz und Sinn mitmacht, ohne doch fähig zu sein, Alles schon in geschlossene Theoreme zu fassen. Es wäre doch immer eine Art empirisches Hülfswerk für die so nöthige neue Theorie, die umfassendere, weitherzigere Grundsätze für Dinge aufstellen muss, wie Sie in Ihrer Sonate einstweilen ihre Lebensberechtigung durch sich selbst geltend machen, eh' die Theorie ihnen den Pass nachschickt.

Liebster Freund, bester Doktor! Ich habe Ihnen nur die Hauptsache melden wollen, die glückliche Entbindung von

meinem Texte (übrigens habe ich an dem Tag, wo ich meine Personen taufte, auch zugleich einen neugebornen Sohn meiner Schwester über die Taufe gehalten: Franz Peter Leo Schily) und meinen unmassgeblichen Vorschlag. Sollte Cellini im Lauf dieses Jahres erscheinen, und Sie mir bei Litolff ein Honorar auswirken, sollte die Oper obendrein in Weimar gegeben werden, bei welcher Gelegenheit Hr. v. Beaulieu ja schon voriges Jahr meiner Cassa zu gedenken versprach, so könnte ich auch meine Finanzen wieder sehr in Flor bringen und mit um so leichterem Herzen meine Arbeit anfangen. Ich hoffe, es wird sich ja machen. Dann würde ich zur Zeit meiner Aufführung wieder einige Monate in Weimar sein und mich dann zu meiner nächsten Arbeit wieder hierher zurückziehen.

Emil Preller wird Ihnen Grüsse von mir ausgerichtet haben. Er erzählte mir, dass die Fürstin noch in Paris verweile und dass die Prinzessin von Ary Scheffer gemalt werde. Das muss ein herrliches Bild werden! — Von meinen sonstigen Fahrten und Angelegenheiten erzähle ich Ihnen mündlich. Auch in Neusess[1]) war ich zweimal. »Halb zog man ihn, halb trieb man ihn — *er ward nicht mehr gesehn*«. Die Schwester Susanne von Mainz ist hier; sie hat die treue Pflegerin der älteren Schwester gemacht und reist morgen wieder nach Mainz ab. Es schlagen doch schon manche Herzen für Sie, Berlioz und Wagner unter'm Monde. In Nürnberg, wohin ich meinen Schwager begleitete, hatte ich Gelegenheit von Ihren Zigeunern zu erzählen. Auch Rückert setzte ich Ihre Absichten und Bedeutung etwas auseinander. Man ist dort gewaltig *fern* von Allem, was in der Art in der Welt gährt und vorgeht. Rückert will die Tetralogie lesen; ich habe versprochen, sie von Weimar aus an ihn zu senden. — Preller erzählte mir auch, dass Roquette die mir zugedachte Arbeit übernehmen wird, oder bereits vollendet hat[2]). Ich hatte in Nürnberg schon damit geprahlt, dass ich das

1) Friedrich Rückert's Wohnort,
2) Die Dichtung der »Heiligen Elisabeth«.

für Sie dichten würde. Doch da es Roquette ganz gewiss besser macht (mit Liebe und Hingebung für Sie und mit einer herzlichen Versenkung in den Gegenstand hätt' ich's *auch* gedichtet), so gebe ich mich zufrieden.

Jetzt schliesse ich, damit der Bote den Brief noch bekommt. Ich bitte Sie, mich der Fürstin, an die ich besonders in Nürnberg so oft gedacht, und der Prinzessin öfters und angelegentlich zu empfehlen und die gute Miss Anderson vielmals zu grüssen. Auch viele Grüsse an Neu-Weimar[1]). Meine Mutter, so wie alle die Meinigen und besonders Susanne, grüssen Sie und die ganze Altenburg herzlich. Heute Mittag will ich nun auch endlich einmal an Berlioz schreiben. — Einen Cyclus von sechs Brautliedern habe ich *auch* hier gelegentlich gedichtet[2]). — Mit Vergnügen habe ich das Stern'sche Repertoire und die Nachricht von *Ihrem Abend* im Lauf des nächsten Winters gelesen. Raff soll noch in Wiesbaden sein? Auch Hoffmann war noch nicht zurück? — Nun aber wird sich ja Alles so nach und nach wieder einfinden.

Glück auf denn zu Ihrer Elisabeth, zu Ihrem vollendeten Psalm, und zum *Dante* und allem Schönen, was Ihnen und der Welt noch vorbehalten ist!

Ist denn Daniel noch bei Ihnen? So grüssen Sie ihn vielmals von Ihrem

treuergebenen Freund Cornelius.

26. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Beikommend übersende ich Ihnen eine kurze Ausführung der Punkte, über die Sie nähere Auskunft wünschten[3]). Es lag in der Natur des Gegenstandes, lieber einen Andern über mich referiren zu lassen — es hätte mir sonst Manches nicht

---

1) D. h. »Neu-Weimar-Verein«, dessen Präsident Liszt war.
2) Auch nachmals componirt.
3) Von Franz' Schwager Hinrichs geschrieben, wegen Raummangel hier ausgelassen.

über die Lippen kommen können. Vielleicht wissen Sie Einiges für Ihren Artikel zu gebrauchen — jedenfalls ist die Portraitirung der Dichter wohl ziemlich treffend und gewährt schon einigen Anhalt. Die beste Probe für den specifischen Unterschied meiner Musik, sofern sie mit dem oder jenem Poeten gemeinsame Sache macht, ist freilich stets der lebendige Eindruck der Töne selbst. Die Sprache kann sich hier nur andeutend verhalten, aber doch vermag sie das Interesse auf die rechte Spur zu bringen. — Ich kann Ihnen gar nicht sagen, wie sehr ich mich auf Ihre Arbeit und deren Erfolg freue. Die Zweideutigkeit und Unklarheit meiner Stellung in der Kunstwelt wird durch Ihre überzeugende Stimme nun mit *Einem* Schlage gehoben werden! —

In Kurzem erscheinen die Ihnen bereits bekannten Quartette[1]) — ich sende sie Ihnen sobald als möglich zu. — Darf ich Sie mit einer Bitte belästigen? Wenn Nabich[2]) gegenwärtig in Weimar sein sollte, hätten Sie wohl die Güte ihn zu veranlassen, mir davon Nachricht zu geben? Ich möchte ihn gern in einem der ersten Concerte hier haben — schon im vorigen Jahre war davon die Rede, die Verhältnisse traten aber hindernd dazwischen. —

Indem ich nun nochmals meine Angelegenheiten Ihrer Güte übergebe, bin ich in

steter Dankbarkeit Ihr

Halle, d. 23. Oct. 55. Rob. Franz.

27. Anton Rubinstein.

Leipzig, le 10 Novembre 1855.

Je vous envoie ci-joint le Quatuor en question, en vous priant de vouloir bien surveiller l'étude de ce morceau en cas que vous le trouviez digne d'être exécuté en public. — La partition en est incomplète, vu qu'ayant copié moi-même

1) Op. 24, Leipzig, Whistling.
2) Ausgezeichneter Posaunist in Weimar.

les parties, j'ai fait des changements qui ne se trouvent pas dans la partition. —

Au dernier concert ici, on a exécuté l'Ouverture de Wagner, c'est à mon avis ce que je connais de plus considérable de lui comme morceau instrumental, et dans plusieurs endroits c'est une œuvre capitale, surtout en ce qui regarde les intentions [1]. —

J'y ai joué des morceaux de salon, entre autre une *Valse du Bal;* avant de la commencer j'ai dit à Rietz qui était à côté du piano: *Res severum est verum gaudium!!!* Le public en a été enchanté, en dépit de ce motto incrusté en grandes lettres en haut de la salle! —

Le lendemain David et moi, nous avons fait une excursion à *Halle* où nous étions invités par la loge-maçons pour leur premier concert. David a joué à l'orchestre, moi, j'ai été spectateur et auditeur bénévole; j'ai fait la cour à Mlle *Wunderlich* qui, si elle n'est pas tout à fait une Prima donna, est en tout cas une bella donna. —

Franz m'a montré plusieurs choses nouvelles de lui, que je trouve fort belles surtout pour la finesse, mais je trouve qu'il penche un peu au Volkslied, quoique dans le meilleur sens, mais il ne peut cependant se sauver de la monotonie et de l'uniformité. —

J'ai reçu une lettre du Comte *Matthieu Wielhorsky* [2]) qui me charge de vous dire mille choses de sa part; il dit qu'il voudrait beaucoup vous voir et vous entendre avant de s'en aller de ce monde. —

Viole est venu me voir ici se rendant à Berlin, mais je n'ai pas réussi à me faire montrer quelque chose de son crû musical. —

J'ai expédié votre lettre à *Joachim* à Berlin, parce qu'il a changé de plan, lui et la *Schumann* ne viennent ici que beaucoup plus tard.

---

1) Die Faust-Ouvertüre wurde am 8. Nov. 1855 im Concert für den Orchester-Pensionsfond erstmalig aufgeführt.

2) Hervorragender russischer Musikliebhaber, trefflicher Cellist.

Wieniawski, pianiste, a été ici quelques jours; à mon avis il se trouve maintenant sur le point du *aut*, *aut* — pour le *nihil* il n'a qu'à continuer son chemin, pour le *César*, il lui reste énormément à faire. — Je parle comme de raison, du point de vue le plus haut de l'art, parce qu'il joue parfaitement du piano et compose très joliment. —

Depuis que je vous ai quitté, je n'ai rien pu faire à mon Oratorio, maintenant je compte m'y remettre, et à notre prochaine entrevue, j'espère pouvoir vous soumettre la seconde partie, — vu que je me suis proposé de terminer avant l'œuvre entière en Klavierauszug, et d'employer l'été prochain à l'instrumentation et aux changements pour le faire exécuter quelque part l'automne prochain. — Veuillez me mettre aux pieds des Princesses et me croire toujours votre tout dévoué

Ant. Rubinstein.

28. Hector Berlioz.

17 Nov. 1855.

Cher ami,

Je t'écris six lignes pour te dire que les deux immenses batailles d'hier et d'avant-hier ont été gagnées[1]. L'orchestre géant a fonctionné comme un quatuor. Hier surtout, nous avions descendu l'orchestre dans la grande nef, et la sonorité ayant par cela même gagné une puissance double, l'effet a été immense. Il y a eu un auditoire apocalyptique, je me suis cru dans la vallée de Josaphat; soixante mille et quelques cents francs de recette! .. Le jour de la cérémonie officielle dont je n'essaierai pas de te décrire la splendeur babylonienne, l'orchestre a fait scandale. Après mon morceau de l'Apothéose, malgré l'étiquette, mes gaillards ont fait un tapage de hourras, d'applaudissements, ont jeté leurs chapeaux en l'air, comme s'ils se fussent trouvés à une répétition.

Je voudrais bien te faire connaître la Cantate (l'Impériale), il y a là un tremblement final, à la reprise du thème:

---

1) Aufführungen der Cantate »l'Impériale« zum Schluss der Ausstellung.

»Du peuple entier, les âmes triomphantes
»Ont tressailli, comme au cri du destin,
»Quand des canons les voix retentissantes
»Ont annoncé le jour qui vient de luire enfin.«

Et sous ce raz de marée, les tambours battent *aux champs* comme à l'entrée de l'Empereur dans les cérémonies religieuses.

Je t'assure que cette Polka te donnerait envie de danser.

Adieu, j'ai encore deux ou trois corvées et un troisième grand concert final à subir pour remplir mon engagement; puis je respirerai.

Ton dévoué, mais moulu et éreinté

H. Berlioz.

P.S. Je pense que la caisse attendue par la Princesse est arrivée à cette heure.

29. Derselbe.

Paris, 19 rue Boursault, 30 Nov. 1855.

Mon cher ami,

Je dois passer en ce moment pour un grossier personnage auprès d'un neveu de la Princesse. J'ai reçu deux visites de lui, deux cartes; et ces deux cartes se sont perdues dans mes paperasses et je n'ai pas l'idée de son nom ni de son adresse. Fais-moi donc le plaisir de m'envoyer l'un et l'autre sans retard. Cette impolitesse apparente pèse sur ma conscience. J'ai d'ailleurs à m'entendre avec M^r *** au sujet des commissions que la Princesse veut bien me confier.

Je viens d'écrire à Mr de Wangenheim pour le prévenir que je ne pourrai me trouver à Gotha que du *30 Janvier au 7 Février*. Je serai donc, si cela s'arrange, à Weimar le 7 au soir, ou au plus tard le 8 au matin.

D'après ton intention de donner *Faust* en entier, faut-il t'envoyer les parties de chœur, les rôles et la partition du chant? Ce serait bien nécessaire, car je ne pourrai rester à Weimar que jusqu'au 20 Février au plus tard, à cause des promesses faites à Londres.

Comment ce concert sera-t-il *ordonnancé* sous le rapport *moral*? Comme le dernier? dis-moi cela. Nous sommes tous rats plus ou moins; quoique les concerts de l'Exposition m'aient un peu *dératé*. Le dernier a été *magnificent*. Grâce à mon métronome électrique, j'ai littéralement tenu dans la main cet immense mammouth musical.

Quand se réalisent tes projets sur Berlin? Quelles œuvres y feras-tu entendre? ton laconisme au sujet de tes ouvrages me cause une humiliation rentrée ... je suis d'une expansion honteuse quand il s'agit des miennes. Si tu continues, à l'avenir je ne te parlerai dans mes lettres que politique, ou morale, ou conchyliologie. Et Litolff l'éditeur? et son édition? je n'en entends plus parler.

J'ai un tas de musique à te porter en Février. Tâche de m'en faire remporter de la tienne; tes éditions doivent être parachevées.

Mille amitiés à nos amis du Club, à Raff, à Cornelius, à Pohl etc. Milde a-t-il réellement perdu sa voix? Ce serait diabolique pour nous et archidiabolique pour lui.

Adieu, j'attends ta réponse dans peu de jours.]

Ton dévoué H. Berlioz.

30. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Soeben habe ich die beiden Artikel, die Sie über meine Werke und über mein Leben in der Brendel'schen Zeitung veröffentlichten, gelesen [1]). In welche Worte ich meinen Dank kleiden soll, um ihn das ausdrücken zu lassen, was ich beim Lesen für Sie fühlte, weiss ich nicht. Ein liebevolles Eingehen in meine Eigenart als Mensch und Künstler würde mich schon an und für sich tief berühren, käme es von beliebiger Seite und von wem es wolle: wie viel mehr musste es mich erschüttern, in *Ihnen* meinen Interpreten und Apolo-

---

1) Wiederabgedruckt mit einem Nachwort: Liszt, Ges. Schriften IV.

geten zu erblicken! Zu den vielen und grossen Verpflichtungen, die ich Ihnen bereits schulde, häufen Sie jetzt Massen! Abtragen kann ich sie nie, das weiss ich recht gut — ich will sie aber als eine schöne Last führen, so lange ich lebe. —

Ueber Ihren Artikel Lob oder Bewunderung auszusprechen, hiesse Eulen nach Athen tragen. Anschauung, Ausführung, inniges Hingeben an den Stoff und plastische Gestaltung — Alles ist so vollendet, naturwahr und warm, dass besondere Bemerkungen darüber ganz überflüssig erscheinen. Abgesehen von dem Erfolg für mich, halte ich namentlich die biographische Skizze, die Sie von mir schufen — sie ist eine echte Wiedergeburt im Geiste — für ein Meisterstück psychologischer Darstellung und Empfindung. Niemand wird und kann Ihnen das nachmachen! — Was werden aber meine guten, ehrenfesten Hallenser zu der versimpelten Rolle, die sie in Ihren Schilderungen spielen, sagen? Es setzt sicherlich einen bösen Zorn, der um so grollender auftreten möchte, je mehr sie Ihnen eigentlich in allen Stücken Recht geben müssen. Nun meinetwegen! Sie mögen sehen, wie sie sich aus der fatalen Klemme mit Ehren ziehen: ihre Indolenz hat schon Grosses geleistet, sie wird sich auch hier bewähren; — Namen sind ja keine genannt und da schiebt denn Einer dem Andern in weiser Vorsicht und Klugheit die Schuld in die Schuhe. —

Auch der Kritik haben Sie einen wesentlichen Dienst geleistet, indem Sie ihr einen heikligen Boden ebneten, den sie bis jetzt noch nicht zu glätten gewusst hatte. Nach Ihrem sicheren Vorgange wird künftig manche Zunge gelöst sein, welche die Schwierigkeit des Stoffes bisher gebunden hielt: im Geiste sehe ich schon den Bruder Berliner und Cölner die helle Trompete an den Mund setzen. — Das Publikum seinerseits muss in Ihren ruhigen und massvollen Auslassungen nur Ueberzeugung und Wahrheit erblicken — sicher weiss es Ihnen Mancher Dank, dass Sie seiner Empfindung jetzt das rechte Wort zum Ausdruck gaben.

Für Alles nochmals meinen herzlichsten, innigsten Dank! —

Sehr leid thut es mir, dass ich zu Ihrem Concert in Berlin [1]) nicht gegenwärtig sein kann: theils befinde ich mich noch immer unwohl — obschon mein Ohrenleiden etwas nachgelassen hat — theils nehmen mich augenblicklich Concertvorbereitungen sehr in Anspruch. Es bleibt nichts übrig, als mir durch die Journale Ihre Thätigkeit zu vermitteln. Aut den Verlauf derselben bin ich sehr gespannt und hege die feste Ueberzeugung, dass, was immer die unmittelbaren Einflüsse Ihrer gewaltigen Persönlichkeit sein mögen, die späteren Folgen Ihrer Anregungen jene noch weit überragen werden. Hätte man nicht nöthig, in Berlin immer Schachspieler sein zu müssen, wäre das dortige Publikum nur ein Fünkchen das, was man »naiv« zu nennen pflegt, — es würden sich dort unerschöpfliche Kunstschätze heben lassen. —

Sollten Sie, wie dies wahrscheinlich öfter der Fall sein wird, Neithardt [2]) sprechen, so grüssen und bitten Sie ihn, doch meiner hin und wieder freundlich zu gedenken. Kroll wird durch Sie auch wohl gern einige Grüsse von mir annehmen. Immer Ihr dankbarer und ergebener

Halle, d. 1. Dec. 55. Rob. Franz.

31. Alexander von Humboldt.

[Berlin, 3. December 1855.]

Monsieur et illustre confrère!

De grâce ne me refusez pas! Je vous supplie de vouloir bien venir dîner chez moi jeudi prochain 6 Décembre à trois heures avec Mrs Rauch, Eduard Hildebrandt, Mariette — Directeur du Musée égyptien à Paris qui a fait l'immense découverte du temple d'Apis avec 63 sarcophages de granite;

---

1) Liszt führte in einem Concert des Stern'schen Orchestervereins mehrere seiner neuen grossen Compositionen auf — und erlebte einen jener Misserfolge, die das erste Erscheinen seiner symphonischen Werke begleiteten.

2) Componist, Schöpfer und Dirigent des Berliner Domchors (1793—1861).

Mr. Brugsch, Prussien, très jeune, mais d'un beau talent, compagnon de Mariette aux ruines de Memphis, Mr. Ehrenberg, voyageur en Syrie etc., en Abyssinie, mon compagnon dans l'expédition de Sibérie, Mr. Alexandre Mendelssohn, le cousin de Félix; des gens dignes de Vous. Ne refusez pas, car Vous serez libre à 5 heures pour plus tard nous recevoir tous, le sceptre à la main[1]).

Mille affectueux hommages; je demande un petit mot de consolation. Al. Humboldt.

Oranienburger Str. ce lundi soir.

Le potage ne sera pas au Crocodile ni une jeune langue de Rhinocéros.

32. Hector Berlioz.

[Paris] 31 Décembre 1855.

Cher ami,

Je t'ai envoyé un paquet de musique contenant tout ce qu'il faut pour les études chorales de *Faust* et pour celles des rôles. Ce paquet est sans doute déjà à Weimar.

Mr de Wangenheim m'écrit que le concert de Gotha est fixé au 6 Février et qu'on invitera officiellement Mme Pohl à venir y prendre part. J'espère qu'elle sera libre d'accepter cette invitation. Je donne un concert ici le 25 Janvier chez Herz; sa salle est *la seule* dont je puisse obtenir la disposition. Quand on y emploie le chœur il est presque impossible d'y employer en même temps un orchestre *complet*. Je m'en tire avec l'Enfance du Christ, parce que dans cette partition il n'y a que deux cors, et pas de trompettes, ni de cornets, ni de 3me et de 4me bassons, ni d'ophicléides, ni d'instruments à percussion. Si je puis à mon retour de Weimar y donner un autre concert *sans chœurs*, je pourrais avoir alors un orchestre entier. En ce cas, je serais assez hardi pour tenter la dépense des *deux répétitions* (! ! ! !) et je te demanderais

1) Als Dirigent und Componist trat Liszt an jenem Abend vor das Berliner Publikum.

ton poème symphonique sur Orphée, si tu n'y vois pas d'inconvénient. Je ne connais personne ici de capable de rendre convenablement ton Concerto, sans quoi je te le demanderais aussi. Au reste nous causerons de tout cela dans quelques semaines. Ces deux morceaux sont, ce me semble, ceux qui conviendraient le mieux dans une si petite salle.

J'attends une lettre de Beale pour savoir à quelle époque précise je devrai me trouver à Londres; c'est de cela que dépend l'exécution de ce projet de concert instrumental à mon retour de Weimar.

Je t'apporterai les partitions que je te dois, plus la Cantate *l'Impériale* dont on achève la gravure en ce moment.

Adieu, je te serre la main.

Ton dévoué H. Berlioz.

P.S. Je remercie la Princesse de sa charmante lettre et me mets à ses ordres dans le cas où elle aurait quelques commissions à faire faire à Paris avant mon départ.

Dans le cas où je verrais X avant toi, fais-moi savoir ce que je devrai répondre aux questions qu'il ne manquera pas de m'adresser au sujet de la traduction des Mémoires.

33. Clara Novello,

gefeierte Oratoriensängerin, geb. 10. Jan. 1818, verheiratete sich 1843 mit Graf Gigliucci, sang aber bis 1860.

Cher Mr Liszt,

Permettez-moi de renouveler connaissance avec vous pour vous présenter le porteur de ce billet, Arthur Napoléon. Il est digne de vous connaître et de votre protection — je ne saurais lui faire de plus bel éloge. Veuillez lui tendre une main, la vôtre si puissante à tout égard!

Gardez une petite place dans votre mémoire pour votre dévouée

Clara Novello

7 Janvier 1856. 69, Dean Pce Soho Sqe, Londres.

34. Eduard Lassen.

Bruxelles, le 8 Janvier 1856.

Cher maestro,

Il me revient à la mémoire qu'un jour, comme vous me présentiez à Kullak de Berlin, vous lui dîtes en parlant de moi: »je puis vous recommander monsieur sans crainte, il n'est pas gênant;« c'était peut-être ma seule qualité, et voilà que je m'en serai dépouillé vis-à-vis de vous lorsque vous aurez lu cette lettre. N'importe, comme il s'agit de tout un avenir pour moi, je prends mon courage à deux mains et j'aborde la question.

Mes quatre années de pension sont révolues; je suis revenu d'Italie où j'ai passé deux belles années, un rêve à la vérité; le réveil ne s'est pas fait attendre. En rentrant dans la vie active, il ne m'a pas fallu aller bien loin pour rencontrer l'ineptie et qui pis est, le mauvais vouloir. L'opéra dont vous avez eu la bonté de vous informer, est achevé depuis six mois, et je dois renoncer à le voir représenté ici. Il est inutile que je vous raconte toutes mes tribulations, vous les devinerez sans peine, c'est toujours la même histoire.

Je vous citerai seulement les principaux griefs que l'on a contre mon ouvrage: il manque de mélodie, les rhythmes y sont irréguliers, il s'y trouve trop de modulations, les morceaux ne sont pas coupés selon la forme (j'allais dire la recette) voulue et en outre il est d'une difficulté d'exécution qui le rend inabordable; je suis presqu' honteux de vous dire cela; car si vous voyez la partition, je suis sûr d'avance que vous trouverez au contraire que j'y suis encore trop l'esclave de la formule et de l'école. Ne croyez pas, cher maestro, que je veuille me poser en homme incompris; je suis loin de prétendre avoir fait un chef-d'œuvre, mais je crois au moins avoir travaillé avec toute ma conscience d'artiste. Je viens donc vous demander s'il y aurait quelque espoir pour moi de me voir représenté à Weimar, en supposant toutefois que vous jugiez ma partition digne de cet honneur; on me fait en ce moment une traduction allemande du livret. Puis-je

me permettre de vous faire parvenir l'ouvrage et puis-je espérer que vous sacrifierez quelques heures de votre précieux temps à le parcourir et à me dire ce que vous en pensez? J'ai foi dans la grande bonté que vous avez toujours eue pour moi et dont j'abuse étrangement; mais je suis si démoralisé pour le moment, je vois tellement l'avenir en noir qu'un mot d'encouragement me venant d'un homme comme vous me ferait un bien énorme. Je vous supplie donc de vouloir bien me répondre par quelques lignes à cette trop longue lettre, et me dire si ma demande n'est pas par trop importune[1]).

En attendant, recevez, cher maestro, l'expression de ma haute estime.

E. Lassen.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages respectueux à Madame la Princesse.

35. Franz Dingelstedt.

Mein hochverehrter Freund!

Deine, durch Löwy in Wien an mich gerichtete Frage nach den Honorar-Verhältnissen *Wagner's* im hiesigen Theater-Budget beantworte ich Dir am zweckmässigsten selbst, und zwar wie folgt:

Wagner erhielt nach der ersten Aufführung seines Tannhäuser, im August v. J., ein Honorar von 50 Lsd'or (550fl.). Da ihm dies nicht genug war (— wir haben niemals mehr bezahlt, nur einmal so viel, und andere Bühnen, wie Hannover, Darmstadt, Frankfurt pp. viel weniger für dieselbe Oper —) versprach ich ihm zu Neujahr 1856 eine dem Reinertrag der Oper angemessene Nachzahlung, deren Betrag keineswegs festgesetzt, die vielmehr ausdrücklich an die Bedingung eines Reinertrags geknüpft wurde. Auf seine Mahnung zu Neujahr

1) Die Oper: »Landgraf Ludwig's Brautfahrt« wurde in der That von Liszt angenommen und 1857 in Weimar aufgeführt. Sie blieb ungedruckt.

habe ich ihm der Wahrheit gemäss erwidern müssen, dass ein Reinertrag des Tannhäuser noch nicht vorhanden ist, weil die Kosten der Aufführung wie der Ausstattung ausserordentlich hoch sind; dem zufolge ist, mit seiner ausdrücklichen und schriftlichen Bewilligung, die bedingte Nachzahlung bis zum Juni oder Dezember d. J. vertagt worden. Auf mein Anerbieten, ihm, wenn es sich um eine augenblickliche Verlegenheit handle, den Lohengrin um sofort zahlbare 50 Lsd'or abzukaufen, obwohl ich ihm zunächst keine Aussicht auf dessen Darstellung machen könne, hat Wagner mit keiner Silbe geantwortet.

Dies der Stand der Sache. Du kennst mich genug, um zu wissen, dass ich ungern und nur beschämt den Rechenmeister mache, besonders dem Talent gegenüber. Allein ich bin an bestimmte Etats-Sätze und Zahlungs-Normen gebunden, einer strengen Rechnungs-Revision durch die Hofkammer unterworfen und deswegen in solchen Détails, weder der Summe, noch der Verrechnung nach, keineswegs unabhängig.

Lass mich an diese Antwort eine Berichtigung anhängen. Durch Pruckner, in dem Du mir einen ebenso tüchtigen Künstler wie liebenswürdigen Menschen geschickt, schriebst Du mir: *ich* hätte unsere Vereinbarung wegen des »Sturm« vergessen oder gar verletzt. Dem ist nicht so, lieber Freund. Rubinstein brachte mir mit einem Gruss von Dir die mich sehr überraschende Mittheilung: Du habest auf ihn, auf Rubinstein, die Aufgabe der Composition zum Sturm übertragen, weil Du, wegen der Messe für Gran und vielfacher anderer Arbeiten, keine Zeit für mich mehr fändest; Rubinstein wollte sogar mein Manuscript, so weit es damals fertig, gleich mitnehmen. Auf einen solchen Tausch einzugehen, fand ich keine Veranlassung, und gab darum, nur darum die Sache an Taubert, — sogar mit einiger Empfindlichkeit gegen Dich, der ersten und — letzten, die ich, Dir gegenüber, jemals empfunden [1]).

---

1) Zu einer seit langem geplanten gemeinsamen Arbeit beider kam es überhaupt nicht. Ein von Dingelstedt in seiner letzten

Zu Deinen Wiener Triumphen [1]) nimm meine späten, aber herzlichen Glückwünsche. Die Hoffnung, Dich auf dem Rückwege hier zu sehen, ist mir abermals zu Wasser, sogar zu Schnee geworden. Wie gern hätte ich Dich nach so langer Zeit einmal wieder gesehen, wie viel Dir zu sagen gehabt, wie froh und stolz Dir einmal *meinen* Tannhäuser vorgeführt — ! — Du glaubst an München nicht, lieber Freund, und doch sei versichert, dass unsere Darstellung auch von der glänzenden Berliner nicht in Schatten gestellt sein würde, am wenigsten vor Deinem Auge des Kenners und des Freundes.

Meine Absicht war, Ostern Weimar zu besuchen. Sie wird vereitelt werden, weil die letzten Nachrichten von dort mich vermuthen lassen, dass der Gedanke meiner Berufung aufgegeben ist. Dennoch zu kommen, heisst sich aufdringen, das kann ich nicht, will ich nicht, muss ich auch nicht. Ich wäre gern gegangen, um mir die dortigen Verhältnisse aus dem Standpunkte des Verweilenden zu betrachten, die Herrschaften, die ich hoch verehre, und liebe Freunde, Dich vor Allen, heiter und dankbar zu begrüssen; mehr wollte ich zunächst nicht. Sage mir, ob ich damit noch willkommen bin, und wie die Sachen dort liegen: tritt Marr ab, so begreife ich, dass Herr von Beaulieu nur Grund zu bleiben hat, und dann ist für mich im Theater kein Raum, wenn es einmal Theater sein muss. Hier stehen die Personen und Zustände so, dass ich, früher oder später, gehe; ich bin des Kampfes mit Ultramontanen, Ultraklassikern, Ultraaristokraten müde und sehe in Staat, Universität, geselligem Leben eine Wendung sich vorbereiten, die mir nicht genehm sein kann, die ich voraus wusste, als mein Freund Dönniges fiel. Finde ich nun, ohne viel zu suchen, einen anderen Hafen, bescheiden meinetwegen, aber nur gastlich und friedlich, so bin ich geneigt und bereit hier abzufahren. Ist's Weimar nicht, so wird es vielleicht noch Gotha; in München sterbe ich sicher nicht.

Lebenszeit für Liszt gedichteter Oratorientext: »Der heilige Stanislaus« fand nicht den Beifall der Fürstin.

1) Bei der von Liszt geleiteten 100jährigen Mozartfeier.

Genug der Klagen, die mir kaum noch Platz lassen für meine ehrerbietigsten Wünsche an die Frau Fürstin und für die herzlichsten Grüsse meiner Frau.

Treulichst Dein Fr. Dingelstedt.

München, 1. Febr. 1856.

36. Anton Rubinstein.

Cologne, le 22 Février 1856.

J'ai une grande grâce à vous demander, et la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, me fait espérer que vous ne me la refuserez pas.

Me trouvant sur les bords du Rhin, je passerai aussi par Coblence où je voudrais présenter mes respects musicaux à S. A. R. la Princesse de Prusse — c'est pourquoi je m'adresse à vous pour vouloir bien me procurer une lettre de la part de S. A. I. la Grande-Duchesse douairière pour sa fille; si toutefois cela ne vous est pas désagréable de la demander pour moi. —

Je joue ici le 26, puis je vais à *Bonn*, puis à *Coblence* (si je puis avoir la lettre), de là à *Mayence*, d'où je me rendrai à *Stuttgart* pour y passer tout l'été, et travailler forcément à l'Oratorio auquel je n'ai pas pu faire grand'chose jusqu'à présent. —

J'ajoute à la susdite prière, encore celle de vouloir bien dire à *Singer* qu'il me renvoie mon Quatuor que j'attends vainement depuis deux mois, et dont je n'ai aucune copie. —

J'ai joué à Hambourg, Brême, Hanovre, Brunswick etc., partout avec assez de chance; à Brunswick on a exécuté très bien mon Ouverture de l'opéra *Dimitri*; on va la jouer ici aussi; je suis curieux de l'effet qu'elle fera. *Hiller* est très aimable pour moi, tout en ne sachant encore à quoi s'en tenir sur mon compte comme compositeur. — *Bischof* et consorts est la reproduction de ce qu'on trouve dans chaque ville quand on est musicien, c'est-à-dire un *Cerbère* de la ville musicale; on risque d'en être dévoré en y entrant, et on est

sûr de ne pas être épargné en sortant — même quand on est parvenu à amadouer Satan (le public) et les autres esprits malfaisants (les musiciens).

J'ai fait la connaissance de *Brahms* et de *Grimm*[1] à Hanovre, et même celle de *Joachim*, je ne l'ai faite que là; des trois nommés c'est lui qui m'a le plus intéressé; il m'a fait l'effet d'un novice au couvent, qui sait qu'il peut encore choisir entre le couvent et le monde, et qui n'a pas encore pris son parti. —

Pour ce qui est de *Brahms*, je ne saurais trop préciser l'impression qu'il m'a faite; pour le salon, il n'est pas assez gracieux, pour la salle de concert, il n'est pas assez fougueux, pour les champs, il n'est pas assez primitif, pour la ville, pas assez général — j'ai peu de foi en ces natures-là.

Grimm m'a paru être une esquisse inachevée de Schumann. —

Mais je vous ennuie avec mes observations éternelles, je veux donc finir en me recommandant à votre bon souvenir et en vous priant de présenter mes respects à Mesdames les Princesses.

Votre tout dévoué Ant. Rubinstein.

Hôtel Royal, chez Dietzman.

37. Hector Berlioz.

12 Avril 1856.

Cher ami,

Je m'aperçois que je me rends coupable à ton égard d'un tort que je reproche à bien des gens, celui de faire attendre longuement une réponse. Je te remercie mille fois de ta cordiale et charmante lettre, et des détails qu'elle contient sur la dernière représentation de *Cellini*. J'ai employé mon temps, depuis mon retour de Weimar, à instrumenter les six morceaux des *Nuits d'été*[2], et à faire une revue générale de

---

1) Componist, Dirigent in Münster seit 1860.

2) Er hatte diese Gesänge zuerst nur mit Clavierbegleitung veröffentlicht (1841).

toute ma musique pour y corriger les fautes de gravure. Ce travail ennuyeux mais utile n'est même pas encore terminé. Puis j'ai commencé à dégrossir le plan de la grande machine dramatique à laquelle la Princesse veut bien s'intéresser[1]). Cela commence à s'éclaircir; mais c'est énorme et par conséquent c'est dangereux. J'ai besoin de beaucoup de calme d'esprit, ce dont j'ai le moins précisément. Cela viendra peut-être. En attendant je rumine, *je me ramasse*, comme font les chats quand ils veulent faire un bond désespéré. Je tâche surtout de me résigner aux chagrins que cet ouvrage ne peut manquer de me causer .... Enfin, que je réussisse ou non, je ne t'en parlerai plus maintenant que quand l'affaire sera finie. Et Dieu sait quand elle le sera; je ne me suis pas imposé l'obligation de faire vite.

Je n'ai rien à t'apprendre sur l'état des choses musicales à Paris. C'est toujours la même chansonnette. — On est venu dernièrement me proposer d'écrire un opéra en société avec un autre musicien. Je te donne à deviner lequel. Il était choisi entre tous pour mettre de l'eau dans mon vin. Voilà une de ces idées qui ne peuvent naître qu'à Paris, et dans quel quartier de Paris encore!... J'ai ri à tomber de la proposition; et le monsieur qui me la portait est resté stupide .... de me voir rire, et des motifs de mon refus.

Il n'y a en ce moment qu'une grande chose d'art ici, c'est la Ristori dans la *Medea* de Legouvé. Cette femme est un prodige d'intelligence, de sentiment, de force, de grâce, de beauté *plastique* (comme vous dites en allemand), de grandeur, d'impeto, de tout!.... c'est merveilleux. Son succès est foudroyant et dépasse ce qu'on a pu voir au théâtre jusqu'ici. Rachel emploie ses journées à jouer au billard dans sa campagne de Meudon .... Legouvé a un bonheur insolent. Voilà une Vendetta!

L'Opéra, transformé en théâtre nautique ne désemplit pas, grâce au ballet *Le Corsaire.* On n'y fait plus de musique.

---

1) Das Project der »Trojaner«, zu dem ihn die Fürstin lebhaft ermuthigt hatte.

Le choléra des concerts continue. Cossmann qui était venu, je crois, avec quelque velléité d'en *donner* un, s'abstiendra prudemment.

Tu me parles de Pohl; je lui ai écrit, et je n'ai point obtenu de réponse. Ce qui m'étonne beaucoup, je te prie de le lui dire. Mais c'est l'usage, à ce qu'il paraît, maintenant: J'ai écrit à Litolff — pas de réponse. J'ai envoyé mon manuscrit des *Nuits d'été* à Mr Biedermann, pas de réponse. —

Tu trouveras dans cette lettre la Chanson latine de Mr Hoffmann mise en musique par Raff. Mr Schreiber (je crois que tu devines de qui je veux parler, si j'écris mal le nom) me l'a demandée, et j'ai eu le bonheur de la retrouver.

Adieu, mille amitiés dévouées, je suis tout distrait en t'écrivant, c'est facile à voir.

Je suis préoccupé d'une scène de Cassandre [1]), de la Priameia Virgo aux cheveux épars, que je suis obligé de faire mourir au second acte, en dépit de l'histoire qui nous la montre après le sac de Troie captive chez les Grecs.

Adieu! H. Berlioz.

38. Otto Roquette,

angesehener Dichter und Schriftsteller, geb. 19. April 1824 zu Krotoschin in Posen, seit 1869 Professor am Polytechnikum in Darmstadt. Er dichtete für Liszt den Text zur »Heiligen Elisabeth«.

Dresden, d. 14. April 1856.

Sehr geehrter Herr!

Damit Sie sehen, dass ich Wort zu halten verstehe und ernstlich daran denke mein Versprechen bis zum Mai zu erfüllen, bin ich so frei, Ihnen die ersten Nummern der heiligen Elisabeth anbei zu übersenden. Das dritte Tableau fehlt noch, es gehört dazu eine Stimmung, die das decenteste Wort für die Sache hervorzubringen weiss, eine Musse, die mir die letzten Tage noch schuldig geblieben sind. Dagegen ist

1) In seiner Oper »Les Troyens«.

das fünfte und sechste Bild so gut wie vollendet, und soll in einigen Tagen in die Hand des Abschreibers übergehen.

In wie weit Sie sich mit der Art der Behandlung einverstanden erklären werden, weiss ich nun freilich nicht, und ich gestehe, dass mir bei der Arbeit zuweilen einige Zweifel aufgestossen sind. Einmal betreffen diese die Ausdehnung, wenngleich ich bestrebt war, den Rahmen immer so eng als möglich zu ziehen. Es ist zwar durchaus hier nicht die Aufgabe, die Situation schon in den Worten zu erschöpfen, da ja eben die Musik als Hauptfaktor dazu kommen soll, aber dennoch schien es mir unmöglich die Form noch knapper herzustellen. Sie haben nun natürlich vollkommen freie Hand, darüber zu schalten, und der Blick des Musikers wird hier viel richtiger das Nöthige vom Überflüssigen abzusondern verstehen. Recht sehr bitte ich Sie daher mir zu sagen, oder in irgend welcher Weise sagen zu lassen, ob ich das Rechte getroffen, oder wie ich mich des Weiteren zu dem Ganzen zu verhalten habe. Als beiläufig will ich nur noch hinzufügen, dass wenn man sich die Verse im Druck aneinander gereiht denkt, sie doch nur ein sehr dünnes Textbüchlein abgeben werden.

Der andere Zweifel ist der, ob die Worte klangvoll genug gewählt seien? Einiger Härten bin ich mir bewusst, ohne sie für den Augenblick noch auflösen zu können, aber auch da, wo ich mich bestrebt habe durch Vokale der Musik Genüge zu thun, wäre es nicht unmöglich, dass ich in Irrthümer verfallen sein könnte. Die deutsche Sprache ist so schwerwandelnd, die wohlklingendsten Reime sind so abgebraucht und banal geworden, dass man immer in der Besorgniss lebt, einer Trivialität anheimzufallen, wenn man ihrer doch nicht entrathen kann. Endlich aber ist die Frage noch zu lösen, ob die Form nicht gar zu opernmässig ausgefallen sein dürfte? Hier wusste ich mir keinen anderen Rath, als auf gut Glück meine Verse zu machen.

Sollte jedoch die Fassung einigermassen entsprechend und Ihrer Idee angemessen ausgefallen sein, so verdanke ich dies nur der vorzüglichen Vorarbeit, durch welche man mich

unterstützt hat[1]), und die mir das eigene Schaffen eben so leicht als angenehm machte. —

Ich lebe mit meinen Gedanken mehr in Weimar als in Dresden. Möge ein günstiger Stern mich bald wieder einige Tage daselbst zubringen lassen!

In der Hoffnung, Ihnen bald den Rest übersenden zu können, und zugleich mit der Bitte, mich der Frau Fürstin zu empfehlen, schliesse ich für heut

Hochachtungsvoll und freundschaftlich

Dr. Otto Roquette

Dippoldiswaldergasse 2.

39. Derselbe.

Dresden, 28sten April 1856.

Hochzuverehrender Herr!

Durch die zuvorkommende Güte der Frau Fürstin habe ich aus schriftlicher Mittheilung die Gewissheit erlangt, dass der erste Theil der Elisabeth für die Composition wenigstens nicht unbrauchbar ist, und so ist denn der folgende Theil in gleichem Sinne zu Ende gebracht worden. Lassen Sie mich gleich wieder einige eigene Bemerkungen über die neue Sendung hinzufügen. Das sechste Bild, welches mit dem Gesange der Elisabeth anfängt: »Beruhigt ist das Toben«, scheint mir am gelungensten und sangbarsten, dagegen dürfte das vorhergehende zu dramatisch bewegt geworden sein. Ich bitte, mir dergleichen nicht zu verhehlen, denn ich bin zu Änderungen gern bereit. Den Schluss habe ich mir als eine Messe oder ein solennes Hochamt gedacht, und bin daher auf den Gedanken, ihn lateinisch zu machen, eingegangen. Die lateinischen Verse habe ich aus verschiedenen Hymnen auf die heilige Elisabeth zusammengestellt, wie ich sie bei

1) Von Seiten der Fürstin Wittgenstein.

Montalembert vorgefunden. Die benutzten Bruchstücke habe ich im zweiten Bande bezeichnet, und steht es ja bei Ihnen, nach Bedürfniss mehr davon auszuwählen. Ich habe nur vorläufig und so kurz als möglich das Nöthigste zusammengestellt. — Nun aber fehlt noch immer das dritte Bild, nämlich das Wunder mit dem Kranken, an dessen Stelle das Bild Christi gefunden wird. Ich gestehe, dass ich damit nicht zurecht komme, und an der Ausführung verzweifle. Ist es nun das katholische Element, mit welchem ich als Protestant in keinem inneren Rapport stehe, oder ist es sonst etwas, kurz, ich bringe es nicht zu Stande. Bei allen übrigen Situationen hat mich das rein Poetische gereizt, und so ist das Rosenwunder eben auch ein poetischer Gedanke, ohne alles Nebenwerk. Nun aber däucht mich, dass diese genannte Situation auch gar nicht unbedingt nöthig sei. In dem Rosenwunder ist beides, sowohl Wunder als auch Werk der Barmherzigkeit, schon vorhanden, denn das Wunder geschieht, während Elisabeth auf dem Wege ist fromme Spenden auszutheilen. Ich gebe Ihnen daher zu bedenken, ob es nicht thunlich wäre, das besprochene Tableau ganz wegzulassen[1]), zumal seine Einschiebung das Ganze noch ausdehnen würde, und es mir vorkommen will, als möchte die Musik bedeutend über das von Ihnen beabsichtigte Zeitmaass hinausgehen. Bestehen Sie jedoch auf dem Tableau, so will ich noch einen Versuch machen mich der Sache anzunehmen, aber ich fürchte für nichts Gutes stehen zu können.

Recht sehr hat mich die freundliche Aufmunterung der Frau Fürstin erfreut, der ich hiermit meinen besten Dank für die liebenswürdige Zuschrift ausspreche. Auch die Nachricht einer zweiten Aufführung meines »Artevelde« war mir sehr angenehm, zumal ich ohne alle Benachrichtigung darüber war. Möchten Sie wohl an die Herren Cornelius oder Schreiber gelegentlich die Bitte in meinem Namen richten, mir durch den Buchhändler Böhlau das Exemplar des Sonntagsblattes zu verschaffen, in welchem der Artevelde rezensirt ist.

---

1) Dies geschah.

Empfangen Sie also hiermit die einliegenden Blätter mit freundlichem Grusse und behalten Sie mich in gutem Andenken.

Hochachtungsvoll und freundschaftlich Otto Roquette.

Beifolgend die zwei Bände des Montalembert mit bestem Danke zurück.

40. Adolf Bernhard Marx,

angesehener Musiktheoretiker und Ästhetiker, geb. 15. Mai 1799 in Halle, gest. 17. Mai 1866 zu Berlin, begründete 1824 die »Berliner Allgemeine Musikal. Zeitung«, sowie 1850 mit Kullak und Stern gemeinsam das Stern'sche Conservatorium, von dem er 1856 zurücktrat. 1830 wurde er Professor, 1832 Musikdirector der Berliner Universität.



so so! so ziehn die Festklänge Ihrer symphonischen Dichtungen durch die Lande! Glück auf! Der edle grossartige und grossmüthige Sinn, der sie sendet, verdient alles verlangbare Glückauf.

Wunderlich ist doch das Gemüth des Menschen. Als Sie neben mir auf dem Sopha sassen den letzten Abend, da quält' ich mich in treuer Freundschaft und Wohlmeinenheit, mich und vielleicht auch Sie mit meinen Bedenklichkeiten; sie mögen irrig sein, waren mir aber Ernst. — Nun die vollendete That mir vor Augen liegt, freu' ich mich ihrer sorg- und harmlos, wie wenn nie Bedenken möglich gewesen wären. Was ist auch im Grunde zu bedenken, wenn ein Geist wie der Ihrige sich in Seiner Weise offenbaren will? Vor Allem muss Jeder sich selbst getreu sein, — und das

sind Sie. Wer kann bei Ihresgleichen vorhersehn, wann noch obenein eine Wendung eintritt, die meine damaligen Sorgen in Freude verwandelt?

Dass Sie dergleichen wenigstens für möglich halten, dess zum Unterpfande (so deut' ich mir's) senden Sie mir durch Ihren Fanatiker, dem ich so gern Freund gewesen wäre, die Dichtungen. Ich danke Ihnen zwiefach dafür.

Also zuviel Instrumente haben Sie konsumirt? — Ich kann mir wohl so knausrige Nachrechner vorstellen; Spontini hat deren in Berlin neben sich gehabt, und wer nicht? Ein andrer Kompositeur, den ich sehr achte, war der Meinung, man könne nie genug haben, wo es Entscheidung gelte. Er hiess, glaub' ich, Napoleon, aber nicht Louis. Er wollte die ganze Heereskraft da vereint wissen, wo die Entscheidung läge, dann sei der Sieg gewiss.

Ich sehne mich danach, Ihre neue Gabe mir aus dem Tiefsten anzueignen. Jetzt kann ich nur naschen oder affleuriren. Ich muss erst einen grossen Berg von Arbeit abtragen, eh' ich zu mir selber komme, zu dem, was ich möchte, — also auch zu Ihren symphonischen.

Unterdess werden Sie in Ungarn ministriren! Auch dazu Glückauf von Ihrem treuergebnen

24. 5. 1856.

41. Louis Spohr,

der berühmte Begründer der deutschen Geigerschule, Violinvirtuos, Componist, Lehrer und Dirigent, geb. 5. April 1784 in Braunschweig, diente seit 1822 als Hofcapellmeister in Cassel, wo er am 22. October 1859 starb.

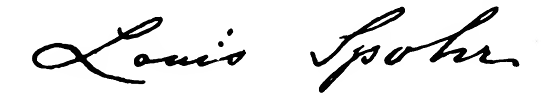
Cassel, den 27sten Mai 1856.

Hochgeehrter Herr College,

Soeben erhalte ich von den Herren Breitkopf und Härtel, im Auftrag von Ihnen, sechs Ihrer »Symphonischen Dichtungen«

zugesandt, und da ich längst wünschte diese Ihre neuen Werke kennen zu lernen, so bereiten Sie mir dadurch eine grosse Freude! Ich beeile mich Ihnen für diese Ihre freundliche Aufmerksamkeit meinen herzlichsten Dank zu sagen. Mit Beginn unserer Ferien, die mich für einige Zeit von den abspannenden und zeitraubenden Theatergeschäften befreien, werde ich mich in deren Studium vertiefen und den Versuch machen, Ihre künstlerischen Intenzionen bey dieser neuen Kunstgattung zu ergründen!

Mit ausgezeichnetster Hochachtung ganz der Ihrige



42. Heinrich Hoffmann von Fallersleben,

eigentlich Heinrich Hoffmann, einer der volksthümlichsten deutschen Dichter, auch Sprachforscher und Literarhistoriker, geb. 2. April 1798 zu Fallersleben, gest. am 19. Jan. 1874 in Schloss Corvey a. d. Weser, wo er seit 1860 Bibliothekar des Herzogs v. Ratibor war. Seiner Breslauer Universitätsprofessur 1842 aus politischen Gründen enthoben, lebte er 1854—1860 in Weimar; hier knüpften sich seine freundschaftlichen Beziehungen zu Liszt.

Leiden, den 16. Juni 1856.

Lieber Liszt!

Mit Belgien bin ich fertig und mit Holland werde ich es nun auch bald sein. In Brüssel war ich 11, in Gent 18 Tage; die übrige Zeit vertheilt sich auf Rotterdam, den Haag und Leiden. In Antwerpen hielt ich mich nur einige Stunden auf. Ich musste lange auf Conscience[1]) warten, endlich kam er; wir speisten zusammen und waren recht vergnügt. Er schenkte mir seinen neuesten Roman: De geldduivel.

Ich habe viel, sehr viel gearbeitet und eben darum auch in so kurzer Zeit viel erreicht. Ich bin mit meiner Reise sehr zufrieden.

---

1) Vorzüglicher Romandichter und Begründer der neueren vlämischen Literatur (1812—1883).

Die empörende Unterdrückung der vlämischen Sprache veranlasste mich in Gent, mich näher darüber zu unterrichten. So entstand eine kleine Schrift: »Die vlämische Bewegung«, die nun in holländischer Sprache nächstens zu Rotterdam erscheinen wird. Denk Dir, ich habe dafür — Honorar gezogen — hier zu Lande ein Meerwunder!

Im Haag war das Wetter so schlecht, dass ich den zweiten Tag 11 Stunden hintereinander auf meinem Zimmer arbeitete und dann erst einen Ausflug machte, zum Oberbibliothekar Holtrop. Auf der königl. Bibliothek erzählte man mir, die Gräfin d'Agoult habe im vorigen Jahre bald nach mir plötzlich den Haag verlassen und ein Sohn des Berliner Buchhändlers Ascher sei gekommen mit dem Vorgeben, er müsse die Arbeiten der Gräfin fortsetzen.

Gestern kam ich hier an. Das Wetter ist vernünftig geworden und eben darum möchte ich schnell weiter.

Ich wohne in demselben Hôtel, in welches ich vor 35 Jahren als blutarmer Student eingekehrt war. Ich habe damals trefflich gehungert; wenn andere ein reichliches Mahl hielten, so ging ich spazieren und liess mir später Thee mit Semmel und Kümmelkäse geben — das war mein ganzes Mittags- und Abendessen. Das hat sich doch nun geändert. Ich war heute mehrmals eingeladen, zog es aber vor, in der »Sonne« nach deutscher Weise zu speisen, und es hat mir trefflich geschmeckt. Auch habe ich mich sehr ergötzt an der Unterhaltung: obschon ich kein einzig Wort gesprochen, so machte es mir doch vielen Spass, drei holländischen Marchands voyageurs bei ihren Herzensergiessungen über die Wirthshäuser zuzuhören: *die* Herren sind sich in aller Herren Ländern gleich, dieselben Reden, dieselben Arten und Weisen sich zu benehmen.

Diesen Morgen habe ich ohne Champagner, ja ohne alle Aussicht auf Champagner, einen Trinkspruch verfasst auf den Geburtstag des Grossherzogs. Ich sende ihn Dir jetzt schon und bitte Dich, ihn *rechtzeitig* an Seine Königl. Hoheit gelangen zu lassen. Wenn Ihn nichts daran freut, so wird es wenigstens das Eine sein, dass ich in Holland seiner gedacht

habe. Der Geburtstag ist morgen über 8 Tage, Dinstag, den 24. Juni, Johannistag — vergiss also nicht! Wenn der Grossherzog nichts von Johannes Minne weiss und seine Hofräthe noch weniger wissen, so mache ihn aufmerksam auf meine Horae belg. Pars X oder Grimm's Mythologie.

Um 5 Uhr holt mich mein lieber Namensvetter, der Prof. H. ab, wir gehen nach Zomerzorg (sprich Somersorch), wo eine preussische Regimentsmusik ein grosses Concert gibt.

Wagner's Opern erfreuen sich einer stillen Theilnahme. Die Nichte meines Freundes Holtrop übt sich schon lange die Ouvertüre zum Tannhäuser ein, um ihren Oheim zu seinem Geburtstage damit zu überraschen. Man wagt noch nicht darüber zu urtheilen, aber man ist doch schon so weit gediehen, einzugestehen, dass es etwas sehr Eigenthümliches sei und dergl.

Nun, mein lieber Liszt, lebe recht wohl und grüsse herzlich Ihre Durchlaucht und die Prinzessin und den ganzen NWV![1]) Und wenn Du ja den guten Willen haben solltest, schriftlich meiner zu gedenken, so bleib' nicht beim guten Willen stehen: meine Adresse: Herrn Hofrath von Dessauer in München. Du weisst, ich bin kein Autographensammler, es wäre mir aber doch lieb, wenn ich einige Zeilen von Dir erhielte, damit nicht vergebens hoffet und harret

Dein



43. Henry Litolff,

gefeierter Pianist und Componist, geb. 6. Febr. 1818 in London, gab nach ausgedehnten Kunstreisen durch Europa die Virtuosenlaufbahn auf und nahm als Musikverleger 1851 seinen Wohnsitz in Braunschweig, wo er die »Collection Litolff« gründete; 1860 wandte er sich wieder nach Paris zurück, dort starb er am 6. Aug. 1891.

Juin 1856.

Mon cher Liszt,

Comme c'est à vous que je dois l'aimable et flatteuse

1) Neu-Weimar-Verein, von Liszt und Hoffmann 1854 gegründet — ein Künstlerverein, dem Liszt präsidirte.

connaissance de Monseigneur de Gotha, c'est un devoir très agréable pour moi à remplir de vous mettre au courant de ce qui se passe entre le Duc et moi.

A l'occasion du jour de naissance de S[on] A[ltesse], il m'a envoyé le patent de Maître de chapelle du Duc de S[axe] C[obourg] Gotha. Je n'ai parlé à personne du désir que j'avais de posséder ce titre, ainsi je dois présumer qu'il m'a donné de son propre mouvement cette nouvelle preuve de sa bienveillance.

Comme cette attention m'a fait un très grand plaisir, je ne peux pas oublier que c'est à vous indirectement que je la dois et j'éprouve le besoin de vous renouveler l'expression de ma vive reconnaissance de ce que vous m'avez procuré la connaissance et bienveillance d'un Prince tel que Monseigneur le Duc de Gotha, connaissance et bienveillance que sans vous je n'aurais jamais par mes propres moyens su acquérir.

Mes hommages respectueux à Madame la Princesse.

Votre affectueux et reconnaissant

Franz Liszt.

44. Hector Berlioz.

Cher ami,

.—. Je ne me rappelle pas bien les noms de Mme la Grande-Duchesse qui doivent figurer sur la dédicace; écris-les-moi avec son titre etc., pour que nous ne commettions pas de bévues. Belloc vient enfin, tout à l'heure, de m'envoyer tes partitions[1]) dont je te remercie. Je vais faire

1) Symphonische Dichtungen.

remettre à Gounod et à Seghers celles qui leur sont destinées.

L'Enéide est finie; je crois même que je n'y corrigerai plus rien maintenant.

Je viens de recevoir une très charmante lettre de félicitations de la Princesse, dis-lui combien je suis sensible à l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à ma nomination [1]. J'ai été présenté hier officiellement à mes nouveaux confrères et Vendredi j'entre en fonctions en examinant et en écoutant les six Cantates des candidats pour le prix de Rome.

Adieu, cher ami, pardonne-moi de t'ennuyer de cette affaire d'épreuves.

J'attends un mot de toi dans cinq ou six ou sept jours.

Mille amitiés. Ton dévoué

17 Rue Vintimille. H. Berlioz.

Dimanche 29 [Juin 1856].

45. Josef Joachim.

Düsseldorf, am 2ten August 1856.

Verehrter Liszt!

Es wird mir von Frau Schumann die ernste Pflicht übertragen, die Freunde von dem erschütternden Verlust, der sie betroffen, zu benachrichtigen; ihnen das Hinscheiden Schumann's anzuzeigen. Dass Du, der in frühen Tagen schon in künstlerischer und freundlicher Beziehung zu dem entschlummerten Meister gestanden, die Kunde besonders theilnehmend hören würdest, war einer meiner ersten Gedanken — denn mag auch Schicksal: äussere wie innere Erfahrung die Wege von Euch beiden gerade verschieden im Leben gestaltet haben, ja mögt Ihr das gegenseitig ausgesprochen haben, — mir ist doch gewiss, dass Niemand den vollen Werth des leider uns entrückten Mannes reiner zu verstehen, schöner zu empfinden Macht und Willen hat, als Du in diesem ernsten Moment.

---

1) Als Mitglied der Académie des beaux-arts.

Sicherlich thut es Dir leid, dass es Dir nicht gegönnt war wie mir, der Hülle des Meisters die letzte Ehre zu erzeigen, als sie Donnerstag in Bonn bestattet wurde. Es war nicht im Sinn des Componisten, der sich vorzugsweise in die eigensten innerlich heiligen Gefühle versenkte, den Freunden und Verehrern den Tag des Begräbnisses in öffentlichen Blättern bekannt zu machen; doch folgten viele Mitempfindende, Trauernde der Leiche nach Bonn. Sie ward von Künstlern und Kunstliebhabern der Ruhestätte entgegengetragen, den irdischen Resten Niebuhr's und Schlegel's nahe begraben.

Frau Schumann ist gestern hierher zurückgekehrt; die Nähe der Ihren und des gleich einem Sohne von Schumann geliebten Brahms gewährt der edlen Frau Trost, die selbst im tiefsten Schmerz mir ein edles Beispiel gottergebener Kraft erscheint. Ich bleibe wohl noch einige Tage hier in Düsseldorf und rechne darauf, ein von Dr. Pohl mir versprochenes Schreiben von Dir bald zu erhalten, für das ich im Voraus danke und das ich bald zu beantworten hoffe.

In herzlicher Verehrung Joseph Joachim.

46. Heinrich Hoffmann von Fallersleben.

Am Kochelsee, 12. August 1856.

Alles Liebe und Gute zuvor!

Herzlichen Dank, l. L., für Deinen hübschen Brief![1]) War ich überrascht!

Ich bin nun schon beinahe anderthalb Monate hier und soll noch länger bleiben. Grosser Gott! wer kann gegen Gewalt? sagte der Jude, dem man ein 10 Groschenstück gab, damit er nicht weiter zu seinem Gott betete. Alles ist so liebenswürdig, dass ich den vereinten Bitten wohl schwerlich widerstehen werde und bleiben muss.

Wir führen ein köstliches Bummlerleben, doch wird es

1) Siehe F. Liszt's Briefe I, Nr. 155.

mir nachgerade zu viel. Ich habe mich zu sehr an Thätigkeit gewöhnt, ich *muss* arbeiten, sonst fühle ich mich unbehaglich. Zu wissenschaftlichen Dingen ist keine Zeit und Gelegenheit, darum dichte ich und mache Witze.

Unsere Kochelsee-Zeitung — oder eigentlich *meine*, denn ich muss sie leider allein schreiben — macht vielen Spass. Neulich lieferte sie einen Artikel, der so Alles in's Lachen brachte, dass Milde sagte: hätte ich nicht bald aufgehört, so würde er einen Lachkrampf bekommen haben.

Ida [1]) schreibt ganz fleissig. Ihr und Fränzchen und der ganzen Familie geht es gut. Neulich war Preller da. Er wollte nur eine Nacht bleiben und siehe da, er blieb 8 Tage. Er hat sich sehr gut gefallen. Er hat viel in der Sophaecke gesessen, ganz gemüthlich, und eben so gemüthlich seine noch nie gehörten Geschichten erzählt. Was wird er dazu für prächtige Gesichter geschnitten haben!

Herr von Milde arbeitet schon seit mehreren Wochen an einem Briefe an Dich, er wird ihn aber wahrscheinlich mündlich selbst Dir bringen. Es ist erstaunlich, was man hier zu thun hat! Vor Schlafen, Essen und Trinken, Schachspielen, Spazierengehen, Baden u. dergl. nobles passions — auch Cigarrenrauchen — kommt man zu nichts.

Da habe ich nun ein gefährliches Wort geschrieben — Cigarren — und zugleich die zarteste, verwundbarste Saite Deines zarten Herzens berührt. Doch es ist einmal geschrieben, ich kann es nicht wieder zurücknehmen, und wenn Du darin etwa eine Anspielung findest, so werde ich mir darum auch noch nicht die Haare ausraufen und Dir zu Ehren die Cigarren rauchen, die Deine überschwengliche Güte mir zugedacht haben könnte, möchte, sollte oder wollte. Es ist nämlich ein sichtlicher Mangel an Cigarren, nämlich erträglichen; die bisher verbrauchten gehörten meist zur Familie Canailleros, Stincadores und Stincarettos. Übrigens mit 100 wäre allem Jammer abgeholfen!

Von meinem Fleisse auf meiner niederländischen Reise

---

1) Seine Frau.

ist soeben ein sichtliches Zeichen zum Vorschein gekommen. In Rotterdam ist in holländischer Sprache von mir eine kleine Schrift gedruckt: De vlaamsche Beweging. Sie ist dem 5. niederländischen Sprachcongresse, der dieser Tage in Antwerpen tagt, gewidmet worden. Sie betrifft die bekannte Unterdrückung der vlämischen Sprache und die Bemühungen der Vlamingen, ihre Muttersprache zur Geltung zu bringen. Königl. Hoheit hat ein Exemplar zugeschickt erhalten.

Frau Hofräthin von Dessauer hofft noch immer, dass Du auf Deiner Reise nach Zürich von München aus auf einige Tage hieher kommst. Du kannst daran sehen, wie gut Du hier im Andenken stehst: im schönsten Zimmer hängt Dein Bild von Kaulbach's Hand.

Alle lassen herzlich grüssen und wünschen mit mir ein baldiges Lebenszeichen von Dir zu sehen.

Der Altenburg meine herzlichsten Grüsse!

Hoffmann.

NB. Kochel bei Benedictbeuern.

47. Anton Rubinstein.

Berlin, le 19 Août 1856.

En premier lieu j'ai à vous remercier des six partitions que vous avez bien voulu m'envoyer, que je lis et relis avec le plus grand intérêt et qui ne me font qu'une peine, celle de ne pas être maître de chapelle quelque part pour pouvoir les faire exécuter, et par là les entendre aussi souvent que possible.

J'ai donné à *Hallberger* une Etude pour son »*Piano*«[1], uniquement parce que vous en êtes le rédacteur — quoique je ne porte pas un grand intérêt à son entreprise — je trouve que, au lieu de tâcher de ramener le goût du Public aux compositions de grand calibre ou plutôt au sérieux dans la musique, elle ne fera qu'accroître le goût si prononcé déjà

1) Ein von Liszt redigirtes Sammelwerk.

et si malfaisant pour les bagatelles ou plutôt pour le petit cadre.

J'ai été à *Weimar* croyant vous y trouver pour vous montrer un ouvrage fini ou à peu près; je dis à peu près, parce qu'un ouvrage de ce genre me paraît ne jamais pouvoir être fini; chaque fois que je le rejoue, je voudrais ôter, ajouter, changer, et je ne le crois terminé que tant qu'il est enfermé dans mon »*berüchtigte*« coffre[1]).

Pour ce qui est de l'exécution, j'ai déjà perdu le courage — je l'ai proposé à *Stern* qui n'en veut pas, disant qu'il ne le peut, vu qu'il doit par ordre du Roi faire exécuter l'Oratorio de *Rheinthaler*, et que la *Messe en Ré* de *Beethoven*, *l'Israël* de *Händel*, le *Paulus* de *Mendelssohn* étaient des œuvres déjà préparées pour les autres concerts.

La *Singacademie* me l'a refusé pour des raisons pareilles, avec la remarque flatteuse que dorénavant elle se proposait de ne s'occuper que des œuvres de maîtres célèbres et bien morts. —

Il ne me reste donc que de le faire exécuter à mes frais ce qui, depuis que je ne reçois plus de traitements annuels de la Grande-Duchesse Hélène, m'est de toute impossibilité. —

Benedict m'a promis de le faire exécuter à un festival en Angleterre l'année prochaine, mais je ne crois pas que ce soit tout à fait son intention, vu qu'une promesse qui n'a à se réaliser que dans un an, est vite donnée. —

Je pense rester ici tout cet hiver et tâcher de trouver un libretto d'opéra pour m'essayer dans cette voie; si elle me réussit je pourrais facilement arriver à chaque but voulu, sinon je me mettrais sur la voie du retour en Russie, ce pays où beaucoup de choses sont meilleures que dans d'autres pays, et tant d'autres choses ne sont pas plus mauvaises que partout ailleurs. —

Je suis curieux de la réussite de votre *Messe* à *Gran*, vous êtes cependant heureux de pouvoir tant entendre et tant

---

1) Er brachte grosse Ladungen von Manuscripten mit nach Weimar.

produire ce que vous composez. Je me propose de venir vous voir à Weimar lorsque vous serez rentré dans vos foyers; jusque-là Adieu — veuillez me garder un bon souvenir et me croire votre tout dévoué 'Ant. Rubinstein[1]).

48. Eduard Lassen.

[Wol Anfang September 1856.]

Mon cher maître,

Voici déjà quelque temps que je m'étais proposé de vous écrire; mais les heures se sont enfuies, selon la mauvaise habitude qu'elles ont contractée, ajoutant les jours aux jours et en faisant des semaines.

J'espère néanmoins que ma lettre vous parviendra encore à Pesth, ou qu'on vous l'adressera à Prague, si vous vous êtes déjà rendu dans cette ville.

Je ne puis vous dire tout le plaisir que m'a fait la nouvelle de l'accueil enthousiaste dont vous avez été l'objet durant votre voyage; j'ai su cela par les journaux et j'ai eu des détails par Mme Street qui a eu l'obligeance de me lire la lettre que vous lui avez adressée. Vous avez dû être bien heureux aussi, cher maître, de vous voir compris et apprécié comme vous devez l'être, car les grandes et nobles natures, telles que la vôtre, si elles ont des défaillances d'âme plus grandes, si la douleur trouve en elles plus d'endroits sensibles pour les atteindre et les torturer, par compensation elles ressentent le bien à des degrés inconnus à l'homme vulgaire. Dieu vous fasse la vie belle, maître, et l'art en aura sa part, car vous combattez pour lui, et si vous êtes heureux, c'est que la vérité aura triomphé de l'habitude et du préjugé, ses éternels ennemis. —

Je n'ai pu donner suite à mon projet de venir passer une partie de l'été à Weimar; il m'a fallu rester ici et je

1) Liszt's Erwiderung: F. Liszt's Briefe I, Nr. 161.

n'aspire qu'au moment de la délivrance, celui où je pourrai quitter Bruxelles. La vie que j'y mène me pèse à ne pouvoir l'exprimer; je suis engourdi moralement; par moments tous mes besoins artistiques se réveillent et je ne puis les satisfaire en aucune manière; j'ai soif de parler, d'entendre, de savoir, et ici — rien; l'art n'y existe sous aucune forme, et le moins parmi ceux qu'on appelle des artistes.

Mon plus grand bonheur est d'aller causer chez Mme Street; je peux lui parler de Weimar; votre médaillon pend dans son salon, je me reporte en souvenir à l'Altenburg et en sortant de chez elle, je retrouve du courage pour travailler.

J'ai fait cet été une ouverture qu'on a exécutée pendant les fêtes qui ont eu lieu ici au mois de Juillet à l'occasion du 25e anniversaire du couronnement de notre roi. Mr Fétis m'avait demandé cette ouverture pour le concert qu'il a organisé alors. Quelques critiques m'ont fait l'honneur de me dire que je subissais une influence Wagnerienne et que ma musique se ressentait de mon séjour en Allemagne; j'ai été très fier de ce dire, mais je crains une chose, c'est que ces critiques ne soient mauvais juges, attendu que je suppose qu'ils n'ont jamais entendu une note de Wagner. Quand je viendrai à Weimar, j'emporterai mon ouverture pour vous la soumettre. .—.

Je vous prierai, cher maître, d'avoir la bonté de m'écrire quelques mots pour me dire quand vous croyez que mon opéra pourra être représenté. J'ai presque fini avec la copie; j'ai refait une nouvelle ouverture et j'ai changé plusieurs choses que vous m'aviez indiquées, entr'autres tout le début du 2e acte.

Votre idée de faire une Wagnerwoche n'est sans doute plus à l'état de projet; je vous souhaite la meilleure des réussites et fais des vœux pour qu'aucun obstacle ne surgisse.

Je termine cette lettre, cher maître, en vous priant d'agréer l'expression de mon profond respect et de mon parfait dévouement; veuillez, je vous prie, présenter mes hommages respectueux à Madame la Princesse et à Mademoiselle sa fille et me croire votre dévoué et reconnaissant E. Lassen.

49. Alexander Dreyschock,

bekannter, Europa durchreisender Pianist, geb. 15. Oct. 1818 zu Zack in Böhmen, von 1862—1868 Professor am Petersburger Conservatorium, gest. am 1. April 1869 in Venedig.

Prag, den 1. Oktober 1856.

Hochverehrter Freund!

Vor allen anderen Dingen nehmen Sie die aufrichtigste Versicherung, dass mir Ihr hiesiger Aufenthalt stets unvergesslich bleiben wird, und dass mir Ihre mir geschenkte Freundschaft ebenso werth und theuer ist, als das Andenken an die herrliche, geistvolle und erhabene Schöpfung Ihrer grossartigen erschütternden Messe[1])!

Beifolgend bin ich so frei, Ihnen die verschiedenen Referate unserer theils berufenen, theils zöpfischen Philister-Kritiken zuzusenden:

2 Prager Zeitung Nr. 233-234 von Dr. *Ambros*,
2 Bohemia Nr. 233 von *Ulm*,
1 Bohemia Nr. 232 (eingesandt von einem Unbekannten),
2 Mercy's Anzeiger Nr. 270 { von *H. Michel*, k. k. Beamter,
1 Mercy's Anzeiger Nr. 269 { bezüglich Liszt's Feier,
1 Tagesbote Nr. 271-272 von *H. Dobisch*, ein unmündiger herumziehender Studiosus, dessen Examen nie zur völligen Reife gelangen konnte,
1 Beilage zu Nr. 231 der Bohemia von *Ulm*, bezüglich Liszt's Feier.

Meines Erachtens bewegt sich Ambros am ungenirtesten und ledig aller kleineren Rücksichten. — Wer mich verstehen will, wird mich begreifen! —

Übrigens ist die ganze Stadt voll von dem Ereignisse, und sowohl *Gluckisten* als *Piccinisten* sehen mit gespannter Ungeduld der nächsten Aufführung entgegen, die, wie man sagt, bereits in 8 Tagen durch Ihren grossen Verehrer, den Ordensherrn Prucha, gerade jetzt nach dem eingesandten Artikel der Bohemia Nr. 232, um jeden Preis in der Salva-

1) Die Graner Messe, die im Sept. in Prag aufgeführt worden war.

tor-Kirche würdig vor sich gehen soll. Dass unter den ungeduldigen Verehrern *ich* einen der ersten Plätze beanspruche und einnehme, dürfte Ihnen, hochverehrter Meister und Freund, nicht ganz unbekannt sein.

Domkapellmeister Skraup ist ein ehrenwerther, zu berücksichtigender Charakter! Dr. Ambros schwört zu Ihrer Fahne! Kittl, voll von Quecksilber, — nur Franzosen, — man hüte sich vor den Angesteckten! ! und lasse sie laufen. —

Das übrige Gewürme kriecht zu Ihren Füssen und wärmt sich an den Strahlen Ihrer Sonne, die uns, Gott sei Dank, für länger als Mancher glaubt, zurückgeblieben sind!

Schliesslich erlaube ich mir Sie zu bitten, der Frau Fürstin meinen und meiner Frau tiefsten Respekt zu vermelden und mir Ihr ferneres Wohlwollen schenken zu wollen, womit ich in wahrer Verehrung verbleibe

Ihr aufrichtiger Freund

Alexander Dreyschock

P.S. An Richard Wagner bitte ich ebenfalls meine Verehrung zu sagen und mich ihm in's Gedächtniss zurückzurufen.

50. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Beikommend übersende ich Ihnen 2 neue Liederhefte, die soeben erschienen sind. Vielleicht erfreut sich die und jene Nummer Ihres Beifalls, was mich sehr glücklich machen würde. Die Möricke'schen Gedichte habe ich mit besonderer Vorliebe behandelt[1]), Sie werden es den Ausführungen leicht ansehen. —

1) Op. 27, Leipzig.

Sollten Sie Singer in diesen Tagen sehen, so sind Sie wohl so freundlich ihm zu sagen, dass ich in Kurzem antworten würde. Unsere Concertprogramme sind der Zeit und dem Inhalte nach noch nicht definitiv festgestellt — bevor das nicht in Ordnung gebracht ist, kann ich keinen festen Bescheid geben.

Sonst geht es mir leidlich — wenn nur meine unseligen Ohren nicht wären! Da muss man aber sich in Geduld finden lernen — der Zorn macht es auch nicht besser. —

Ihre grosse Reise nach Ungarn habe ich mit Aufmerksamkeit, so weit es die Zeitungsberichte zuliessen, verfolgt[1]. Sie haben im Vaterlande eine schöne Zeit verlebt! —

Indem ich Sie ersuche, der Frau Fürstin meine ergebensten Grüsse aussprechen zu wollen, bin ich in alter Freundschaft und Verehrung Ihr

Halle, d. 12. Oct. 1856. Rob. Franz.

51. Adolf Jensen,

poesievoller Lieder- und Claviercomponist, geb. 12. Jan. 1837 zu Königsberg i. Pr., ging 1855 nach Russland, 1857 als Theatercapellmeister nach Posen, dann nach Kopenhagen und Königsberg, lehrte 1866—1868 an Tausig's Schule in Berlin und lebte sodann theils in Dresden, Meran, Graz, theils auf Reisen, zuletzt in Baden-Baden, wo er am 23. Jan. 1879 vorzeitig starb.

Brzesć-Litewsk, d. 13ten October 1856.

Sehr geehrter Herr!

Mit Zittern ergreife ich die Feder, um einen Schritt zu wagen, dessen ich mich nie für fähig gehalten habe, nämlich an Sie zu schreiben. Die wunderbaren Schicksalswürfel haben mich in's kalte, eisige Russland geschleudert, doch mein warmes deutsches Künstlerherz klopft ungeduldig und harrt seiner baldigen Erlösung. Ich glaubte hier ein Gold-Eldorado zu finden, fand mich aber betrogen, und da man

1) Liszt hatte seine für Einweihung des Graner Doms componirte Festmesse daselbst zur Aufführung gebracht.

Ehre hier unmöglich erlangen kann, so nahm ich das Geld (zu meiner Schande sei es gesagt); dies geschah jedoch nicht aus bösen Absichten, sondern nur, um die Mittel zu erwerben, ein Jahr in dem poetischen Deutschland künstlerisch genial zu leben und dabei vor Allem meine angebeteten Ideale zu sehen und kennen zu lernen, was mir das höchste Glück scheint, welches ich vom Himmel erflehe. Unter meinen Idealen nenne ich hauptsächlich den gefeierten Namen »Franz Liszt«, ferner Robert Schumann und Richard Wagner. Unter grossem Herzeleid erfuhr ich Schumann's Tod; des Glücks, ihn zu sehen, war ich unwerth. —

Durch meinen herzlieben Freund Fritz Weiss bei Ihnen, Herr Kapellmeister, bestens empfohlen, nehme ich mir die Freiheit, meine Lieder, da ich seinen Aufenthalt nicht weiss, direct an Sie zu senden zur geneigtesten Fürsprache bei einem Buchhändler. Mit Entzücken habe ich gelesen, dass sich dieselben Ihrer Gunst zu erfreuen hätten, und Sie die Güte haben wollten, sich meiner armen Künstlerseele anzunehmen. Es kostet Ihnen, mein theurer, angebeteter Freund, wenige Worte, *das* durchzusetzen, was Sie wollen, und Sie begründen somit das Glück eines jungen Künstlers, der Ihnen — bei Gott! — keine Unehre machen wird. Sie erhalten beiliegend 3 Liederhefte in einem Band; wenn Sie meine ergebene Bitte erfüllt haben, was ich von Ihrem grossen Herzen wohl erwarte, und des Druckes gewiss sind, werden Sie vielleicht die Güte haben, es mir in wenigen Zeilen mitzutheilen, wo ich alsdann nicht verabsäumen werde, noch einige unbedeutende Wünsche wegen des Druckes, der Titel etc. auszusprechen.

Es grüsst Sie auf das Herzlichste Ihr Sie aufrichtig verehrender

Adolf Jensen.

Ich erlaube mir, meine Adresse beizufügen:
Adolf Jensen, Pianist, im Hause des k. russ. Obrist-Lieutenant Herrn v. Rejch in Brzesć-Litewsk.

52. Leopold Damrosch,

geb. 22. Oct. 1832 zu Posen, gest. am 15. Febr. 1885 in New-York, Dr. med., war unter Liszt Violinist der Weimarer Hofcapelle, seit 1858 aber in Breslau, und von 1871 an in New-York als Dirigent (auch Componist) thätig.

Weimar, d. 12. November 1856.


[1]

ruft Ihnen zu

Ihr Sie innig liebender, sehnend erharrender Jünger

Leopold Damrosch.

Ihren Durchlauchten der Fürstin und Prinzess erlaube ich mir mich bestens zu empfehlen.

Für einen warmen Künstlergruss an Richard Wagner werde ich Ihnen, verehrter Meister, sehr dankbar sein. — Schliesslich wird Sie vielleicht die Mittheilung interessiren, dass ich auf Aufforderung des Intendanten an einer Musik zur »Jungfrau von Orleans« arbeite, die im Januar zur Aufführung gelangen soll. Die Idee dazu trug ich schon längst mit mir herum.

Nun herzlichstes Lebewohl.

---

1) Citat aus »Tannhäuser«: »O kehr' zurück, du kühner Sänger«. Liszt lag damals krank bei Wagner in Zürich.



53. Carl Tausig,

neben Bülow Liszt's grösster Schüler, als »letzter der Virtuosen« von Weitzmann bezeichnet, da der höchste Gipfel des Bravourspiels mit ihm erreicht schien, geb. 4. Nov. 1841 in Warschau, gest. am 17. Juli 1871 in Leipzig. Vergeblich versuchte er, für seinen Meister eifrigst Propaganda machend, in Dresden und Wien Boden zu gewinnen und nahm 1865 in Berlin seinen Wohnsitz, wo er eine Schule für höheres Clavierspiel gründete, die er 1871 wieder aufgab. Ausser wenigen Compositionen veröffentlichte er eine Reihe genialer Bearbeitungen classischer Clavierwerke.

Warschau 24/11 1856.

Verehrter Herr Doktor,

Das letzte Mal als ich das Glück hatte, Sie noch einmal zum Abschiede zu sehen, da waren Sie so gütig gewesen mir zu erlauben, Ihnen nach meinem Concerte mitzutheilen, wie der Erfolg desselben gewesen ist. Das machte mich damals sehr glücklich, doch jetzt sehe ich ein, dass ich mit dem

---

1) Citat aus »Lohengrin«: »Mein lieber König, lass dich bitten«.

noch etwas verbinden muss, was für mich sehr traurig ist, indem ich Ihnen, theurer Herr Doktor, gestehen muss, dass ich nicht die Hoffnung habe, Sie vor einer langen Zeit begrüssen und bewundern zu können, was letzteres doch mein Lebenszweck ist.

Als ich von Weimar fortreiste, so dachte ich desto freudiger dahin zurückzukehren und dort an meinem und aller Künstler Gotte, Ihnen, zu hängen; aber einige mir sehr unglückliche und verhängnissvolle Zustände veranlassen das Bleiben in dieser Stadt[1]. Mit meiner glühend zukunftsmusikalischen Seele muss ich hier unter diesen Zöpfen und Philistern bleiben; doch hält mich das nicht ab, Ihnen mein ganzes Leben zu weihen und immerfort dankbar zu sein für die unaussprechliche Güte und Liebenswürdigkeit, die Sie mir während meines Aufenthaltes in Weimar zukommen liessen, ebenso auch für das Alles, was ich, so unendlich viel, von Ihnen gelernt habe.

Ich mache recht viel Zukunftsmusik hier und ich habe voriges Mal einen Musiker förmlich krank vor Schrecken gemacht, indem ich ihm zeigte, wie man von Fis-moll nach C-Dur geht.



Meine erste symphonische Dichtung ist bald fertig, und wenn Sie erlauben, werde ich mir die Freiheit nehmen, Sie damit zu belästigen, um Ihre gütige Meinung über sie zu erfahren. Die Messe für Männerstimmen[2] ist hier aufgeführt

1) Sein Vater verweigerte ihm die weiteren Subsistenzmittel für Weimar, dahin er am 21. Juli 1855 gekommen war. Doch Liszt nahm ihn nun zu sich: Tausig kehrte zurück und genoss die Gastfreundschaft der Altenburg.

2) Von Liszt, ebenso wie die nachgenannten Compositionen.

worden, auch das Pater noster und Ave Maria wird hier gemacht. Auch glaube ich ganz gewiss, den Tasso zur Aufführung bringen zu können. In meinem Concerte spielte ich 2 Rhapsodien und die Don Juan-Fantasie, wovon die ersteren, wie es sich versteht, äusserst gefielen. Somit habe ich wenigstens den Trost, mich immer an Sie, geliebtester Herr Doktor, und Ihre unendlich grossen Werke erinnern zu können, und durch dieselben solche Anhänger wie mich, die ihr ganzes Leben Ihrer herrlichen Musik widmen, zu schaffen. Nochmals meinen innigsten Dank Ihrer Güte und auch der Frau Fürstin und der Prinzessin Marie, und eine Bitte um die Erinnerung an den Sie so liebenden, verehrenden und in Hochachtung verbleibenden Schüler

Carl Tausig.

54. Eduard Lassen.

Bruxelles, le 29 Novembre 1856.

Mon cher maître,

.—. Comme je n'ai reçu aucune nouvelle, je prends la liberté de me rappeler à votre souvenir, mais en même temps j'ai la terrible crainte d'être indiscret; je suis comme ces enfants auxquels on a défendu de rien demander à table et qu'on oublie de servir; ils ne savent comment faire pour attirer l'attention sur eux et finissent par dire: moi, je n'aime pas ce plat-là, pour qu'on les remarque. Je ne dirai pas comme eux; j'attends un mot de vous avec une bien vive impatience, mais encore une fois, je vous prie de me pardonner mon insistance. Si vous aviez seulement la bonté de m'écrire vers quelle époque vous croyez que je puisse venir à Weimar, je vous en serais bien reconnaissant. Tout est copié et revu, et je suis attendant, sans avoir le courage de travailler à autre chose, parce que tous mes vœux et toutes mes espé-

rances se résument en ce moment dans la personne d'un facteur de poste m'apportant une lettre de vous.

Votre séjour à Zurich auprès de l'artiste et de l'ami qui vous est cher, a dû avoir un bien grand intérêt pour vous. J'ai su qu'à l'occasion de votre fête, Wagner avait fait exécuter plusieurs parties de ses »Nibelungen«, espérons que Weimar aura bientôt l'ouvrage entier, et puissé-je être assez heureux pour m'y trouver en ce moment; car je suis avide de savoir comment Wagner aura traité musicalement les colossales figures de son poème et comment il aura rendu vivantes les passions de ses héros plus grands que nature.

Je finis ce bout de lettre, cher maître, en vous priant de présenter mes hommages à Madame la Princesse et à Mademoiselle sa fille.

Je signe, avec le plus profond respect, Votre tout dévoué

E. Lassen.

25 rue de l'Astronomie.

55. Johann von Herbeck,

geb. 25. Dec. 1831 zu Wien, gest. daselbst am 28. Oct. 1877, war in seiner Vaterstadt als Dirigent des Männergesangvereins und der Gesellschaftsconcerte wie als erster Hofcapellmeister und Director der Hofoper in ausgezeichneter Weise thätig. Für die neuere Musikrichtung trat er kräftig ein.

Hochverehrter Herr Doctor!

Vor Allem bitte ich mein verspätetes Schreiben dadurch zu entschuldigen, dass ich Zeitungsnachrichten zu Folge wähnte, Herr Doctor verweilten noch in Zürich. Es freut mich herzlich mittheilen zu können, dass ich mit dem »Studentenchor« aus »Faust« vollkommen durchgegriffen habe. Wenn Herr Doctor inzwischen die Zellner'schen »Blätter für Musik« gelesen, musste sich unwillkürlich die Idee entwickelt haben, Ihr Musenkind sei derart in Rauch und Bier eingehüllt vorgeführt worden, dass es nicht zu erkennen. Es entsteht nur die Frage, ob ein Berichterstatter (Zellner selbst war zu kommen verhindert), der um 11 Uhr — sage 11 Uhr

Nachts, von wann an das Rauchen gestattet und das am Meisten Theilnahme Erregende bereits vorüber, — sich herausnehmen darf, einer Production solch einen holländisch kneipenartigen Anstrich anzukleben, als es in besagter Notiz geschehen?! — Doch genug davon, ich will nur sagen, dass unsere Aufführung vor 1700 Zuhörern vor sich gegangen, und namentlich während des Faust-Chores eine Spannung und Stille im Saale herrschte, wie sie selten in Concerträumen zu finden. Wenn ich noch hinzufüge, dass Gäste, wie die Damen Tietjens, Czillagh, die Herren Eckert, Richard Lewy und Hofschauspieler Gabillon so freundlich waren unsere Zwischenräume zu füllen, so werden Herr Doctor gewiss die Beruhigung haben, dass Ort und Gelegenheit anständig, der Sache nicht ganz unwürdig gewesen.

Ich kann es nicht verwinden, nochmals auf besagten Referenten zurückzukommen und zu glauben, dass es seine verfluchte Schuldigkeit gewesen wäre, bei Aufführung eines Liszt'schen Chores (überhaupt des Ersten, der in Wien öffentlich vorgeführt,) nicht erst, »da die letzten Accorde verklungen« zu erscheinen. Ich erlaube mir den Text des Programms zu übersenden und bitte Seite 2 zu bemerken, wie der »Doctor Luther« gefallen und dafür »vom allerbesten Futter« Platz gegriffen. — Ich war desshalb gar beim protestantischen Consistorium, wo mir der anwesende Rath sagte, »ich würde ihn wohl für so verständig halten, dass er keine confessionelle Demonstration darinnen sehe, ich würde ihm aber verschiedener Verhältnisse wegen eine grosse Gefälligkeit erweisen, wenn ich die Möglichkeit, eine empfindliche Seite zu kitzeln, aus dem Wege räumte«. — Beiliegender Zeitungsfleck ist aus der Wiener-Zeitung. Ist es gleichwohl unnöthig zu versichern, dass ich mit dem erhobenen Einwand »wegen des verfehlten Grundtones« durchaus nicht einverstanden bin, so erfreut mich andrerseits diese wenn auch einzige Besprechung der Sache ungemein, da bei der musikalisch-conservativen Richtung dieses Blattes die Bezeichnungen »geistreich, höchst interessant« — schon als ein unerhörtes Zugeständniss an die revolutionäre »Zukunfts-Musik« anzusehen sind.

Nr. 1, 3, 5, 7, 9, bildeten mein Repertoire und nun bin ich mit der Liedertafel zu Ende. —

Die Vocal-Messe betreffend, können hochverehrter Herr Doctor sich überzeugt halten, dass mein Wunsch und fester Wille sie aufzuführen noch so lebhaft sind wie in der mir geschenkten unvergesslichen Stunde während Ihrer letzten Anwesenheit in Wien, wo mich der Geist dieses Werkes und seines Schöpfers electrisch durchzuckte und ich mir gleichzeitig die würdige Wiedergabe dieses Hohen Liedes zur künstlerischen Pflicht machte. Vor Ende Jänner, vielleicht auch Anfangs Februar damit zu Stande zu kommen ist aber wenig Aussicht — da es bei der grossen Beschäftigung unseres Vereines (Stiftungs-Liedertafel — Requiem — Concert a. 21. Dez.) äusserst schwierig ist, die gerade für diesen Zweck ausgesuchten Leute, etwa 40—50, zu den wünschenswerth zahlreichen Proben unter Einen Hut zu bringen. Desswegen lieber etwas später, als den Vorwurf der Halbheit. Ich werde mich beeilen, seiner Zeit zu berichten, und bitte zugleich gelegentlich bei der Liszt'schen Muse ein Gesuch anzumelden, enthaltend eine leise Erinnerung an eine gegebene freundliche Zusage; wenn die symphonistischen Riesen ein Stündchen ausruhen, möge sie liebevoll das kleinere Liedervolk und dessen Sänger bedenken! —

Unser musikalisches Leben gestaltet sich heuer etwas reger, die Gesellschaftsconzerte versprechen: Liszt (Préludes), — Kapellmeister Eckert bringt Berlioz (Fee Mab), eine Schumann'sche Symphonie. Hellmesberger führte bereits Schumann's F-Trio (für Wien ganz neu, d. h. öffentlich) vor, am 21. d. M. kommt Raff mit einer Sonate, gespielt von D. Pruckner und Hellmesberger, und selbst ich bin so glücklich, am selben Tage mit einem Streichquartette vertreten zu sein. Da ich mit mir sehr strenge ins Gericht gegangen, und die Quartettisten mit Lust und Liebe an die Sache gehen, hoffe ich eine kleine Freude zu erleben. Schliesslich bitte ich noch zu verzeihen, dass ein so langes Schreiben ins Haus fällt, — es geschah nur in der festen Zuversicht auf die warme Theilnahme, die Herr Doctor noch Jedem geschenkt, der ehrlich

strebt und ringt, wenn auch die Feder breit und unziemlich ausfährt[1]).

Es bleibt mit innigster Hochachtung Euer Wohlgeboren aufrichtigster Bewunderer und ganz ergebener

Wien, am 4. Dezember 1856.

P.S. Sollten Herr Doctor von der Aufführung in Jena her eine Anzahl Stimmen der Messe liegen haben, so würde ich, *aber nur für den Fall*, dass es leicht sein kann, bitten, mir selbe gefälligst leihen zu wollen, weil die Sache nicht vom Vereine als solchem, sondern nur von mir, unterstützt von einzelnen Vereinsmitgliedern, so zu sagen aus Privatfleiss, unternommen wird.

56. Heinrich Hoffmann von Fallersleben.

Am ersten Weihnachtstage 1856.

Lieber Liszt!

Deine vielen schönen Geschenke beschämen mich und lassen mich mit meinem Danke nie zu Ende kommen.

Doch wenn Du mich auch mit Geschenken weit, weit übertriffst, so sollst Du es doch nicht in dem Bestreben, Dir eine Freude zu bereiten — in *der* Beziehung will und muss ich Dir wenigstens gleich sein.

Meine kranke Frau dankt Durchlaucht herzlich für das schöne gewählte Geschenk, bitte ihr solches zu sagen.

---

1) Liszt's Antwort auf dies Schreiben siehe F. Liszt's Briefe I, Nr. 173.

Möge die verdeutschte Unsterblichkeit zu unsterblichen Dingen begeistern, das wünscht Dein unsterblicher Freund
Hoffmann.

57. Salomon Mosenthal,

dramatischer Dichter, geb. 14. Jan. 1821 in Cassel, gest. am 17. Febr. 1877 als kaiserl. Rath in Wien, wo er 1851 als Archivar in's Unterrichts-Ministerium eingetreten war.

Mein verehrter Freund!

Sie so zu nennen haben Sie mich selbst durch Ihr herzliches seelenvolles Entgegenkommen berechtigt. Sie stehen aber in dem gefährlichen Renommée par excellence der Freund Ihrer Freunde zu sein, und müssen diesen Ruhm durch manche That freundschaftlicher Vermittelung bezahlen. Grollen Sie mir nicht, wenn ich Sie jetzt auch um eine solche bitte, es handelt sich um eine Frage der Poesie, für die Sie von jeher par droit de naissance plaidirt haben. Also zur Sache. Ich war diesen Sommer als Curgast in Helgoland. Dort traf ich Ihren Grossherzog und ward seiner freundlichen Aufmerksamkeit gewürdigt. In mehreren Gesprächen lernte ich sein gediegenes Urtheil, seinen warmen Eifer für Poesie und Kunst verehren. Als nun jetzt mein Lieblingskind, der *Sonnwendhof*, in Gestalt des kleinen Goldschnittbüchleins (das ich Ihnen beilege, damit Sie ihm ein Plätzchen auf Ihrem Lesetisch gönnen!) an's Licht trat, bat ich durch Herrn von Mangoldt den Grossherzog um die Pathenschaft, und derselbe nahm die Widmung mit vieler Herzlichkeit an. Ich habe dieser Tage zwei Exemplare für das grossherz. Ehepaar an Herrn v. Mangoldt gesendet.

Nun kommt mir, verehrter Freund, die Sorge, man möchte mir in Weimar irgend eine Revanche, eine Art Werthgeschenk zudenken, wie ich deren unzählige müssig verschliesse. Das wäre mir mehr als peinlich, während ich unverhohlen Ihnen, dem Kunstgenossen, gestehe, dass ich eitel genug bin, an einem Ehrenzeichen Freude zu finden, das nicht, wie andere, verschleudert und entwerthet ist, sondern Gutzkow's und ja

auch Ihre Brust schmücken darf. Lächeln Sie immerhin, bei uns in Österreich ist das mehr als Sache der Eitelkeit. Bei der überaus freundlichen Stimmung des Grossherzogs bedarf es vielleicht nur eines aufklärenden Wortes über meine bürgerliche und literarische Stellung, und wer vermöchte das feiner, rücksichtsvoller und wirksamer anzubringen als Sie, vorausgesetzt, dass Sie mich eines solchen Fürwortes würdig halten. Ich lege es in Ihre Hände — und nun von etwas Anderem.

Die versprochenen Weisungen zu einem gemeinschaftlichen Opernwerk sind Sie mir bis heute schuldig geblieben. Ich aber habe viel daran gedacht. Mit einer gänzlichen Veränderung des Schlusses habe ich mir Becks herrliches Gedicht Janko zu einem sehr wirksamen musikalischen Drama zurechtgelegt. Dreierlei müssten Sie aber dafür thun. Zuerst erklären ob Ihnen die Sache zusagt, dann Beck, der hier jetzt domicilirt ist, um seine Zustimmung angehen, und endlich meine Anonymität acceptiren, da ich mehreren guten Meistern die »Mitschuld« an einer Oper abgeschlagen habe.

Sie kommen aus der Schweiz, haben frische Alpenluft geathmet, in Ihrem Herzen schwillt es von Melodien und poetischen Gedanken! Lassen Sie sie munter ausströmen und wenn Sie mich der Mitarbeiterschaft würdigen — m'y voilà! Von ganzem Herzen Ihr

Mosenthal

Wien, 26/12 1856. (Unterrichts-Ministerium.)

58. Peter Cornelius.

Bernhardshütte, Sylvester 1856.

Liebster Doktor!

Der heutige Tag ruft mich dringender als die gleichmässig verrauschenden meines zurückgezogenen Lebens auf,

Ihnen mit meinem herzlichsten Glückwunsch zu diesem und allen folgenden neuen Jahren die unversieglich aus meinem Herzen quellenden Gefühle der Liebe und Dankbarkeit einstweilen, ehe sie einmal zu Tönen werden und in künstlerischer Form Ihnen gegenüber treten, in wenige Worte zu fassen, und Ihnen den Zoll meiner innigsten Bewunderung und meines unverlöschlichen Enthusiasmus für den *ganzen untheilbaren Liszt*, schlecht gereimt, aber gut gemeint, auszusprechen.

Überallhin bin ich Ihnen im Geiste gefolgt (ich nehme davon bescheidentlich die idealen Höhen aus, die Sie allein beschreiten) und war mit einem durch die Ferne nicht geschmälerten Interesse in Ungarn und der Schweiz, in den Tagen glänzender Arbeit und innigen Zusammen- und Auflebens neben und mit dem Bruder-Genius[1]), auch in den Tagen des Ausruhens in Form einer Krankheit neben Ihnen, und habe innerlich viel und leidenschaftlich mit Ihnen verkehrt, gesprochen, gestritten — kleinbeigegeben, Ihr Lob gesungen, Ihr Wort geführt und endlich am liebsten schöne Stunden vor Ihren Bildern zugebracht.

Möchte das neue Jahr nun im alten Zauberkreis mit seinen runden und eckigen, verschlungenen und klaren Linien ewig neue Gebilde entstehen sehen. Möge Elisabeth, Wunder der Kunst übend, ungläubige Herzen zum rechten Glauben bekehren! Ideal und Leben von Schiller mögen eben so kräftig, von dem Odem Ihrer Idealität angehaucht, neu in's Leben treten, als es mit dem Künstlerchor der Fall war, der als ein Wiederstrahl des Schillergedankens aus dem Brennpunkt Ihres Gefühls und als ein zur rechten Zeit gesprochnes Wort eines grossen Künstlers, immer eines Ihrer bedeutsamsten Werke bleiben wird. Möge die beabsichtigte ungarische Nationaloper als Ganzes das werden, was jede Ihrer Rhapsodieen für sich ist, so würden wir in einem solchen Werk Ihre ganze Kraft vielleicht erst in der reichsten Entwicklung bewundern und begrüssen.

Liebster Doktor! Das sind so meine frommen Wünsche

---

1) Bei Wagner in Zürich.

für dieses Jahr. Meine innigsten Gebete erflehen für Sie, dass auch die physische Kraft in den nächsten Decennien den gewaltigen Forderungen des Geistes entsprechend bleibe, und dass in den wechselnden Verhältnissen Ihres vielbewegten Lebens der Himmel es nicht an der nöthigen Sauerstoffmenge von Freude, Glück und rechter Befriedigung fehlen lassen möge, auf dass das sich verzehrende Metall Ihres Genius in um so schöneren Farben erglühe. Möge auch mir ein bescheidner Antheil von dem reichen Schatz der Liebe in Ihrem Herzen unverkümmert beschieden bleiben! Darum bittet mit unveränderlicher Freundesbegeisterung und reiner Bewunderung, sowie innigster Dankbarkeit als Mensch und Künstler,

Ihr Cornelius.

59. Wilhelm von Lenz,

bekannter Musik- und namentlich Beethoven-Schriftsteller, geb. 1809, gest. am 31. Jan. 1883 als kaiserl. russischer Staatsrath. Er hatte in Paris Liszt's Unterricht genossen.

St. Pétersbourg, le 21 Janv. 1857.

Cher ami,

Bussenius[1]) m'écrit que Vous venez de rentrer dans Vos pénates. Cela m'explique pourquoi Vous n'avez point répondu à ma lettre, dans laquelle je Vous demandais un service et que je Vous écrivis en Août dernier.

Je viens Vous parler aujourd'hui d'un homme qui consacre le plus secret de sa pensée à l'étude du 3me style de Beethoven et qui en a acquis une familiarité, une lucidité d'intuition, auxquelles moi, du moins, je ne connais pas d'exemple.

Mr. Alexandre Séroff, Conseiller de Collège, légiste comme moi, critique musical par goût et vocation, écrit en russe une monographie des derniers Quatuors du maître que je m'empresserai d'offrir au public infiniment chatouilleux de la

1) Verleger von Lenz' »Beethoven, eine Kunststudie«.

docte Allemagne, dans une traduction. En attendant, Mr. Séroff a transcrit pour deux Pianos, idée que Vous lui avez inspirée par Votre admirable transcription de la 9me Symphonie, les derniers Quatuors et les dernières Sonates, arrangements faits en connaissance de cause, avec amour, et qui rendent grand service à toutes les personnes qui aiment à plonger plus avant dans les abîmes de l'invention musicale de Beethoven des derniers temps.

Mr. Séroff désirerait trouver un éditeur de ces transcriptions à deux Pianos sous Vos auspices, et il s'est adressé à moi qui le voit beaucoup et le goûte davantage.

Veuillez, cher ami et noble protecteur de tous les talents, me dire, sans me laisser attendre trop longtemps, si Vous acceptez la dédicace de ce travail remarquable, et si Vous trouvez moyen de le faire publier.

Votre réponse affirmative reçue, je Vous expédierai aussitôt les manuscrits par voie diplomatique.

La 1re partie de mon Catalogue[1] a paru. L'avez-Vous lue? —

Le Cte Mathieu Wielhorski[2] est à Nice. Mon article nécrologique sur le Cte Michel[3], mon père d'âme, doit être à Votre connaissance.

Adieu, cher ami. J'aime à croire que Vous pourrez trouver le temps de me dire deux mots[4].

Votre tout dévoué

W. Lenz.

St. Pétersbourg, Maison Mussard, Italianskaja.

---

1) »Kritischer Catalog der sämmtl. Werke Beethoven's.« Auch als Bd. 3—5 von »Beethoven, eine Kunststudie« erschienen.

2) u. 3) Hervorragende russische Musikliebhaber. Graf Michel W. starb 1856 in Moskau.

4) Liszt's Antwort siehe: F. Liszt's Briefe I, Nr. 179.

60. Marie Seebach,

ausgezeichnete Schauspielerin, geb. 24. Febr. 1835 zu Riga, früher am Wiener Burgtheater, von 1856—1866 am Hoftheater zu Hannover engagirt, wo sie sich 1859 mit dem Heldentenor Albert Niemann verheiratete. Sie lebt gegenwärtig in Berlin.

Stettin, d. 24. Januar 57.

Hochverehrter werther Herr!

Endlich, endlich einmal wieder ein paar freie Stunden, die ich mir schon so lang herbeigewünscht um, wenn auch nur im Geist, sie mit Ihnen zu verplaudern, und vor allem aber Ihnen so wie der durchlauchtigsten Frau Fürstin für die so überaus liebevolle Aufnahme auf der Altenburg meinen herzinnigsten Dank auszusprechen. Wie so gerne hätte ich meiner wahrhaften Begeisterung und Verehrung für Sie, die durch all das Grosse und Schöne Ihrer neuesten herrlichen Schöpfung sich mächtiger denn je in meiner Seele aussprach, Ihnen gegenüber Worte gegeben, mich ausgetauscht über die so wunderbare tiefe Composition Ihres herrlichen Tonstückes, das mich mächtig ergriffen und zu staunender Bewunderung hingerissen! — Von unbeschreiblicher Wirkung — und nachhaltiger — war für mich besonders die so wundervolle Darstellung des Ringens zwischen der Finsterniss und dem Licht — die Anklänge immer wieder der Ersteren mitten in die jauchzende himmlische Seligkeit des Letzteren hinein [1]). Verzeihen Sie, wenn ich nach meiner Art und Weise, nach *meinem Gefühl* nur urtheilend, mich unterstehe, über ein solches Meisterwerk zu sprechen; um es im *einzelnen* zu beschreiben, müsste man der Schöpfer desselben, müsste man eben blos ein bischen Dr. Liszt sein!

Dank, heissen innigen Dank für dies schöne Werk, woran die Menschen sich erbauen und wieder begeistern können; — und nun noch Ihre himmlische Liebenswürdigkeit, mit welcher Sie, obgleich leidend, meinen sehnlichsten höchsten Wunsch erfüllt, und mich Sie spielen hören liessen! Wissen Sie, ich hätte mögen auf den Knien am liebsten vor Ihnen liegen und

1) Die 1855 entstandene Dante-Symphonie ist wol gemeint.

beten, so war mir wenigstens zu Muthe bei dem Zauber, der aus Ihren Tönen sprach — und der noch jetzt in der Erinnerung meine ganze Seele durchzittert, meine Sinne berauscht! — Man sagt gewöhnlich: Dess das *Herz* voll ist, geht der *Mund* über! Das muss also doch bei der Seele, dem innersten Wesen des Menschen, wohl nicht der Fall sein; denn wenn diese so ganz erfüllt ist von Seligkeit, Begeisterung und — wenn ich's so nennen darf — geistiger Andacht, da *fehlen* die Worte, und man hat nichts als Thränen, womit man reden kann! — —

Hoffentlich sind Sie jetzt wieder ganz hergestellt und allen Ihren unzähligen Freunden und Verehrern zugänglich? Vielleicht lassen Sie es mich nur durch zwei Zeilen wissen, wie es mit *Ihrer Gesundheit* steht, die ja nicht allein mir und Ihren nächsten Freunden, die ja der ganzen Menschheit am Herzen liegen muss.

Und haben Sie meine Bitten auch noch nicht ganz vergessen? Die erste betrifft die Balladen: Lenore von Bürger und des Sängers Fluch von Uhland — die kein Mensch jemals so im Geist zu erfassen und im Ton wiederzugeben im Stande ist, wie *Sie allein!* Ich denke mir es grossartig, von Ihnen dieselben componirt zu hören! Dass ich meine ganze geistige und physische Kraft aufbieten würde, wenn auch nicht ebenbürtig, doch wenigstens genügend Ihrer Composition mit meiner Declamation zu folgen, versteht sich von selbst, es wäre ja die grösste Ehre und Auszeichnung für mich, und was für eine Freude wieder für meinen lieben blinden König! Also bitte, bitte! Die liebenswürdige, geistreiche Frau Fürstin, der ich mich auf das ergebenste und herzlichste zu empfehlen bitte, sowie auch der lieben, lieben Prinzessin, versprach mir, so auch Letztere, Fürbitterinnen bei Ihnen zu sein, dass meine *beiden* Bitten mir erfüllt würden; gewiss thaten sie's oder werden sie es thun! —

Die *zweite* Bitte nun betrifft Ihr ausgezeichnet getroffenes Bild in Medaillon-Form, das ich um alles gern besitzen möchte; ach, versagen Sie mir es nicht, es soll mir ein wahres Heiligthum sein und auch wie ein solches gewahrt

werden. Wollen Sie meine Bitte erfüllen, so schicken Sie es nur an das Hôtel Victoria, wo ich in Hannover wohne, bis ich eine passende Wohnung gefunden, oder ist Ihnen das lieber, an Joachim.

Herr von Bronsart[1]), der ein liebenswürdiger Reisegefährte war, ist wohl schon in Hannover, und ich werde wohl bald von ihm hören; wie lieb war es mir, mit ihm noch von Ihnen reden zu können!

Doch nun wird es wohl hohe Zeit, dass ich schliesse, habe ich doch schon zu lange Ihre Nachsicht mit meinem Geplauder in Anspruch genommen; nochmals tausend, tausend Dank und die letzte grösste Bitte: Bewahren Sie auch ferner ein kleines freundliches Andenken Ihrer Sie so hoch verehrenden, herzinnigst grüssenden

Marie Seebach.

NB. Darf ich Sie bitten, der Frau Fürstin und der Prinzessin ebenfalls meine besten schönsten Grüsse auszurichten! Ich werde die guten Lehren, welche Erstere mir in Bezug auf die Maria Stuart gegeben — und von denen ich noch ganz entzückt bin — nie vergessen, sondern sobald als möglich anwenden. M. S.

61. Ferdinand David.

Hochgeehrter Freund!

Die Vorsteher unseres Orchester-Pensionsfonds haben mich beauftragt, Ihnen in ihrem und im Namen sämmtlicher Mitglieder des Stadtorchesters eine Bitte vorzutragen, durch deren Gewährung Sie uns alle hocherfreuen würden. Am 12. Februar (Donnerstag) soll hier im Saale des Gewandhauses das alljährliche Concert zum Besten unseres Pensionsfonds Statt finden. Wir haben uns bei Abfassung des Programms dieser Conzerte immer bestrebt, dem Publikum neue

1) Liszt's Schüler, nachmalig Generalintendant des Weimarer Hoftheaters.

interessante Sachen vorzuführen. In diesem Jahre ist die einstimmige Wahl auf Ihre Symphonischen Dichtungen gefallen, und unsere Bitte geht dahin, dass Sie selbst bestimmen, *welche* aufgeführt werden sollen, und vor allen Dingen und hauptsächlich, *dass Sie selbst die Direktion übernehmen*. Letzteres halte ich für sehr nöthig, damit wir genau mit Ihren Intentionen bekannt werden, und Ihre Werke in möglichster Vollkommenheit zur Ausführung kommen. Was die Wahl der Stücke betrifft, so wollen Sie dabei gefälligst berücksichtigen, dass wir um so weniger 2 Harfen besetzen können, als wir nicht einmal *eine* haben. Auch die Bass-Clarinette können wir nicht besetzen, da wir wohl das Instrument, aber keinen Bläser haben. Uebrigens versteht es sich von selbst, dass wir mit Freuden die Kosten tragen, wenn Sie für gut finden, eins oder das andere Instrument durch Mitglieder Ihrer Kapelle zu besetzen. — Nun, mein verehrter Freund, lassen Sie mich auch noch sagen, wie sehr Sie mich speciell erfreuen, wenn Sie auf den Antrag eingehen; thun Sie es, wenn es irgend geht. Der freundlichsten, herzlichsten Aufnahme von Seiten der Musiker können Sie gewiss sein; probiren können Sie, soviel Ihnen beliebt, und ich glaube Ihnen versprechen zu können, dass Sie mit den Leistungen des Orchesters zufrieden sein werden. Es versteht sich wohl von selbst, dass Ihnen für Ihre Mühe nicht noch Kosten erwachsen dürfen; *ich bin beauftragt*, Ihnen dies auszusprechen.

Sein Sie nun so gütig mir so bald als irgend möglich Ihren Entschluss zu sagen. Sollte Ihnen der Tag nicht conveniren, so liesse sich das Conzert vielleicht verschieben[1]). Auch bitte ich mir zu sagen, ob wir die Stücke sollen ausschreiben lassen oder ob wir durch Ihre Vermittelung die Orchesterstimmen bekommen können. Letzteres wäre vorzuziehen, da dann keine Zeit mit Correkturen verloren ginge. — Erfreuen Sie mich bald durch eine bejahende Antwort und

---

1) Das Concert fand am 26. Febr. statt. Liszt dirigirte »Les Préludes« und »Mazeppa«, Bülow spielte Liszt's Es-dur-Concert, Milde's sangen.

genehmigen Sie auf's Neue die Versicherung herzlichster Liebe
Ihres treu ergebenen

Leipzig, d. 25. Jan. 1857. Ferdinand David.

Die Direktion der anderen Nummern des Conzertes würde Rietz übernehmen. D. O.

62. August Wilhelm Ambros,

bedeutender Musikhistoriker und Kritiker, geb. 17. Nov. 1816 zu Mauth bei Prag, war daselbst Staatsanwalt und Directionsmitglied des Conservatoriums, sowie Professor der Geschichte der Musik und der bildenden Künste an der Universität. 1872 nach Wien berufen, bekleidete er auch dort ein doppeltes Amt im Justizministerium und am Conservatorium und starb am 28. Juni 1876.

Prag, am 3ten Februar 1857.

Hochverehrter Herr Doctor!

In den für uns unvergesslichen Tagen, als Sie in unserer Mitte weilend uns durch Ihre grandiose Missa erbauten und erfreuten, haben Sie mir die freundliche Erlaubniss ertheilt, Ihnen meine Ouverture zu Calderons »wunderthätigem Magus« zusenden zu dürfen. Ich vermag es Ihnen nicht auszudrücken, wie sehr es mich beglückte, meine Arbeit von einem Manne mit wohlwollender Nachsicht aufgenommen zu sehen, der als Künstler auf den Höhen der Zeit stehend, durch sein eben so edles als geniales Wirken Weimar den Ruhm verschafft hat (so wie es vor einem Jahrfünfzig die Dichterhauptstadt Deutschlands war) jetzt auch die musikalische Hauptstadt zu werden. Längst wäre die Ouverture in Ihren Händen, hätte ich nicht von Alexander Dreyschock und durch die öffentlichen Blätter erfahren, dass Ihr Aufenthalt in der Schweiz länger dauerte. Und so sende ich denn hier die Partitur nebst den Auflagstimmen. Erstere ist das von meiner Hand geschriebene Original — und somit jedenfalls »authentisch«. Fast möchte ich den bekannten Tassospruch »und wie der Mensch nur sagen kann: hier bin ich, u. s. w.« hinzufügen. Auch ich wünsche, dass »Freunde *schonend* sich erfreuen«, und wird mein Werk unter Ihrer mächtigen Aegide

schonend aufgenommen, so werde ich mich für reich belohnt halten.

Ich kann es mir nicht versagen noch ein Wort über die Wahl meines Stoffes zu sagen —. denn allerdings liegt Calderon, bei aller poetischen, von keiner Zeit zu verdunkelnden Herrlichkeit, unserer Anschauung ziemlich ferne, und zudem kennen unter fünfzig Gebildeten zuverlässig neunundvierzig den »wunderthätigen Magus« nur dem Namen nach. Ich könnte in den Verdacht kommen, eben nur durch zufällige Lektüre angeregt worden zu sein, oder gar dass mich, ganz platt und äusserlich, die Möglichkeit: Sentimentalität, Teufelsspuk, Untergang und Triumph, Geistliches und Weltliches in ein und dasselbe Musikstück einpacken zu können, verlockt habe. Wie ich überhaupt keine Musik schreibe, die ich nicht innerlich erlebe, die nicht, nach dem bekannten Wort Goethes, für mich ein Gelegenheitsgedicht ist, so ist auch diese Ouverture ein Stück meines innern Lebens — und Calderons Trauerspiel bot mir nur die willkommene Möglichkeit, das, was ich eigentlich meinte, durch den Namen eines hochgeachteten Dichterwerkes andeutend aussprechen zu können. Calderons Cyprianus sucht den Gottesglauben, grübelnd, zweifelnd — er findet ihn endlich, und wohlgemerkt, im christlichen, noch bestimmter im katholischen Sinne. Den Kern meiner Ouverture bildet das katholische Ritualmotiv, Credo in unum Deum. Welche inneren Kämpfe jeder Katholik durchzumachen hat, der bei der naiven Gläubigkeit nicht stehen bleiben *kann*, ehe er jenen Spruch im Sinne *seiner* Kirche aus ehrlichem Herzen anstimmen mag, was es ihn kostet, bis er jenen physiognomielosen, eigentlich inhaltlosen, und dennoch bei uns in Österreich das *A* und *Ω* der meisten sogenannten Gebildeten ausmachenden Deismus, welcher sich im Sinne von Tiedges Urania mit den unbestimmten Begriffen »Gott« und »Unsterblichkeit« behilft, in seiner ohnmächtigen Dürftigkeit begreift — wie er zu arbeiten hat, ehe er die verschütteten, oder von der neuern Bildung bei Seite gesetzten Schätze seiner Kirche zu heben im Stande ist — das alles weiss nur, wer diese Kämpfe bestanden hat. Mir sind sie nicht erspart worden —

und der Abdruck dieser Seite meines inneren Lebens ist die Ouverture. Dazu kömmt nun der Höllenbreughel'sche Teufelsspuk als ein Fremdes — aber er war, um des Dramas willen, das den Namen hergab, nun einmal nicht ganz bei Seite zu lassen. Sie werden vielleicht über meine Aufrichtigkeit lächeln. Aber nicht jedem würde ich derlei Rousseau'sche Confessions machen — ja, Sie sind der Erste, den ich einen solchen Blick in die Genesis meiner Arbeit thuen lasse. Der Dichter der D-dur-Messe wird mich nicht missverstehen.

Sollte die Ouverture zu prüfendem Durchspielen — vielleicht gar zu einer Aufführung in Weimar gelangen, so würde ich mich glücklich schätzen, wenn Sie es mir von einem Ihrer dienenden Geister in drei Worten sagen lassen wollten — denn auf eine Zeile von der Hand Meister Liszts, der Wichtigeres zu schreiben hat, wage ich gar nicht zu hoffen. Wie gerne möchte ich das schöne Weimar mit seinem idealen Kunstleben sehen — fesselten mich nicht eine Menge ganz prosaischer Bande an meine kleine Erdscholle! Wie glücklich ist ein Künstler Ihrer Art und Ihres Ranges, dessen Belieben es anheimgestellt ist, ob er den nächsten Sommer in Syrakus oder am Nordkap zubringen will, dem alles Schöne und Bedeutende, das die Welt bietet, offen stehet, und der sich seine Anregungen holen kann, woher er will. Arme Schelme meiner Art gleichen dagegen den altdeutschen Malern, die in der Anbetung der h. drei Könige Kamele malen sollten, ohne je welche gesehen zu haben. In der Noth konstruirten sie auch a priorische Gedankenkamele — die sehen denn auch darnach aus! Vielleicht wird es mir doch möglich einmal mit Leibes Augen Ihr Kunstwirken in Weimar ansehen zu können. Gerne brächte ich Ihnen dann meine neuesten Arbeiten mit — und es ist gerade fruchtbares Wetter bei mir: eine Messe in A-moll, ein Streichquartett in Es-dur sind fertig — eine Symphonie in Arbeit. Von diesen Arbeiten eine in der Folge mit Ihrem Namen zieren, d. h. Ihnen widmen zu dürfen, würde mich glücklich machen — wären die Leistungen selbst nur eines solchen Namens würdig!

Verzeihen Sie mir, wenn ich Sie mit einem so weitläufigen

Briefe gelangweilt habe — vielleicht sehen Sie ihm an, wie sehr es mir wohlgethan hat, wieder ein Wort an Sie richten zu können. Genehmigen Sie die Versicherung, dass ich jederzeit bin

Ihr hochachtungsvoller und ergebener

63. Franz Doppler,

Flötenvirtuos und Operncomponist, geb. 16. Oct. 1821 in Lemberg, gest. am 27. Juli 1883 zu Baden bei Wien, war erster Flötist am Pester Theater und wirkte von 1858 an in gleicher Stellung sowie als Balletdirigent an der Wiener Hofoper, daneben als Hofcapellist und Professor am Conservatorium thätig.

Hochverehrter Herr Doctor!

Ich kann unmöglich schildern, wie überglücklich ich mich durch Ihre mir so huldreich kundgegebene Zufriedenheit über meine Orchestrirung der Rhapsodie Nr. 12 fühle: und bin nur in einer Hinsicht etwas betroffen, indem sich mir, durch ein unverzeihliches Übersehen, jene chromatische Scala für die Harfe eingeschlichen, welche, — wie ich die praktische Ausübung dieses Instrumentes ziemlich genau kenne, — wenn auch nicht unausführbar, doch jedenfalls des steten abwechselnden Pedaltretens wegen — durchaus nur undankbar zu benützen ist.

Der mir von Ew. Wohlgb. so schmeichelhaft zu Theil gewordenen Erlaubniss, nach freier Wahl mit dem in diesen herrlichen Rhapsodien unausbeutbaren Überfluss an nationalem Urstoff zu schalten und zu walten, will ich nach Herzenslust mich ganz hingeben und meine — durch das tiefe Hineinleben in diese nur Vaterlandsklänge athmenden Werke — begeisterte Fantasie bald auf unsere zauberisch geheimnissvolle Puszta, wo der Czikos und Juhász im Nebelgebilde des Délibáb (Fata Morgana) sich träumerisch vertieft, bald in die wildbewegte Csárda — wo unter Cymbalschlag und Duda-

Gesumme der szégeny légeny sein *Letztes*, dem *Éljen a hazá* jubelnd weiht — hinversetzen.

Ihre ausgesprochene Zufriedenheit sei der aufmunternde Sporn, wodurch ich mit nie geschwächter Lust und Liebe mich an die nachfolgenden Rhapsodien wagen will.

Bis in kurzem übersende ich die Rhapsodie Nr. 2, welcher ich, nebst den 2 grossen Clarinetten, noch eine D Clarinette beifügte, welche freilich, um den eigentlichen Effekt zu erzielen, auf Ferko Patikarus'sche Weise sollte behandelt werden.

Leider werde ich für die nächstkommende Zeit eine kleine Pause eintreten lassen müssen, indem mir im Vereine meines verehrten Freundes Erkel [1]) der schmeichelhafte Auftrag zu Theil wurde, bis zur Zeit des Besuches Ihrer Majestäten des Kaisers und der Kaiserin, eine neue ungarische Oper zu schreiben. Da das Eintreffen des Kaisers für den 5ten Mai l. J. anberaumt ist, wir also zur Composition kaum 2 Monate Frist haben, so dürfte diese Zeit bei mir so ziemlich in Anspruch genommen sein.

Für jenes mir freundlich zugedachte Souvenir danke ich im Voraus sehr ergebenst: was es auch sei — es wird das höchste, kostbarste Kleinod für mich und meine Familie bleiben, und als Zeichen Ihres Wohlwollens und Ihrer mich so unaussprechlich beglückenden und erhebenden Freundschaft, mir ein Talisman auf meiner Künstler-Laufbahn sein.

Mit unbegränzter, hoher Verehrung zeichne ich mich als Dero ewig tiefergebenster

Franz Doppler

Pest, den 7ten Februar 1857.

---

1) Nationaler ungarischer Componist († 1894) der Opern »Hunyady Laszlo« und »Bank Bán«.

64. Salomon Mosenthal.

Verehrter Freund!

Von Tag zu Tag zögre ich mit der Antwort auf Ihre lieben Zeilen, weil ich die Ankunft des seltnen Vogels, den Sie mir angekündigt, erwarten wollte. Es scheint mir jedoch, dass der Geschäftsgang in den kleinen Monarchien eben so expedit sein dürfte wie in den grossen. Ich werde deshalb, sobald das Ehrenzeichen in meine Hände gelangt, dem gütigen Geber meinen Dank abstatten; dem liebenswürdigen Vermitteler aber drängt es mich, schnell zu sagen, dass ich wohl weiss, wie viel von dieser mir zugedachten Freude auf seine Rechnung kommt. Ich kann Sie versichern, verehrter Freund, dass ich nach den höchst ehrenvollen und warmen Worten, womit der Grossherzog mir für das Werkchen dankte, auf keine weitere Berücksichtigung mehr zählte; Ihre Worte waren mir daher ebenso überraschend als mir Ihre herzliche Theilnahme an meinen kleinen Wünschen und Freuden wohlthuend und beglückend ist. Erlassen Sie mir alle weiteren Worte.

Nun zu unserm Janko. Wenn ich selbst bei Beck die Anfrage stelle, die ich für unentbehrlich halte, so ist die Anonymität bereits zur Chimäre gemacht. Es wäre deshalb — wenn Sie nicht direct an Beck den Wunsch adressiren wollen, sein Gedicht Janko einem namhaften deutschen Poeten zur freien Behandlung für die Oper übertragen zu dürfen, wohl am gelegensten, unsern höchst gefälligen Freund Kertbény mit dieser Anfrage zu betrauen. Sobald ich durch ihn, oder direct durch Sie, Becks Zustimmung erfahre, so gehe ich rasch ans Werk und werde mit Hintansetzung aller begonnenen Arbeiten Ihrer Muse nach besten Kräften als Knappe dienen. Früher an diesen höchstwichtigen Fundamentaltheil des Werkes gehen, scheint mir nicht rathsam, da ein Veto Beck's am Ende möglich wäre, während andrerseits die Erlaubniss des Dichters weder für Sie, noch für mich etwas Obligates in sich schliesst.

Dann lege ich ein Scenarium, das die Fabel bereits in

dramatischen Umrissen skizzirt, baldmöglichst in Ihre Hände. Der Stoff muss für die Scene bedeutend gemildert werden; aber er hat herrliche Momente; das ungarische Steppenleben, das im ächten Volkston gegeben werden muss und zu dem ich Petöfi'sche Lieder zu Hilfe nehmen möchte, findet in Ihnen einen Meister und im Publikum ein ganz neues und unausgebeutetes Interesse. Erkels Opern sind nie über die magyarische Grenze gegangen, auch hat er den Nachtheil, *in* seiner Sache, nicht über derselben zu stehen. Das deutsche Element ist im Janko durch die schöne deutsche Sünderin rührend vertreten; ich dächte es sollte uns beiden gelingen etwas Gutes zu fördern; an meinem besten Willen soll es nicht fehlen. Schaffen Sie mir nur bald Becks völlige Einwilligung, denn die späteren Recriminationen eines Poeten, dass er bestohlen sei p. p. kann ein Literat meines Schlages nicht überwinden; schützen Sie uns also davor.

Dann führt Sie wohl der Weg wieder in meine Nähe, dass wir nach Feststellung des Grundbaues mündlich über die Détails uns ausplaudern können. Lassen Sie mich, trefflicher Freund, Ihnen nochmals herzlichst die Hand drücken, und wenn A. H. Ortes vielleicht ein Befremden rege werden sollte. dass ich den Dank für die mir bewiesene Ehre noch schulde, so rechtfertigen Sie gütigst mein Schweigen mit der Erklärung, dass ich noch nicht im Besitz der Decoration bin.

Toujours et tout à Vous

Wien, am 10/2 1857. Mosenthal.

65. Wilhelm Taubert,

geb. 23. März 1811 zu Berlin, gest. daselbst am 7. Jan. 1891, wurde 1842 in Berlin Capellmeister der Oper und der Symphonieconcerte der kgl. Capelle, 1869 Obercapellmeister. Als Componist war er mit seinen »Kinderliedern« und der Musik zu Shakespeare's »Sturm« besonders erfolgreich.

Freitag, den 27sten Februar 1857.

Geehrtester Herr Hofkapellmeister!

Gestern habe ich die Partitur des »Sturms« an Herrn von Beaulieu-Marconnay abgesendet. Wenn die Aufforderung

dazu Seitens des Herrn Intendanten mir schon eine grosse Freude machte, so wurde diese wesentlich durch die von Dr. Köster mir mitgetheilte Nachricht erhöht, dass Sie selbst die Veranlassung sind, dass der »Sturm« in Weimar zur Aufführung kommen soll, — Seit dem Erfurter Concert hat eine Differenz zwischen uns obgewaltet. Dass mich, nachdem ich mich Ihnen in Weimar offen und unbefangen genaht, nachdem Sie mich nicht minder offen und freundlich empfangen, das gänzliche Ignoriren meiner Künstlerschaft nach jenem Concert durch einen Künstler *Ihrer* Bedeutung aufs empfindlichste berühren musste, werden Sie mir nachempfinden. Meinerseits gestehe ich gern mein Unrecht ein, bei Ihrer Anwesenheit in Berlin in diesem empfindlichen Schweigen verharrt und mich nicht offen gegen Sie ausgesprochen zu haben, woran wiederum hauptsächlich die von Herrn von Bülow seitdem wider mich gerichteten kritischen Angriffe, sowie zweizüngige Zwischenrederei ihren Antheil hatten. Sie haben die Dissonanz aufs beste gelöst, und ich sage Ihnen aufrichtigen und herzlichen Dank dafür. Möge von uns beiden das disharmonische Interregnum vergessen sein. — Da Sie einmal dem »Sturm« Ihren Antheil geschenkt haben, so darf ich um die beste Ausführung desselben wahrlich nicht in Sorgen sein, und lege vertrauensvoll sein Geschick in Ihre Hände. Die Regie wird in der scenischen Ausfüllung der Introduction, des marcia buffa und der wilden Jagd keine leichte (wenn die Musik ungekürzt bleiben soll) aber dankbare Aufgabe finden. Vielleicht habe ich Glück und darf der Aufführung beiwohnen, um Ihnen dann persönlich meinen herzlichen Dank für Ihre mir gewidmeten antheilsvollen Bemühungen aussprechen zu können. In aufrichtiger Hochachtung empfiehlt sich bis dahin Ihrem ferneren freundlichen Wohlwolllen

Ihr ergebenster Wilhelm Taubert.

Lindenstrasse 86.

66. Minna Wagner, geb. Planer,

früher Schauspielerin, die erste Gattin Richard Wagner's — ihm 1836 vermählt — gest. 1866.

Zürich, den 28. Febr. 57.

Hochverehrtester Freund!

Da die Frauen Ihrer Freunde junge Talente mit vielem Glücke bei Ihnen protegiren, so wage auch ich, mich Ihnen mit einer grossen Bitte in dieser Angelegenheit zu nahen, weshalb Sie mich gütigst entschuldigen werden.

Gewiss hätte ich Ihnen diese Belästigung gern erspart, wenn es nicht eine Verwandte wäre, von deren Mutter wir dringend ersucht wurden, uns bei Ihnen für ihre junge talentvolle Tochter zu verwenden.

Es ist dies die Tochter von der Schwester Richard's[1]), Mad. Wolfram, dieselbe kleine Frau, die Sie bei Ihrem letzten Hiersein bei uns wahrscheinlich bemerkt haben werden.

Meine Nichte also war vor zwei Jahren längere Zeit in Leipzig, später in Stettin für das Fach der jugendlichen Liebhaberinnen engagirt und gefiel an beiden Orten sehr. Ihre Eltern jedoch wünschten, dass ihre Tochter für diesen Winter bei ihnen in Chemnitz ein Engagement annehmen sollte. Es stellte sich aber leider nur zu bald heraus, dass die dortigen Theaterverhältnisse zu misslich, fast unanständig waren, dass ein junges solides Mädchen füglich nicht bei dieser Bühne bleiben konnte. Sie ist gegenwärtig ausser Engagement bei ihren Eltern in Chemnitz, wünscht aber wieder baldigst in Thätigkeit zu treten, da sie ihre Kunst liebt.

Meine junge Nichte wird von vielen sehr hübsch gefunden, eine Requisite, die mir bei dem Theater nöthig erscheint. Sie wird sich nächstens selbst schriftlich an Sie wenden und ihr Repertoire einsenden. Mein Mann und ich bitten Sie nun, mein verehrtester Freund, dieses Gesuch nach besten Kräften

---

1) Clara Wagner, geb. 1807, seit 1829 mit dem Sänger und Opernregisseur Wolfram verheiratet.

unterstützen zu wollen, wodurch Sie uns auf das Neue zum grössten, innigsten Dank verpflichten werden.

Der Herr Intendant von Beaulieu könnte vielleicht, um sich von den Leistungen der Fräulein Wolfram zu überzeugen, ein paar Probe- oder Gastrollen auf seiner Bühne gestatten, die glücklichen Falls ein Engagement nachziehen würden.

Hoffentlich sind Sie nun auch wieder von der Leipziger Anstrengung [1]) mit guter Gesundheit und Erfolg zu der treuesten liebevollsten Pflegerin zurückgekehrt. —

Wie traurig und öde, was die Kunst betrifft, wir hier leben, davon haben Sie wohl einen kleinen Begriff bekommen — könnte man sich doch die Vergangenheit Ihres Hierseins, wenn auch nur Momente, zurückzaubern!

Schliesslich bitte ich Sie noch, der Frau Fürstin und Prinzessin meine besten Empfehlungen mit der Versicherung meiner unwandelbaren Liebe zu versichern.

Ein Gleiches Ihnen, grosser Meister, von

Ihrer dankbarsten Verehrerin

Minna Wagner.

Die Adresse meiner Nichte ist: Fräulein Rosalie Wolfram in Chemnitz.

67. Eugène Delacroix.

Ce 2 Mars [1857 [2])].

Cher Liszt,

Mille remercîments de votre petit mot de souvenir et d'amitié. Vous voulez bien me complimenter au sujet de mon succès récent: c'était peut-être le plus difficile à obtenir quoi-

---

1) Die Aufführung zweier symph. Dichtungen im Gewandhaus.

2) Die fehlende Jahreszahl ergab sich durch die in diesem Jahr erfolgte Aufnahme Delacroix' in die französische Academie, auf welche sich der Brief augenscheinlich bezieht.

qu'il en soit d'autres qui ont plus de prix à mes yeux; mais enfin me voici immortel, ce qui n'a pas empêché, pendant que cela se passait, que je ne risquasse fort d'aller me confondre dans le grand tout, où les dignités de tous genres sont un peu confondues. La Princesse vous dira que c'est un malade qui vous écrit et un convalescent bien impatient de son oisiveté. Hélas, j'ai pensé plus d'une fois après avoir reçu votre aimable lettre, à la douceur, à la consolation que le plus simple prélude de votre main savante aurait apporté dans ma solitude.

Je vous renouvelle les assurances de ma vive admiration et de mon affectueux dévouement.

Eug. Delacroix.

68. Josef Dessauer,

geb. 28. Mai 1798 in Prag, gest. 6. Juli 1876 zu Mödling bei Wien, an welch letzterem Ort er meist lebte, war vornehmlich als Liedercomponist beliebt.

Wien, 12/3 1857. Wieden, Waggasse 501.

Immer *gleich* gütig, immer *gleich* pünktlich! Es thut einem doppelt wohl, lieber Freund, diese beiden, seltenen Eigenschaften in derselben Person vereint zu sehen, die gewiss durch zahllose Anforderungen auf harte Proben gesetzt werden mag!

Ich bin glücklich, dass Du meine Schritte billigst. Die Sachen sollen in Paris günstig stehen — so sagt mir mein freundlicher Commissionär, der vorgestern von dorther kam. Man will eine »magnifique audition« veranstalten, doch bedingt man sich meine Gegenwart dazu. Das ist nun freilich der *Pferdefuss* an der sonst reizenden Erscheinung. Ich bin gar so immobil und — alt! Dennoch dürfte ich mich dazu entschliessen, wenn sich (nach eingeholten näheren Erkundigungen) glückliche Resultate erwarten lassen. Ende April wäre ich demnach in Paris und würde Dich dann vielleicht in Aix-la-Chapelle besuchen.

Zwei noch *bedeutende* Conjonctive!

Dass Du mir, trotz aller Incidencen, Dein Theater, Deine gütige Theilnahme für den nächsten Herbst vorbehältst, ist ganz *so*, wie ich und Jeder, der Dich kennt, es von Dir gewohnt ist. Du bist ein gewaltiger Adler, und unter Deinen Fittichen kann sogar das Ei eines kleinen Singvogels zu schöner Reife kommen. Darum glaube ich noch immer, ich werde es in Dein Nest legen (ich bitte: das Nest nicht auf Weimar zu beziehen).

Verzeihe, dass ich so viel über mich schreibe. Zu Besserem! Deine Méditations [1]) haben vor einigen Tagen das Allarmsignal im Publikum gegeben. An ihr kriegerisches Finale reihte sich — gleichsam als Fortsetzung desselben — der Kampf im Publikum. Du hättest Deine Freude gehabt, denn die Parteien waren acharnirt, wie weiland unsere Aristo- und Democraten.

Da der Generalissimus der Armee — Du Selbst — nicht zugegen war, so musste Dein Alter-ego, Hellmesberger, Kanonendonner und Siegesfanfaren hinnehmen. Er erschien mehrere Male, von den Stürmenden gerufen. Man muss ihm das Zeugniss geben, dass er sich beim Einstudiren wacker gehalten hat; denn die Aufführung war ganz befriedigend — und Du hast sie den Leuten wahrlich nicht leicht gemacht. Es wäre vielleicht gut, könnte man eine 2te Gelegenheit finden, Dein Werk zu hören. Jetzt hätte das Publikum den Standpunkt bereits inne, von dem aus es dasselbe zu beurtheilen hat. Ich glaube sogar es wäre besser, als mit einem *neuen* zu kommen.

Lebe wohl, Theuerster, empfiehl mich Deinen Damen auf das ergebenste und empfange nochmals den wärmsten Dank Deines treuen

Dessauer

1) Liszt's symphonische Dichtung »*Les Préludes*« nach den »*Méditations poétiques*« von Lamartine ist damit gemeint; sie war eben in Wien aufgeführt worden.

69. Alfred Jaell,

brillanter Clavierspieler, auch Claviercomponist, geb. 5. März 1832 in Triest, gest. am 27. Febr. 1882 zu Paris, wo er sich nach langem Wanderleben zuletzt niedergelassen hatte. Er verheiratete sich 1866 mit der Pianistin Marie Trautmann, einer Schülerin Liszt's

Hanovre, 27/3 1857.

Permettez-moi ci-joint de Vous communiquer le programme du Concert Symphonique auquel j'ai eu le plaisir de jouer Votre sublime Concerto en *mi bé* avec un *vrai* grand succès; quant à l'accompagnement d'orchestre, il a très bien marché; il est vrai, après des répétitions assez longues. — Est-ce que Vos Symphonies (arrangement à 2 pianos) ont déjà paru? —

Pardonnez-moi cette demande, mais arrivé depuis peu de l'Italie (où votre Concerto a été très souvent exécuté avec accompagnement de 2d piano), elle n'est pas trop étrange! —

A propos, il faut que Vous sachiez que toute l'Italie ne parle que de la grande nouvelle, que le grand *Liszt* est devenu Moine!![1])

Mais encore, ce n'est guère seulement dans l'Italie que ce bruit est répandu, car l'autre jour j'ai reçu une lettre de Mayence où il s'agissait de la même question. — Cependant jusqu'à quel point cette nouvelle se confirme, est chose assez connue par tous ceux qui ont poursuivi Vos triomphes à *Gran*, *Pesth*, *Prague*, etc. etc. — Si Vous vouliez, par quelques lignes, prouver à Votre *admirateur le plus sincère* que Vous ne l'avez pas encore tout à fait oublié, Vous rendriez *très heureux*

Votre tout dévoué

Alfred Jaell

Hôtel Victoria, Hanovre.

---

1) Einige Monate nach Aufführung der Graner Messe (1856) hatte das Pester Franziskanerkloster Liszt zum Tertiarier des Ordens ernannt.

NB. Est-ce que, vers la fin d'Avril, on pourrait espérer d'entendre le *Lohengrin* ou *Tannhäuser* à Weimar?

Veuillez, je Vous prie, Monsieur, présenter mes respects à Mme la Princesse.

70. Friedrich Preller.

Mein verehrter theurer Freund!

Es ist mir höchst schmerzlich, Dir zum heutigen Fest[1] Wunsch und Gruss nicht selbst überbringen zu können.

Möge dieser Tag Deinem langen Leiden den Abschied geben und der von allen Deinen Freunden so sehnlich erwünschten theuren Genesung freundlich die Hand reichen.

Möge der Blumen spendende Frühling seine schönste duftreichste, Dich, unsern geliebtesten Freund, zuerst wiederbringen.

Dies der innigste Wunsch Deines treuen

Weimar, d. 2. April 1857. Fr. Preller.

71. Friedrich Smetana.

Hochverehrter Meister und Freund!

Erlauben Sie mir, diese Apostrophe gebrauchen zu dürfen. Ihre zahlreichen Beweise einer freundschaftlichen Gewogenheit berechtigen mich dazu. Wenn ich auch nicht zu jenen Glücklichen gehöre, die sich direkt Ihre Schüler nennen, so sind Sie doch mein Meister, und Ihnen habe ich Alles zu danken. —

Seit jenen denkwürdigen, mir ewig unvergesslichen Tagen Ihres vorjährigen Aufenthaltes in Prag hat sich in meiner äusseren Stellung so Manches geändert. Kurze Zeit nach Ihrer Abreise bin auch ich abgereist. Auf Anrathen Dreyschocks, nach Schweden resp. Gothenburg zu übersiedeln, that ich es und kam Mitte Oktober vorigen Jahres hier an.

---

1) Liszt's Namenstag.

Das Resultat zweier Conzerte war eine wiederholte Aufforderung des musikalischen Theils, meinen bleibenden Aufenthalt hierorts zu nehmen. Materiell bin ich wohl um Vieles besser placirt, als es in Prag der Fall war, denn mit Lektionen werde ich wahrlich überfluthet; aber in künstlerischer Beziehung stehe ich ganz isolirt da, nicht nur in Hinsicht auf einen gänzlichen Mangel irgend eines musikalischen Verkehrs, sondern auch in meiner Kunstrichtung. Die Leute hier sind noch in einer antidiluvianischen Kunstanschauung fest eingerostet. Mozart ist ihr Abgott, aber noch nicht einmal verstanden, Beethoven wird gefürchtet, Mendelssohn als ungeniessbar erklärt, und die Neueren kennen sie nicht. Schumann's Werke habe ich zum Erstenmale hier vorgeführt. Doch es ist zu uninteressant, über hiesige Zustände weiter reden zu wollen. —

Was mich am meisten bewog, hier zu bleiben, ist der grosse Wirkungskreis in meiner Kunst. Es ist nämlich aus den traurigen Resten des alten Mozart-Vereines ein neuer Verein zusammengetreten, unter dem Namen: Verein für klassische Musik alter und neuer Zeit, der mich zum Direktor erwählt hat mit einem fixen Honorar von 100 Thalern schwedisch pr. Monat. Jede Woche ist an einem bestimmten Tage die Zusammenkunft, und es werden grosse Werke studiert. Die Wahl derselben ist mir überlassen. Ich habe nun die schönste Gelegenheit, auf den Fortschritt und den Geschmack der Leute einzuwirken. Zu unserem ersten Studium wählte ich Mendelssohn's *Elias*, um *nach und nach* Gefallen und Verständniss der neuen Meister zu ermöglichen. Ich war auch damit so glücklich, dass dieses Werk öffentlich aufgeführt werden konnte. Was das aber heisst, mit meist Natursängern — Soli durchgängig — und einem Orchester, theils aus Militär, theils aus ungeübten Dilettanten zusammengesetzt, ein derartiges Werk einzuüben, davon kann man sich nur dunkle Begriffe machen. Die Ausführung gelang aber dennoch so, dass allgemein die Wiederholung desselben Werkes zu Ostern verlangt wurde, und sie findet diese Woche in einer der hiesigen Kirchen zum Besten der armen Norrländer

Statt. Nebstbei habe ich Schumann's *Paradies und Peri* bei Clavier mit dem Verein einstudiert, und siehe da, es gefällt so sehr, dass der Verein die Aufführung in der nächsten Wintersaison beschloss. Ebenso wird in meinem letzten Conzerte Gade's *Erlkönigs Tochter* vorgeführt werden, ein Werk, welches ziemlich leicht und verständlich, auch als Mittel dienen soll, den grössten hier noch ungekannten Meistern der Gegenwart den Weg zu bahnen. —

Sie sehen, hochverehrter Freund, dass ich also eine Wirksamkeit hier habe, welche ich in Prag nie erreicht hätte, und, da ich zugleich einen empfänglichen Boden für das Gute vorgefunden, der Kunst in kurzer Zeit die erfreulichste Richtung zu geben hoffen kann. Ich habe sonst noch in kleineren Kreisen viel von Wagner, Schumann und Ihnen vorgeführt, und fand, was ich suchte, Empfänglichkeit dafür. Die Bewohner Gothenburgs waren bis jetzt sich selbst überlassen, so dass sie gar nichts wussten, was in der Kunst vorgeht. Es sind meist sehr reiche Kaufleute, welche diese Kunst als sehr überflüssig nur insoweit *trieben*, um mich dieses Ausdrucks zu bedienen, als sie ihnen flüchtige Unterhaltung gewährte. Doch jetzt verlangen sie wirklich mehr, und es scheint ihnen meine Energie, sowie meine rückhaltslose Verfechtung der grossen Meister der Gegenwart zu gefallen. Nächste Saison hoffe ich schon bessere und grössere Resultate zu erzielen. —

Die Freude, Sie wieder bald zu sehen, scheint mir verdorben zu sein. Ich lese, dass Sie zu Pfingsten in Aachen das Fest dirigiren werden. Gerade zu dieser Zeit werde ich auf der Rückreise nach Prag Deutschland passiren. Bei dieser Gelegenheit wollte ich mir auch ein Fest bereiten, nämlich den lange Zeit vorbereiteten Besuch in Weimar endlich zur That werden zu lassen. Leider soll mir dieses Glück wieder geraubt werden. Wenn ich wüsste, dass Sie bald von Aachen nach Weimar zurückkehren, würde ich meine Reise so einrichten, dass ich zur selben Zeit auch daselbst einträfe. Würden Sie mich wohl darüber mit einigen Zeilen beglücken wollen? —

Meine Adresse ist: Skeppsbronn (Schiffsbrunnen zu deutsch) N° 1.

In der Hoffnung, bald Näheres von Ihnen zu hören und gewiss Sie auch zu sehen, verbleibe ich in grösster Verehrung

Ihr ganz und gar ergebener

Gothenburg, den 10. April 1857. Friedr. Smetana.

72. Ferdinand David.

Verehrtester Freund,

Mein Unstern will, dass ich nicht zu Ihrem Conzert kommen kann, da am Donnerstage öffentliche Prüfung im Conservatorium und morgen, Mittwoch. den ganzen Tag Proben zu derselben sind, bei denen ich unmöglich fehlen kann. Es ist mir sehr ärgerlich, da ich mich darauf gefreut hatte, Sie wieder zu sehen und Ihren Prometheus kennen zu lernen. Statt dessen bin ich nun selbst einer, ans Gewandhaus geschmiedet, und, wenn auch nicht von Geiern zerfleischt, doch in Beziehung aufs Gehör in nicht ganz unähnlicher Position. Dies ist aber etwas übertrieben, da im Gegentheil unsere Prüfung in Beziehung aufs Violinspiel recht gut zu werden verspricht. Freitag gehe ich mit Röntgen, Hermann und Grützmacher[1]) zu einem Quartett-Abend nach Grimma, zum Besten einer Klein-Kinderbewahranstalt, ein ganz moderner Zweck! — Unsere Passions-Aufführung ist auch glücklich vorüber und hat zwischen 8 und 900 Thaler Brutto-Ertrag für unsere Wittwen gegeben. Das Werk[2]) wird jedes Jahr grösser und hat mich dieses Mal ganz besonders ergriffen. Dass Herr v. Bülow hier einen immensen Success gehabt hat, werden Sie wissen. Seit Ihrer Zeit hat kein Klavierspieler hier so durchgeschlagen. Dass er zwei Stücke spielte, die über allen Parthei-Ansichten stehen, hat viel zu dem grossen Erfolge beigetragen. — Hoffentlich geht es mit Ihrem Befinden besser, da ich mit Bedauern hörte, dass Sie noch bis vor Kurzem leidend waren. Leben Sie wohl, bester Freund,

---

1) Dem damaligen Gewandhaus-Quartett.

2) Bach's Matthäus-Passion.

und erhalten Sie Ihre freundschaftlichen Gesinnungen Ihrem aufrichtigen Verehrer

Leipzig, 21. April 1857. Ferdinand David.

73. Adolf Bernhard Marx.

Verehrtester Freund!

Lange — allzulange bin ich Ihnen die Antwort auf Ihr Sendschreiben mit dem jungen Fendrich schuldig geblieben. Allein ich mochte nicht schreiben, bevor ich nicht wenigstens ein bischen klar sähe, um Ihnen ein einigermassen bestimmtes Wort über Ihren Schützling sagen zu können. Das ist nun in der That nicht leicht. Was man von ihm an Bescheid erhält, klingt etwa wie



Raketengeprassel und Mitternacht-Ruh in der Kühle der Gluten. Noch ist mir nicht klar, ob er zuvor in Leipzig, Karlsruh oder Zürich einen Kursus gemacht (in Zürich wohl nicht, dazu hat Wagner wahrscheinlich nicht Zeit, wie man aus Ihren Nachrichten über die Nibelungen entnehmen kann) und was er getrieben. Es scheint überall bei Anfängen geblieben zu sein, bis ihn wahrscheinlich der Einfluss Ihrer symphonischen Dichtungen oder derer von Berlioz zum Versuch gleichen Aufschwungs — oder doch gleicher Gestaltungen aufgeregt.

Aber da, da scheint mir Spur eines bedeutenden Talents (zumal er der Hülfe des Klaviers in seiner Bildung und beim Schaffen ganz entbehrt hat) und Unterpfand für die Zukunft, *wenn* für alles Versäumte Sorge getragen wird. Dies auf das Ernstlichste zu versuchen, bin ich Ihnen, dem Beschützer

des jungen Mannes, und diesem selber schuldig. Anfangs ging es wunderlich genug, und ich wusste kaum noch einen Weg. Jetzt wird es lichter; ich hoffe, Bahn zu brechen durch alle Wilderniss. Klavierspiel und feste Ordnung der Gedanken — das ist, was den Grund legen muss, damit dieser wunderliche Kornett à 1000 pistons nur erst feststehn könne. Noch wankt er gleich einem erratischen Felsblock auf glattem Eise.

Ich will nicht schliessen, ohne Ihnen zu Ihren ungarischen und späteren Triumphen von Herzen Glück gewünscht und mich den verehrten Damen empfohlen zu haben.

Unverändert der Ihrige

Berlin, 28. 4. 57. A. B. Marx.

74. Josef Tichatscheck,

der berühmte langjährige Heldentenor der Dresdner Hofbühne (von 1837—1872), der u. a. »Rienzi« und »Tannhäuser« creirte, geb. 11. Juli 1807 zu Oberwerkelsdorf in Böhmen, gest. am 18. Januar 1886 in Dresden.

Mein hochgeschätzter Freund!

Wie sehr ich bedauere, unter Deiner Direction den Tannhäuser nicht singen zu können, um so mehr betrüben mich die Gründe, welche Dich abhalten, Richards geniales Werk durch Deine geistige Unterstützung dem Zuhörerkreise vorzuführen. Es ist *Deine* angegriffene Gesundheit sowie gefährliche Krankheit in Deiner häuslichen Umgebung. Möchten diese störenden Lebenseinwirkungen recht bald beseitigt sein, um so mehr, als Du nächstens wieder die Reise nach Aachen unternehmen willst. —

Erlaube mir, verehrter Freund, Dir beiliegendes Portrait zu offeriren, mit der Bitte, ihm ein bescheidenes Plätzchen unter Deinen Verehrern zu gönnen.

Bei dieser Gelegenheit berühre ich eine Sache, in welcher ich [von] Deiner Discretion besonders überzeugt sein möchte.

Dir möchte ich so sehr eine Anerkennung zu verdanken haben, wie solche unlängst meinem Collegen Dawison von

allerhöchster Hand zu Theil wurde. Sollte ich nach fast 20jährigem Wirken, welches fortwährend mit Interesse in Deutschland erwähnt wurde, als unbescheiden Dir erscheinen, so bin ich auch gewiss überzeugt, dass Du die Verdienste, welche ich mir in der dramatischen Kunst erworben, nicht unbeachtet gelassen hast. Dein freundschaftliches Verhältniss zu Deinem höchsten Herrn wird Dir gewiss gestatten, ein empfehlendes Wort in dieser Angelegenheit äussern zu dürfen, und habe ich die Gewissheit, dass es von Deiner Seite nur einer leisen Anregung bedarf. Wenn ich dieses nur sub rosa an Dich zu schreiben unternahm, so ersuche ich Dich nochmals um die nöthige Discretion und sehe der Gelegenheit entgegen, mündlich oder schriftlich von Deiner Ansicht in Kenntniss gesetzt zu werden.

Mit dem freundlichsten »Guten Morgen«

Dein Dich verehrender

14/5 57.

75. Ferdinand Hiller.

Liebster Liszt,

Gestern Abend von Mannheim zurückgekehrt, finde ich Deinen lieben Brief, der mir viel Freude gemacht hat und noch grössere gemacht haben würde, wenn ich nicht wie eine Art von Zweifel an mir Deinerseits daraus herausgelesen hätte[1]). Möglich dass ich mich irre, möglich dass allerlei

1) Liszt hatte die Leitung des Niederrheinischen Musikfestes in Aachen zu Pfingsten 1857 angenommen, in deren Folge Hiller in heftige Opposition zu ihm trat.

ungewaschenes Gewäsche Dich dazu veranlasst (denn es ist manches von Seiten einiger Aachener gedacht und ausgesprochen worden, was vielleicht *aachens*werth aber nicht achtungswerth war) — jedenfalls ist eines sicher, *das* nämlich, dass Du mir stets gleich lieb und werth bist, Du magst den »Lohengrin« oder die »Kindheit Christi« aufführen — ça n'a rien à y faire. Dass ich *nie* einen Augenblick Willens war *nicht* nach Aachen zu kommen, versteht sich doch wohl von selbst — ich werde Freitag früh, *spätestens* Samstag früh dort eintreffen. Und wenn ich mich sehr darauf freue Dich zu sehen und zu sprechen, so bist Du mir hoffentlich nicht böse, wenn ich Dir sage, dass es mich auch *sehr* interessirt Dich als Dirigenten kennen zu lernen, nachdem ich Dich in dieser Hinsicht seit Jahren auf die mannigfachste Weise von Freund und Feind geschildert bekommen habe.

Adieu, lieber Liszt, und à bientôt!

Stets Dein unveränderter (nur dicker gewordener)

Köln, Dienstag 26/5 57. Ferd. Hiller.

76. Alfred Piatti,

berühmter Cellovirtuos, auch -Componist, geb. 8. Januar 1822 in Bergamo, concertirte 1843 mit Liszt und nimmt seit 1844 regelmässig am Londoner Concertleben thätigen Antheil.

Cher Monsieur Liszt,

La semaine passée Mad^me^ Rigby m'a fait remettre votre aimable lettre, qui m'a fait immensément de plaisir en me donnant de vos nouvelles et en me prouvant que je ne suis pas effacé de votre souvenir .... malgré que je l'aurais mérité, pour avoir permis que vous soyez le premier à m'écrire. Ce n'est pas un homme comme vous, Monsieur Liszt, qu'on oublie, surtout en ayant le droit comme vous l'avez, à ma reconnaissance. Je regrette qu'une indisposition de Mad^me^ Rigby ne lui ait permis de m'envoyer votre lettre plus tôt, ayant ainsi retardé le plaisir de vous écrire et celui de faire sa connaissance. Je lui ai fait une visite l'autre jour, et je l'ai trouvée très aimable. Elle m'a fait espérer que vous

viendrez à Londres bientôt; je vous en prie, ne désappointez pas vos amis et admirateurs, parmi lesquels j'espère que vous voudrez me laisser une place, et pour toujours.

Votre bien dévoué

Piatti

Londres, le 27 Mai 1857.

En toute occasion que vous me croyiez bon à quelque chose, ne m'épargnez pas, je vous en prie.

77. Ferdinand Hiller.

Lieber Liszt,

Ich habe Dich die Tage her wenig gesehen — Du warst einestheils mit Geschäften überhäuft — anderntheils hätte ich Dir mit dem besten Willen nicht viel Freundliches sagen können ohne Komödie zu spielen, und noch viel weniger wollte ich Dir unter diesen Umständen kritisch gegenübertreten. Wenn ich es nun mit der grössten Aufrichtigkeit aussprechen darf, dass die Sympathie, die Du von jeher in mir zu erwecken gewusst, immer die gleiche ist, so muss ich doch hinzufügen, dass es sich mit einem Theil Deiner musikalischen Bestrebungen ganz anders verhält — dass ich nicht allein in denselben nicht mit Dir übereinstimme, sondern es nachgerade für Pflicht halte, Dir darin mit allen Kräften entgegenzutreten, so schwach sich dieselben auch Deiner Stellung und Deinem Einflusse gegenüber erweisen mögen. Von Herzen wünsche ich, dass bei diesen kleinen Kämpfen unsere alte Freundschaft nicht in allzu grosse Gefahr kommen möge, und werde wenigstens von meiner Seite alles aufbieten, um die Gränze nicht zu überspringen, welche künstlerische Leidenschaft so leicht verletzen kann [1]).

---

1) Trotz seinen Freundschaftsversicherungen eröffnete Hiller in seinen »Briefen über das Aachener Musikfest« in der »Kölnischen Zeitung« den Kampf gegen Liszt, nachdem er, — wie in

In der Hoffnung, Dich »trotz alledem und alledem« in Köln bei mir zu sehen, drücke ich Dir die Hand als Dein alter ergebener

Aachen, 3. Juni[1]) 1857. Ferd. Hiller.

78. Henry Litolff.

Braunschweig, 24. Juni 1857.

Danke Dir! Ich bin krank, doch ist mein Wille wohl zu werden viel zu gross, als dass ich fürchten soll es nicht bald werden zu können; auch trägt Dein Brief viel dazu [bei], denn er beweist mir, dass Du noch freundlich an mich denkst. Seit ich Dich verlassen habe, fühl' ich, wie hoch ich Dich als Künstler schätze und als Mensch Dich wahrhaftig liebe. Ja!! ich will an der Schwelle Deines *chez Toi* den Staub der Mediocrität der Gegenwart, welcher seit längerer Zeit an mir klebt, abwerfen und durch Dich und mit Dir *niederreissen*, *wühlen*, *zerstreuen* und *wieder aufbauen*. Ein Dichter, den ich liebe, sagt: »Lassen Sie die Vergangenheit »den Würmern, das Werden ist der Name der Urkraft, das »Gewesene ist für Schulknaben und Thoren da. Schwingen »Sie sich auf, ringen Sie sich frei, malen Sie Gestalten, die »den Menschen sagen, was Sie werden können, nicht was »Ihre Ahnen gewesen sind. Man wird Sie zuerst verlachen, »wie alles Grosse von der Welt zuerst verlacht worden ist; »aber man wird sich dennoch an Ihren Schöpfungen [erheben], »man wird sich an ihnen emporranken, und die Freiheit, die »im Bilde als wirklich seiend den Menschen entgegentritt, »wird eine wirkliche werden, wenn Sie selbst begeistert ge»nug sind.«

Ich habe mein Sortiment (Boutique)-Geschäft verkauft!

L. Ramann's Liszt-Biographie II, 2 zu lesen ist — zuvor im Concertsaal mit einem Pfiff auf einem Hausschlüssel das Zeichen zum Beginn einer Demonstration gegen ihn gegeben haben soll.

1) Im Original steht irrthümlich der *3. Mai*, während das Musikfest vom 31. Mai bis 2. Juni währte.

Der erste Theil meines »Faust« wird jetzt gestochen; was dies Werk anbetrifft, *der* [1]), beiläufig bemerkt, Dein Pathe ist, scheint es mir eine ganz vorzügliche Constitution zu besitzen, und seinem Charakter und seiner Beschaffenheit nach zu urtheilen, sehr geeignet, viele Feinde zu bekommen. Doch ist er ein kräftiger Bursch, der nicht verfehlen wird, so lange Püffe auszutheilen, bis ihm gelungen ist, sich eine bequeme Bahn zu verschaffen. Heute bekam ich von Berlioz einen Brief (originell genug); später davon. Die Exemplare von »Cellini« und »Chiara« erhältst Du bald. Lass von Cornelius eine vollständige Critique (Résumé) über Dein 1stes Concerto schreiben und schicke es mir; ich werde es bearbeiten und meinen Pudelskern hineinbringen und unter meinem Namen veröffentlichen; es wird interessant und mein so lieber Freund (,*der* trotz seiner 4sätzigen Symphonie ungeduldig wird, weil »Es muss doch Frühling werden«, es nicht werden will,) wird daran seine Zähne und Witze in der Zeitung seines Freundes Dumont abstumpfen können [2]). Ist Dir's so recht? ?

Zu meinem »Faust« werde ich einen Dedications-Brief nöthig haben; wird Cornelius mir bei dieser etwas schweren Arbeit behülflich sein können? schwer, weil ich mit verschiedenen Herren Kritikern ein Wort über Dich zu sagen habe.

Mille choses respectueuses et aimables à Madame la Princesse ainsi qu'à Mademoiselle sa fille.

Ton affectueux Henry Litolff.

Antworte mir bald nur ein paar Worte. Ich habe l'ordre de Léopold.

79. Robert Volkmann.

Wien, d. 30. Juni 1857.

Hochverehrter Herr Doctor,

Gestern erst gelangte Ihr mir so werthes, nach *Pest* statt

---

1) Dies sich wiederholende, im Original zweimal unterstrichene *der* spielt wol auf eine Neckerei Liszt's an.

2) Anspielung auf Ferdinand Hiller, der eine also benannte Symphonie geschrieben hat, und Musikreferent der »Kölnischen Zeitung« war.

hieher dirigirtes Schreiben in meine Hände: diess die Ursache der späten Antwort. Was nun vor Allem Ihre schmeichelhafte Einladung, mich bei dem Sammelwerke »das Pianoforte« als Mitarbeiter zu betheiligen betrifft, so nehme ich dieselbe mit vielem Vergnügen an und werde, sobald ich etwas Passendes zu Stande gebracht, dasselbe Ihnen zusenden. Wohl hatte Herr Hallberger auch *mich* zur Concurrenz aufgefordert und zwar in einem voriges Jahr an mich gerichteten Schreiben, welches aber in meiner Wohnung in Wien anlangte, als ich mich gerade auf Besuch in Ungarn befand; wie ich nun nach 8 wöchentlicher Abwesenheit hieher zurückkehrte, fand ich dasselbe mit dem darin ausgesprochenen Ersuchen *umgehend* meine Willensmeinung zu äussern. Letzteres war natürlich nicht mehr möglich und glaubte ich überhaupt mit meiner Zusage zu spät zu kommen, was ich sehr bedauerte, besonders des Umstandes wegen, weil das beabsichtigte Werk unter *Ihren* Auspicien erscheinen sollte. Ich freue mich daher nicht wenig, dass Sie mir jetzt Gelegenheit geben, Versäumtes wieder gut zu machen und Ihr Vertrauen in meine Kraft möglichst rechtfertigen zu können.

Pro 2do hat mich Ihr beifälliges Urtheil über meine Händel-Variationen wahrhaft erhoben, um so mehr, da ich zur Zeit von dieser Arbeit im Allgemeinen unbescheidener Weise selbst noch eine ziemlich gute Meinung hege. Als schönsten Lohn für meine um dieses Opus gehabte Mühe würde ich den Genuss betrachten, dasselbe vom Kaiser der Clavierspieler einmal vortragen hören zu dürfen, um das mir vorgeschwebte, in den Noten nur dürftig skizzirte Ideal in lebendig gewordener Gestalt zu empfinden.

Sie werden vielleicht schon gehört haben, dass ich Ihnen auch auf anderem Gebiete in's Handwerk gepfuscht: es sind nämlich kürzlich 2 Vokalmessen für Männerstimmen von mir erschienen, von denen ich die eine bereits vor vielen Jahren schrieb; die andere, bedeutend später entstanden, ist auch schon mehrere Jahre alt, und werde ich mir erlauben, Ihnen dieser Tage beide Messen zuzusenden, die erstere nur deshalb, damit Sie daran den bei der zweiten geschehenen Fort-

schritt meines Vermögens ermessen können. Ich gab beide ursprünglich nicht für den Druck bestimmte Werke heraus weil 1) bekanntlich in diesem Genre kein Überfluss herrscht, 2) leider auch deshalb, weil die Composition derzeit meine einzige Erwerbsquelle bildet; übrigens tröstet mich hinsichtlich der ersten Messe die Hoffnung, dass dieselbe manchen Kreisen nicht unwillkommen sein mag, da sie leicht ausführbar und für unmündige Ohren vielleicht doch noch zum Anhören ist.

Herrn Singer bitte ich nächst schönem Gruss noch zu sagen, da ich mich einigermassen schäme ihm selbst zu schreiben, dass ich seinen etwaigen Zweifel an meiner Ehrlichkeit bezüglich der ihm versprochenen Pièce, zu seinem Ärger doch noch zu Schanden machen werde. —

Heute wird J. Fischhof[1]) auf dem Währinger Friedhofe begraben; er starb vorgestern in Folge mehrjährigen Leberleidens, zu welchem sich zuletzt die Wassersucht gesellte. —

Wenn ich schliesslich noch versichere, dass ich an den reichen Resultaten Ihrer Produktionskraft höchsten Antheil nehme, so werden Sie, verehrtester Herr Doctor, die Aufrichtigkeit meines Wunsches gewiss nicht in Zweifel ziehen, dass Sie dafür, wie überhaupt für Ihre in ihrer Art einzig dastehende thatkräftige Kunstbegeisterung auch den angemessenen d. i. höchsten Lohn finden und in ungetrübter Heiterkeit geniessen mögen!

Mit besonderer Verehrung Ihr ganz ergebener
Robert Volkmann.
Minoritenplatz beim goldnen Fasan.

80. Armand Baschet,

französischer Schriftsteller, geb. 1829 in Blois, gest. daselbst 1886. Für wissenschaftliche Zwecke vielfach reisend, war er im Mai 1855 eine Zeitlang Gast der Weimarer Altenburg.

Gödöllö, 30 Juin 1857.

Mon bien cher illustre! Votre lettre m'a ravi et j'ai

1) Seit 1833 Clavierlehrer am Wiener Conservatorium.

reconnu en vos paroles ce cher et précieux sentiment d'amitié qui chez vous est inséparable de la plus exquise courtoisie. Ainsi mille remerciements pour tant de bonne grâce et de sincère bienveillance.

J'accepte avec sécurité de répondre à votre belle invitation, j'ai déjà tout disposé pour la circonstance, et sur mes tablettes des mois prochains, j'ai inscrit *Weimar* au-dessous du mot *Septembre.* Le 1r ou le 2 du dit mois, je saluerai (et Dieu sait avec quel charme) l'Altenburg et ses hôtes.

Mais c'est donc une loi immuable du destin que jamais une bonne nouvelle ne vient sans son petit côté d'amertume et de peine . . . Votre lettre reçue avec tant de bonheur m'a cependant attristé beaucoup, lorsque j'en vins aux lignes consacrées à Madame la Princesse Wittgenstein. J'avais ignoré jusqu'alors les dures épreuves subies à sa santé, et je fais les vœux les plus ardents pour la venue et la constance des jours meilleurs. Mettez à ses pieds tous mes hommages, mon cher Liszt, je vous demanderai encore souvent de ses nouvelles avant Septembre et j'ai le bon et doux espoir que vos réponses ne seront qu'en parfaite harmonie avec les vœux de mes intimes sentiments.

Je vous suis tout reconnaissant du soin que vous avez pris à me donner les détails des fêtes de Weimar. Avec quel beau plaisir je reverrai cette petite ville où j'ai passé, grâce à votre hospitalité, à votre cœur, et à votre esprit, de si agréables journées. Mon souvenir toujours rafraîchi me remet sans cesse en ce bon séjour, et y revenir en réalité sera pour moi la plus gracieuse des fêtes. Vous voyez quelle est ma présomption, puisque non seulement j'irai fêter Goethe et Liszt, mais aussi moi-même.

Remerciez beaucoup Dingelstedt d'avoir bien voulu ne pas oublier tout à fait un être aussi errant que mon individu!

Maintenant je vous dirai que je suis autant que possible vos bons conseils sur mon voyage et mon séjour en ce grand et fructueux pays. J'ai fait d'heureuses connaissances, j'ai causé avec beaucoup, votre nom s'est souvent mêlé à nos

entretiens, et partout j'ai trouvé force sympathie et admiration pour le Liszt que j'aime. Je suis particulièrement chargé par le Cte Stephan Karolyi de le rappeler à votre souvenir, je dînais encore avant-hier chez lui à Fóte, il m'a dit qu'il avait été si heureux de votre visite! Après-demain, je quitterai Gödöllö et me rendrai à Mettendorf chez le Comte Erdödy (Sandor) près Oedenburg. Si par hasard vous aviez quelque chose à me dire, écrivez-moi là jusqu'au 10.

Tout à vous



81. Franz Dingelstedt.

Ich freue mich, Dich, mein hochverehrter Freund, wieder zu Hause und hergestellt zu wissen und hoffe letzteres auch von der Frau Fürstin, um deren Wohl wir recht besorgt gewesen, bis uns Kaulbach tröstliche Nachricht von Ihr und heitere von Dir gegeben. So ist denn beste Aussicht vorhanden, dass wir uns in kurzer Zeit, bei den Weimar'schen Festen, zusammenfinden und möglichst lange zusammen bleiben, einig, wie es anständigen Männern ziemt, und wirksam wie es quand-même, (d. h. trotz aller Hiller und Consorten) anständigen Künstlern nicht minder ziemt[1]).

Das Fest[2]) angehend, so scheint es en famille gefeiert werden zu sollen. Hohes Comité, dessen Mitglied ich in Dir verehre, hat bisher seinen Ruhm in stiller und anspruchsloser Thätigkeit gesucht, die sehr verdienstvoll ist, allein bei grossen und öffentlichen Handlungen im geliebten Deutschland ihr Bedenkliches hat. Unsere hiesigen Freunde passen auf Einladungen, die ich ihnen Ende Mai's zugesagt; bis sie

---

1) Dingelstedt's Berufung nach Weimar war im Frühjahr 1857 erfolgt, und im Herbst trat er sein Amt an.

2) Das 100jährige Geburtsfest Carl August's (am 3.—5. Sept.) bei dem der Grundstein zu seinem Denkmal gelegt und die Dichterstandbilder enthüllt wurden. Liszt's »Faust«-Symphonie und »Die Ideale« kamen dabei zur ersten Aufführung.

kommen, werden Alle abgereist und zerstreut sein. Ebenso anderwärts. Nun, uns bleibt dann das gelehrte Weimar.

Mein Plan, Conzert und Festspiel auf einen Tag zu legen, ist nicht ausführbar geblieben. Das Festspiel würde Deinem Programm, das ich ganz vortrefflich finde und unbedingt unverändert ausgeführt sehen möchte, zu viel Zeit wegnehmen. An Festabenden müssen *kurze* Theater-Vorstellungen vor allem übrigen angestrebt werden. Lassen wir es also bei der ersten Aufstellung: am 4ten Festspiel mit 2 einaktigen Schiller- und Goethe-Pièцen; am 5ten Dein Conzert; am 6ten grosse Oper oder besser gar nichts mehr. Zwei Theater-Abende und eine Tiefurt-Soirée werden ausreichen.

Über Deines Quartetts Winterausflug habe ich noch keine Ansicht, masse mir also auch keine Entscheidung an. Wenn *Du* sie entbehren kannst, werde *ich* sie nicht halten. Was Du thust, ist wohlgethan; denn Du thust nichts, das Du nicht zuvor überlegst und hinterdrein verantwortest. Sei gewiss, dass ich Dir in Oper und Kapelle, Personal wie Repertoire, vollkommen freie Hand lasse. Mein Ehrgeiz geh nicht auf grosse Thätigkeit.

Die respektvollsten Wünsche der Altenburg, denen meine Frau sich anschliesst, und die freundlichsten Grüsse

Deines treu-eigenen

München, 8. Juli 1857. Fr. Dingelstedt.

Dank Jacobi's und Peucer's Diplomatie, habe ich noch keine Wohnung, und werde die Meinigen wohl nach Gotha setzen müssen, so unbequem und bedenklich dies auch ist.

82. Josef Joachim.

Die Beharrlichkeit der zutrauensvollen Güte, mit der Du, vielumfassend kühner Geist, Dich zu mir neigst, um mich dem Verein der von Deiner Kraft bewegten Freunde angefügt zu sehen, hat für meinen bisherigen Mangel an Offenheit etwas Beschämendes, das ich nicht jetzt zuerst fühle und das mich, mir selbst gegenüber, tief demüthigen müsste,

hätte ich nicht zugleich das tröstende Bewusstsein, dass dieser Mangel an Offenheit, der so schlimm gegen meinen Aufenthalt in Weimar und Deine immergleiche Herzlichkeit kontrastirt, nicht Feigheit sei, und vielmehr dem besten *Gefühl* verwandt war, das ich in mir trug, als müsse mein geringes Selbst, so unbedeutend an geistiger Macht und Energie es sich Dir gegenüber vorkommt, dennoch im Stande sein, durch die tiefe Wahrheitsliebe und die tiefe Neigung zu Dir, die Du zugleich an ihm haftend wusstest, ein Stachel für Dich zu werden, den ich nicht verwundend gebrauchen dürfte. — Aber was hülfe es, wollt' ich noch länger zaudern klar auszusprechen, was ich empfinde — meine Passivität Deinem Wirken gegenüber müsst' es, unschön umnebelt, dennoch offenbaren, Dir, der gewohnt ist Enthusiasmus für Sich handeln zu sehen, und der auch mich echter, thatkräftiger Freundschaft fähig hält. So will ich denn nicht mehr verschweigen, was, ich gesteh' es beichtend ein, Dein männlicher Geist früher zu hören fordern musst', ja worauf er als solcher ein Anrecht hat: Ich bin Deiner Musik gänzlich unzugänglich; sie widerspricht Allem, was mein Fassungsvermögen aus dem Geist unserer Grossen seit früher Jugend als Nahrung sog. Wäre es denkbar, dass mir je geraubt würde, dass ich je dem entsagen müsst', was ich aus ihren Schöpfungen lieben und verehren lernte, was *ich* als Musik empfinde, Deine Klänge würden mir nichts von der ungeheuren, vernichtenden Öde ausfüllen. Wie sollt' ich mich da mit denen zu gleichem Zweck verbrüdert fühlen, die unter dem Schild Deines Namens und in dem Glauben (ich rede von den Edlen unter ihnen), für die Gerechtigkeit der Zeitgenossen gegen die Thaten der Künstler einstehen zu müssen, die Verbreitung Deiner Werke mit allen Mitteln zu ihrer Lebensaufgabe machen? Vielmehr muss ich darauf gefasst sein, mit dem, was ich mich bescheide für mich zu erstreben, immer mehr von ihnen abzuweichen, und das, was ich für gut erkannt, was ich für meine Aufgabe halte, auf eigne Verantwortung, wär's noch so still, zu üben. Ich kann Euch kein Helfer sein und darf Dir gegenüber nicht länger den Anschein haben, die Sache,

die Du mit Deinen Schülern vertrittst, sei die meine. So muss ich denn auch Deine letzte liebevolle Aufforderung zur Theilnahme an den Festlichkeiten in Weimar zur Feier Karl Augusts unbefolgt lassen: ich achte Deinen Charakter zu hoch, um als Heuchler, und das Andenken des Herrschers, der mit Goethe und Schiller lebte und vereint zu ruhen wünschte, zu heilig, um als Neugieriger gegenwärtig zu sein.

Vergieb mir, wenn ich in die Vorbereitungen zu der Feier einen Moment der Betrübniss mischte; ich musst' es. Dein Ehrfurcht gebietender Fleiss, die Menge Deiner Anhänger werden Dich mich leicht verschmerzen lassen, aber wie Du immer von diesen Zeilen denkst, glaube eins von mir: dass ich nie aufhören werde, für Alles, was Du mir warst, für die ganze oft überschätzende Wärme, die Du für mich in Weimar hattest, für all das, was ich von Deinen göttlichen Gaben oft lernend aufzunehmen strebte, von tiefstem Herzen die volle, treue Erinnerung eines dankbaren Schülers in mir zu tragen. Joseph Joachim.

Göttingen, den 27sten August 1857.

83. Josef Tichatscheck.

Dresden, den 30sten August 1857.

Mein verehrter Freund!

Bei den bevorstehenden Festlichkeiten habe ich die Gewissheit, dass Du in Weimar anwesend bist, und benütze ich die Gelegenheit, Dir die versprochene Partitur vom Abt Vogler zu senden, welche mit einem Briefe von Fischer an Dich abgeht. Sehr danken muss ich Dir für die Übersendung des *Cellini* — er macht mir viel Freude. Originelle und geistreiche Composition, wie sie von Berlioz nur zu erwarten ist, muss scenisch aufgeführt von der grössten und dankbarsten Wirkung sein. Wohl wünschte ich diese Oper auf dem hiesigen Repertoir zu haben.

Dass wir die Hoffnung haben, Dich im November einige Zeit hier zu haben, erfüllt alle Deine Freunde mit wahrer

Freude. Was an mir ist, soll Dein Aufenthalt so angenehm wie möglich (in *jeder* Hinsicht) gestaltet werden. Wo wirst Du wohnen? Ich schlage Dir *Hôtel Bellevue* nächst dem Theater vor; die reizendste Lage und bequemste Einrichtung.

Wie wird es mit *Rienzi?* Die grösste Freude sollte es mir sein, unter Deiner Leitung dies Werk mit aufführen zu können.

Auch bei uns geht ein leises Geflüster von oben, dass es doch an der Zeit wäre, *Rienzi*, *Lohengrin* etc. auf's Repertoir zu bringen. Darüber mündlich. Wegen Kürzung des Rienzi will *selbst S. Excellenz* mit Dir Rücksprache nehmen. (Dies sub rosa.)

Vielleicht sehe ich Dich künftigen Donnerstag und Freitag in Weimar, wenn mir der nöthige Urlaub nicht verweigert wird.

Mit freundschaftlichem Grusse Dein Tichatscheck.

84. Ferdinand David.

Theuerster Freund,

Nur mit zwei Zeilen will ich Ihnen für die schönen Tage, die ich bei Ihnen verlebt, danken. Zu allem Lieben und Guten, was Sie an mir gethan, kommen nun auch noch die vortrefflichen Cigarren, und ich weiss wirklich kaum wie ich Ihnen danken soll. Hoffentlich sehe ich Sie auf Ihrer Durchreise nach Dresden. Bei uns steht nun auch die Conzert-Gewitterwolke drohend am Himmel, eben so bereit uns mit Blitzen und Wetterleuchten, als mit Hagel und Wasser zu überschütten. Ich habe mir seit einigen Jahren einen *parapluie* angewöhnt und lasse alles über mich ergehen. Einstweilen reisst sich das Publikum um Sperrsitze für die Dinge, die da kommen und die da nicht kommen sollen. — Für Bronsart und Damrosch werde ich natürlich thun, was ich kann; ich werde aber wenig gefragt und habe mir nur den entschiedensten Einfluss auf die Quartett-Abende reservirt.

Der Durchlauchtigsten Fürstin und der liebenswürdigen

Prinzessin bitte ich mich auf's Angelegentlichste zu empfehlen. Ich bin durchdrungen von der Güte und Zuvorkommenheit, mit der ich von den Damen aufgenommen worden bin. Wüsste ich nur, wie ich mich einmal dankbar zeigen könnte! Ich hoffe, verehrter Freund, Sie disponiren über mich, wo und wie es Ihnen gefällt. Weder Vergangenheit, Gegenwart noch Zukunft soll es je gelingen mich Ihnen abwendig zu machen, dazu habe ich Sie zu lieb. Sie werden mir beistimmen, wenn ich behaupte, dass es eben so gut Zukunfts- als Vergangenheits-Philister giebt. Ich hoffe zu keiner dieser Klassen zu gehören und nehme meinen Weg mitten durch's Interessante durch; die Parthei geht mich nichts an. — Aber hübsch war unser Orchester in Weimar! Ich sagte Singern, dass etwas zu viel gekonzertmeistert würde, da man in den Proben 4 bis 5 verschiedene Arten von Vorgeigerei (die Nachgeigerei nicht gerechnet) deutlich unterscheiden konnte. Am Abend conzentrirten sich aber diese 7 Regen*bogen*farben durch das Prisma Ihrer Begeisterung zu einem schönen Spectrum (mit Goethe zu reden) und alles klappte und knallte vortrefflich.

Leben Sie wohl, nochmals Dank für Alles. Ihr von Herzen ergebener

Leipzig, 22. Sept. 1857. Ferdinand David.

85. Alfred Piatti.

Baden-Baden, le 3 Novembre 1857.

Cher Monsieur Liszt,

Ayant été engagé pour une tournée en Hollande pour le mois de Novembre, cela m'a donné l'idée d'aller à Vienne pendant l'hiver en faisant le tour de l'Allemagne. Ce serait pour moi une grande privation de passer près de Weimar sans venir vous faire une visite, et comme je serais très désappointé si j'y venais sans vous trouver, le but de cette lettre est de vous prier à vouloir bien m'adresser une ligne qui m'informe si je puis espérer de vous trouver à Weimar pendant le mois de Décembre. Je ne compte pas m'y arrêter

pour y jouer, à moins que vous ne me le conseilliez .... et je sais par expérience que vos conseils sont très utiles. Aujourd'hui je pars pour Amsterdam, où vous m'obligerez beaucoup, si vos occupations vous le permettent, en m'adressant deux lignes Poste restante.

Agréez l'assurance de toute mon estime. Votre dévoué

Alfred Piatti.

86. Friedrich Wilhelm Constantin, Fürst von Hohenzollern-Hechingen.

Mon cher Liszt!

Le porteur de ces lignes, Mr Seifriz, mon maître de chapelle, un jeune homme à grands talents, *compositeur* et *violon distingué*, aura l'honneur de se présenter à Vous et Vous remettra ces peu de lignes. Mr Seifriz marche avec le siècle et n'est rien moins que perruque! Il est lié avec Wagner et se fait un bonheur de faire Votre connaissance. Depuis cinq mois, je suis malade, ce qui ne m'empêche pas de Vous réitérer que je suis pour Vous et pour l'art, toujours le même. A toute âme bien née, que la musique est chère!

Adieu, mon cher Liszt! A jamais Votre affectionné

Fr. G. C. Prince de Hohenzollern.

Loewenberg, ce 5 9bre 1857.

Je ne doute pas que Vous ne serez que satisfait de mon élu. Geist, Licht und Herz sind hier auf dem rechten Fleck, und so singe ich: vogue la galère!

87. Julius Schulhoff.

[7. Nov. 1857 [1]).]

J'ai reçu hier d'un ami deux boîtes de cigares assez bons

1) Das dem Briefe fehlende Datum ergiebt sich aus dem zum Besten der Dresdner Hofcapelle im Hoftheater stattfindenden Concert am 7. Nov. 1857, wo Liszt's Dante-Symphonie ihre erste Aufführung und — eine Niederlage erlebte.

et je viens vous prier, cher Maître, de vouloir bien en accepter une avec votre bonté habituelle et la fumer avec vos amis. — Je serais charmé et fier si vous vouliez faire une visite avec moi chez Mlle de C. qui en serait si heureuse. Vous avez vivement froissé cette dame il y a quelque temps (sans le savoir sans doute) — si vous vouliez consoler son cœur désolé, allez chez elle ou avec moi (dans ce cas veuillez m'indiquer l'heure à laquelle je puis aller vous prendre) ou seul si vous aimez mieux, elle demeure chez sa sœur la Princesse de C. Ostra Allée N° 9. —

Un signe de vous et j'envoie mon Piano à votre Hôtel.

Tout le monde attend avec impatience le Concert de ce soir qui sera une véritable fête et un véritable triomphe pour vous, j'en suis certain. Je suis souffrant — vous le savez. Je compte donc sur votre indulgence de ne pas savoir assez bien vous exprimer ma profonde admiration et mon sincère dévouement.

Samedi matin — 10 heures. Jules Schulhoff.

Si vous ne vouliez faire aujourd'hui la visite, vous pourriez la faire demain.

88. Robert Volkmann.

Wien, den 10. Novbr. 1857.

Verehrter Herr Doctor,

Kaum haben Sie meinen Brief erhalten[1]), muss ich ihn schon widerrufen und Busse thun, denn eben erhielt ich von Hallberger Nachricht über die betreffende Sache; freilich war auch sein Brief über *Pest* gegangen, weshalb ich ihn so spät erhielt. Hoffentlich verzeihen Sie mir meine Ungeduld; ich wollte meine Sache nur aus der Verlorenheit und Vergessenheit retten; freilich Weimar-Stuttgart-Wien sind grosse

1) Volkmann hatte Liszt am 8. Nov. um Entscheidung wegen Aufnahme einer von ihm eingesandten Phantasie in das früher erwähnte Sammelwerk »Das Pianoforte« gemahnt.

Distanzen, welche viel Zeit in Anspruch nehmen. Aus Hallberger's Briefe ersehe ich, dass er eigentlich etwas Anderes: Leichteres, Gefälligeres von mir erwartet hat; ich begreife wohl, dass etwas Derartiges mehr für sein Unternehmen geeignet ist; andrerseits wurde ich zu der von mir gewählten Form durch Ihren ausgesprochenen Wunsch nach etwas Ernsterem bestimmt; freilich ist das nun für die Masse etwas schwierig ausgefallen, doch wissen Sie ja, wie man nicht jeder Zeit befähigt ist, das Ernste, besonders wenn es von grösserer Dimension ist, auch leicht zu gestalten. Genug, Hallberger möchte von mir auch noch ein »recht hübsches populäres Stück« haben; nebenbei will er die *Fantasie* auch verwenden, will aber nicht mehr zahlen. Nun wenn es schon nicht anders ist, will ich, um das junge Unternehmen nach meiner schwachen Kraft fördern zu helfen und ad majorem gloriam (?) redactoris noch ein leichtes hüpfendes Stück machen, das mehr in die Füsse gehen soll, und werde dasselbe nach Stuttgart schicken; Hallberger mag es Ihnen nachträglich unterbreiten; der übliche Instanzenzug möchte mir wieder zu lange dauern aus verschiedenen Gründen. So wäre denn nun die Sache ziemlich in Ordnung und in etlichen Tagen hoffe ich sie zu Ende geführt zu sehen. —

Was sagen Sie denn zu uns Wienern? Jetzt haben wir sogar 2 Tannhäuser, eine Oper und eine Posse; seitdem die letztere so reussirt hat, hat die Oper wieder neuen Zulauf bekommen, schon deshalb, weil die vielen Possen-Enthusiasten durch die Bekanntschaft der Oper die Posse besser verstehen lernen wollen. Ich rathe Ihnen daher, lassen Sie Ihre Messen und Symphonien hier parodiren, so will sie dann jeder Philister hören. O Publicus, Publici, Publico! Leider wird auch in neuester Zeit wieder viel über Musik in loco geschrieben! Ist Ihnen nicht auch ein 3ter Tannhäuser (von Levitschnigg) bekannt, der vor mehreren Jahren hier im Theater an der Wien gegeben wurde? In selbigem trat gar die Venus nackt auf, d. h. in Tricots, was aber an der Sache wenig ändert; das scheint mir doch etwas concordatwidrig, oder au contraire? Auch möglich!

Übrigens habe ich die Ehre mit bekannter Verehrung mich zu nennen Ihren sehr ergebenen

Robert Volkmann.

89. Eduard Stein,

geb. 1818 zu Kleinschirma bei Freiberg in Sachsen, gest. am 16. März 1864 in Sondershausen, begründete als Hofcapellmeister daselbst (seit 1853) den Ruhm der dortigen Capelle.

Sondershausen, den 22. Nov. [1857?]

Verehrter Freund!

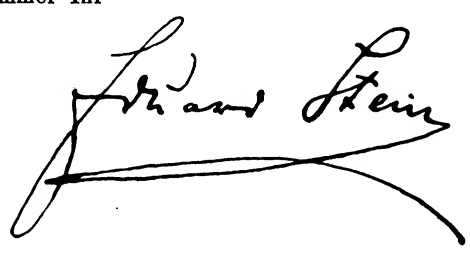
Ich kann dem Drange unmöglich widerstehen mich wenigstens brieflich mit Ihnen in Rapport zu setzen, da es mir nicht gelungen, Sie in diesem Jahre persönlich zu begrüssen. Die Ausführung meines Vorhabens, auf der Rückreise von Dresden ein paar Tage in Ihrer Nähe, deren belebender Eindruck auf mich stets so nachhaltig wirkt, zuzubringen, scheiterte leider an der knapp zugemessenen Zeit, und ich flog an Weimar vorbei, sehnsüchtig nach der Altenburg blickend.

Beifolgend erhalten Sie das jüngste Kind meiner Muse; zwar sprang es nicht wie Pallas heraus (dazu gehört eben ein anderer Kopf), aber ich arbeitete doch allmählich mit mehr Lust daran, als es die bestellten Arbeiten, wie sie mir leider zu häufig vorkommen, eigentlich beanspruchen dürfen. Nehmen Sie das harmlose Ding, wie es ist, als Zeichen meiner unbegrenzten Liebe und Verehrung für Sie, verehrter Freund; denn Keiner giebt ja mehr, als er eben hat. Irgend einen Namen gedruckt voranzusetzen, habe ich schon längst aufgegeben, denn meine früheren Versuche kamen von den Verlegern immer mit den gewöhnlichen ausgesuchtesten Höflichkeiten wieder zurück, vielleicht auch zu meinem eigenen Besten, und so hab' ich's mit dem Vorliegenden gar nicht versucht, und gedenke es überhaupt nicht mehr zu thun.

Sollte Ihnen einmal ein Stündchen Zeit bleiben zur Durchsicht dieses kleinen Opus, so würde es mir ungeheure Freude machen, wenn mir die mannigfachen Bemerkungen, die Ihr

Rothstift darein kreuzt, und seien sie für mich auch noch so unbarmherzig, dereinst zu Gesicht kommen.

Bis dahin wie immer Ihr



90. Antonio Bazzini,

vorzüglicher Geigenvirtuos und Componist, geb. am 11. März 1818 in Brescia, wurde nach wechselndem Aufenthalt in Deutschland, Spanien, Frankreich, 1873 an's Conservatorium zu Mailand berufen, dessen Director er seit 1880 ist.

Leipzig, 5 Décembre 1857.

Monsieur,

D'après l'aimable réponse que mon ami David a reçue, et dont il m'a fait part, je prends la liberté de vous écrire directement.

Mon but, en venant à Weimar, n'est pas d'intérêt matériel, mais avant tout c'est de faire la connaissance personnelle d'une illustration musicale telle que Liszt; car depuis tant d'années que je voyage, j'ai vraiment joué de malheur sous ce rapport; et encore dernièrement à Berlin, je suis arrivé juste à l'hôtel de Brandenbourg, le jour où vous en étiez parti.

Ayant le choix, comme David me l'a dit, de venir tout de suite ou vers le jour de l'an à Weimar, je préfère cette dernière époque où il serait probable de me faire entendre à la Cour. J'y ai du reste joué lors de ma première tournée artistique en Allemagne vers 1843, et je me rappelle encore avec plaisir l'aimable accueil que j'y ai reçu.

De plus, vers le jour de l'an, je pourrais m'arranger de

façon à rester un peu plus à Weimar, ce qui m'intéresse beaucoup, pour ne pas être obligé de me répéter ce vers si connu d'un poète italien:

»appena vidi il sol che ne fui privo«

bien entendu que je ne voudrais pas avec cela ennuyer le soleil.

Mais je sais l'accueil charmant que les artistes trouvent chez Liszt, pour espérer que vous voudrez bien m'accorder, Monsieur, quelques instants de loisir, pour que je puisse pendant mon court séjour à Weimar être le plus qu'il vous sera possible dans votre précieuse société.

Je pars demain pour Prague où je dois donner plusieurs concerts. Seriez-vous assez aimable, Monsieur, pour me faire savoir à quelle époque précisément je devrais me trouver à Weimar? Je pourrai alors arranger mon itinéraire en conséquence.

Veuillez avoir la bonté d'adresser la réponse à Prague *poste restante*, et en vous priant de m'excuser pour la liberté que j'ai prise de vous écrire avant de vous être présenté, j'ai l'honneur de me dire avec le plus profond respect

Votre très dévoué serviteur

A. Bazzini

91. Friedrich Wilhelm Constantin, Fürst von Hohenzollern-Hechingen.

Loewenberg, ce 8 10bre 1857.

Mon cher Liszt!

Je ne veux point tarder à répondre à Vos aimables lignes que je viens de recevoir à l'instant; elles m'ont causé *un grand plaisir.* L'idée de Vous revoir, de Vous posséder, sanctionnée par Vos lignes, m'est *bien chère!* J'espère et je me flatte donc que l'Avril sera pour mon compte réel et vrai, et ne me devienne pas un poisson d'Avril!

Vous me connaissez, avec ma franche passion pour l'art et le monde musical: Vous savez que mon cœur palpite quand je puis causer musique, quand je puis l'entendre et la sentir en commun avec ceux que j'aime et qui veulent avoir la bonté de me comprendre! Seele, Herz, Wärme, Geist und Phantasie (Fortschritt) müssen aber hier zur Grundlage dienen, und wenn Wir denn, auch mit Unserer Kunst, nicht durch die Pforten des Himmels gelangen, so stehen Wir dennoch nicht minder auf der grossen Übergangsbrücke, wo das goldene Reich der beseligenden Harmonie Uns wenigstens in die Nähe einer zu erhoffenden bessern Welt geleitet!

Ne me prenez, suite de cette longue tirade, pas pour un fantaste, moins encore pour un archiphilosophe tedesco: je ne suis ni l'un ni l'autre. Aber dem Schönen muss ich fröhnen, bis einst Aug' und Herz mir bricht! —

M[r] Seifriz aura l'honneur de Vous adresser ces lignes, et de Vous communiquer au surplus mes idées sincères, et mes vœux pieux, en ce qui concerne notre revoir.

Auch kleine Kräfte können Grosses erzielen, vorausgesetzt, dass guter Wille, Liebe zu dem ewig Schönen, Freiheit des Geistes und eiserne Consequenz gepaart dem höheren Endzweck entgegengehen! — Und so Gott befohlen! —

Adieu, mon cher Liszt, à revoir: que le bon Dieu soit avec Vous!

Votre dévoué Fr. G. C. Prince de Hohenzollern.

92. Bogumil Dawison,

genialer deutscher (zuvor polnischer) Schauspieler, geb. 15. Mai 1818 in Warschau, gest. am 1. Febr. 1872 zu Dresden, wo er lange Jahre die Zierde der Hofbühne war.

Mein vortrefflicher Freund!

Die Fürstin hat mir, wie sie sagt, *in Deinem Namen* geschrieben; so will ich denn unmittelbar an Dich schreiben, und Dich bitten, der edlen Frau meine achtungsvollsten Grüsse und meinen Dank darzubringen.

Offen und ehrlich: Die Auszeichnung, welche Devrient[1]) zu Theil wurde, kränkt mich nicht, sie freut mich. Die Hauptsache ist errungen: das »Princip« ist gebrochen. Dass Emil der Erste ist, für den es gebrochen wurde, finde ich ganz in der Ordnung: es sind kaum zehn Jahre verflossen, dass ich der deutschen Bühne angehöre, und Devrient ist wenigstens 14 Jahre älter als ich. In dem, was er errungen, sehe ich die frohe Bürgschaft auch für *mein* Gelingen. In Dir und in Dingelstedt habe ich ehrliche Freunde, und ich darf auf Euch Beide zählen, weil mein Streben ein ehrliches ist und ich Eurer Freundschaft werth bin.

So handle denn, mein theurer und innig verehrter Freund, wie es Dir am Besten dünkt. Sieh zu, welchen Zeitpunkt Du für mein Hinkommen am zweckmässigsten findest; es muss ja nicht gerade übereilt werden, aber auch eine Vernachlässigung wollen wir uns nicht zu Schulden kommen lassen. Ich kann Deinem Takt, Deiner Routine in dergl. blindlings vertrauen, und ich weiss, ich werde gut dabei fahren.

Lebe wohl, Auserwählter! Ich bleibe Dir treu und liebe Dich wie ein Bruder. Dein

B Dawison

Dresden, 28. Dzbr. 1857.

93. Peter Cornelius.

[Mainz, Anfang 1858.]

Erhabener Freund etc.
mit schmeichelnden Violinfiguren!

Ich weiss Ihnen wahrlich nichts zu schreiben, und wenn ich ganz nach der strengen Theorie unsrer erhabenen Freun-

1) Emil Devrient, Dawison's berühmter Dresdner College.

din verfahren wollte, nur dann sich zu äussern, wenn man »etwas zu sagen« hat, so müsste ich eigentlich von Rechtswegen unterthänigst in Schweigen verharren. Doch da Sie leider jetzt nach andren Richtungen in so inhaltschwere Correspondenzen verwickelt sind, in denen jedes Wort historisch werden kann und also auf die feinste Goldwage ehrlichster Sophistik gelegt werden muss, so mag es Ihnen immerhin eine Erleichterung sein, auch Briefe zu empfangen und in etwaiger heitrer Stimmung auch zu beantworten, in welchen das leichtwiegende Nichts freundschaftlichster Gesinnung sich nur in die unbesonnensten Worte kleidet.

Ich war gleich am Montag bei Schott [1]), übergab ihm den Brief, indem ich das Gros des Inhalts, die Offerte, ihm schon mündlich mittheilte und dabei in seinen Mienen durchaus kein ablehnendes Verhalten wahrnehmen konnte. Auch der blos mündliche Auftrag ward flugs hinterher ausgerichtet, und in dieser Beziehung werden die Mienen des hohen Schuldigen wohl nächstens zu Goldminen werden, die ihren funkelnden Inhalt auf Sie aussprühen. — Im Übrigen beginnen die bedauerlichen Zwiespältigkeiten der Weimarer Verhältnisse auch schon bedrohliche Folgen für das weitere Vaterland nach sich zu ziehen. Der berühmte *Violoncellist* Singer aus Weimar wurde zum heutigen Mittwochconcert der Liedertafel erwartet, hat aber abtelegraphirt, vermuthlich aus sehr begreiflichen Verhinderungsgründen!

»Daran ist Schuld, was gilt die Wett',
Doch nur der König Dingstilett [2])!«

.—. Bronsart ist nun gewiss in Meiningen, und ich will mich recht auszeichnen und ihm dahin einige Zeilen schicken. — Liebster, bester Freund, ich bin so heiter und glücklich! und bin seit meiner Oper ein ganz neuer Mensch geworden. Ich lasse mich vom Teufel nicht anfechten, aber mein Tintenfass soll er doch noch an den Kopf haben. Was etwa in Augsburg geschieht, erfahren Sie alsbald, und Sie sollen

1) Dem bekannten Mainzer Musikverleger.
2) Anspielung auf Dingelstedt.

sehen, dass ich nicht mehr so brieffaul sein werde, wie sonst. Dafür müssen Sie aber auch mit Allem vorlieb nehmen, wie es gerade kommt, und wenn ich Ihnen auch nur mit drei Worten sage, wie es mir geht.

Noch etwas! Auf dem grossen Tische meines Zimmers liegt noch ein Exemplar meines Libretto mit dem Beethoven-Prolog, in welches ich den Namen von Beaulieu eingeschrieben. Wollten Sie die Güte haben, Beides an ihn mit den herzlichsten Grüssen von mir zu vermitteln?

Soviel für heute, und nur noch die schönsten Empfehlungen an die Frau Fürstin, Prinzess Marie und Miss Anderson, die wiederholte Bitte an die Fürstin, mir die Münchner Artikel gütigst zukommen zu lassen; ich werde dafür mit Hast mein kleines Meisterstück machen!

Nun und immer Ihr Cornelius.

94. Emile Ollivier,

französischer Staatsmann und Schriftsteller, geb. 2. Juli 1825 zu Marseille, seit 1847 Advocat in Paris, war 1870 Justiz- und Cultusminister, sowie Präsident des Cabinets, ist seit 1870 Mitglied der französischen Academie. 1857 verheiratete er sich in Rom mit Liszt's ältester Tochter Blandine, die er 1862 durch den Tod verlor.

Mon cher beau-père,

Quoique je sois accablé de travail, en vue de mon affaire De Guerry, fixée au 25, et du Corps législatif qui s'ouvre le 18, je ne veux pas tarder à vous dire, au moins par un mot, combien j'ai été touché de votre accueil, si noble et si cordial. Vous avez conquis à la fois mon affection comme homme et mon amiration comme artiste: et maintenant Blandine ne sera pas la seule cause qui me rendra précieux les liens qui m'unissent à vous. En toute occasion vous pouvez compter sur mon dévouement, et vous me rendrez heureux, en le mettant à l'épreuve.

Je vous prie aussi de remercier Mad[e] la Princesse de ses bontés, et de m'avoir si libéralement prodigué les charmes

de son esprit: je n'oublie pas non plus la gracieuse Princesse Marie.

Il m'a été impossible d'arracher les deux sœurs l'une à l'autre: et j'ai été bien heureux de donner un peu de temps à leur joie: j'espère même que Cosima accompagnera Blandine jusqu'à Paris. Je ne saurais vous dire combien j'ai été séduit par cette adorable nature. Je l'ai notamment entendue sur le piano, avec bonheur. Elle est bien plus votre élève que la plupart de ceux qui vous entourent. Après avoir obtenu une femme aussi supérieure et d'un esprit à la fois aussi vaste et aussi délicat que Blandine, il ne me restait plus qu'avoir une sœur, comme Cosima. Je lui ai ouvert à deux battants et pour toujours les portes de mon cœur.

J'ai été aussi enchanté de Hans [1], de son accueil cordial et de son magnifique talent. J'attends avec intérêt des nouvelles de son concert du 14.

Je vais m'acquitter des deux commissions dont vous m'avez chargé.

En souvenir de vous, Crémieux a invité Blandine, à une soirée musicale chez lui. Je lui transmettrai vos souvenirs.

Votre mère se porte fort bien: elle a reçu de vos nouvelles avec bonheur. Elle doit ce soir venir dîner avec moi.

Je vous embrasse de cœur et j'offre mes hommages respectueux à ces dames.

13 Janvier 58. Emile Ollivier

95. Carl Tausig.

[Berlin, 15. Januar 1858 [2].]

Geliebter Herr Doktor,

Trotzdem, dass Sie mir verboten haben, im Falle eines Erfolges Sie von dem Gang unseres Concertes zu benachrichtigen,

1) Von Bülow.
2) Fast alle der nachstehenden Briefe Tausig's sind *nicht datirt.*

und es blos dann zu thun, wenn es mir schlecht ginge, so kann ich es nicht umhin lassen, und das schon aus dem Grunde, dass es mir nirgends ohne Ihre Anwesenheit gut gehen kann[1]. Wir haben einen gloriosen Sieg erfochten, die Sachen sind vortrefflich gegangen und merkwürdiger Weise mit lautem Beifall begrüsst. Es ist dies ein ganz bedeutender Vorschritt gegen das Concert, das hier unter Ihrer Leitung vor zwei Jahren stattgefunden hat; die Festklänge haben hier enorm gefallen. Die unmittelbare Folge von dem ist, dass Liebig[2] schon den nächsten Donnerstag die Cellini-Ouverture und in einer Woche die *Festklänge* aufführt. Ich habe unverhoffter Weise gefallen, man rief mich nach dem Concerte zweimal und nach dem Scherzo dreimal heraus, ich wurde sogar in der Mitte des letzteren Stückes applaudirt. Bülow und verschiedene Personen wünschen durchaus, dass ich noch ein Concert gebe, und es wird wahrscheinlich die nächste Woche stattfinden, aber ich rühre nicht eine Note an, ohne Ihre Meinung darüber gehört zu haben. Ich würde alsdann mit Bülow eine symphonische Dichtung spielen; auch möchte ich dann etwas *Klassisches*, wie die chromatische Fantasie von Bach, vortragen.

Hans hat sich die ganze Zeit prachtvoll benommen und hat sehr schön und sicher dirigirt, wie es nur ein routinirter Kapellmeister machen kann. Gegen mich verfährt er so collegialisch und freundlich, dass ich ihm nicht genug danken kann. — Wenn Sie es interessirt, verehrtester Herr Doktor, so muss ich Ihnen meine Propaganda im Kleinen erzählen. Diese hat mir mehr Freude verursacht, als der Beifall des Berliner Publikums. Nämlich ich habe Weitzmann, Wohlers[3] und mehrere Andere eingeladen und spielte ihnen den *Faust* und die *Bergsymphonie* vor. Sie glauben nicht, welchen Enthusiasmus diese Sachen, namentlich bei *Weitzmann* hervorgerufen

1) Tausig trat in einem Orchesterconcert Bülow's am 14. Jan. 1858 zum ersten Mal in Berlin mit Liszt's A-dur-Concert öffentlich auf und erregte das grösste Aufsehen.

2) Begründer der »Berliner Symphoniecapelle (1808—1872).

3) Violoncellist.

haben. Er schwärmt und ist in eine Bewunderung zu Ihnen gefallen, wie ich selten gesehen habe. Er sagt jetzt, ich will alles theoretisch erklären, was nur Liszt schreiben mag, und wenn es den Philistern noch so ungereimt scheint; denn es ist alles klar, gerechtfertigt und kunstvoll. Alexander Ritter[1]), Kroll, Wohlers lassen sich Ihnen vielmals empfehlen.

Ich bin hier die ganze Zeit sehr traurig, weil sich Hidalgo wieder nach Ihnen so sehr sehnt und nichts ohne Sie anfangen kann.

Ich hoffe auch bald nach Weimar zu kommen und Sie begrüssen zu können. Das Rauchservice mit den Cigarren habe ich besorgt, und ich denke, Herr Doktor, zu Ihrer Zufriedenheit. Also auf ein baldiges Wiedersehen, und Sie werden mich mit einem Dutzend schlechter Artikel bepackt ankommen sehen.

Ihr Sie ewig liebender und verehrender

Hidalgo.

96. Derselbe.

[Berlin, letzte Januartage 1858.]

Geliebter Meister,

Hidalgo muss um Verzeihung bitten, Ihnen so spät Nachrichten von ihm zu geben, aber er hat es absichtlich gethan, um Ihnen das Resumé der Berliner Zeitungen mittheilen zu können, deren Reigen erst heute durch die Kossaksche Montagspost beschlossen ist. Bülow wird Ihnen wahrscheinlich mitgetheilt haben, dass mir ein ziemlich bedeutender Succes zu Theil geworden ist[2]) und dass das Berliner Publikum wünscht, mich ein oder noch mehrere Mal zu hören. Ich habe mich auch entschlossen schon die nächste Woche hier zu spielen und ein folgendes Programm wie: die H-moll Fuge von Bach, die Rhapsodie (Preludio und die F-moll, Bülow gewidmet, zusammen) von Ihnen, hierauf die Invitation à la

1) Violinist und Componist, war eine Zeitlang Concertmeister in Weimar.

2) Nach Tausig's eignem Concert am 28. Januar.

Polka von Hans mit einer Polonaise von Chopin, und zuletzt Ihre Lucrezia-Fantasie, vorzutragen. Freitag spiele ich ein Berwald'sches Trio in der Soirée mit Laub und Wohlers[1]. Sie haben, geliebter Herr Doktor, äusserst richtig prophezeit, dass man grossen Anstoss an meiner Auffassung der chromatischen Fantasie von Bach nehmen würde! Und die gesammte Kritik sammt Kossak ist deswegen auf mich wüthend. Mein sonstiges Spiel wird gelobt und bewundert, aber die Auffassung der klassischen Stücke wird mich noch »in einen Abgrund stürzen«, um mich des Ausdrucks des Letzteren zu bedienen. Diese Leute wollen durchaus an Bach nichts finden als den Zopf; die einen sagen, dass ich ihn zu passionirt spiele, Kossak behauptet, ich spiele ihn blos um meinen Mechanismus darin zu zeigen. Es ist zu arg, aber Hidalgo spielt ihn doch nicht anders; haben Sie doch selber mir die Absolution gegeben und erlaubt, dass ich ihn so vortrage. Ich behaupte: begreift man erst Ihre Musik, so wird erst dann Bach verstanden werden. Meine Einnahme war nicht im Geringsten glänzend, und ich sitze wie gewöhnlich auf dem Trockenen. — —

Jetzt aber komme ich in einer grossen Angelegenheit zu Ihnen, um Ihren Rath zu erfragen. Diese Angelegenheit betrifft die Composition des *Manfred.* Sie sagten mir in Weimar, dass es keine Lösung in diesem Stücke gäbe, wenigstens nicht musikalisch. Ich bin so vermessen zu glauben, sie gefunden zu haben, und wenn Sie erlauben, so möchte ich sie Ihnen hinstellen. Manfred thut zwei Hauptfragen in seinem Leben: die eine, ob es eine Vergessenheit giebt? diese wird verneint; die zweite: ob es ein Wiedersehen giebt? Sie verzeihen, wenn ich hier einige Zeilen von Byron citire; es geschieht wegen der Deutlichkeit.

»Geist der Astarte.

Manfred!

Manfred.

O, sprich weiter!

Ich leb' in diesem Tone — Deiner Stimme!

---

1) D-moll-Trio, in Bülow's Trio-Soirée.

Geist.

Manfred! Dein Erdenleiden endet morgen.
Leb wohl!

Manfred.

Sprich! Werden wir uns wiedersehn?

Geist.

Leb wohl!

Manfred.

Erbarmen! Sag, Du hast mich lieb!

Geist.

Manfred! (Der Geist verschwindet.)«

Ich glaube, dass in den Worten »Lebewohl!« und »Manfred!« nicht die geringste Verneinung liegt, eher eine *Bejahung*, und je mehr ich darüber nachdenke, so scheint mir letzteres immer gewisser. Manfred stirbt auch blos in der Hoffnung sie wieder zu sehen; denn während der vorigen Scenen sucht er nicht im geringsten den Tod, blos dieses letzte sehnsuchtsvolle Wort »Manfred« veranlasst ihn zu diesem schnellen Schritt. Ich glaube, in eben diesen Worten, geliebter Herr Doktor, liegt die Lösung; es ist möglich und sogar gewiss, dass ich mich irre, aber erst wünschte ich doch Ihre Meinung zu hören, die mich auf jeden Fall auf den rechten Weg führt. Ich endige und bitte Sie nochmals um Verzeihung, Sie so lange gelangweilt zu haben. Alle Berliner Zukunftsmusiker, Weitzmann und Schreiber [?] (mit dem ich keinen Krakehl gehabt habe) an der Spitze, lassen sich Ihnen empfehlen und freuen sich, Sie hoffentlich hier im Frühjahr zu sehen. Hidalgo hat sich noch unterstanden, Ihnen seine Photographie zu schicken, welche Sie die Güte haben möchten freundlichst anzunehmen und sich immer daran zu erinnern, dass Sie niemand so liebt wie

Ihr treuer

Hidalgo aus Weimar.

97. Louis Köhler,

bedeutender Clavierpädagog, geb. 5. Sept. 1820 zu Braunschweig, gest. am 16. Febr. 1886 in Königsberg i. Pr., wo er seit 1847 als Lehrer, Kritiker und Director einer Schule für Clavierspiel und Theorie lebte. Er veröffentlichte zahlreiche Etüdenwerke und Schriften.

Königsberg, d. 4. Febr. 58.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Ich preise den Unfall jenes Brief-Verlustes, denn er hat mir eben die grosse Freude Ihres Briefes gebracht, für dessen mich so lebhaft berührenden Inhalt ich Ihnen den wärmsten Dank sage [1])!

(Was den unbekannten Schreiber des Briefes von hier anbetrifft, so werde ich die Herren Dr. Zander, Pätzold, Tag, L. Schubert, Dumont und Andere fragen — ist alles erfolglos, so mag der Herr noch Einmal an Sie schreiben.)

Ich wünsche und hoffe, Sie zählen *mich nicht* unter Ihre »*Gegner*«, auch nicht in Sachen der *Kunst!* Ich bin ein so weit von dem unmittelbaren Musik-Verkehr Verschlagener, dass Sie eine freundliche Nachsicht mit mir haben müssen, wenn ich mit meinem Verständnisse hinter Ihrem furchtbar raschen Geisteszuge *für einige Momente* zurückbleibe. Ich stehe und kämpfe für das einzig fördernde *Princip*, welches sich in Ihrem Schaffen verkörpert: für die Gedankenfreiheit, die sich selber in jedem Schaffensmomente eine neue Form schafft. Aber es ist das Concrete, das Individuell-Eigene in der Ausdrucks-Vehemenz Ihrer neuen Tonsprache, das ich *noch nicht* habe bewältigen können, weil ich es nur schattenhaft in der Klaviersilhouette und Partiturenlesung geniessen, nicht in lebendiger Orchesterleibhaftigkeit habe erschauen können. Wenn dies geschehen sein wird, *dann* erst werde ich selber wissen: wie ich mit Ihren Werken und meiner Meinung stehe. Ihnen kann das, bei einem Musiker wie ich, ganz einerlei sein, mir ist es im hohen Grade wichtig: denn meine Fortentwickelung begreift sich darin.

---

1) Vorliegender Brief antwortet auf Nr. 195 der Liszt-Briefe I.

So stehe ich denn mit einer Art ängstlichen Anstaunung Ihrer Geistesthaten, die in *jedem* Falle das *Aller*bedeutendste sind, was jetzt geboten wurde: Sie schaffen und leiden für Viele, indem Sie vollbringen, was Viele kaum zu versuchen wagen würden und doch (wenn auch auf untergeordneter Begabungsstufe) wohl gern zu versuchen lüstern wären. Sie lassen *alle* Zügel schiessen, sehen über *jede* Rücksicht hinweg; das ist bei Ihrer so ganz ausserordentlichen Phantasie 1000 Mal mehr, als wenn z. B. ein Geist wie Schumann dahin saust und sich absolut frei giebt.

Wer weiss, ob Sie mich nicht unter günstigen Verhältnissen einmal nach einiger Zeit nahe bei sich sehen — ich meine nur mein Verständniss Ihrer Dichtungen. Es muss (so denke ich) doch einmal zu einer Ruhe kommen, wo wir Nachzügler einbringen, was wir versäumten.

Wenn Sie die grosse Liebenswürdigkeit haben, mir Faust und Dante später zu senden, so danke ich's Ihnen mit freudigem Herzen: stark ergreifen und in jeder Hinsicht bereichern wird mich's gewiss, und bin ich dazu reif, einmal für Ihre vehemente Neun die Feder anzusetzen: so hoffe ich, manchen Ihrer wirklich allzu scheuslichen Critikaster aus dem Sattel zu heben; denn so, wie diese, würde ich nicht zu Ihrer Musik stehen, wäre sie auch millionenmal schwerer!

Mit der aufrichtigsten Liebe Ihr

L. Köhler.

Ein Brief von Ihnen nach Philadelphia an die »*Deutsche Musikzeitung*« ist verloren gegangen, als er Herrn Ph. Rohr von dort nach Minnesota nachgesendet wurde.

98. Carl Tausig.

[Berlin, Mitte Februar 1858.]

Geliebter und verehrter Meister,

Sie haben mir erlaubt Ihnen zu schreiben, und ich bin so unbescheiden, gleich von Ihrer Güte Gebrauch zu machen.

Ich kann Ihnen nicht genug dankbar sein für die Freundlichkeit, mir so bald zu antworten, weil ich nicht erwartete, dass Sie so viel Zeit hätten an Ihren Hidalgo zu schreiben. Das Gute, was Sie alles für mich in Weimar immer und jetzt gethan haben, kann ich nicht aussprechen, doch hoffe ich vielleicht schon diesen Winter etwas von meiner Schuld abtragen zu können. Jetzt kann ich nur leider mit leeren Danksagungen meine Briefe anfüllen.

Ich habe hier das Berwald'sche Trio producirt, was einen ansehnlichen Skandal nach sich zog; alle Kritiker, Rellstab oben an, beehren es mit dem Namen der »furchtbarsten Zukunftsmusik«, und Sie können sich denken, was dieselben weiter sagen. Weitzmann dagegen, der jetzt wahrhaftig im vollsten Sinne des Wortes »*fanatisch*« gesinnt ist, schwärmt für dasselbe. Ich habe zum ersten Male diese Gattung von Musik gespielt, und ich glaube, mich nicht schlecht aus der Affaire gezogen zu haben. Ich stand im vollsten Einklange mit den fremden Künstlern, oder wenigstens mit ihrer fremden Spielart und spielte dabei meine Partie sehr discret ab, was mir auch die Kreuzzeitung gütigst zugesteht. Laub, der aus Kopenhagen zurückgekehrt, lässt sich Ihnen, Herr Doctor, empfehlen und hat eine Bitte an Sie, welche ich Ihnen vorbringen werde, weil er sich scheut, Sie mit seinen Briefen zu belästigen. Er hat nämlich den grossen Wunsch, Sie auf unserer Reise nach Wien[1]) zu begleiten und in Ihren Concerten mitzuspielen; er möchte aber auch dann einige Concerte allein und mit mir dort geben; er frägt Sie nun um Ihre gütige Meinung in dieser Sache. Es wäre dies eine Geige mehr und was für eine! denn er spielt jetzt ganz enorm, und ich glaube, dass er Ihre symphonischen Dichtungen besser als die Prager und Wiener Musik-Zöpfe begreifen und spielen wird. Auch ich habe einen Wunsch, aber verzeihen Sie ihn mir; nämlich ich möchte gerne, statt des Scherzo und Marsch, lieber die Fantasie über die Ruinen von Athen spielen; sie scheint mir mehr in das Programm

---

1) Im März 1858.

zu passen und ist nicht so riskant für die bekittlten [1]) Prager wie das erstere. Doch ist das nur eine vorgefasste Meinung, die ich übrigens schon jetzt bereue, Ihnen geschrieben zu haben. — Ich habe Varnhagen von Ense besucht, welcher sich Ihnen vielmals empfehlen lässt. Er giebt heute für mich (Frau von Bülow sagt es wenigstens) einen Café, wie man es hier zu nennen pflegt. Die Adresse meiner Mutter hat Hans von Bülow an die Frau Fürstin geschickt, die ich noch um Verzeihung bitten muss, einen so langen und langweiligen Brief geschickt zu haben. —

Ich unterstehe mich Ihnen hiermit 25 Prinçados zu schicken, die ich Sie bitte, zu kosten. Sie sind vortrefflich, enorm stark, und ich glaube nicht, dass Sie von derselben Sorte welche gehabt haben. Wenn sie Ihnen schmecken, geliebter Herr Doktor, so werde ich Ihr Hof-Cigarretteur in Berlin sein. — Bülow, der sich Ihnen vielmals empfehlen lässt, und ich machen oft grauenhaften musikalischen Skandal, der allen Berlinern das Haar auf dem Kopfe sträuben lässt. Nächstens spielen wir öffentlich die Tannhäuser-Ouverture zusammen auf zwei Klavieren [2]). Man soll es bis Weimar hören.



Ihr Sie liebender Hidalgo.

---

1) Kittl (1809—1868) Director des Prager Conservatoriums.

2) Dies geschah in Tausig's zweitem Berliner Concert am 25. Februar.

99. Carl Krebs,

geb. 16. Jan. 1804 in Nürnberg, gest. am 16. Mai 1880 in Dresden, wo er 1850—1872 Hofcapellmeister war.

Hochgeehrter Künstler, Doctor und Freund!

Ich erlaube mir Sie mit einer Bitte zu belästigen. Meine Oper, welche im vorigen Monat hier gegeben wurde, hat eine sehr günstige Aufnahme gefunden und wurde bereits sechsmal wiederholt. Halten Sie es für keine zu grosse Anmassung, wenn ich mir einbilde, dass auch Sie mit dem Werke zufrieden sein werden, wenigstens enthält die Musik keinen *Zopf*.

Mein Wunsch und Bitte geht nun dahin, dass Sie die Oper »Agnes« in Weimar geben möchten. Wie sehr Sie mich dadurch erfreuen würden, bedarf wohl keiner Beschreibung.

Das Werk lässt sich leicht ohne Kosten brillant ausstatten; die Partien der Sänger sind brillant und dankbar. Zwei Hauptrollen würden durch das treffliche Künstlerpaar *Milde* herrlich vertreten sein, und auch gewiss ein Tenor für den Helden *Albrecht* sich dort befinden.

Ich lege einen Zettel bei, damit Sie das Personal absehen können. — Nun lege ich meine Bitte nochmals an Ihr Herz und bin im voraus überzeugt, dass Sie derselben eine gütige Berücksichtigung nicht versagen werden.

Auch die Handlung ist spannend, hat etwas Volksthümliches und schreitet rasch fort.

Meine Frau und Familie lassen Ihnen die herzlichsten Grüsse senden.

Ihrem freundlichen Andenken empfiehlt sich bestens Ihr hochachtungsvoll ergebener

C. Krebs.

Dresden, d. 27. Febr.
1858.

100. Pauline Viardot-Garcia,

geb. 18. Juli 1821 in Paris, 1841 mit L. Viardot vermählt, eine der genialsten Gesangskünstlerinnen und Darstellerinnen des 19. Jahrhunderts, auch treffliche Clavierspielerin (Schülerin Liszt's), Componistin und Lehrerin. Sie creirte die Fides, die Sappho u. a. und lebt in Paris.

Je ne vous appellerai pas Monsieur comme vous m'appelez *Madame*, je ne répondrai pas poliment et cérémonieusement à votre lettre si polie et si cérémonieuse. Je veux avant tout vous gronder bien fort de vous être si peu souvenu que vous écriviez à une ancienne élève, à une ancienne amie, dont l'affection égale l'admiration (et c'est beaucoup dire). Vous m'avez débité un chapelet de belles phrases, qui m'ont fait de la peine venant de vous, au lieu d'écrire tout simplement: »Chère Pauline, si vous le pouvez, venez me voir à Weymar — cela me fera plaisir, et à vous aussi.« J'aurais été bien joyeuse, tandis que je n'ai été que *flattée*, ce qui est triste, et triste, ce qui est désagréable. Tant pis pour vous si vous n'avez pas de mémoire. Quant à moi, mon cœur en est richement doué, et si parfois il me fait éprouver des mécomptes ou des peines, comme dans ce moment, il me procure les plus douces joies de ma vie, celle d'aimer mes amis et celle de m'en savoir aimée. Maintenant que je me suis un peu *sfogata*, laissez-moi vous remercier, cher Liszt, de votre bonne invitation; *si*, à la fin de mon engagement, je puis disposer de deux jours, je vous les consacrerai entièrement. En attendant, veuillez remercier S. A. I. Mme la G^de^ Duchesse du souvenir qu'elle a bien voulu conserver de moi (sa mémoire devrait faire rougir la vôtre, ingrat que vous êtes) et lui dire que je serais heureuse de retrouver la même bienveillance qu'elle m'a témoignée lors de mon premier passage par Weymar.

Mon mari me charge de vous remercier de l'offre aimable que vous lui faites dans votre lettre. Moi, je vous serre la main bien fort, moitié fâchée, moitié affectueusement. Je

crois même qu'*au fond du cœur* je ne vous en veux plus, et que même je vous aime beaucoup.

Pauline Viardot

Mercredi 10 Avril.
[1858?]

101. Carl Tausig.

[Weimar, erste Maihälfte 1858.]

Verehrter Meister,

Nehmen Sie mir es nicht übel, dass ich so plötzlich die Altenburg verlasse — der heutige Auftritt (wäre er selbst von Ihrer mir Gehorsam und Ehrfurcht auferlegenden Seite gekommen) hätte mich nichtsdestoweniger gekränkt und tief beleidigt, und, ohne alle Sentimentalität, aber doch mit etwas *Ehrgefühl* muss ich Sie, geliebter Meister, versichern, dass es mir nicht möglich ist, länger hier, wo man mich immer sonst so gastfrei und gastfreundschaftlich aufgenommen hat, zu bleiben[1]. Wenn auch entfernt, werde ich immer in derselben Anhänglichkeit, Treue, Dankbarkeit und Ergebung für Sie bleiben und werde trachten jede Gelegenheit zu benutzen, die mir erlauben wird, Sie wiederzusehen und wieder umarmen zu können. Kurz oder lang, einmal treffe ich Sie wieder, also kann ich auch *hoffen* und wieder frisch und froh in die Zukunft hineinblicken.

Ich gehe nach Pesth und werde sehen, ob ich etwas Glück haben werde. Haben Sie noch einen Augenblick Zeit mir einige Zeilen für Pesth nachzuschicken, so bin ich Ihnen

1) Durch Ungebührlichkeiten, die sich der jugendliche Hausgenosse herausnahm, zog er sich die Ungnade der Fürstin Wittgenstein zu, und die Gastfreundschaft der Altenburg wurde ihm gekündigt. Später wurde der durch Liszt so bevorzugte geniale Schüler wieder zu Gnaden aufgenommen.

sehr dankbar. Sollten Sie aber daran durch zu viel Beschäftigung für den Augenblick verhindert sein, so werde ich sehen, dass ich auch so durchkomme.

Bleiben Sie mir etwas gut gesinnt und sehen diesen meinen letzten Schritt nicht für zu jugendlich an.

In grösster Liebe und Ergebung Ihr

Carl Tausig.

102. Salomon Mosenthal.

Hier haben Sie, mein verehrter Freund, den fertigen Janko. Möge er Sie begeistern wie mich. Dann lassen Sie vielleicht das Buch nicht kalt werden, erfassen es mit der ganzen gewaltigen Schwungkraft Ihres Genius, und es reift bald an das Licht. Ich wenigstens habe erprobt, dass diesen Stoff anfangen ihn auch vollenden heisst; ich war keines anderen Gedankens mächtig, bis mein armer Csikos seinem Fatum verfallen war. Ich denke, Beck darf zufrieden sein; seinem Gedicht ist durch mich kein Unrecht geschehen.

Nun sende ich es Ihnen mit tausend Grüssen und Wünschen und bin begierig Ihr liebes Urtheil zu vernehmen. Ich bitte, Ihre gütige Antwort an das Cultus-Ministerium zu adressiren.

Ihr sehr gnädiger Grossherzog hat in einer Viertelstunde freundlicher Unterhaltung, zu der er mich einlud, mit grossem Interesse gehört, dass wir 2 eine geistige Compagnie-Arbeit im Plane haben. Er benützt jede Gelegenheit, sich über seinen Liszt mit Herzlichkeit zu äussern. Herr von Villers, mit dem ich in neuester Zeit öfter zusammentraf, weil er im Namen des Königs von Sachsen mir den Albrechtsorden übergab, wünschte das Buch unserer Oper zu lesen. Ich weiss nicht, ob Ihnen, dem nunmehrigen Eigenthümer dieses Werkchens, eine so verfrühte Mittheilung genehm ist. Wünschen Sie es, so theile ich ihm mein Brouillon mit.

Gott behüte Sie, lieber verehrter Freund. Mögen alle 9 Musen und alle 3 Grazien mein Büchlein nach der Musenstadt und dem Lieblingsasyl der Charis begleiten!

Von Herzen Ihr Mosenthal.

d. 15/5 58.

103. Carl Tausig.

[Zürich, Mai oder Juni 1858.]

Mein geliebter und verehrter Meister,

Ich habe die ganze Zeit, seit ich in Zürich angekommen bin, geschwiegen, um Ihnen mein Leid nicht zu klagen, welches darin besteht, mich so weit von Ihnen zu sehen. Dies ist mir manchmal ganz unerträglich, und ich weiss nicht, wie meine Sehnsucht zu bekämpfen, ausser wenn ich an den September denke, welcher mich wieder glücklich machen wird. Und wie sehr dürste ich nicht nach einer neuen symphonischen Dichtung von Ihnen! Neues, eine Hamlet-Partitur wäre für mich in diesem öden Sommer die schönste Labung. Doch vielleicht bescheeren *Sie* und der liebe Gott mir einmal einen Klavierauszug oder etwas Ähnliches.

. —. Ich sehe Wagner jeden Tag und ich spiele ihm jeden Abend Liszt'sche Compositionen auf seinem Erard vor[1]). Ich habe auch Hoffnung, ihn zu einem eingefleischten Lisztianer zu machen; denn er ist es mir noch nicht genug. Meine Klavierauszüge haben, wie es scheint, ihm nicht missfallen, und ich mache ihm jetzt einen von dem *Siegfried*. Der zweite Act vom *Tristan* wird wirklich prachtvoll. —

Was mich anbetrifft, so habe ich über nichts zu klagen als über den Mangel eines Klaviers, was mir sehr unangenehm ist; denn Hüni hatte keinen Flügel, und ich musste mich mit einem tafelförmigen begnügen; doch weiss ich nicht, ob ich damit den Sommer ausreichen kann. Der *Manfred* ist weiter vorgeschritten, als ich es kaum hoffte; ich habe schon einige 60 Seiten Partitur geschrieben und ich denke ihn in drei Wochen fertig zu haben. Wenn Sie es erlauben, so werde ich mir die Freiheit nehmen, ihn alsdann Ihnen zu überschicken. — Die Herwegh's haben mich sehr liebens-

---

1) »Da sende ich Dir einen *Wunder-Kerl*, liebster Richard. Nimm ihn freundlich auf .... und nimm Dich seiner fürsorglich an.« So hatte Liszt am 18. Mai seinen Liebling an Wagner empfohlen.

würdig aufgenommen, was ich nur Ihrer Empfehlung schuldig bin.

Vielleicht wird es Sie interessiren, geehrter Herr Doktor, zu erfahren, dass Wagner eine Aufforderung, die Frau Grossherzogin von Weimar, welche eben in Luzern weilt, zu besuchen, erhalten hat, und dass er nächste Woche dahin gehen will. Wille[1]), Semper[2]) und Moleschott[3]) lassen sich Ihnen vielmals empfehlen und hoffen alle auf Ihre Anwesenheit in Zürich im September.

Ich habe noch eine kleine Bitte an Sie, nämlich, ob Sie die Güte haben wollten, der kleinen Tegernström[4]) mitzutheilen, dass ich das Trio von Berwald Wagner vorgespielt habe, und dass es ihm wirklich äusserst gefallen hat. Ich denke, es wird ihr das Freude verursachen. — Wenn Sie etwas zu copiren oder arrangiren hätten, so möchte ich Sie ja inständigst bitten, mir doch etwas davon zukommen zu lassen, da ich nicht so ganz von Ihnen und Weimar vergessen sein möchte. In der Hoffnung, dass Sie diesen meinen letzten Wunsch erhören werden, verbleibe ich Ihr Sie unendlich liebender und verehrender

Carl Tausig.

104. Emile Ollivier.

[Frühsommer 1858.]

Mon cher beau-père,

En lisant ces jours-ci un travail d'Ozanam[5]) sur un divin petit livre italien qu'on appelle *I fioretti di S. Francesco*, j'ai vu ceci qui me paraît avoir de l'importance pour vous. Le Stabat mater a été fait par un franciscain du 14e s., Jacopone da Todi. Ce même frère avait composé comme pendant du Stabat mater dolorosa, le Stabat mater speciosa (gracieuse).

1) Schriftsteller, Freund Wagner's, der bei Zürich lebte.
2) Der grosse Architect.
3) Der berühmte Physiolog, damals Professor in Zürich.
4) Schülerin Liszt's.
5) Angesehener französischer Schriftsteller (1813—1853).

Cette prose inconnue est aussi belle que l'autre. Ozanam la reproduit pour la première fois. Je vous l'envoie. Il me semble qu'il y a pour votre génie musical un admirable sujet à populariser, et tout un poëme merveilleux à créer[1].

Je n'ai pu encore saisir Méry. Il me prend probablement pour un créancier. Je ne le perds pas de vue, et dès que je pourrai savoir où il est, je lui demanderai son œuvre.

Je travaille toujours beaucoup et je vous écris à la hâte. Laissez-moi cependant vous dire combien je me suis associé à vos derniers triomphes. Quand nous verrons-nous à Paris? Vous savez que vous avez chez nous une cellule, on peut à peine s'y remuer: mais quand on ouvre la fenêtre, on voit de beaux arbres.

Blandine se porte bien, et me rend très heureux. Elle acquiert chaque jour une nouvelle connaissance et un nouveau charme. En ce moment-ci ses journées se passent à donner l'assaut à votre Don Juan, et à expliquer les dialogues de Lucien. Elle vous aime de tout son cœur, et elle vous embrasse avec moi.

Emile O.

Mes amitiés bien chaleureuses à la Princesse et à Mlle Marie.

105. Wilhelm von Kaulbach,

einer unserer grössten, geist- und phantasiereichsten Maler, geb. 15. Oct. 1805 zu Arolsen, gest. 1874 in München, woselbst er, seit 1849 Director der Academie, ebenso wie in Berlin seine berühmten monumentalen Arbeiten ausführte. Mit Liszt seit 1843 befreundet, porträtirte er ihn Anfang der fünfziger Jahre in meisterhafter Weise.

[München, Sommer 1858.]

Mein theurer und hochverehrter Freund.

Vorerst herzlichen Dank für Deinen freundschaftlichen Brief. Ohne Aufschub würde ich den angenehmsten Weg der Beantwortung eingeschlagen haben, indem ich sogleich nach

1) Im »Christus« hat Liszt beide Stabat componirt.

Weimar abgereist wäre, hätten dies die leidigen Geschäfte der Ausstellung mir eben erlaubt. Immer neu entstehende Hindernisse und Krankheiten in der Familie verschoben meine Abreise bis heute, wo eine Änderung meines Planes baldmöglichst zu reisen, eingetreten ist. Der König von Preussen lässt mich nämlich (durch Stüler) auffordern die Skizze zum 6ten Museumsbilde zu entwerfen, welche er in kürzester Zeit zu sehen wünscht. Da ich dieser Aufforderung wohl unter allen Umständen zu folgen und persönlich auf dem Landsitze des Königs zu erscheinen genöthigt bin, so muss ich, mein hochverehrter Freund, leider darauf verzichten noch in diesem Monat mit Euch die schönen und dankbaren Pläne in Gang zu bringen. Im August jedoch, wo ich ohnedies nach Berlin muss, hoffe ich bei einem mehrtägigen Aufenthalt im freundlichen Weimar persönlich mit S. k. Hoheit die Ausführung des wahrhaft deutschen Werks, die Ausschmückung des Lutherzimmers zu besprechen. Ich bitte Dich, S. k. Hoheit meine gehorsamste Bereitwilligkeit für Ausführung jedes seiner Wünsche zu versichern.

Dein origineller und geistreicher Gedanke, die musikalische und dichterische Gestaltung der historischen Bilder im Berliner Museum hat mich lebhaft ergriffen und beschäftigt[1]). Sehr verlangt mich von Dir und Freund Dingelstedt die Ideen über dessen Ausführung zu hören. Die Darstellung dieser gewaltigen Gegenstände in poetisch-musikalischer Form muss ein harmonisches abgerundetes und sich gegenseitig ergänzendes Werk bilden. Das soll klingen und leuchten durch alle Lande! —

Ich eile also nach Weimar, sobald meine hiesige Beschäftigung mich frei lässt. —

Über die grossen Vorbereitungen zu den im September stattfindenden Festen der deutschen Kunst und des Geburtsjahrs unserer Stadt München wirst Du wohl schon gehört haben, dass sie solche Kunstgenüsse bietet, um die An-

---

1) Bis auf die damals schon ausgeführte symphonische Dichtung »Die Hunnenschlacht«, kam der Plan nicht zur Verwirklichung

strengung einer Reise mehr als hinreichend zu belohnen. Ich lebe der Hoffnung, dass sowohl Du, theurer Freund, als auch die Frau Fürstin alsdann unsere Stadt mit Besuch erfreuen und beehren werden. —

Mit den herzlichsten Empfehlungen an die Frau Fürstin, der wahrhaft begeisterten Kunstfreundin, und deren liebenswürdigsten Prinzessin Tochter von mir und meinem ganzen Hause bleibe ich in unwandelbarster Verehrung und Freundschaft Dein getreuer

W Kaulbach

106. Ernst Rietschel.

Bad Ems, d. 3. Juli 1858.

Verehrter Freund!

Durch meine Ernennung zum Ritter des Ordens pour le mérite, wobei auch Sie wohlwollend mitgewirkt haben, wie ich aus der Gemeinsamkeit der Stimmen, die mir Herr von Humboldt meldete, schliessen darf, bin ich nun in dem Falle, selbst mitwählen zu müssen, und da mir diese Angelegenheit eine so überaus ernste und würdige ist, so erlauben Sie für den eventuellen Fall, mich mit einer Anfrage an Sie zu wenden.

Wie mir Schnorr schrieb, ist die Aufforderung ergangen, eine der vakanten Stellen zu besetzen, und diesmal durch einen Architekten. (Diese Kunst ist noch nicht in der Reihe der Ritter vertreten.) Ich selbst erwarte die Aufforderung nun stündlich, die jedenfalls an mich nach Dresden adressirt war.

Da es nicht nur erlaubt, sondern wünschenswerth ist, dass sich Mitglieder über eine so wichtige Wahl verständigen, so schrieb mir in diesem Sinne Schnorr, dass, obwohl er sich nicht anmasse, die Bedeutung sämmtlicher jetzt lebenden Architekten Deutschlands vollkommen richtig zu würdigen, doch seit

Schinkels Tod und seit Sempers Ausscheiden aus dem Gebiete der Wählbaren kein deutscher Architekt bedeutender sein dürfte, als Leo von Klenze[1]).

Hätte mir Schnorr seine Meinung nicht mitgetheilt, so hätte ich doch ohne jeden Zweifel nur Klenze nennen können, und als ich das hier empfangene Zeugniss der Ritter einsah, war ich erstaunt, seinen Namen vergeblich zu suchen, und als ich ihm auf meiner Reise jetzt in Heidelberg begegnete, kam mir sogleich der Gedanke, dass an ihm eine Unterlassung nachzuholen wünschenswerthe Pflicht sein müsse.

Klenzes Werke sind von dem Geiste reiner, edler Kunstform durchdrungen, und wo er gefehlt hat, hat er eben nicht mehr gefehlt, als jeder Andere. Seine Einwirkung ist bedeutend gewesen.

Meine Ansicht ist für Sie eine ganz unmassgebliche; irre ich, so ehre ich auch Ihre abweichende Ansicht, und würde gewichtige Gegengründe gern beachten.

Schnorr glaubt überzeugt zu sein, dass auch Cornelius und Kaulbach dafür sein werden, und es wäre schön, wenn eine gleiche Überzeugung eine compakte Mehrzahl zusammendrängte, woran wohl auch nicht zu zweifeln ist.

Noch denke ich 8 Tage in Ems zu bleiben, dann 8—14 Tage mich still wo niederzulassen, der Nachkur ihre Wirkung zu sichern. In Weimar war ich 2 Stunden, konnte also nicht wagen die gastliche Altenburg zu besuchen.

Der Frau Fürstin und Prinzessin Marie meine unterthänige Empfehlung.

Ich wünschte, Sie sähen jetzt meinen Weber. Von keiner Figur hielt ich so viel, dass sie mir gelungen sei; wenn ich mich nur gerade da nicht irre.

Behalten Sie in gutem Andenken

Ihren Sie verehrenden

E. Rietschel.

---

1) Seit 1815 Hofarchitect in München († 1864), der die meisten grossen Bauten daselbst unter Ludwig I. schuf.

107. Carl Tausig.

[Zürich, Juli 1858.]

Geehrter Herr Doktor,

Ihr letzter gütiger doch etwas strenger Brief hatte mich dermassen eingeschüchtert, dass ich es nicht wagte, Sie so bald mit einem neuen Schreiben zu belästigen, um Ihren Unmuth nicht mehr auf mich zu beschwören. Sie haben mir nicht erlaubt mich bei Ihnen zu entschuldigen; ich werde es auch nicht thun, denn qui s'excuse, s'accuse, und ich sehe jetzt deutlich ein, dass mir nichts übrig bleibt, als Sie ganz unendlich zu lieben und es der Zeit anheimzulassen zu beweisen, wie wenig die Beschuldigung der Unaufrichtigkeit gegen Sie und der Undankbarkeit gegen Hans begründet sei. Zwar fürchte ich sehr, dass ich Ihnen durch alle diese Vorfälle entfremdet worden bin, doch kann ich nicht denken, dass Sie ganz unbedingt allen diesen Verleumdungen Glauben geschenkt haben, und auch nicht etwas von der Ehrlichkeit und Wahrheit meiner Gesinnungen hoffen. Ich bitte Sie daher, geliebter Herr Doktor, mich nicht des Sonnenscheins Ihrer Güte und Huld mehr entbehren zu lassen, sondern mich wie früher in die Rechte Ihres Sie so sehr verehrenden Hidalgos einzuseten. —

Zürich scheint sich für einen Congress Liszt'scher Schüler vorzubereiten, denn auch Klindworth gesellt sich dieser Tage zu Bülows, welche hier jüngst angekommen sind. Der kleine Ratzenberger[1]) verweilte hier ein paar Tage und gab uns erfreuliche Nachrichten von Weimar.

Sie haben mir, als ich von Weimar fortreiste, erlaubt, Sie manchmal um Ihren gütigen Rath anzusprechen; verzeihen Sie mir daher, wenn ich es jetzt missbrauche.

Ich hatte die Idee nach Paris zu gehen, doch sollte dieses nicht vor dem Monate Januar stattfinden. Bis dahin habe ich vom Oktober an eine kleine Zukunftsreise durch Norddeutschland vor. Ich würde alsdann [Dresden, Hannover,

---

1) Schwarzburg-Sondershausenscher Hofpianist (1840—1879).

Bremen berühren; jedoch müsste das mit einem einmaligen Spiele in Leipzig eingeleitet werden, um mich den Leuten wieder in das Gedächtniss zurückzurufen. Muss ich nun selbst nach Leipzig schreiben, oder auf welche Art kann ich mich von dort aus auffordern lassen?[1]) — Für Paris habe ich mir die Tarantelle aus der Stummen und den Tscherkessenmarsch von Ihnen einstudirt.

Auch will ich mir erlauben, Ihnen noch diese Woche den Manfred zu schicken und Sie zu bitten, ja nachsichtig mit einer solchen Jugendsünde zu verfahren. Vielleicht könnte Ihnen aber dies Werk doch beweisen, wie hoch meine Verehrung für Sie ist, und wie viel ich aus Ihren Werken gesogen und gelernt habe.

Nehmen Sie es denn hin für ein Zeichen meiner Liebe und Aufrichtigkeit und seien Sie nicht mehr böse

Ihrem in aller Ehrfurcht verbleibenden

Carl Tausig.

108. Derselbe.

[Zürich, Juli 1858.]

Verehrter und geliebter Herr Doktor,

Ich nehme mir die Freiheit Sie erst zu fragen, ob Sie jetzt bei Ihrer grossen Beschäftigung noch etwas Zeit übrig behalten zwei neue Klavierauszüge von symphonischen Dichtungen durchzusehen? Ich würde mir alsdann erlauben, Ihnen die *Ideale* und die *Hungaria* zu übersenden. Die ersteren habe ich ziemlich umgearbeitet und die letztere ganz neu gesetzt. Ich glaube, Sie werden in beiden keine Spuren von Nachlässigkeit im Schreiben mehr bemerken. — Es bliebe mir dann nur noch die Bergsymphonie und der Orpheus zu bearbeiten, denn der Prometheus ist fertig; und ich muthmasse, dass wenn diese Klavierauszüge bei Breitkopf gestochen werden sollen, es ihm vielleicht etwas zu viel werden würde

1) Erst im Winter 1867—1868 spielte Tausig im Leipziger Gewandhaus.

elf grosse Stücke zu drucken; daher meine ich, würde eine Auswahl (Bergsymphonie, Prometheus, Orpheus, Hungaria, Ideale) ihm besser conveniren. Haben Sie doch vom Beethoven auch blos vier Stück gemacht; und ist auch meine Arbeit eine ungenügende und eine unbedeutende, so würden trotzdem diese symphonischen Dichtungen ein würdiges Pendant zu den Beethoven'schen abgeben.

Mein Vater lässt mich nun sitzen, und ich stecke hier im schönen Zürich in der Patsche. Der gute Mann behauptet keine Mittel für meine Unterhaltung mehr zu haben; ich will es ihm glauben, auch nehme ich es ihm nicht übel, aber warum hat er es auch auf sich genommen, ein solches Monstrum, wie mich, welches den »*Profitche*« nicht begreift, zu zeugen? Er verweist mich auf meine Mutter, und da komme ich aus dem Regen in die Traufe. Nun sitze ich hier gerade wie Mime in den Nibelungen. Zwar habe ich die Absicht aufgegeben, von meinen Renten zu leben, doch keineswegs die, zu existiren, und ich werde mich daher ernstlich bemühen, auf irgend eine Art mir den Unterhalt zu schaffen, trotzdem dass sich mir nichts darbietet.

Ist der *Dante* erschienen, geehrter Herr Doktor? Es würde mir das eine grosse Freude bereiten, denn ich könnte mir ihn leicht durch Hug's verschaffen. Ich habe grosses Bedürfniss nach echt klassischer Musik und bis ich nicht wieder eine neue Partitur von Ihnen vor mir sehe, bekomme ich nicht meine Herzensruhe. Ich wage Sie nicht um Antwort zu bitten, doch würden ein paar Zeilen mich jetzt sehr glücklich machen.

In grösster Ergebung und Verehrung Ihr Sie liebender

Carl Tausig.

109. Derselbe.

[Zürich, August 1858.]

Verehrter Herr Doktor,

Ich hatte mich auf eine strenge, doch nicht auf eine wirklich niederschmetternde Rüge in Hinsicht meiner Partitur vorbereitet. Freilich sehe ich jetzt deutlich ein, dass die Vor-

würfe, die Sie mir gemacht haben, wohlverdient sind; aber eben desto mehr schmerzen sie mich, und ich hätte vielleicht etwas mehr entschuldigende Milde erwartet. Der *Manfred*, wie ich ihn componirt habe, war durchaus der Ausdruck meiner künstlerischen Auffassung und Empfindung und war durch nichts Anderes, z. B. durch die Dissonanzsucht eines jungen Zukunftsmusikers — denn freilich danach sieht eben meine Composition sehr aus — beeinflusst. Daraufhin, glaube ich, hätte diese bewusstlos begangene Sünde an der Kunst — auf jeden Fall unschuldiger als Altschul's [1]) Quintenstück oder Viole's [2]) Sonate — eine sanftere Kritik verdient. Ich weiss nicht, auf welche Weise ich Ihnen nun, geliebter Herr Doktor, für Ihre Allgüte, sich so genau mit meinem unwürdigen Werke befasst zu haben, danken soll; doch hoffe ich, Ihnen späterhin einmal bezeigen zu dürfen, welch' fruchtbaren Boden die Lektionen, die Sie mir da gegeben, gefunden haben. —

Klindworth, welcher anfangs die Absicht hatte, Sie hier bis zum September zu erwarten, wird sie wahrscheinlich nicht zur Ausführung bringen, indem ja Ihre vorgenommene Reise nach der Schweiz wohl durch Wagners Abgang aufgehoben wird, und hat mich daher dringend gebeten, ihn tausendmal Ihnen zu empfehlen. Ich habe Carl Ritter [3]), welcher hier Bülow besucht hat, zum Lisztianer wiedergeboren. Wir nahmen den *Faust* durch, welcher ihm gefallen musste; und ich gab ihm noch mein Exemplar der *Bergsymphonie* mit, und die soll ihn Mores und Bescheidenheit gegen grosse Männer lehren. Ich werde nächste Zeit durch Wagners Abreise [4]) mich sehr verlassen in Zürich fühlen und ich weiss daher nicht, ob ich noch bis zum Winter hier bleiben soll. Zum Componiren werde ich dies Jahr doch nicht mehr kommen, trotzdem dass ich sehr gerne den »Rivalin und Blancheflour« — Episode aus dem Tristan und Isolde von Gottfried von Strassburg — anfangen möchte. Vielleicht werden Sie mir erlauben, in

---

1) u. 2) Schüler Liszt's.

3) Musiker, Freund Wagner's und Bülow's, Bruder des Componisten Alexander Ritter.

4) Nach Venedig.

meinem nächsten Briefe Sie mit dem Plane dieser Composition zu belästigen und Sie alsdann zu bitten, mir Ihr gütiges Urtheil darüber abzugeben. Für diesmal wage ich es nicht mehr, Sie mit den Lamentationen eines armen vernachlässigten Hidalgo zu stören, und verbleibe daher in aller grösster Verehrung und Ergebenheit Ihr Sie liebender

Carl Tausig.

110. Derselbe.

[Genf, Anfang Sept. 1858.]

Geliebter Herr Doktor,

Vor allem habe ich Ihnen für die schöne Künstler-Partitur zu danken. Sie hat mir eine grosse Freude bereitet, und ich hatte diese doch eigentlich gar nicht verdient; denn mein aufsässiges Hidalgowesen in Hinsicht Ihrer nur zu gerechten Rüge des *Manfred* hätte vielleicht eine noch *strengere* erheischt.

Ich weiss nicht ob Sie meinen letzten Brief, worin ich mir erlaubte, Sie wegen der Symphonischen Dichtungen zu befragen, erhalten haben; daher erlaube ich mir noch in dieser Angelegenheit zuzufügen, dass ich ausser der *Hungaria* endlich auch die *Bergsymphonie* fertig gebracht habe. Ich kann wirklich »endlich« sagen, weil ich mich seit einem Jahre tagtäglich mit ihrem Arrangement befasst habe und es jetzt wirklich zu Stande gebracht habe, und dieselbe meine beste Arbeit geworden ist. Ich habe nur noch den *Orpheus*, und dann »Wehe« Breitkopf! —

Meine Verhältnisse hatten sich in Zürich dermassen gestaltet — mein Vater konnte mir keine Unterstützung mehr schicken — dass ich sehr in Verlegenheit gekommen wäre, wenn nicht meine Mutter, mit der ich jetzt in Genf verweile, mir Hülfe brachte. Sie hat die Absicht mich vier Monate zu unterhalten; aber nachher —! Ich weiss daher nicht, wie ich nach Paris gehen soll, und wie sich meine Lage vom Januar an macht. Berlin convenirt meiner Mutter, und ich werde gegen den 19ten dort sein. Diese drei letzten Monate

bis December will ich sehr benutzen, um mich vollends für die Campagne 1859 vorzubereiten. Auf jeden Fall komme ich im Oktober nach Weimar, um mir Ihren Rath, ohne den ich nichts unternehme, zu erbitten. Die schönen Zeiten von Aranjuez (Composition) sind vorbei, und ich verlasse die schöne Schweiz sehr ungerne, um nach dem kalten elenden Berlin zu ziehen. Ist mir doch Weimar von der Frau Fürstin verboten! —

. — . Wenn ich Sie bitten dürfte, geliebter Herr Doktor, mich der Frau Fürstin und der Prinzessin Marie zu empfehlen, und der ersteren meine Huldigungen in Hinsicht des Artikels über Elterlein in den »Anregungen« darzubringen, so würde mich das sehr glücklich machen. Ich werde mir erlauben Ihnen gleich von Berlin zu schreiben und die symphonischen Dichtungen zu schicken. Ihrer väterlichen Güte und Freundlichkeit mich empfehlend, verbleibe ich in aller Hochachtung und Ergebung Ihr Sie liebender

Carl Tausig.

111. Henri Wieniawski,

vorzüglicher Violinvirtuose, geb. 10. Juli 1835 in Lublin, war 1860—1872 kais. Kammervirtuos in Petersburg, reiste 1872—1874 in Amerika, lehrte dann kurze Zeit in Brüssel und starb nach vielem Umherreisen am 31. März 1880 in Moskau.

Monsieur et illustre Maître,

Ayant l'intention de me rendre à Dresde aussitôt après le festival de Wiesbaden, je serais très désireux de pouvoir, de passage à Weimar, m'y faire entendre. — Je prends en conséquence la liberté de vous écrire pour vous prier de vouloir bien dire un mot en ma faveur à Monsieur l'Intendant Dingelstedt. —

Quant aux conditions, elles m'importent peu, et je n'ai d'autre ambition, en jouant à Weimar, que celle de vous faire juger de mes progrès. N'osant pas espérer une réponse de

votre part, j'ai prié Lassen de me communiquer la résolution de Mr l'Intendant.

Je signe avec respect et considération

Bruxelles, le 15 7bre 1858. H. Wieniawski

112. Hector Berlioz.

Paris, 28. Sept. 1858.

Cher ami,

J'ai reçu à Bade la lettre que tu avais donnée à Mr Séroff; nous avons un peu causé, lui et moi, sur diverses questions musicales. Il m'a semblé n'avoir pas de préjugés; il appelle les choses par leur nom.

Cette excursion à Bade m'a horriblement fatigué. Pohl a dû t'écrire que nous avons fait onze répétitions. Mais tout a marché à merveille.

Je t'en prie, présente à la Princesse mes excuses les plus humbles, j'aurais dû lui répondre il y a plus de trois mois, et je ne l'ai pas fait. Je n'ai pas pu, à mon grand regret, me rendre à l'invitation contenue dans sa dernière lettre, d'aller, en quittant Bade, passer quelques jours à Weimar. Trop de choses me rappelaient ici. Je suis de la commission nommée par le ministre d'état pour la réforme du diapason. Cela me donne l'occasion de dire à ces messieurs, et à bout portant, quelques bonnes vérités. J'ai fait un long article sur la question; il paraît demain dans le Journal des Débats. Peut-être produira-t-il quelque effet dans les bureaux du ministère.

Je ne fais toujours aucune démarche officielle pour *les Troyens.* L'Empereur m'avait dit de lui porter le livret; il m'a accordé une audience que je croyais devoir être particulière: nous étions quarante-deux. A peine m'a-t-il été possible de lui dire quelques mots. Il avait son air de 25 degrés au-dessous de Zéro; il a pris mon manuscrit, m'as-

surant qu'il le lirait, *s'il pouvait trouver un moment de loisir*, et depuis lors je n'en ai plus entendu parler. Le tour était fait. C'est vieux comme le monde. Je suis sûr que le roi Priam en faisait tout autant.

Il faut prendre patience .... l'Opéra est à la veille d'une catastrophe. Tout va culbuter: répertoire, chanteurs, directeur .... ou je me trompe fort. Il serait trop long de t'expliquer les causes de ce *malheur*. En attendant, j'achève dans mes moments perdus la partition de piano de mes deux derniers actes, et du reste, il ne faut pas parler. Voilà mon compte rendu. Mais que fais-tu à Weimar? que devient le théâtre ducal? Je vois annoncé dans quelques journaux un opéra d'un de tes élèves. Quel est ce jeune homme, dont le nom m'était inconnu?

Wagner, dit-on, va se fixer à Florence; cela se conçoit. Je ne *connais pas* la Suisse, mais *j'aime mieux* l'Italie.

Notre ex-grand ami Schoelcher a publié à Londres un gros livre sur le gros Händel, l'as-tu lu?

Wallace, le Néo-Zélandais, dont l'histoire se trouve à la fin de mes *Soirées de l'orchestre*, est de nouveau revenu des antipodes. Il va visiter Weimar dans quelques mois, et veut que je lui donne une lettre pour toi. Reçois-le sans peur, il ne te mangera pas; il n'a, par exception, et tout Zélandais qu'il soit, aucun goût pour la chair humaine. Il a une très jolie femme, et ils jouent l'un et l'autre fort bien du piano. Je ne connais pas une des partitions de Wallace et ne puis, en conséquence, t'en parler; son opéra de Maritana a eu du succès sur plusieurs scènes d'Angleterre et d'Allemagne et son nom est populaire aux Etats-Unis.

Adieu, cher ami, rappelle-moi au souvenir de nos amis de Weimar Singer, Stör, Cossmann.

Ton dévoué

H. Berlioz.

113. Friedrich Smetana.

Hochverehrter Herr Doctor!

Es ist nun gerade ein Jahr, dass ich die mir ewig unvergesslichen und auf mein Inneres tief und folgenreich einwirkenden Septembertage 1857 bei Ihnen in Weimar verlebt habe. Vor Allem bitte ich meinen innigsten Dank für Ihre freundliche Aufnahme entgegenzunehmen und denselben im tiefsten Respect Ihrer Durchlaucht der Frau Fürstin und der Prinzessin vortragen zu wollen. —

Es hiesse Eulen nach Athen tragen, wollte ich von Neuem beschreiben, welche Gewalt, welchen Eindruck Ihre Musik auf mich gethan, wie ich nicht die Überzeugung — denn die hatte ich seit früherer Zeit schon — sondern die Nothwendigkeit des Fortschrittes der Kunst auf *diese* Weise, wie sie von Ihnen so gross, so wahr gelehrt wird, einsah, und zu meinem Glaubensbekenntnisse gemacht habe. Betrachten Sie mich als einen der eifrigsten Jünger unserer Kunstrichtung, der mit Wort und That für deren heilige Wahrheit einsteht und wirkt. Zur Zeit sind freilich die Mittel, die mir zu Gebote stehen, noch gering, die Verhältnisse, unter denen ich lebe, nicht jene glücklichen, wo man rasch und weitgreifend auf das vorgesteckte Ziel lossteuern kann. Dazu rechne ich besonders die schriftstellerische Feder und das Dirigentenpult. Doch so weit meine geringen Mittel reichen, wirke ich für die Befreiung unserer Kunst aus ihren beengenden Fesseln, in die sie Unverstand, Unvermögen, ja egoistische Zwecke auf immer geknechtet zu haben wähnten. —

Ihre stete freundschaftliche Gewogenheit ermuntert mich, ohne befürchten zu müssen, durch Ihnen fern stehende Interessen Ihre Zeit zu missbrauchen, Einiges über mein Thun und Lassen berichten zu sollen. —

Den Winter 1857—1858 habe ich nur hier in Gothenburg zugebracht, und es gelang mir, einen bedeutenden Schritt vorwärts gethan zu haben in der Vorführung einiger Meisterwerke der Gegenwart, und zwar mit einem Erfolge, den ich kaum erwartet hätte. Ich will nach der Reihenfolge

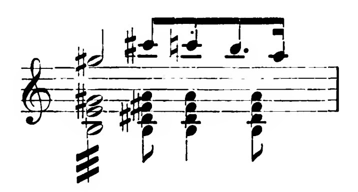
diejenigen Werke anführen, welche die hervorragendsten sind. Im Verein der harmonischen Gesellschaft wurden aufgeführt: Paulus von Mendelssohn, Requiem von Mozart, Paradies und Peri von Schumann, Chöre aus Tannhäuser und aus Lohengrin (öfter wiederholt), nebst vielen kleineren Nummern aus anderen Werken. In meinen Conzerten führte ich die von mir selbst arrangirte Ouverture aus Tannhäuser für 4 Claviere auf und trug mit einer talentvollen Schülerin Ihren Tasso für 2 Claviere vor, den ich in zwei verschiedenen Conzerten vortragen musste. In den Trio-Soiréen führte ich ebenfalls viele Werke der Gegenwart auf, worunter mein Trio so ziemlich reussirte. Es war für mich eine grosse Genugthuung, dass gerade jene Werke am meisten gefielen und auf Verlangen wiederholt wurden, welche der Neuzeit gehören und von mir auf alle Fälle einstudirt werden mussten, nicht ohne manche Besorgnisse, Einwendungen und Hemmnisse der alten oppositionellen Partei. Ich kann sagen, dass nun die Bahn gebrochen, und ich mit freudigem Muthe fortfahren kann, wo ich begann! —

Erlauben Sie mir, hochverehrter Meister, noch zu berichten, was ich auf dem Felde der Composition selbst geleistet. Ich habe die Musik zu Shakespeares Richard III. vollendet und arbeite jetzt an der zu Schillers Wallensteins Lager, als 1ter Theil und Wallensteins Tod als 2ter Theil. Nebstbei schrieb ich für's Clavier eine Ballade und einige Transscriptionen: Schuberts Müllerlieder. Was den Richard nun anbelangt, so erlaube ich mir darüber kein Urtheil eher, als bis Sie selbst darüber Ihren Ausspruch werden gethan haben. Ich habe ihn mit Lust und Liebe und der Totalität meiner Kräfte geschrieben; mehr als darin ist, kann ich für jetzt nicht leisten. Er besteht aus einem Satze, und die Betonung schmiegt sich so ziemlich an die Handlung der Tragödie an: Erreichung des vorgesteckten Zieles nach Besiegung aller Hindernisse, Triumph und endlich der Fall des Helden. Ich erlaube mir den Anfang des Stückes hier im Beiblatte beizufügen[1]). Das Motiv des Basses:

1) Das betreffende Blatt liegt dem Original bei, doch erschien



stellte ich mir als die Person des Helden selbst vor, der durch das Ganze handelt, so wie mit dem:



die Gegenpartei. Das Werk wäre wohl fertig; aber ist es nicht verurtheilt, ebenso wie meine Symphonie, ohne ihren relativen Werth näher bezeichnen zu wollen, in meinem Schrank sein stilles Dasein ungekannt und ungesucht mit dem bescheidenen Bewusstsein zu fristen, dem Staube als Sitzpolster und den Motten als erwünschtes Asyl zu dienen? Es gehört eine grosse Portion Selbstverleugnung und Muth dazu, Werke für — die Motten zu schreiben. Leider hat jeder Kunstjünger, der nicht so glücklich ist, einen Kapellmeister zum Freunde oder Lehrer zu haben, oder selbst über ein Orchester zu verfügen, diese traurigen Aspekte. Ich in meinem speciellen Falle habe wohl einen solchen Meister zu meinem Gönner, dem ich Alles danke und der den grossen Ruf besitzt, Werke von solchen Meistern dem Moder entrissen und dem ewigen Leben geschenkt zu haben, welche leider diese Freude nicht bei ihren Lebzeiten haben konnten. An *diesen* wende ich mich nun mit der Bitte, mein Werk zu untersuchen und strenge zu prüfen, und ist es dieser Auszeichnung werth, es durch Aufführung dem Leben zu schenken. Geschieht dies, so ist mir um die nachfolgenden Produkte meines erfrischten Geistes nicht bange, und mit neu belebter Kraft und Freudigkeit gehe ich an's Werk des unermüdeten

---

ein Abdruck hier überflüssig, da S.'s symphonische Dichtung »Richard III.« im vierhändigen Clavierauszug erschienen ist. Für Orchester blieb sie Manuscript.

Schaffens. Ich werde nächstens mit Ihrer Erlaubniss die Partitur übersenden mit der Bitte, die Stimmen daraus *für meine Rechnung* gefälligst abschreiben lassen zu wollen, falls Sie das Werk zur Aufführung zu gelangen bestimmen sollten. Die Bitte stelle ich aus doppelten Gründen: Erstens giebt es hier nicht einen zuverlässigen Abschreiber, der Stimmen aus einer Partitur herauszuschreiben im Stande wäre, und ich selbst habe wahrlich die Zeit sehr knapp zugemessen, um sie nicht besser zu verwenden; zweitens würde die Übersendung sammt Stimmen von hier aus mit sehr vielen Umständen verbunden sein, abgesehen von dem Porto, so dass ich mit Recht fürchten müsste, Ungelegenheiten Ihnen zu bereiten, wovor mich Gott bewahren wolle. —

Schliesslich erneuere ich nochmals meinen tiefgefühlten Dank für den herrlichen Aufenthalt in den vorjährigen Septembertagen und bitte, meiner freundlichst zu gedenken, und wo möglich mit einigen Zeilen zu erfreuen Ihren Sie hochverehrenden

Gothenburg, den 24. Okt. 1858. Friedr. Smetana.

Wann erscheinen *Faust* und *Dante* im Verlag?

114. Otto Roquette.

Berlin, d. 28. Oct. 1858.

Verehrter Freund!

Spät komme ich mit meinem Glückwunsche zu Ihrem Geburtstage, aber ich komme, und bin nicht eigentlich an der Verspätung schuldig. Ihre Frau Tochter hatte mir gesagt, Sie wollten diesmal den 22. Oct. in München in der Stille verleben, und so, beschloss ich, sollte mein Gruss Sie in Weimar bei der Rückkehr treffen. Da höre ich nun, dass Sie doch nach Weimar heimgekehrt sind, und dass ich es so habe versäumen müssen, Ihnen zugleich mit andern Freunden ein herzliches Glückauf! zuzurufen. Möchten Sie doch überzeugt sein, dass ich dies im Stillen gethan habe, und auch jetzt wahr und aufrichtig thue! Sie werden von mir keinen

Panegyrikus erwarten, den muss ich, bei meiner Art zu denken und zu sein, Andern überlassen, aber versichert sollen Sie sein, dass ich nur Freude und Genugthuung über unsere Verbindung empfinde, und Ihnen von ganzem Herzen zugethan bin. Und so wünsche ich, dass unser gemeinsames Streben und Schaffen uns für Gegenwart und Zukunft einigen, und die Gegenseitigkeit freundschaftlicher Beziehungen lebendig erhalten möge. Nach dem mannigfachen Umhertreiben im vergangenen Sommer, bin ich wieder in den Winterhafen Berlin eingelaufen, und schon in reger Arbeit begriffen. Freilich, noch geht es mit den Versen, aus welchen Cahma's Gewand gewebt werden soll, nicht ganz so geschwind, als ich wohl wünschte, aber es ist keine Gefahr dabei. Sie wissen selbst, wie es in der Kunst zugeht: manchmal wochenlang quält man sich mit unbedeutenden Dingen herum, ohne ihrer Herr werden zu können, und dann kommt plötzlich ein Schuss, der mit Leichtigkeit über alle Schwierigkeiten hinweg bringt. So wird denn ohne allen Zweifel die Zigeunerin mit dem neuen Jahre auf der Altenburg eintreffen[1]. Ist doch bei uns in Berlin die Stimmung durch die politischen Ereignisse etwas gehoben, und ein solcher Aufschwung giebt selbst dem unbetheiligtsten Zuschauer Muth und Freudigkeit. Wir leben in so unselig thatloser Zeit, dass selbst ein Ereigniss von noch zweifelhaften Folgen das Blut in eine lebhaftere Bewegung bringt, es ist doch ein Ereigniss. Und wir Dichter nun gar, die wir nicht nur die kleine innere Welt des Menschenherzens durchwandern, sondern in der grossen Welt der That und des Lebens stehen wollen, um ihr grössere und bedeutendere Züge für die Kunst abzugewinnen, wir brauchen Regsamkeit und eine reicher entfaltete Schaubühne des Weltlebens. Nur nicht das Elend der deutschen Kleinstädterei! —

H. v. Bülow habe ich gleich nach meiner Rückkehr in seiner ersten Trio-Soirée begrüsst und besucht. Ich hoffe im Laufe des Winters recht oft mit ihm zusammen zu sein.

---

1) Es bezieht sich dies auf einen Operntext für Liszt, der — wie Roquette in »Aus meinem Leben« erzählt — nach den ersten Besprechungen wieder fallen gelassen wurde.

Aber einen Verlust haben wir zu beklagen! Varnhagens Tod kam sehr überraschend, um so mehr, da wir den liebenswürdigen Alten in Weimar noch kürzlich so rüstig und heiter gesehen haben. Die ganze Bedeutung seiner Persönlichkeit tritt jetzt erst recht klar vor das Auge, wie das leider immer bei dem Tode grosser Männer zu geschehen pflegt. Er reisst eine entschiedene Lücke in die Berliner Geselligkeit. Mademoiselle »Migraine« thut mir sehr leid, sie hat den Körper verloren, dessen Schatten sie war, und wird sich nun selbst bestreben Körper zu sein, was aber doch manche Schwierigkeiten haben dürfte. —

Einen höchst liebenswürdig gütigen Brief der Frau Fürstin habe ich in Sassnitz auf Rügen erhalten, und mich in meiner dortigen Felsen- und Meereseinsamkeit lebhaft in die schönen bunten Weimarer Tage zurück versetzt. Den Brief werde ich in nächster Zeit entgegnen, und bitte der Prinzessin mitzutheilen, dass ich endlich ein Gedicht gemacht habe, welches ich für würdig halte, ihr Album zu bereichern, und welches demnächst eintreffen soll. Meine ganz ergebenste Empfehlung ersuche ich Sie, den Damen zu Füssen zu legen. Ihnen selbst nochmals die Versicherung aller besten Wünsche, und dass ich in dem Augenblick, da ich die Verspätung derselben vernahm, »Schmerz und Wuth« empfand, wie in jenem beschämenden Augenblick, als ich dies Losungswort dem andächtigen Zuhörerkreise zum Besten gab.

Leben Sie wohl, theurer Freund, und im Schutze aller Musen! Mit besten Grüssen herzlich der Ihrige

Otto Roquette.

Victoriastrasse 1.

115. Salomon Mosenthal.

Verehrtester Freund!

Ihre mit Sehnsucht erwartete Antwort auf meine letzte Zuschrift hat mir in der That eine grosse Freude zerstört. Der Wille des Tonsetzers ist hier allerdings entscheidend und duldet keinen Protest. Ich gestehe, dass ich von Anfang an,

die Aufführung als Gelegenheitsoper beim Palatinalfeste nicht als Haupt- und Endzweck im Auge gehalten habe; ich selbst äusserte damals mein Bedenken; ein Stoff, der nach Ihrem besondern Wunsch genrehaft gehalten war, in dem der magyarische *Edelmann* in keiner Beziehung die Hauptrolle spielt, schien mir vom Beginn an nicht nach dem Geschmack der dortigen Festleiter. Sie erinnern sich wohl, verehrter Freund, dass ich dieses Bedenken aussprach. Ich hatte vor Allem unser deutsches Publicum im Auge, das mit Spannung und Theilnahme einer Oper Liszt's entgegensieht, und erst neulich sprach Adolf Stahr mit Entzücken von der Aussicht, ein ungarisches Genrebild, von Ihnen mit Tönen colorirt, zu geniessen, und pries diesen Wurf als den glücklichsten Griff Ihres Genius. Mir lag eine Bestimmung unseres gemeinschaftlichen Werkes für die Gelegenheitsaufführung so wenig am Herzen, dass ich ohne das geringste bittere Gefühl einem magyarischen Poeten die Ehre abgetreten hätte, Ihnen das Festlibretto zu liefern; später hätte ein deutsches Publicum gewiss mit Begeisterung unseren Janko begrüsst. Dass die Arbeit, die ich ausnahmsweise und freudig und rasch für Sie, liebster Liszt, gedichtet, immer *Ihr* Eigenthum bleiben muss, das sehen Sie in ruhig klarer Betrachtung gewiss, wie ich, als unabweisbar. Die Blätter haben — nicht auf *meinen* Wunsch und Willen — das Sujet und den Namen bereits propagirt; dass ich einem andern Componisten ein Libretto anbieten oder abtreten soll, das als von Ihnen *zurückgewiesen* gelten muss, das werden Sie mit meinem Namen und meiner literarischen Stellung wohl unvereinbar finden, zumal die Gründe, weshalb Sie es zurücklegen, und die Personen, die es Ihnen rathen, so discreter Natur sind, dass ich keinem andren Componisten das *Motiv* Ihrer Entgeisterung mittheilen kann. Ich bin mir auch bewusst, wenn ich je ein Opernbuch gedichtet habe, die Individualität des Tonsetzers dabei so berücksichtigt, so für ihn und durch ihn gedacht zu haben, dass sich das Werk nachher nicht freiwillig und willkürlich — transponiren lässt [1]).

1) Dessenungeachtet gab Mosenthal bald darauf mit Liszt's Zu-

Nun — es bleibt mir immer die Hälfte meines Wunsches und Zieles erreicht. Ich wollte Ihnen, das erste Mal, dass Sie, mein aufrichtigst verehrter und geliebter Künstler, an meine Muse appellirten, diese ganz und rasch und warm zu Gebote geben. Ich habe dieses treulich und vielleicht nicht unglücklich erfüllt; vielleicht gewährt eine spätere Zeit mir auch die andere Hälfte meines Wunsches, dass Sie die Gabe aufnehmen und durch Ihren Genius neu beleben.

In alter Verehrung und Anhänglichkeit Ihr

Wien, den 27. November 1858. Mosenthal.

116. Robert Franz.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Der Musikdirektor John, in dessen Angelegenheiten ich Ihnen vor ungefähr einem Vierteljahr schrieb, hat mich gebeten, seiner nochmals gegen Sie empfehlende Erwähnung zu thun. Er beabsichtigt nämlich in den nächsten Tagen nach Weimar zu reisen, um sich Ihnen persönlich vorzustellen und zugleich seine ergebenste Bitte um gelegentliche Berücksichtigung bei Besetzung einer Bratschistenstelle in der Kapelle zu erneuen. Im Allgemeinen beziehe ich mich hier auf meinen früheren Brief und lege die weiteren Entscheidungen natürlich in Ihre Hände.

Der freundliche Brief, den Sie neulich meinem Schwager Hinrichs schrieben, hat grosse Freude hervorgerufen — er beweist wieder einmal recht lebhaft, wie fein und hingebend Sie jedweder künstlerischen Äusserung gegenüber stehen. Die Lieder von Hinrichs sind in ihrer Weise wohl Unica. An zierlicher Leichtigkeit und spielendem Humor wüsste ich ihnen kaum Gleiches an die Seite zu stellen. —

In letzter Zeit habe ich mich eingehender mit Goethe'scher Lyrik beschäftigt — es wird bald ein Goethe-Heft heraus-

---

stimmung das Textbuch an Rubinstein, und dieser componirte darauf die Oper »Die Kinder der Haide«.

kommen. Was meinen Sie dazu, wenn ich es der Frau Prinzessin von Preussen widmen dürfte? Goethe ist ja unlösbar mit dem Weimar'schen Hause verbunden und die Hohe Frau interessirt sich meines Wissens auf das Lebhafteste für Alles, was mit ihm in innigerer Beziehung steht. Halten Sie meine Absicht für ausführbar, so erfreuen Sie mich vielleicht mit zwei Zeilen.

Indem ich Sie ersuche, mich der Frau Fürstin angelegentlichst zu empfehlen, bin ich in aller Liebe Ihr

Halle, d. 28. Nov. 58. Rob. Franz.

117. Pauline Viardot-Garcia.

Pesth, 29 9bre 58. Hôtel zur Königin v. England.

Mon cher maître,

Je suis depuis quelques jours dans votre pays — une série de *Gastrollen* qui n'a pas encore commencé, va m'y retenir pendant un mois. Je n'y connais âme qui vive, et je viens vous prier de vouloir bien m'envoyer quelques lettres d'introduction pour des familles de Pesth. Un mot de votre main vaut mieux qu'une lettre d'un empereur. N'est-ce pas, vous aurez cette bonté? je vous avoue que l'isolement dans lequel nous vivons et auquel je ne suis nullement habituée, me pèse beaucoup. Ah que n'êtes-vous ici! quel bonheur j'aurais à vous revoir! Malheureusement il n'est pas probable que nous pourrons passer par Weimar cette fois encore. Mes jours en Allemagne sont comptés cet hiver, car je dois me trouver à Londres au milieu de Janvier.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas retourné dans ce Paris où l'on vous adore toujours, quoiqu'absent depuis si longtemps? Jugez-vous donc les Parisiens indignes d'entendre vos œuvres? Quand donc aurai-je le bonheur de faire connaissance avec elles?

Dessauer m'a beaucoup parlé de votre messe — il a encore augmenté et mes regrets et ma curiosité. Maître, quand donc aurai-je la joie de vous voir!

Vous ne m'en voulez pas trop, n'est-ce pas, de venir vous demander le sacrifice de quelques minutes, et dites-vous bien que je connais bien la valeur de ce que vous me donnerez de votre temps, et que je vous en serai très reconnaissante.

Mon mari me charge de vous offrir ses souvenirs affectueux. Vous savez, cher maître, que je suis toujours votre ancienne et dévouée élève et amie

Pauline Viardot.

118. Friedrich Hebbel,

der gewaltigste der nachclassischen deutschen Dramatiker, geb. 18. März 1813 zu Wesselburen in Dithmarschen, fixirte sich 1846 in Wien, wo er sich mit der trefflichen Schauspielerin Christine Enghaus vermählte und am 13. Dec. 1863 starb.

Verehrtester Meister!

Erlauben Sie mir, dass ich in einer grossen Verlegenheit meine Zuflucht zu Ihnen nehme. Die Fürstin Durchl. erwies mir bei meiner Abreise von Weimar die Ehre, mir den Auftrag zu ertheilen, ihr den Triumph Christi von Führich zu besorgen. Ich habe mich dieser Ehre *so gut es ging*, würdig zu machen gesucht, denn so redlich ich mich auch bemühte, ein gutes Exemplar aufzutreiben, so war doch in ganz Wien nur ein einziges zu finden und das befand sich, was wenigstens das Äussere anlangt, in einem miserablen Zustand. Es war daher höchstens mein Wille zu loben. Nun sendet sie mir 20 fl. durch Ihren Herrn Cousin, der mich leider nicht zu Hause getroffen hat. Diese kann ich schon deshalb nicht annehmen, weil die Blätter bei weitem nicht so viel gekostet haben. Ich habe die Note des Kunsthändlers nicht mehr im Gedächtniss, aber es handelte sich um ein reines Bagatell. Die Fürstin hat zwar Recht, sich ihrer »kleinen Schuld« zu erinnern, denn die Natur hat mich aus unbekannten Gründen verurtheilt, in Deutschland die Rolle eines Dichters zu spielen, und einem solchen kann, wie die Literatur-Geschichte lehrt, das Schicksal allerdings schon furchtbarlich genug in der Gestalt eines Zehn-Gulden-Zettels entgegen treten. Aber sie

liess bei der Executirung des harten Spruchs doch einige Milde walten, denn sie übertrug mir doch zum wenigsten nicht die Parthie des Lorenz Kindlein, welche sublime Schöpfung unseres Kotzebue Sie gewiss kennen werden. Da ich nun jedenfalls, wenn ich nicht Shylock's Zinsen nehmen wollte, über die *Hälfte* des Geldes zurück schicken *müsste* und ich bei der Verrechnung in die entsetzliche Region der Kreuzer und Viertel-Kreuzer hinein gerathen würde, in der man Gefahr läuft, den Verstand zu verlieren, so erlaube ich mir, das Ganze wieder beizuschliessen und Sie zu bitten, es der Fürstin ganz in der Stille aufs Toilette-Tischchen zu legen. Ihr Herr Cousin hat mir seine Adresse nicht hinterlassen und ich habe sie bis jetzt nicht erfahren können; sonst hätte ich es einfacher zu machen gewusst.

Sie haben schon so viel Güte für mich gehabt, dass Sie mir gewiss auch in dieser kleinen Bedrängniss Ihre Hülfe nicht abschlagen werden. Ihr Wohlwollen ist mir unvergesslich und dass ich nicht zu dem Geschlecht der Undankbaren gehöre, habe ich einmal wieder bei Gelegenheit des Lohengrin erfahren. Diess Ereigniss der Kunstwelt wäre früher, wie jedes andere, in reiner Objectivität an mir vorüber gegangen; jetzt war ich dabei leidenschaftlich erregt und Sie können Sich über den Erfolg kaum mehr gefreut haben, wie ich. Was ich der Fürstin im ersten Moment darüber schrieb, hat sich übrigens glänzend bestätigt; die Wirkung nimmt nicht ab, sondern sie steigt, und mein ganzer Lebens- und Umgangskreis, an Ausdehnung nicht der kleinste und an Bildung einer der erlesensten in Wien, ist mit nur einer einzigen *halben* Ausnahme gewonnen. Der Sectionsrath Hermannsthal sagte mir gestern in seiner humoristischen Weise, er habe die Oper erst acht Mal gehört; es wird Sie freuen, denn er ist ein Mann von Einsicht und Geschmack.

Der Fürstin und der Prinzessin werde ich für ihre sehr schönen Briefe nächstens danken; ich warte nur auf das erste Exemplar von »Mutter und Kind«, dessen Aushängebogen längst in meinen Händen sind. Darf ich Sie bitten, Beiden

einstweilen meinen Respect zu Füssen zu legen und auch Dingelstedt herzlich von mir zu grüssen?

Mit der aufrichtigsten freundschaftlichen Hochachtung

Ihr

J. Joachim.

Wien d. 30. Nov. 1858.

119. Pauline Viardot-Garcia.

Vendredi. [Weimar, December 1858.]



Et comment faut-il le faire? Voilà ce que je me demande sans trouver une réponse tout à fait satisfaisante. Donnez-moi un conseil et nous n'en parlerons plus jamais. M[r] Dingelstedt n'a toujours pas donné *signe de vie*, il attend probablement que je lui *envoie* la réponse de mon mari. Dois-je partir en suivant son exemple, à la Française? dois-je lui écrire? Je ne voudrais pas passer pour une *prima donna* à coups de théâtre, et d'un autre côté le rôle de dindon ne se trouve pas dans mon répertoire. — Dans tous les cas je pars cette nuit. — Priez la Princesse d'avoir la bonté de m'envoyer prendre à 3 h[res] au lieu de 2. Il faut que je surveille l'opération de l'emballage et je pense en même temps que ces dames ne seront pas fâchées d'avoir un peu plus de temps à elles en ce *jourd'hui.* Si *vous* pouvez venir chez moi, faites-le — j'ai si peu de temps encore à être ici, j'ai tant de bonheur à vous voir, et Dieu sait quand je vous reverrai!

Soeben kommt der Kassirer vom Theater, il m'apporte *140 Thlr. pour les deux représentations* — je l'ai prié de re-

venir à 2 h^{res} $^1/_2$. Ajuto! consiglio! Il me dit que les journaux témoignent ce matin le désir de m'entendre encore. Si l'Intendant et la cour avaient été gentils, je leur aurais chanté le *Trovatore* Dimanche. Pardon, ami, de vous ennuyer encore de toute cette affaire, mais c'est pour la dernière fois. Si *vous* n'étiez pas *Weimar* pour moi, il y a beau temps que j'en serais partie, ou plutôt que je n'y serais point venue du tout.

A tout à l'heure, n'est-ce pas. Pauline Viardot.

Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir du côté d'Altenburg?

120. Carl Tausig.

[Berlin, December 1858.]

Geliebter und verehrter Herr Doktor,

Es scheint, dass ich dieses ganze Jahr Unglück haben soll, da mir nun meine einzige Freude, Sie zu Weihnachten besuchen zu können, auch verdorben worden ist, und ich nun verhindert bin, gegen Ende dieses Monats in Weimar zu sein. Die Ursache dieser Störung erstreckt sich aber noch weiter: Meine Eltern oder besser meine Mutter hat wieder nicht verfehlt, mir zu diesem Weihnachten eine kleine Überraschung zu machen, indem sie so freundlich war mir zu erklären, dass sie nicht nur nicht daran dächte mich für Paris unterstützen zu wollen, sondern dass sie es auch für angemessen fände, wenn ich jetzt wieder sechs Monate von der Luft leben sollte. Ich stehe jetzt also wieder ganz wie vor einem Jahre — und habe gar keine Aussicht nun wieder auf guten Fuss mit meiner Familie zu kommen. Meine Schuld ist es diesmal wahrlich nicht, denn ich verhielt mich sehr still und ruhig in Berlin..—. Aber meine schönen Pläne und Aussichten für Paris, wo sind sie hin? Natürlich muss ich nun das Concertspiel aufgeben, da ich nothwendigerweise von etwas leben muss, und ich jetzt eine gründliche *Verachtung!!!* vor dem Pumpen habe. Am Ende: ich werde

nicht verzweifeln und weiter meinen Stiefel componiren und spielen; aber es ist schade, dass auch ich alle Miseren und elenden Unannehmlichkeiten des Lebens durchmachen muss — namentlich, wenn es meinen Verwandten so leicht würde, mich durch ein paar Jahre zu halten. Es ist jetzt wahrlich nicht mehr die Zeit, wo man um zu arbeiten arm und im Elende sein muss, und ich fände es sogar erbärmlich, wenn man eben darin irgend einen Sporn für's Schaffen finden wollte.

Der zweite Theil der *Liebessymphonie* ist ganz fertig, und ich möchte mir gerne erlauben, Ihnen die Partitur zuzuschicken, aber ich fürchte Sie jetzt zu stören. Die Partitur hat jetzt 32 Notenlinien, denn ich habe zur Bequemlichkeit den Klavierauszug darunter geschrieben. — Da ich auch in der Composition gerne Schritt mit der Ascetik meiner sensuellen Bedürfnisse künftiger Jahre halten möchte, so will ich jetzt zu meinem besonderen Plaisir die *vier Reiter der Apocalypse* von Cornelius: Hunger, Tod etc. in Musik setzen.

Den 8ten Januar bin ich von den philharmonischen Concerten in Hamburg aufgefordert dort zu spielen. Das Programm ist folgendes: Henselt'sches Concert, Oberons Zauberhorn von Hummel (auf ganz besonderes Verlangen) und die Don Juan-Fantasie [1]). Vielleicht blüht dort mein Weizen, und bleibt mir doch noch eine Aussicht übrig, die Pariser dieses Jahr mit der Robert-Fantasie [2]) zu beunruhigen. Im schlimmsten Falle riskire ich alles und gehe wie ich stehe nach Paris.

Was mich aber herzlich betrübt und mir manche Thräne kostet, ist, dass ich nicht die Freude haben soll, Sie bald begrüssen zu können. Mein ganzes Leben aber bin ich Ihnen und der Zukunft ergeben und will (wie mir Wagner letzthin durch Bülow sagen liess) wacker Stand halten und nicht unter die Drachen gehen.

Meine hochachtungsvollsten und heissesten Wünsche zu Weihnachten erlaube ich mir der Frau Fürstin und der Prin-

---

1) u. 2) Beide von Liszt.

zessin Marie zu Füssen zu legen und die ergebene Bitte, des Hidalgo nicht zu vergessen.

Ihr Ihnen im Leben und Tod gleich ergebener
Carl Tausig.

121. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Zunächst meinen herzlichsten Dank für Ihren lieben Brief, der mich recht lebhaft überzeugt, wie der rechte Künstler im Grunde stets der rechte Mensch ist und sein muss. — Sie stellen mir Ihre gütige Vermittlung bei Ihrer Königl. Hoheit der Frau Prinzessin von Preussen in Aussicht und ich nehme sie aus tausend Gründen mit dem besten Danke an. Wie ich in dieser Angelegenheit fühle, scheint es mir passender, erst nach einer Anfrage Ihrerseits der Hohen Frau zu schreiben. Solche Herrschaften werden viel und nicht immer in uneigennütziger Absicht überlaufen: ich möchte mich nicht gern einem derartigen Verdachte ausgesetzt sehen, was durch Ihr persönliches Einschreiten am Nachdrücklichsten widerlegt wird. Ich überlasse daher die nächstliegenden einleitenden Schritte ganz Ihrem gütigen Ermessen und glaube so am besten berathen zu sein. Nur so viel weiss ich zu sagen, dass es mir eine ausserordentliche Freude und Genugthuung sein würde, den Namen der Hohen Frau, der mit Allem, was Goethe betrifft, in bekannter Beziehung steht, meinen geringen Compositionen voransetzen zu dürfeu. —

Indem ich Ihnen für so viele Güte und Liebe meinen innigsten Dank ausspreche, bitte ich, mich der Frau Fürstin bestens empfehlen zu wollen, und bin Ihr

Halle, d. 11. Dec. 58. Rob. Franz.

122, Hector Berlioz.

Cher ami,

J'ai écrit dernièrement au ministre d'Etat au sujet des partitions modernes que la bibliothèque du Conservatoire ne

possède pas, et que l'insuffisance de son budget ne lui permet pas d'acquérir; à mon grand étonnement le ministre accorde trois mille francs. Je viens donc te prier de me donner la liste de tous ceux de tes ouvrages qui sont publiés *en grande partition*, et de ceux de Schumann que tu connais, également en grande partition. Quant à Wagner, nous avons le *Tannhäuser* et le *Lohengrin*; sais-tu si le *Hollandais* et le *Rienzi* sont publiés? où le sont-ils?

Si tu peux m'indiquer quelques productions intéressantes, tu m'obligeras; mais n'oublie pas l'adresse de l'éditeur. Nous en avons un qui est chargé des achats pour le Conservatoire et il demande à être bien renseigné.

Rien de nouveau ici; je suis toujours malade. Depuis mon retour de Bade, je n'ai pas pu reprendre le travail de ma partition de piano. L'idée ou du moins le nom de mes *Troyens* fermente sourdement à l'Opéra; ces rumeurs me reviennent de toutes parts. La commission s'en est occupée; j'ai eu à ce sujet une longue conversation avec le ministre d'Etat et je persiste à ne vouloir pas en dire un mot au directeur, et à tenir pour impossible l'exécution d'un pareil ouvrage par les chanteurs *qui nous possèdent* en ce moment. D'ailleurs on va jouer Félicien David, puis le Prince Poniatowski, puis encore le Duc de Gotha .... il n'y a donc pas lieu de se mettre en avant. Je t'assure que je n'éprouve aucune impatience, et que si la fortune me vient trouver, elle me trouvera dans mon lit. Benazet[1]) m'a engagé pour un opéra en trois actes que je dois donner au nouveau théâtre de Bade en 1860, mais j'ai lieu de croire que ce théâtre ne sera pas achevé avant 1861, auquel cas je serai ravi d'avoir un an de plus. L'ennui me gagne, et j'aimerais presque autant écrire trente feuilletons que trois actes d'opéra. Il faut être bien portant, avoir l'esprit allègre, et croire qu'il y a des chanteurs, pour écrire avec plaisir une œuvre dramatique. Et la foi me manque, et l'espérance et même la charité.

---

1) Damals Spielpächter in Baden-Baden.

Mets-moi, je te prie, aux pieds de la Princesse. Je n'ose lui écrire, je me sens trop bête .... mon malaise nerveux m'abrutit, je n'aspire qu'à dormir.

Adieu, envoie-moi le plus tôt possible ce que je te demande et excuse la température de cette lettre au-dessous de zéro.

Ton dévoué

Lundi, 13 Décembre 1858. H. Berlioz.

123. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Indem ich für Ihren lieben Brief, der mir wie ein schönes Weihnachtsgeschenk ins Haus kam, herzlich danke, erkläre ich mich zugleich auf das Bereitwilligste mit Ihren Vorschlägen einverstanden. Wenn Alles vorgeordnet ist, werde ich Ihnen die Exemplare mit den beiden Begleitschreiben zusenden und nehme wieder Ihre gütige Vermittlung in dieser Angelegenheit mit dem verbindlichsten Danke an. Uebrigens hoffe ich Ihrer Empfehlung keine Unehre zu bereiten — ich habe die Lieder[1]) mit besonderer Vorliebe componirt. Zwar hat es mit der Musik zu Goethe'schen Dichtungen heut zu Tage sein Bedenkliches — die meisten derselben existiren schon vielfach, zum Theil in berühmten Compositionen. Dennoch will es mir scheinen, als sei unsere Kunst manchen Momenten der Goethe'schen Lyrik bisher nicht völlig gerecht worden. Letztere stellt nicht in dem Grade, als man zu glauben geneigt ist, die überwundene Leidenschaft dar — sie ist vielmehr ein treuer Abdruck derselben und setzt mithin einen so zu sagen immanenten, freilich durch Ruhe verklärten Antheil des Individuums voraus. Die leicht beschwingte, durchsichtige und feine Fassung verführte oft zu einer einseitigen Behandlung: der musikalische Ausdruck verflüchtigte sich in absolut-melodischen Formen, die mehr der allgemeinen Stimmung als der des mitfühlenden Subjekts entsprachen. Ich

---

1) Op. 33, Leipzig, Whistling.

habe mich nun bemüht, stets aus einer concreten, der Persönlichkeit Goethes adäquaten Situation heraus zu componiren und muss es freilich der Welt anheimgeben, ob sie das aus meiner Musik herausfühlen kann und will. Vorzüglich bin ich auf Ihr Urtheil hinsichtlich einer Nummer gespannt. Ihr Stoff ist jenes wunderbare Gedicht aus der Italienischen Reise: »Cupido, loser, eigensinniger Knabe«. Wem ich das Stück bisher zeigte, hat mich zunächst getadelt, ohne mich eines Besseren belehren zu können. Mit dem besten Willen vermag ich in *dem* Texte keinen Humor zu erblicken — wenn irgend einer, scheint mir dieser die stärkste persönliche Mitleidenschaft des Dichters zu involviren. Goethe bemüht sich wohl, seine Empfindungen spielend von sich abzulösen — ich fürchte aber, er hat in und mit dieser Form den kleinen Gott nicht abgeschüttelt. Doch ich rede hier über Dinge, die Sie erst interessiren können, wenn das Liederheft in Ihren Händen ist — verzeihen Sie dem Ungeschick! —

Mit den besten Grüssen an Sie und der Bitte, mich der Frau Fürstin empfehlen zu wollen, bin ich in aller Liebe und Verehrung Ihr

Halle, d. 26. Dec. 58. Rob. Franz.

124. Peter Cornelius.

[Mainz, Mitte Januar 1859.]

Liebster, bester Freund!

Heute Morgen habe ich das Terzett an Sie abgesendet, und Sie werden es vielleicht mit diesem Briefe zugleich erhalten. Entschuldigen Sie, dass es so lange gedauert. Mit grosser Dankbarkeit hätte ich Ihr ächt Grand'sches Anerbieten angenommen und mich sehr gefreut, das kleine Stück mit dem Cachet Ihres Claviersatzes versehen in die Welt zu senden. Aber ich hatte die Partitur mit meinen Sachen per Spedition nach München geschickt. Glücklicherweise fand ich hier das Brouillon meiner Partitur, und es war auf diese Weise bequemer und vor Allem schneller in's Werk zu setzen,

indem ich aus dem Brouillon mir selbst den Clavierauszug machte.

.—. Ich habe bei Gelegenheit neulich etwas Propaganda für Hebbel gemacht und sein »Mutter und Kind« zum Vorlesen vorgeschlagen. Es wurde von $7^1/_2$ bis $9^1/_2$ ganz vorgelesen und fand in dem kleinen Kreise sehr viel Beifall. Nun soll auch nächstens seine »Genoveva« dran kommen. Das Zukunftsrepertoire meiner Schwester habe ich mit dem schönen Lied von Lassen und dem Mephistolied aus Faust bereichert. Auch Lassens Lied von der Seele und ein Lied von Damrosch, sowie Manches von Schumann habe ich ihr gesungen. Sie ist eine entschiedene Zukunftsperson und hängt mit Bewunderung an unserem weimarschen Leben.

Die letzten [Weimarer] Artikel aus der Allgemeinen [Zeitung] habe ich gelesen. Sie werden mir immer von einem Dr. Wenzel zugeschickt, der sie hält. .—. Wie da wieder Wahrheit und Dichtung trefflich vermischt ist! Dass Sie das Gastspiel der *Wagner* nicht dirigirt hätten! Dass Ihre Freunde, die kleine unmächtige Parthei, Ihren Rücktritt ausposaunen! — Ist das in der That geschehen? Ich entsinne mich doch nur in feindlichen Artikeln davon gelesen zu haben! — Welche attische Feinheit in der Sprache: »listiger als Liszt«, »wagnerischer als Wagner« — das liesse auf Vogt schliessen (ich meine die Landkammerratze); — ich hätte dem Guten noch vorschlagen mögen: hektischer als Hektor — was sogar noch etwas Wahrheit für sich haben möchte — besonders aber, wenn er gesagt hätte noch »ritterlicher als Ritter« (in Paris!). Ja, wenn die arme Canaille gar gesagt hätte: sie sind noch *polnischer* als Pohl, so hätte ich von Herzen mit eingestimmt.

Nun freue ich mich sehr auf die Sendung der Fürstin mit all den Eingesandts; vielleicht schickt sie mir auch die Kritik von Dräseke mit, die ich noch nicht gelesen. Doch habe ich ihm von hier aus geschrieben, auch an Damrosch und Schreiber [1]). Meinem Bruder habe ich den Artikel aus dem Frankfurter Museum geschickt. *Der* wird sich wundern,

---

1) Schüler Liszt's.

wenn er jetzt täglich in der Allgemeinen die betreffenden Dinge sieht!

Lieber, liebster Freund! Wenn Sie still in Ihrem Stübchen sitzen und an Ihrer Elisabeth komponiren, werden Sie gewiss ebenso glücklich sein, als Ihr guter Peter, der nun von Weimar ein ruhiges, sichres, reingestimmtes Herz mitgenommen hat. Ich habe nie schönere, glücklichere Tage verlebt, als in diesen letzten Monaten! Wenn Sie das grosse Dorf einmal verlassen und sich in Paris, Wien, Florenz oder Rom niederlassen, so ziehe ich gleich zu Ihnen, und dann wollen wir immer zusammenbleiben.

Ich habe mir hier bei Schott die *neunte* und die *Solemnis* in Partitur mitgenommen. Ich vigilire nun noch auf die H-moll von Bach, die ich vor Pfingsten noch genau kennen muss. Nächstens bekomme ich aber das grosse Exemplar aus der K. K. Hofbuchdruckerei [1]). Das wird ein Jubel sein! — Mit schliesslichem Dank für die beiden Augsburger Akten und in der (schwachen!) Hoffnung auf eine tröstliche Verwendung derselben Ihr vielgetreuer

Cornelius.

125. Carl Tausig.

[Paris, Mitte Januar 1859.]

Verehrter Herr Doktor,

Ich fange meinen ersten Abend, den ich in Paris verbringe, damit an, dass ich mir erlaube, Ihnen meine Hamburger Erlebnisse mitzutheilen. Vor Allem habe ich Ihnen aber den grössten Dank abzustatten für die so herzliche und gütige Aufnahme, die ich auch diesmal in Weimar genossen habe. Wie immer, so auch jetzt hat mich der Aufenthalt in Ihrer Nähe erfrischt, gestärkt und ermuthigt, und wenn mir hier Manches glücken sollte, so habe ich es wahrlich *wieder* nur Ihnen zu danken. Zu meiner unendlichen Dankbarkeit noch diese neue Schuld!

---

1) Liszt's Graner Messe.

Ich habe Fritz Schuberth besucht und wegen der Raff-schen Compositionen mit ihm gesprochen. Dieselben sind aber gar nicht bei ihm erschienen, und er schien so wenig davon zu wissen, dass er ganz erstaunt war bei der Zumuthung, dass die Sachen von ihm herausgegeben worden wären! Es kommt mir vor, als ob während der Zeit vielleicht eine Brouille zwischen ihm und Raff vorgefallen wäre. — Madame Marr[1]) war recht glücklich, eine Antwort von Ihnen erhalten zu haben, und empfing mich daher mit strahlendem Gesichte, welches mir natürlich zu gut gekommen ist; aber nachher wurde sie sehr traurig, als ich ihr jede Hoffnung — auf einen möglichen Besuch von Ihnen in Hamburg — abschneiden musste. . —.

Herr Lehmann, derselbe, welcher mit seinem Bruder während der Septemberfeste bei mir gewohnt hat, hat sich sehr liebenswürdig hier meiner angenommen und mich wegen des Wohlergehens und Wohlseins der Altenburg bestürmt. — Mir ist es vortrefflich in dem philharmonischen Concerte ergangen. Was mich sehr wunderte ist, dass ich das Henselt'sche Concert mit sehr viel Beifall durchgebracht habe. Die Don Juan-Fantasie hat natürlich sehr gefallen. Man erwartete dass ich ein eigenes Concert geben würde; ich habe es aber diesmal für anständiger gehalten, zu schweigen, und besser mit einem fetten Vergleiche als mit einem mageren Prozesse davon zu kommen.

Morgen werde ich mir erlauben, einen Besuch bei Madame Liszt[2]) zu machen, und wenn ich da Ihre Briefe vorfinden sollte, so würden alsdann die sieben fetten Jahre (nämlich für die Langeweile und die Abhaltung von Arbeiten) angehen.

Auf die Trovatore-Fantasie freue ich mich enorm, trotzdem ich glaube, dass Sie, geliebter Herr Doktor, nicht die Zeit haben werden, dieselbe schreiben zu können. — Da ich noch keine bestimmte Wohnung habe, erlaube ich mir Ihnen

---

1) Gattin des früheren Weimarer Schauspielers Marr (geb. Sangalli), Schriftstellerin.

2) Liszt's in Paris lebende (1866 verstorbene) Mutter.

zu bemerken, dass, wenn Sie etwas hier durch mich zu besorgen hätten, ich Sie bitten möchte, an Belloni das Nöthige adressiren zu lassen. Ich nehme jetzt meinen Abschied von Ihnen, aber ich hoffe, Ihnen bald Längeres und Ausführlicheres mittheilen zu können.

Ihr Ihnen ergebener und Sie verehrender

Carl Tausig.

126. Franz Dingelstedt.

Unter Bezugnahme auf die Weimarische Correspondenz in No. 16 der Allgemeinen Zeitung ersuche ich Dich, verehrter Freund, mir mitzutheilen:

1. ob Du etwas von den darin erwähnten »Differenzen des Hofkapellmeisters Liszt mit dem Generalintendanten Dingelstedt« weisst?
2. wenn solches der Fall, worin diese Differenzen bestehen? und
3. ob und wiefern mit denselben Dein Rücktritt von der Direction unserer Oper zusammenhängt? [1])

Mit bestem Gruss Dein ergebener

Weimar, 19. Jan. 1859. Fr. Dingelstedt.

---

1) Damit hatte es folgende Bewandtniss: Als Liszt am 15. Dec. 1858 die Oper seines Schülers und Freundes Cornelius: »Der Barbier von Bagdad« — heute ein allgemein anerkanntes Werk — zur ersten Aufführung brachte und persönlich leitete, fiel diese, als die erste Oper der Liszt'schen Schule, einer Opposition zum Opfer, die von der betreffenden Zeitungsstimme, als Ausdruck der öffentlichen Meinung in Weimar, auf Dingelstedt zurückgeführt wurde. Liszt trat von der Direction der Weimarer Oper, deren hohe Blüte seine Schöpfung war, für immer zurück. Nur einige Hofconcerte und musikalische Feste dirigirte er darnach noch, leitete auch im Oct. 1860, auf Bitten des Intendanten, die Proben zum »Rienzi«; zur Direction der Aufführung dieser Oper aber verstand er sich nicht, und im August 1861 schied er für lange Jahre von Weimar.

127. Derselbe.

So gern ich Dein Schweigen, werthester Freund, ehren und theilen möchte, kann ich dies doch nicht, da ich, neben unseren persönlichen Beziehungen, meine amtliche und meine öffentliche Stellung zu wahren habe, in welcher ich auf die unwürdigste Weise überfallen worden bin. Ich wiederhole also meine drei Fragen vom vorgestrigen Tage und rechne um so gewisser auf eine Antwort, als Du Selbst jetzt von ersichtlichen Differenzen zwischen dem General-Intendanten und dem Hofkapellmeister sprichst, während ich von deren Bestand oder gar Notorietät bis zu dem, meines Erachtens weder von Dir noch von mir zu ignorirenden Artikel der Allg. Zeitung keine Ahnung gehabt habe.

Mit bestem Gruss Dein ergebener

W[r] 21. Jan. 1859. Fr. Dingelstedt.

128. Carl Tausig.

[Paris, zweite Januarhälfte 1859.]

Geehrter Herr Doktor!

Ihre Briefe sind angekommen und ich befinde mich in der vollsten Campagne. Zwar habe ich noch keine Schritte für ein Concert gethan, indem Belloni abwesend ist und mit Sivori in Italien concertirt, und ich mich daher (mit einiger Scheu!) an Herrn G. wenden muss. Herr G. ist sein Stellvertreter, aber durchaus nichts destoweniger ein Modell von Tugend und Ehrlichkeit, und ich werde darum mit einiger Schüchternheit seinen *freundschaftlichst* räuberischen Angriffen entgegensehen. Wenn ich auch hierin etwas Unglück gehabt habe, so geht es mir dafür besser in anderer Hinsicht. Ich bin durch einen glücklichen Zufall einer sehr schönen und liebenswürdigen Dame, der Gräfin Swieykowska vorgestellt worden und habe in ihren Salons gespielt. Die Gesellschaft war nicht zahlreich, aber den besten und ersten aristokratischen Kreisen angehörig. Der Prinz Rohan und Montmo-

rency, die Grafen Branicki und Potocki waren anwesend, so dass mir dieses erste Auftreten günstig sein konnte. Ich habe auch wirklich nicht missfallen und musste viel spielen, unter andern musste ich eine zweite Rhapsodie der ersten anfügen. Madame Swieykowska will (sie sagt es wenigstens) sich ernstlich für mich interessiren, und ich, ich habe dies Protectorat mit Freuden diesmal angenommen. Sie macht den Anfang damit, dass sie mich bei den Du Chatel, welche jeden Freitag die beste Gesellschaft von Paris bei sich sehen, auftreten lassen will; auch soll ich dieser Tage Frau von Meyendorff kennen lernen. Der Einfluss von Madame Swieykowska kann, wie es scheint und wie man mir sagt, mir von äusserstem Nutzen werden; indem sie mit hohen Persönlichkeiten, wie der Graf Morny und Herr Persigny, sehr gut gestellt ist. Ausserdem habe ich in einer Soirée bei Olliviers Effekt gemacht, und bis jetzt, wie Sie sehen, geliebter Herr Doktor, geht es mir gut; etwas zu gut, um dass das Ende ein entsprechendes Resultat bringen könnte. —

Ich bin die ganze Zeit ohne Klavier und kann gar nicht arbeiten; auch glaube ich nicht, dass Erard's die Freundlichkeit haben werden, mir eins zu stellen. — Mit Seghers, dem Violinspieler, habe ich Bekanntschaft gemacht, er ist ein sehr braver Musiker und hat vortrefflichen Willen.

Mad. Obreskoff und Mad. Sand sind abwesend; letztere zu meinem Unglück, da ich gerne gewünscht hätte, sie kennen zu lernen.

Für mich ist Paris unerträglich und langweilig, da ich nicht arbeiten kann; das Theater und die Oper reizen mich gar nicht, viel weniger noch die Strassen und Boulevards, da ich von Natur aus gar kein Flaneur bin und lieber zu Hause an einer Partitur schreiben möchte. Dies Gefühl mag so etwas kleinstädtisch sein, aber ich kann für mein Theil das insipide Leben nicht vertragen und sehe nur verlorene Zeit darin. — Übrigens passirte mir auf dem bal masqué, in den ich mich durch Zufall verirrte, eine amüsante Affaire, deren Zeuge Baschet ist. Ich werde plötzlich von mehreren Masken angeschrien: »Il a un faux air de Liszt«!

Baur[1]), den ich *sogar* besucht habe, hat nicht einmal die Artigkeit gehabt mir zu seinem heutigen Concerte ein Billet zu schicken! Ich habe schon einige Tirailleur- und Vorpostengefechte für die musique de l'avenir durchmachen müssen; ich verhalte mich zwar sehr ruhig, aber ich werde nicht ermangeln, im günstigen Augenblicke tüchtig ins Zeug für die Sache zu gehen.

Was dagegen die *freundschaftlichen calomnies*, die man immer gegen Sie debütirt, anbetrifft, so erlaube ich mir da etwas mehr zu protestiren; auch habe ich schon eine kleine Häkelei durchgemacht und werde nicht verfehlen, überall meine Meinung über diesen Punkt zu sagen.

Wie geht es, wenn ich fragen darf, der Frau Fürstin und der Prinzessin Marie? Ich erlaube mir Sie zu bitten, mich den Damen zu empfehlen und meine ergebensten Grüsse und Wünsche zu Füssen zu legen. Ich möchte wohl Ihre Meinung, geehrter Herr Doktor, über das Concert von Hans in Berlin wissen; für mein Theil, ich muss gestehen, war mir sein Benehmen etwas zu revoltirend, und ich hätte es für viel würdiger seinerseits gefunden, wenn er die Leute hätte zischen lassen[2]). Ohrfeigen austheilen kann jedermann; aber diesmal hätte ich das christliche: »So dich jemand auf den linken Backen schlägt, reiche ihm den rechten«, mehr appliciren können. Diese Schroffheit verdirbt alles. Entweder macht man Propaganda oder nicht; hat er sich einmal für das erste entschieden, so soll er auch etwas vernünftiger an die Sache gehen. Wie will er, dass die Leute in seine Concerte gehen, wenn er ihnen verbietet ihre Meinung zu sagen? Es bleibt ihm nichts übrig als sich mit jedem, der nicht seiner Meinung ist, zu duelliren. Ich hätte schon genug

---

1) Jaques Baur, Schüler Liszt's.

2) Bülow hatte in einem von ihm am 14. Jan. 1859 veranstalteten Orchesterconcert im Saal der Singacademie Liszt's »Ideale« aufgeführt, und als sich Zischlaute der Gegner vernehmen liessen, die Zischenden aufgefordert, den Saal zu verlassen. In einem späteren Concert Bülow's am 27. Febr. dirigirte Liszt selbst sein Werk. In seiner Gegenwart verstummte die Opposition.

Freude und Glück gehabt, Meisterwerke wie *die Ideale* und den *Lohengrin* mir zu Gehör bringen zu können. —

Doch verzeihen Sie mir meine Abschweifung, und erlauben Sie mir, mich Ihnen zu empfehlen mit der Bitte, nächstens Ihnen wieder schreiben können zu dürfen.

In aller Hochachtung und Ehrerbietung Ihr Ihnen ergebener

Carl Tausig.

129. Georg, Erbprinz von Sachsen-Meiningen,

jetzt (seit 1866) regierender Herzog, geb. 2. April 1826, bekanntlich ein eifriger Beschützer der Dicht- und Schauspielkunst.

Mon cher Liszt,

Vous m'avez fait une grande joie en me recommandant votre ami monsieur de Bronsart et je vous en remercie. C'est un jeune homme fort distingué, plein de talent et très modeste dont je suis bien aise d'avoir fait la connaissance. Il a deux fois passé la soirée chez nous et nous a enchanté par la musique qu'il a bien voulu faire. J'espère de tout mon cœur qu'il sera possible d'arranger le concert public que notre jeune ami veut donner pour les pauvres et où nous entendrions sa symphonie. Il a fait tomber quelques mots que, dans ce cas, vous nous honoreriez par votre présence, ce qui sera pour moi une raison de plus d'aider de mon mieux à réaliser le projet du concert. Nous serons toujours très contents de vous recevoir chez nous, vous assurant, dass wir noch immer von jenem schönen Abend zehren, an dem Sie durch Ihr Spiel uns begeisterten. Ma femme et moi espérons donc bien de bientôt vous revoir chez nous.

A revoir, mon cher Liszt. Votre très affectionné

Georges de Saxe-Meiningen

Meiningen, ce 30 Jan. 1859.

130. Marie Seebach.

Hannov., den 3. Febr. 1859.

Mein hochverehrter Freund und Meister!

Dass ich so lange mit dem Dank für Ihre wunderbare Composition der Lenore[1]) gewartet, lag nicht nur in einem bösen nervösen Übel, das mich einige Zeit krank gemacht, sondern vor allem darin, dass ich wo möglich eine Aufführung derselben bei Hofe oder in einem Conzert abwarten wollte, um Ihnen zugleich den Erfolg und die Wirkung mitzutheilen. Beides jedoch hat sich jetzt noch nicht so nach Wunsch realisiren wollen; unser allergnädigster Herr und König, erst seit 14 Tagen von einer mehrmonatlichen Krankheit wieder ganz genesen, meidet noch die sonst ihm so lieben Aufregungen und Genüsse, welche die Kunst ihm bietet, und ausser unsern Abonnements-Conzerten, die in verschiedenen Zwischenräumen fallen, »*ist man sehr ruhig in Madrid*«, besonders diesen Winter. —

Dafür haben ich und mein Verlobter um so gieriger das Werk so zu sagen verschlungen, und haben uns begeistert an dem herrlichen Ganzen! Wie haben Sie verstanden, die Musik mit der Dichtkunst zu verschmelzen, ohne dass eine die andere beeinträchtigte! wie so überaus günstig für den Sprecher hebt dort die Begleitung die Kraft der Rede, oder giebt die Stimmung durch die Töne derselben an! — Ich kann es darum gar nicht erwarten, bis ich die Ballade gesprochen und bin überzeugt, es wird von grosser Wirkung sein! Am liebsten hätte ich sie freilich unter Ihren Augen studiert, begeistert und angeregt vom Meister selbst! —

Wie sehnlichst mein Bräutigam wünscht, persönlich Ihnen seine Bewunderung und Verehrung aussprechen, und sich als Künstler Ihrem strengen Urtheil unterwerfen zu dürfen, brauche ich nicht zu versichern; dazu liebt er Wagner zu sehr, um nicht das Verlangen zu tragen, dessen treuesten Streiter und

---

1) Von Bürger, mit melodramatischer Pianoforte-Begleitung zur Declamation. Leipzig, Kahnt.

Freund kennen zu lernen, und weiss ich doch, Sie würden Ihre wahrhaft grösste Freude an ihm haben! Er studiert jetzt den Rienzi mit einer wahrhaft begeisterten Liebe, — leider hat er keinen Winterurlaub, und wird als des Königs Liebling auch gar nicht fortgelassen. —

Vielleicht bringt uns das Glück auf unserer Hochzeitsreise, die wir am 1. Juni antreten, in Ihre Nähe und wir dürfen Ihnen dann in Wirklichkeit die Hände in dankbarer inniger Verehrung drücken, wie wir's jetzt im Geiste thun. Ihre Sie über alles verehrende Freundin Marie Seebach.

131. Carl Tausig.

[Paris, Anfang Februar 1859.]

Geehrter Herr Doktor,

Sie haben mich ermuntert in Ihrem letzten Briefe, Sie um Empfehlungen zu bitten, und ich erlaube mir, aber bloss auf Ihren Wunsch hin, Sie um eine anzusprechen. Ich bin nämlich in Hinsicht der Frau von Obreskoff falsch avisirt worden; sie ist jetzt zurückgekommen und bleibt den Winter in Paris. Ich habe diese Nachrichten von Madame Swieykowska, welche dieser Tage selber zu ihr hingehen will, um von mir zu sprechen. — Mein Concert ist den 22. Februar in der »Salle Beethoven«. Dieser Saal ist klein und noch nicht bekannt, aber ich habe ihn nehmen müssen, weil ich sonst keine Möglichkeit gehabt hätte, ein Piano von Erard spielen zu können, und ich glaube artig gegen das Haus (an welches *Sie* mich empfohlen hatten) gewesen zu sein. — Herr Jules Janin war sehr freundlich und liebenswürdig gegen mich.

Baur hat einen vortrefflichen Succès gehabt und Ihr Concert hat äusserst gefallen. Herr Giacomelli schwärmt in der *Presse musicale* dafür. Ich erlaube mir die Kritik Ihnen zu schicken. Wenn ich auch hierin viele Ihrer *Freunde* nachahme, so werde ich Ihnen nur die guten Kritiken wenigstens schicken.

Gegen Fräulein Stark[1]) hoffe ich, bin ich genug galant gewesen. Frl. Bondy giebt den 8ten Febr. ihr Concert.

Mein Programm ist folgendes:

1. Sonate D-moll von Beethoven.
2a) Au bord d'une source.
 b) Ballade von Chopin.
3. Chromatische Fantasie von Bach.
4. Robert-Fantasie.

Ausserdem denke ich, wird eine Portion oder eine Tasse Gesang dem zugefügt werden, so dass die Leute Alles, was sie nur haben wollen, in meinem Concerte finden werden.

Letzthin sagte mir ein Herr in einer Soirée bei Mad. Ollivier: »Il faut du charlatanisme, Monsieur! Et vous en avez, Monsieur; car l'art seul ne veut rien dire sans ce digne compérage.« Ich sehe ihn schon etwas wüthend an und frage: »mais comment donc?« »Oui, oui, certainement, vous ferez le plus grand effet avec votre jeunesse, et tous les gens demanderont, comment un jeune homme, presque *enfant*« .... Ich lasse ihn nicht seine Phrase beendigen, werfe ihm einen grausigen oder Tausigen Blick zu und dann mich in meinen spanischen Mantel, indem ich ihm antworte (zu seinem grossen Erstaunen): »Monsieur, si je savais que ma jeunesse fût la moindre cause de mon succès, je vous jure que je ne donnerais pas un seul concert!!!« Innerlich lachte ich sehr, und ich hätte Niemanden auf der Welt mehr gewünscht zum Zeugen dieser Scene als Sie.

Ich verbleibe in aller Ergebenheit Ihr Sie liebender und verehrender C. Tausig.

132. Pauline Viardot-Garcia.

Au milieu des brouillards noirs de Newcastle, 17 Févr. 59.

Mon bien cher maître,

Je viens de recevoir la *Zeitschrift für Musik*, et je veux

---

1) Ingeborg Stark, vortreffliche Schülerin Liszt's, später mit Hans v. Bronsart verheiratet, concertirte damals erfolgreich in Paris.

sans tarder un moment vous remercier de tout mon cœur du magnifique souvenir que vous avez bien voulu m'y donner[1]). J'en suis bien fière et profondément touchée. L'artiste remercie le poëte et la femme remercie l'ami.

Jamais, depuis le commencement de ma carrière, je n'ai rien lu sur moi qui m'ait fait un aussi grand plaisir; qui m'ait communiqué un nouvel élan d'enthousiasme sérieux comme celui que j'éprouve. Ah, que ne suis-je en Allemagne en ce moment, au lieu d'être en Angleterre où je fais un métier peu propre à *sfogarsi* comme on dit en Italie. Figurez-vous que depuis le 24 J^er^ j'ai chanté dans 24 concerts, tous dans des villes différentes, et *tous les soirs le même programme!* et *quel programme!* Avouez qu'il y a de quoi faire naître des idées de cordes! heureusement je n'en ai plus que jusqu'au 5 Mars, mais je crains d'avoir avalé d'ici là ma langue et celles de mes publics avec. Dans tous les cas, ce qu'il y a de bien certain dans mon affaire, c'est que je serai devenue tout à fait stupide. Je me fais l'effet d'une mécanique à chanter — à 8 h^res^ du soir on pousse mon ressort et je chante — toute la journée se passe en wagon de chemin de fer où je me dépose dans un coin. On arrive dans une ville, on graisse le ressort et à 8 h^res^ .... le public anglais a la b.... onté de dire »*Oh!! beautiful!!!!*« et voilà ma vie! —

La rupture complète a donc eu lieu entre vous et Mr de D. Je l'en plains, je plains le public, mais je vous en félicite. Vous ne devez être que là où vous pouvez faire ce que vous voulez. Allez-vous rester à Weimar?

Si vous voulez me faire un plaisir immense, cela vous sera bien facile. Deux mots de votre main adressés à Paris rue de Douai 28. Je veux avoir des nouvelles de votre santé et savoir ce que vous avez l'intention de faire, si c'est *sachable*.

Rappelez-moi bien tendrement au souvenir de Mme la P^sse^ et de sa charmante fille.

---

1) Liszt's Essay »Pauline Viardot-Garcia«. (Ges. Schriften III.)

Vous savez, n'est-ce pas, cher maître, que vous avez en moi une amie dévouée du fond de l'âme? Rendez un peu d'affection en échange de cette inaltérable que vous porte

Pauline Viardot.

Mes souvenirs à M[rs] Lassen et Cornélius. J'ai des idées d'Allemagne pour le printemps. *Che ne dite?*

133. Peter Cornelius.

Mainz, 18. Februar 1859. Hintere Bleiche 65.

Liebster Freund!

Kurz, und mit einem Wort zu reden: meine Pläne haben sich verändert. Ich habe vor, nicht München, sondern Wien zu meinem Aufenthalt zu wählen und dort den Versuch zu machen, mir eine dauernde Lebensstellung zu gründen.

Folgen Sie mir, ich bitte, mit guter Laune auf diesem neuen Winkelzug meiner Phantasie. Mein Entschluss ist allerdings instinktiv, aber nicht unvorbereitet, denn schon in München machte ich, wie ich Ihnen auf der Heyse-Fahrt erzählte, Pruckner eine Proposition in Betreff Wiens.

In vollem Zug nach München und in der Meinung, mich nur einige Tage hier aufzuhalten, macht mich ein Brief meines Bruders stutzen, den ich gebeten hatte, mir dort eine Wohnung zu suchen, und der nun als Rückantwort mir die Bedingung meiner Rückkehr setzt, mich unverzüglich um Privatstunden zu bewerben. Alles dies war ja längst abgemacht, und es muss sich ja von selber verstehen, dass ich ihm auf die Dauer nicht zur Last fallen will. Meinem Gefühl ward aber in dieser ausdrücklich gesetzten Bedingung mehr als je die Art von Botmässigkeit klar, in der ich mich dort befinde. .—. »In Deiner Brust sind Deines Schicksals Sterne.« Nehmen Sie in diesem Wort alles auf! Ich mag Sie nicht mit langen Reden hinhalten. Dadurch, dass Sie mir zur Aufführung meiner Oper verholfen, haben Sie mich zu dem Manne gemacht, der ich fortan unbeirrt und unerschrocken sein werde. Musik und Literatur — in allen ihren

Wechselbeziehungen, in Lehre, Theorie, Vertretung, Durchdringung beider, mit ihrer unerschöpflichen Anregung zur Produktivität, das ist die Fahne, welche ich als ein fester und unermüdlicher Mensch in der Hand halten will, und in den Feldern, die ich da erstürme, muss auch zuletzt der Kartoffelacker sein, von dem ich leben kann. Ich habe in jeder Hinsicht meine hohe Schule durchgemacht und nehme mit aller Kühnheit und allem Selbstvertrauen mein Geschick in meine eigne Hand. Walt' es Gott!

Schreiben Sie mir also, Liebster, Bester, alle etwaigen Empfehlungen von München auf Wien um. Ich denke an Haslinger und bringe drei bis vier Hefte Compositionen bis Anfang März in Ordnung. Meinen einstweiligen finanziellen Anhaltepunkt bildet Hestermann, der mit meinem Plane ganz einverstanden ist. Ich reise etwa am 5. oder 6. März über Augsburg — wo ich vielleicht meine Wiener Dienste anbieten kann? — nach München, von da mit meinen Effekten alsbald nach Wien. Könnte mir vielleicht durch Vermittlung von Vetter Eduard[1]) dort schon gleich zu einem einsam gelegnen, einfachen Privatlogis geholfen werden, so würde ich Sie vielleicht bitten dürfen, ihn darum zu ersuchen. Ich würde am 15. März jedenfalls schon dort sein.

Und nun, mein verehrter Meister, erholen Sie sich einstweilen von Ihrer Überraschung, und möchte es keine unangenehme sein. Überreichen Sie der verehrten Prinzess Marie meine bescheidne Festgabe mit meinen umfassendsten Glückwünschen. Der Monat März ist mir ein guter Monat: da zog ich zum ersten mal in die Welt: nach London, da zog ich von Berlin nach Weimar. Diesmal geht es nach Wien. Rufen Sie mir ein Glückauf zu, grüssen Sie die liebe Fürstin. Die Brochüre über Hans ist vortrefflich — durch ihren vermittelnden Ton.

Mit Liebe und Treue Ihr Cornelius.

---

1) Liszt's Stiefonkel Dr. Ed. v. Liszt, als Generalprocurator 1879 gestorben.

134. Wilhelm von Lenz.

St. Pétersbourg, $\frac{\text{18 Février}}{\text{1 Mars}}$ 59.

Cher et excellent ami,

J'ai à Vous remercier de Votre amicale et encourageante lettre du 18 Février, et le fais de tout cœur.

Et tout d'abord, et connaissant Votre âme hautement généreuse, je Vous ferai sans doute plaisir en Vous disant que Votre lettre m'a fait du bien auprès du Cte Mathieu[1]) auquel je l'ai lue parce qu'il en était digne par l'intérêt qu'il porte à tout ce qui Vous concerne, Vous et les Vôtres, dont l'excellent et digne Bronsart est et sera. L'ami Séroff, a été également charmé de tout ce que Vous voulez bien lui dire, et ce que Vous dites de ces arrangements, lui a fait à son tour un bien infini auprès du Cte, avec lequel je l'ai mis en relation producto-musicale. —

Il vient d'écrire un article contre Mr. A. Botte, à propos de certain mode lydien, que cet adorable franc qualifie de *style lyrique*, qui Vous réjouira royalement.

Je rendrai compte de son cours philosophique de musique dans la »Leipzigerin«[2]).

Marx est un profond talent harmonique et son admirable livre[3]) est certes le meilleur, écrit jusqu'à ce jour sur la matière, ce qui ne l'empêche d'avoir fait des bévues inqualifiables. Je noterai de mémoire, car Séroff dévore mon exemplaire chez lui, la ridicule appréciation des remarquables Variations sur le motif qui se trouve dans Prométhée, dans la Symphonie un peu héroïque et dans une *contredanse* de Beethoven pour Pianoforte, ce que Marx ne sait pas, parce qu'il n'a pas assez bien lu mon livre, plus ou moins français. Je dirai que la manière de Marx d'envisager la grande ouverture de Léonore, la reine de toutes les ouvertures de théâtre

---

1) Wielhorski.
2) »Neue Zeitschrift für Musik«, von Brendel redigirt.
3) »Beethoven's Leben und Schaffen.« 1858.

et d'où le sublime Weber sortit tout botté — n'est pas *le grand* Stand-Punkt, établi par Wagner et Liszt, dans la critique. Et ainsi de suite. Ce sublime professeur d'harmonie et digne écrivain oublie dans la solitude de son cabinet:

1. qu'il est assez malséant de prendre à quelqu'un qu'il nomme un registre, fruit de 5 années de recherches, de compulsions, de comparaisons — en ôtant de ce registre les millésimes des éditions premières de Beethoven, pour en orner *ses textes*, sans plus nommer le quelqu'un qui lui a épargné un si énorme travail.

2. qu'il est du plus mauvais goût possible de traiter ce quelqu'un par-dessous jambes après lui avoir pris *son bagage* — le tout pour détourner les soupçons qu'on ait pu à pareil manant prendre quelque chose.

3. qu'il est absurde de parler de *Juristenphantasie*, quand la fantaisie est une chose une et indivisible, et qu'on ne demande point si la Professorenphantasie est meilleure ou pire.

Il a raison cependant pour le *fond* — j'ai mal compris la 7e Symphonie au 2 Vol., mais terriblement bien dans le Catalogue, en donnant plus de cause *à une idée de Séroff.* — Somme toute — je n'en veux pas au Marx, j'en veux à son éducation, mais doucement. Je le remercierai d'avoir produit un chef-d'œuvre, *mais* qui ne rend nullement inutile ou superflu mon petit très grand *Lexikon* où l'on trouve *en un instant tout*, tandis qu'on ne trouve dans Marx que ce qu'il lui a plu de donner.

Différence du tout au tout! Autre bagatelle: mon Lexikon rend inutile Wegeler, Ries, Schindler, 30 Volumes in quarto fort gros, de l'Allgemeine Musikalische Zeitung, etc., et cela parce que tout cela s'y trouve en extrait, dans un système qui est sur la main, dans le système et ordre de chiffres de Beethoven lui-même.

Bien je voudrais garder le Lexikon en *toute propriété* — il rapporterait quelque chose comme 200 thalers par an pendant une suite d'années, voire jusqu'à une 2de édition. Comment faire? je n'ai pas d'argent. Le B. me tiendra-t-il quitte?! Je ne voudrais pas désobliger des gens qui re-

montent à quelqu'un que je tenais de Vous. Légalement je serais à couvert, en remaniant op. 1—20 (la partie du catalogue parue) en y ajoutant le reste sous le titre *Lexikon* — mais noblesse oblige et Beethoven aussi. Je ne désoblige personne. Prêterait-il la main? Vous rendrait-il mon *manuscrit* op. 21—100 inclusivement (2de période)??— [1]).

Si, cher ami et inappréciable appui, Vous vouliez bien alors me trouver un digne éditeur, plus ou moins sonnant, ce qui rime avec 32 et plus de Sonates — que j'ai dû à ce point, avaler, mâcher et digérer — ce serait une belle chose pour moi et dont je Vous aurais une grande reconnaissance, si mes sentiments pour Vous pouvaient s'augmenter de quelque chose. —

Pauvre Mortier [2]). Il obtient par Montebello un ordre suprême, de pouvoir avoir les *Italiens*; il affiche un grand concert à l'assemblée; il donne l'ouverture de Léonore No 3, le concert en *sol* qu'il joue on ne peut presque pas mieux. Il y a une répétition de spectacle de société avec la Cour — il a 1200 roubles de frais et pas 1500 de recette! — Il avait quitté Moscou avec une production pour lui de 2 à 3000 roubles par an, où Mad. Mortier tenait une place d'enseignement vocal remunérée; — il quitte Moscou pour son Duc, vient ici, et le Duc part et ne revient pas — pauvre Mortier, digne interprète de op. 101, 106, 109, 110, 111, voire op. 96 (Sonate en *sol* avec Violon qu'il interprète particulièrement bien). Comme homme — ce n'est plus le même doigté. Enfin.

Le 15 Laub, le Violoniste de Berlin, a joué chez le Comte Mathieu, le Trio en *ut mineur* de Mendelssohn avec Rubinstein et Knecht, ou plutôt Rubinstein avec ces Messieurs, car il a terriblement bien ravagé cela, Rubinstein, et il m'a fort étonné, ainsi que Séroff. Quaeritur: est-ce qu'il joue

---

1) Da die Fortsetzung des Druckes seines Werkes nicht erfolgte, wünschte Lenz das Manuscript wieder zurückzuerhalten um dasselbe anderweit zu veröffentlichen.

2) Mortier de Fontaine, vorzüglicher Pianist (1816—1883) lebte einige Jahre in Petersburg.

autre chose comme ça? quand il ne s'appuie plus sur l'histoire juive, mais simplement sur celle du monde, écrite par Beethoven? — Dubito fore an. Laub a été presque sublime dans le Quatuor en *fa* — Rasoumoffsky — et dans un ravissant Haydn, en *sol*.

Séroff dit: comme il Vous passe de la tragédie à la comédie. Il dit en général des choses dont les lettres valent bien par un ducat[1]). Vers les 2 heures de la nuit, par 12° de froid très froid, après un opus de 106 dégel, nous nous en retournions ensemble dans un modeste traîneau. Croyez-moi, dit-il: le Trio, c'est de la sentimentalité allemande et de la facture, puis rien. Je riais, il riait — nous ricanions comme deux diables sortis par ce froid de l'enfer. Et de rire encore.

Et voyez combien nous sommes en tout Vos reconnaissants petits élèves. Le Cte ne m'avait pas fait inviter, je n'en ai pas besoin, mais enfin: quod abundat non nocet. Séroff était dans le même cas — voilà pourquoi qu'après le Haydn, qui était le commencement du souper, Vos élèves ne jouèrent point le souper, et s'en retournèrent avec Laub dans l'estomac. Le lendemain le Cte voulut bien m'en faire reproche et voilà.

Le Lion du carême sera Laub, que la fortune lui emmène un troupeau.

Je Vous répète, cher ami, que le Cte Mathieu, qui est toujours ce qu'il y a de plus solidement noble ici, a pris un vif intérêt à Votre lettre et »que les averses et grêles des journaux qui raréfient l'air en Allemagne«, ont eu le succès d'esprit, de finesse et de goût, auquel elles étaient appelées dans Votre bouche.

Séroff était toujours fertile en idées; depuis qu'il a été chez Vous, il est d'une fécondité dangereuse pour ses amis, car il est difficile de ne pas le voler pour peu qu'on ait le

---

1) Seroff hatte kurz zuvor einen abendlichen »cours philosophique de musique« in der kaiserl. Universität eröffnet.

malheur d'écrire, de nourrir les Marx, et d'en être encore toisé par-dessus l'épaule.

Je songe très sérieusement à obéir à Votre amicale invitation, de venir Vous trouver en été. Je donnerais cher pour pouvoir Vous serrer la main et reprendre avec Vous nos souvenirs de la Rue Montholon [1]) ! — J'ai l'espoir de recevoir à Pâques la subvention qu'on me fait en haut lieu — si cet espoir et cette promesse faite se réalisent, nous nous verrons. Comme ce serait mon dernier voyage, à l'âge de 50 ans, et dans des conditions de service astringeantes, j'irais pour 3 mois et visiterais la Suisse, mon cher Chamounix et Oberland, et *Zermatt* et son *Mont Rose* que je connais à fond, sans y avoir mis les pieds — cette symphonie en montagnes-là n'ayant été découverte qu'il y a une dizaine d'années. Y êtes-Vous allé déjà?

Il est plus probable que je pousserai jusqu'à Reval et Riga ! ! —

Poussez donc, Vous, cher ami, le Lexikon, en attendant — ruit hora! — Je n'ai pas besoin de Vous dire qu'en écrivant soit à Séroff, soit à moi pour lui, Vous nous procurez une véritable jouissance. Adieu! Je Vous remercie bien et parle de Vous et pense à Vous à tout instant.

Votre dévoué de cœur W. Lenz.

135. Carl Tausig.

[Paris] 3ten März 59.

Geehrter Herr Doktor,

Endlich, endlich komme ich nach langer Zeit zum Schreiben und ich habe Ihnen so viel zu sagen, dass ich wohl heute bloss einen Theil aller meiner Pariser Erlebnisse Ihnen mittheilen können werde, und sogar die noch mit einer gewissen Bange, da ich wohl fürchten muss, dass Sie nicht immer aufgelegt sein mögen, die »Triumphe und Fiascos« Ihrer sämmtlichen Zukunftskinder oder besser Zukunftsjünglinge anzuhören.

1) Liszt's Pariser Wohnung zur Zeit als er Lenz unterrichtete.

Aber noch einmal sollen Sie die Güte haben geduldig zu sein, indem ich mit einem gewissen Egoismus ausrufe »après moi le déluge«, und ich Sie daher nicht weiter beschwören möchte, dieselbe Nachsicht auch für meine Nachfolger zu haben ....

Den 24[ten] vergangenen Monats habe ich mein erstes Concert im Saale Beethoven gegeben, und man sagt mir von allen Seiten, dass ich einen »beau succès« gehabt habe. Die Leute sagen es, und ich muss es wohl folglich glauben. Sämmtliche Künstler und Musiker sind ergrimmt und wüthend über mich, über mein Spiel; sie finden, dass ich nicht mehr den gewöhnlichen Feld- und Wiesen-Whist abspiele, sondern schon eher einen schikanenreichen Guerilla; sie finden, dass ich eine Revolution will! ... kurz, sie sind überzeugt, dass mein unschuldiges, jugendliches Gesicht wohl eine Maske bloss sei und eine Teufelsnatur berge! Ich sehe wohl ein, dass mir nichts übrig bleibt, als sie sämmtlich um Verzeihung zu bitten, nicht ihr Schüler zu sein. — Die Zeitungen sind dagegen viel nachsichtiger und freundlicher, und ich habe mir erlaubt, Ihnen, als meinem musikalischen Papa, einige zu übersenden. Mein Saal war gefüllt und ich wurde ziemlich viel gerufen. Renten auf den »Crédit mobilier« habe ich mir bis jetzt mit meinen (an die sieben ägyptischen Jahre erinnernden) Einnahmen nicht gekauft. Mein zweites Concert ist den 19[ten] März im Saale Herz. — Dies ist mein Concertbulletin, und ich habe es absichtlich kurz gehalten, um Ihre Nachsicht und Ihre Geduld nicht zu erschöpfen.

Berlioz, den ich dreimal besucht habe, hat mich niemals angenommen; er ist sehr piquirt, dass die musikalischen Empfehlungen von Weimar nicht mehr an ihn, sondern an Jules Janin gerichtet werden. Er war aber trotzdem in meinem Concerte und hat sich am Ende sehr freundlich und wohlwollend gegen mich geäussert. Nicht so Herr Ritter[1])! —

Sie haben die Frau Gräfin d'Obreskoff mit Ihrem Briefe beglückt. Seitdem hat sie sich auch meiner sehr angenommen

---

1) Wol der Pianist Theodor Ritter (1841—1886), Schüler Liszt's.

und thut alles mögliche für mich. Ich bin sehr oft bei ihr, aber, abgesehen aller sonstiger Liebenswürdigkeiten und Freundlichkeiten, die mir von ihrer Seite zu Theil werden, bekümmert sie sich ernstlich um meinen Erfolg und will mir ein schönes zweites Concert arrangiren. . . . .

Durch die Verwendung einer mir sehr wohlwollenden Dame habe ich die Bekanntschft des spanischen Gesandten gemacht, welcher sich meiner lebhaft annimmt. Ebenso geht es mir mit dem Prinzen Poniatowski, dem ich nächsten Sonntag auf sein Verlangen die Tannhäuser-Ouverture vorspielen werde müssen. Von der polnischen Gesellschaft kenne ich den Grafen Constantin Branicki, Madame de Laska, die Fürstin Czartoryska etc. Anfangs April werde ich nach London mit Belloni gehen, da ich nothwendigerweise auch an das Geldverdienen denken muss. Ich werde Sie nun, geehrter Herr Doktor, nicht wieder mit Empfehlungsbriefen belästigen; aber ich wünschte gerne, dass Sie die Güte hätten, mir einige Verhaltungsregeln für London zu geben; da es mir immer gut oder wenigstens besser geht, wenn ich das befolge, was mir Ihre grossmüthige und erfahrungsreiche Huld vorschlägt. In baldiger Hoffnung, einige Zeilen von Ihrer geliebten Hand erhalten zu dürfen, verbleibe ich in aller Ergebung

Ihr Sie verehrender und liebender

Rue de Londres 36. C. Tausig.

136. Pauline Viardot-Garcia.

28 Rue de Douai, 14 Mars [1859].

Mon bien cher maître et ami,

Hélas! que ne suis-je à même de répondre comme je le voudrais à la toute gracieuse proposition de Mme la G^de^ Duchesse! avec quel plaisir j'irais passer deux jours auprès de vous! mais c'est *impossible.* A peine revenue d'une tournée en Angleterre, j'y retourne pour une série de représentations qui me retiendra trois semaines. Je ne pourrai être de retour que vers le 20 Avril.

Soyez assez bon pour remercier Mme la G^de^ Duchesse du bienveillant souvenir qu'elle a bien voulu me conserver, ce dont je suis vraiment touchée, et en même temps présentez-lui l'expression de mon très sincère regret. J'aime à espérer que le guignon ne s'acharnera pas toujours contre mes voyages et mes séjours à Weimar.

Maître, vous ne me dites absolument rien de vos projets — je ne voudrais pas être indiscrète, mais je voudrais pourtant bien savoir si vous allez rester dans votre petite ville ou s'il y a le moindre espoir de vous revoir à Paris?

Je suis charmée que vous ayez été vous-même présider à l'exécution de vos »Ideale« à Berlin. Je ne doute pas que le public n'accueille toujours favorablement tout ce qui lui sera présenté par *vous-même en propre personne* — mais j'aurai peur toutes les fois que Hans v. Bülow et les autres *fanatiques* s'en mêleront[1]). Ils font le plus grand tort à la cause qu'ils veulent servir, parce qu'ils emploient trop souvent d'autres moyens de persuasion que la musique. Ils sont exaltés, impatients, violents, parfois jusqu'à la grossièreté, ils font des querelles, ils écrivent des diatribes à et contre tous ceux qui, par ignorance ou par préjugé, ne sont pas portés à les croire sur parole, et à renoncer à la musique qui a fait l'admiration de leur vie, en faveur d'une musique qui demande des connaissances et du temps pour être justement appréciée. Leur exigence est absurde. Vous pouvez seul, vous *devez* modérer l'ardeur de vos jeunes gens, et bien leur répéter que:

»Patience et longueur de temps«
»Font plus que force ni que rage.«

S'ils ont foi dans la cause qu'ils servent, ils doivent avoir du respect pour elle, et se conduire de sorte à la faire respecter. Les scènes plus ou moins violentes ou scandaleuses qu'ils provoquent, jettent une sorte de ridicule sur leur personne qui doit nécessairement rejaillir sur leur *cause*, la *vôtre*.

---

1) Bezieht sich auf die pag. 202 erwähnte Berliner Aufführung der »Ideale« durch Bülow und ihre Wiederholung unter Liszt.

Maître, ne soyez pas fâché de ce que je vous parle avec autant de franchise. J'en ai le droit par ma sincère admiration et ma grande amitié pour vous. Moi, j'ai foi en vous, voilà pourquoi je me désole quand je vois ce qui se fait sans vous, et en votre nom et soi-disant avec votre autorisation. Faites donc taire tous les écervelés, tous ces maladroits imprudents, et *parlez*. Faites-les rester tranquilles, et vous, agissez! Partout où le grand Liszt ira seul, avec ses partitions sous le bras, comme un simple homme de génie (qu'il est), il remportera la victoire, mais tant qu'il lâchera ses fous . . . . de grâce, n'en veuillez pas à votre bien affectionnée

Pauline Viardot.

137. Johanna Wagner,

Nichte Rich. Wagner's, vorzügliche dramatische Sängerin, nachmals auch eine Zeitlang Schauspielerin, geb. 13. Oct. 1828 bei Hannover, wirkte an den Hoftheatern zu Dresden und Berlin, zuletzt als Gesanglehrerin in München, wo sie 1894 starb. Sie war mit Landrath Jachmann verheiratet.

Mein hochverehrter Meister und Gönner!

Verzeihen Sie mir, wenn auch ich mal komme, Ihre so grosse Güte und Freundlichkeit für ein junges Talent zu erbitten, welches rathlos da steht und so gern vorwärts möchte. Es ist die kleine 12jährige *Doris Böhm*[1]), eine Schülerin des jung verstorbenen Clavierspieler Wehner aus Dresden. Die Eltern der Kleinen sind unbemittelt, und sie möchte doch so gern sich weiter vervollkommnen, zu welchem Zweck sie sich etwas verdienen möchte. Wäre es wohl eine Möglichkeit, dass sie bei Hofe in Weimar spielen könnte? Halten Sie sie dazu schon fertig genug, mein verehrter Meister? Innigst bitte ich, hören Sie die Kleine wenigstens und geben Sie ihr einen Rath, wie sie es anfangen soll um zu erreichen, was sie beabsichtigt, oder ob ihr ganz davon abzurathen.

Zürnen Sie mir nicht, wenn ich Sie plage und seien Sie

---

1) Eine Doris Böhme aus Dresden wurde 1860 in's Leipziger Conservatorium aufgenommen. War es dieselbe?

gütig auch gegen mich, wie Sie es ja immer waren, und wofür Ihnen mein Herz in dankbarer Verehrung gewidmet.

Darf ich noch bitten, mich Frau Fürstin zu empfehlen, und nehmen Sie die herzlichsten Grüsse entgegen Ihrer

hochachtungsvoll ergebenen

Berlin d. 25/3 59.

138. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Indem ich von Ihrer freundlichen Offerte, mein Op. 33 durch Ihre gütige Vermittelung an die Frau Prinzessin von Preussen gelangen zu lassen, gern Gebrauch mache, übersende ich Ihnen beikommend die zwei gebundenen Exemplare desselben, denen ich ferner je einem einen Brief beilege. Weder den einen noch den andern habe ich versiegelt, weil ich bitte, dass Sie von ihrem Inhalte zuvor Einsicht nehmen und mir, im Fall derselbe Ihren Ansichten nicht entspricht, von meinem etwaigen Verstosse Nachricht geben. Sind Sie mit Form und Inhalt aber einverstanden, dann ersuche ich Sie, beide Briefe durch Ihr Siegel zu schliessen und dieselben nebst den Exemplaren an ihre Adresse weiter zu befördern. Der Einband der letzteren ist ganz nach meinen Wünschen ausgefallen — hoffentlich erfreut er sich auch Ihres Beifalls. —

Ausserdem lege ich für Sie ein Exemplar meines Op. 32 und 33 bei. Sie werden finden, dass die Männerquartette mit Lust und Liebe gearbeitet sind, vielleicht doch aber die Mängel ihrer Gattung hier und da an sich tragen mögen. — Die Goethe'schen Texte empfehle ich Ihrer besonderen Gunst:

mit Hinblick auf den Dichter und seine Diktion halte ich sie für entsprechend. —

Im Voraus sage ich Ihnen für die neue Güte und Liebe, die Sie mir wiederfahren lassen, meinen tiefgefühltesten Dank. Schliesslich ersuche ich Sie, mich der Frau Fürstin bestens zu empfehlen und bin in alter Verehrung Ihr ergebenster

Halle, d. 26. Mz. 59. Rob. Franz.

139. Peter Cornelius.

Wien. Weissgärber — Pfefferhofgasse 30, bei Frau Müller.
[April 1859.]

Lieber Doktor! Das Leipziger Fest[1]) naht mit schnellen Schritten, Ihre Messe ist nun erschienen, und ich sehne mich sehr nach dem Augenblick, wo ich im Besitze eines Exemplars sein werde. Nur dann kann der Aufenthalt in Leipzig ein wirkliches hohes Fest für mich sein, wenn ich diesen Monat über mich geistig völlig in den Besitz Ihres Werkes setzen kann, und dazu müssen Sie mir nur bald, recht bald verhelfen. Die hohe Messe von Bach habe ich, leider nur vom Credo an, von Haslinger geliehen, und bin am Studiren. Meinen hiesigen Aufenthalt habe ich mit der grossen Messe von Beethoven eingeweiht, deren Partitur mir nun völlig geläufig ist. Um so mehr sehne ich mich nun nach einem ernstlichen Studium Ihres Werkes und freue mich ausserordentlich, es dann in Leipzig mit völligem Bewusstsein hören zu können.

Auf der Reise hierher habe ich einen schönen Tag in der Galerie[2]) verlebt, und den nächsten mit Ritters und Dräseke, die in der That eine sehr liebevolle und freundliche Aufnahme mir zu Theil werden liessen. Ritter hat auch ein ganz pikantes Ding geliefert, den Belsazar von Heine,

---

1) Die Tonkünstlerversammlung Anfang Juni 1859, die den »Allgemeinen deutschen Musikverein« in's Leben rief. Daselbst kamen Bach's »Hohe« und Liszt's »Graner Messe« zur Aufführung.

2) In Dresden.

welches Ihnen, als eine sehr geniessbare Manifestation der jüngeren Weimarischen Schule, gewiss nicht uninteressant sein würde. Schuberth[1]) haben wir besucht, und er bestätigte mir Ihre Mittheilung in Betreff des Barbiers. Rietschel habe ich die Grüsse von der Altenburg ausgerichtet, und waren Botschaft und Bote gleich liebenswürdig von ihm willkommen geheissen.

In Prag habe ich nach einem sehr befriedigenden Sonntag, wo ich die schöne Stadt von oben bis unten und wieder hinauf durchstrich und recht genau durchblätterte, den Montag grösstentheils mit Meissner[2]) verbracht. Es war mir wohlthuend, bei ihm wirklich eine vollkommene Bewunderung und Hingebung für Sie zu finden. (In Prag ein schöner Hähnel! Carl IV. mit den 4 Fakultäten. Hat Geist und Leben!)

Der Erste, dem ich in Wien zufällig begegnete, war — Daniel — um eine Strassenecke biegend, lief er mir grade in's Gesicht und umarmte mich herzlich. (Auch ein sehr aufrichtiger, ja höchst enthusiastischer Verehrer von Ihnen.) Seitdem sahen wir uns einigemal, und ich bin ihm dankbar dafür, dass er den jungen Catinelli zu mir gebracht hat, der ein ganz begabter und vernünftiger Freund unsrer Schule ist. Wir waren unterdess mehrmals zusammen. Burmeister spielte uns die Prophetenphantasie in der Piaristenkirche, freilich nicht vollendet und auf der Höhe des Werks; aber ich war dennoch ein sehr dankbarer Zuhörer, denn ich hatte es noch nie auf der Orgel gehört; nur einmal von Ihnen und Rubinstein vor etwa vier Jahren. Welch' eine geistvolle Arbeit ist diess! Sie sind ein so unerschöpflich interessanter Harmoniker. Ich bin überzeugt, wenn Sie heute von dieser Arbeit ganz absehen wollten und das Thema in einer guten Stunde noch einmal vornähmen, Sie würden noch einen Parallelschatz von gleichem Werthe daraus entwickeln, ohne die schon so reichlich gehäuften Zinsen anzugreifen. Es ist erstaunlich, welch'

---

1) Musikverleger.
2) Der Liszt befreundete Dichter Alfred Meissner.

eine Begabung Sie hierin haben; ich weiss nicht, ob jemals schon ein solcher Harmoniker dagewesen ist, wie Sie. Denn — wo sollten wir den Vergleich suchen? Ich wüsste nur *eine* Analogie: Bach in tonalem, Sie im chromatischen Felde. Welch eine feine Beweglichkeit der Seele liegt dieser harmonischen Mannichfaltigkeit zu Grunde! Wie interessant sind die paar Akkorde, die Sie in Burmeisters Album, oder vielmehr (entschuldigen Sie!) ihm als Autograph geschrieben haben! Er hatte die Güte, sie für mich zu copiren. Sechter soll eine ganz gehörige Weile in Anschauung dieser kleinen Skizze verbracht haben (!!) — Ich habe Daniel und Catinelli die schönen Lieder von Damrosch vorgetragen, und sie haben sich lebhaft darüber gefreut. Überhaupt, eine wohlthuende Wärme ist hier im südlichen Deutschland. Neulich im Caffeehaus, wo wir mit Burmeister und Catinelli Ihre Prophetenphantasie ansahen, kam ich auf den Vers von »Recensenten und Hallunken« pp., den ich Ihnen zu Neujahr dedicirt hatte, und Catinelli drückte mir dafür so enthusiastisch die Hand, als wenn ich sein Lob gesungen hätte. So z. B. meine Hausleute stehen immer draussen auf dem Gang, wenn ich Abends in der Dämmerung spiele und singe, und da haben sie eine Freude dran, wie man sie in Norddeutschland selten findet, und dann sagen sie z. B. »Gestern waren aber Herr v. Cornelius nit brav, gestern haben's gar nit a bissel gesungen« — u. s. w.

Haslinger, dem Sie unterdess geschrieben hatten, wofür ich Ihnen von Herzen danke, war äusserst liebenswürdig und freundlich gegen mich. Er will den Kriegslärm abwarten und dann in einigen Journalen auf mich aufmerksam machen. Indess hat er mir vorläufig schon zugesagt, dass gegen Herbst hin einstweilen eines meiner Liederhefte (wozu ich denn die Weihnachtslieder vorgeschlagen) bei ihm erscheinen soll. Er wohnt bereits in Baden, wo ich ihn nächstens besuchen und ihm meine Lieder zeigen werde. — Im Grunde meinen doch die Leute Alle, wir machen lauter ungeniessbares wirres Zeug! Wir gelten hier alle für Viole's!![1]) Es ist himmlisch!

[1]) Ein Schüler Liszt's.

Und den schönen überschwänglichen Zug melodiösester Liebe, den wir unsrem Meister abgelauscht haben und der besonders in Damrosch und Lassen so schön vorwaltet, dass ich mich an ihren Liedern nicht satt singen kann — für den will man die langen Ohren nicht aufthun.

Liebster, theuerster Freund! Es gefällt mir sehr gut in Wien, Luft, Dialekt, Essen und Glacis — und die herrlichen Venetianer in den Sammlungen — Alles ist so schön und zusagend. Dennoch bin ich augenblicklich traurig, *warum*, will ich Ihnen in Leipzig sagen. — Gestern habe ich Frau Hebbel und die Kaiserin zum erstenmal gesehen. Hebbel ist gewiss ein ebenso trefflicher Mensch als Dichter; ich habe ihn ganz lieb. Das soll mein Stammhaus sein; auch seine beiden Christinen sind gut. Meine Wohnung ist durch seinen Besuch eingeweiht.

Mein liebster, einzigster Freund, Gott mit Ihnen!

Ihr Cornelius.

140. Alfred Jaell.

Hanovre, 13/4 1859.

Je ne puis m'empêcher de Vous renouveler mes remercîments les plus sincères pour toutes Vos bontés presque *paternelles* que Vous eûtes pour moi à Weimar et à Gotha! croyez-le bien que je ne l'oublierai jamais! Quel bonheur pour moi d'avoir la protection du *Dieu* de tous les artistes! — Pardon si mon admiration pour Vous ainsi que ma reconnaissance m'emportent un peu, et peut-être Vous ennuient, mais je ne pouvais résister à ce désir. —

Je viens d'envoyer à Mlle *Buch* une dizaine de mes morceaux, ainsi que le livre de Wagner; si Vous pouvez encore un peu pousser l'affaire à Gotha, je Vous en prie, faites-le, car je sais trop bien que si la catastrophe arrive, il n'y aura qu'à Vous seul que je devrais *toute* ma reconnaissance. — A mon passage pour Cobourg, je compte aller Vous ennuyer de nouveau, au commencement de Mai. En attendant veuillez

me croire pour *toujours* Votre plus grand admirateur, et sincèrement reconnaissant,

Alfred Jaell.
Hôtel Royal, Hanovre.

Mes respects les plus dévoués à M[me] la Princesse de Wittgenstein.

NB. Je viens d'envoyer à la jolie et charmante pianiste M[lle] Stark, »Le Carillon« et une Transcription du Tannhäuser. —

141. Alexander Seroff,

geb. 11. Mai 1820 zu Petersburg, gest. am 20. Jan. 1871 daselbst russischer Staatsrath, wandte sich 1851 der Musikkritik und, durch die Ristori begeistert, 1861 mit vielem Erfolg der Operncomposition zu.

St. Pétersbourg, $\frac{2}{14}$ Avril 1859. Bureau de la censure.

Cher et honoré maestro,

Lenz m'a dit de vous avoir écrit un de ces jours que mon départ pour l'Allemagne cette année dépendait en grande partie *de vous.* C'est la toute pure vérité. Si vous voulez me procurer le bonheur de vous revoir l'été prochain, si vous désirez que je profite de tout ce qui me pourra être profitable aux fêtes prochaines de Leipzig et de Weimar, faites en sorte que je reçoive de vous — sans délai — une bonne lettre que je puisse montrer en triomphe à mon ministre — et mon voyage se fera très naturellement, très simplement.

Sans cette condition j'aurai beaucoup trop de difficultés à surmonter pour persuader mes chefs de la nécessité que je ressens *»de respirer le grand air de la civilisation«* (la seule bonne phrase qui se trouve dans le pamphlet d'Oulibischeff).

Si vous saviez comme ma position est triste dans ma ville natale! Je fais tout mon possible pour parvenir à quelque chose, et *rien* ne me réussit!

Vous savez quelque chose sur *mon cours*, sur mes leçons publiques à l'Université! Vous présumez que je ne serais pas monté en chaire pour prêcher des bêtises, ou pour ra-

bâcher des notions élémentaires qui se trouvent dans des livres d'école. Mais la valeur intrinsèque *chez nous* est beaucoup moins qu'un zéro.

Notre public — si public il y a? — n'a aucune velléité d'apprendre *à penser* en fait d'art, n'a aucun désir de s'instruire, et j'ai eu le plaisir de voir ma salle à peu près vide d'auditeurs. Une quarantaine de personnes — voilà tout mon auditoire. Vox clamantis in deserto .... *Pas un seul étudiant* parmi les auditeurs (et le cours a lieu à l'Université) — il y a une clique allemande qui me déteste et me dénigre. Pas un seul *de nos hommes de lettres* — on fait tout son possible pour me décrier comme »charlatan«! Pas un seul individu de la haute volée (Le Comte Wielhorsky trouve que l'Université *est par trop loin* de la place Michel). Il n'y a que notre excellent Prince Odoewsky qui honore mes leçons de sa présence et me console un peu par des choses flatteuses qu'il me dit chaque fois et qui lui viennent du cœur.

La presse russe (les grands journaux) gardent un silence absolu sur mon entreprise qui a au moins le mérite *d'une innovation sérieuse.*

Les correspondants des gazettes musicales étrangères à Pétersbourg écrivent à Leipzig, à Paris, à Vienne combien de diamants a reçu *la Bosio* de la part de l'Empereur (elle vient de *mourir*, la charmante cantatrice, à l'apogée de sa célébrité .... Sic transit gloria mundi!), écrivent très souvent *combien* d'artistes se rassemblent tous les lundis autour de Rubinstein. Enfin on écrit sur ce qui est »*à la mode*« et l'on »ignore« ce qui n'a rien à démêler avec les futilités à l'ordre du jour.

Vous me direz et avec raison, sans doute, qu'il ne faut pas du tout s'inquiéter *sur la vogue* — il faut aller son petit chemin. Je vous répondrai que je sais bien tout cela, que je suis même assez philosophe pour *avoir brûlé mes vaisseaux*, me jetant dans la carrière qui n'en est pas une — *en Russie!* Mais .... souffrir c'est toujours — souffrir! On est nul, on est gueux, on est sans amis, sans protection, sans sympathies dans la masse — et on a bientôt ses 40 ans — on ne peut plus

voir tout *en rose*, — on est désenchanté, découragé à vouloir se pendre! ....

Je vous considère comme mon véritable ami — tout éloigné que vous soyez de moi par la distance et par votre position dans le monde — je pense que vous me pardonnerez ces quelques lignes dictées par une souffrance cuisante et qui cherche à être adoucie.

Vous me pardonnerez de même, cher ami, de ne vous avoir pas écrit tout ce temps. J'avais des occupations pardessus la tête et vous savez que pour écrire une lettre intime il faut être un peu bien disposé, se sentir libre de soucis et de préoccupations tourmentantes.

Par une lettre de vous que Lenz m'a lue — j'ai vu que le désir d'être en correspondance avec votre *tartare*[1]) ne vous manquait pas, et je me suis consolé de la privation que m'imposent vos grands travaux, votre activité publique, aussi haut placée.

Je vous adresse un petit *opus* que je mets sous votre égide. Vous en disposerez, vous le modifierez s'il y a lieu, vous saurez le faire paraître. J'ai à craindre que *le Nord* (auquel je destinais ce travail) le trouve par trop spécial pour ses colonnes, et que ce journal, qui a tant fait que de publier mon *factum*: Glinka contre Fétis — en l'adoucissant — ne soit pas trop timoré pour ne pas faire de mon breuvage amer mais *sain* à l'adresse de M. Botte une potion doucereuse que mon organisation rejette.

L'antagoniste naturel de la Revue et Gazette musicale de Paris est *la France musicale* (où l'on commence déjà à parler de Wagner et de toute la nouvelle école d'une manière tant soit peu sérieuse). Recommandé *par vous* mon article ne sera que fort bien vu par les frères Escudier[2]). Si vous trouvez quelque chose de meilleur, de plus répandu que la France musicale — tant mieux!

---

1) So nannte Liszt Seroff scherzweise.

2) Schriftsteller und Musikverleger, Herausgeber der »France musicale«.

Au risque de faire de la science »à propos de bottes«, je ne pouvais pas m'abstenir de *taper un peu* sur la critique de la Revue mus., encore plus ignorante en fait de Beethoven que Fétis et Oulibischeff.

Pour rester dans la matière, je vous ajouterai que ce qui me préoccupe le plus fortement pour le moment, c'est une polémique que je vais engager avec — *Marx*, à propos de son nouveau livre sur Beethoven.

Je suis en train de faire une brochure: »Die neueste Beethoven-Literatur« (Oulibischeff, Lenz et *Marx*). *Me le conseillez-vous?* Je vous assure que beaucoup de pages dans le livre de Marx me révoltent presque au même degré que le pamphlet de mon compatriote.

Marx est *un grand* connaisseur, grand *harmoniste*, grand *critique* — il dit des choses admirables — mais son livre sur Beethoven, somme toute, est fort peu de chose et je brûle du désir de m'escrimer un peu avec ce professeur, d'engager avec lui un *combat singulier*, corps à corps. .... Je suis assez bien armé et la force ne me manquera pas. Je le sens d'avance.

Nous avons eu à Pétersbourg assez de bonne musique, ce dernier temps. La direction des théâtres a organisé de grands concerts de musique classique (Symphonies de Beethoven, sa Léonore etc.), c'est grâce à Charles Schuberth et c'est une innovation magnifique. Nous avons eu les concerts et les séances de quatuors de Ferdinand *Laub*, délicieux artiste pour la grande, la véritable musique. Vous connaissez ce gaillard-là.

Mais nous avons eu aussi un déluge de la non-musique (Unmusik, antimusikalischste Unmusik) — je parle des productions de *Rubinstein*. Je trouve tout cela *»détestable«* et je le proclame à haute voix dans mon journal, au risque de voir s'acharner contre moi tous les mécènes (masculins et féminins) et toute la légion des reptiles qui pullulent de notre célèbre (!) virtuose et compositeur [1]).

1) Er zog sich damit natürlich ein Heer von Gegnern zu.

Je ne puis pas m'expliquer un critique de Vienne: ce *Zellner!* [1]) Il écrit une brochure *sur votre messe*, il analyse votre *Dante*, votre *Faust* — il *comprend* les œuvres d'un Berlioz, d'un Wagner — et il fait *des panégyriques* sur chaque production de Rubinstein!! — sur ce fracas de lieux communs, sur cet Océan d'accords qui ne disent rien, de ces mélodies qui ne chantent pas (Alles so grob und so dürr!), sur ce Mendelssohn *réchauffé* — moins le talent et la poésie du créateur du »Sommernachtstraum«.

Et le malheur est que *toute* la musique à Pétersbourg va être monopolisée, c'est-à-dire *paralysée* par cet individu-là dont la plus grande faculté (peut-être la seule) est une »arrogance, une outrecuidance« sans pareille .... Je dois interrompre ma lettre et je la finis en répétant ma prière: Ecrivez-moi!

Votre dévoué



142. Robert Franz.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Vor Allem kann ich nicht umhin, Ihnen nochmals für Ihre gütigen Vermittlungen meinen aufrichtigsten Dank zu sagen: meiner Unerfahrenheit müssen Sie es aber wohl zu Gute halten, wenn ich Sie von Neuem mit einer Frage, die vielleicht Ihre Rückäusserung nöthig macht, belästige.

Gestern erhielt ich von Ihrer Königl. Hoheit der Frau Prinzessin von Preussen ein freundliches Schreiben nebst einer kostbaren Tuchnadel, als Zeichen Ihrer anerkennenden Theilnahme. Nicht gerne möchte ich nun in einer Angelegenheit, bei der Sie persönlich engagirt sind, einen Schritt ohne

---

1) November 1894 in Wien verstorben.

Ihr Vorwissen und Rathen thuen. In welcher Form habe ich der Hohen Frau meinen Dank auszusprechen — wird der überhaupt stillschweigend vorausgesetzt oder wird er direkt angenommen? Sie sind schon unzählige Male in ähnlicher Lage gewesen und wissen zuverlässig, wie man sich in ihr am passendsten verhält. Ich werde mich in Allem Ihren gütigen Vorschlägen anbequemen. —

Neulich habe ich Sie von Weitem in der H-moll Messe[1]) gesehen: leider wusste ich Ihnen im Gedränge nicht nahe zu treten und nach der Aufführung musste ich schnell wieder nach Halle zurück, ohne Sie anderwärts begrüssen und sprechen zu können. Wenn Riedel die Hohe Messe bei Gelegenheit der Tonkünstlerversammlung repetirt, so wird ihm wahrscheinlich ein stärkeres Orchester und namhafter Sologeiger zu Gebote stehen — das war offenbar die Hauptschwäche der sonst höchst soliden Leistung: ein besserer Solobass und Tenor würden auch nicht vom Übel gewesen sein. Ausserdem bin ich mit den Riedel'schen Tempis nicht ganz im Einverständniss. Sie waren mir im Durchschnitt zu langsam und einförmig. Riedel strebt zu sehr nach Correktheit — ihm kommt es meist darauf an, die Stimmführung in ihren kleinsten Zeittheilen zur Geltung zu bringen. Darüber gehen leicht die kühnen Umrisse Bach'scher Musik verloren: häufig beabsichtigt der alte Herr offenbar eine wirbelnde Auflösung harmonischer Fortschritte in melodischen Melismen — im langsamen Tempo lässt sich dieses himmelstürmende Drängen nicht wiedergeben. Dem Werke würde es schliesslich auch keinen Schaden bringen, wenn manches schlaffe, durch die Form damaliger Zeiten gebotene Nachspiel wegbliebe: nach meinem Dafürhalten ist es keine Impietät gegen einen grossen Geist, ihn von Mängeln zu befreien, die weniger er als seine Periode verschulden mag. Doch das wissen Sie ja besser als ich und ich thue wohl gut, mit meiner Weisheit innezuhalten.

Mit den herzlichsten Grüssen verbinde ich die ergebenste

---

1) Von Bach, Aufführung des Riedel'schen Vereins in Leipzig.

Bitte, mich der Frau Fürstin bestens zu empfehlen und bin in aller Liebe und Verehrung Ihr

Halle, d. 15. Apr. 1859. Rob. Franz.

143. Max Seifriz,

geb. 9. Oct. 1827 zu Rottweil, gest. am 20. Dec. 1885 in Stuttgart, leitete seit 1854 die Hofcapelle des Fürsten v. Hohenzollern-Hechingen, der in Löwenberg bis 1869 residirte; 1871 ward er zweiter Hofcapellmeister in Stuttgart.

Hochgeehrtester Herr!

Von Seite Sr. Hoheit unseres gnädigsten Fürsten wurde mir der freudige Auftrag zu Theil, die Ihnen voriges Jahr schon zuergangene Einladung zu einem Besuche am hiesigen Hofe zu wiederholen und zugleich die Versicherung auszusprechen, dass höchsten Orts allseitig Ihrer Ankunft mit grosser Sehnsucht und Freude entgegengesehen wird. —

Der Fürst sagte, als ich ihm den Inhalt Ihres letzten Schreibens mittheilte, dass diese Nachricht die beste Medizin für ihn wäre! Das Befinden hat sich seit der Zeit beim Fürsten wesentlich gebessert; das Pedal versagt augenblicklich noch seine Dienste, was durch das lange Bettlager auch nicht anders sein kann. Sonst befindet sich der Fürst körperlich wohl, und wird sich die nunmehr eingetretene Steifigkeit der Beine bis zur Zeit Ihrer Ankunft jedesfalls wesentlich günstiger gestalten. — *Einen* Umstand habe ich Ihnen jedoch mitzutheilen; dass die Kapelle mit *Ende* dieses Monates auseinander geht, weil eine grosse Anzahl Mitglieder in diverse Sommerengagements einzutreten haben. Sollten Sie daher darauf reflektiren, noch einem Konzerte dahier beiwohnen zu können, so bitte ich Ihre Ankunft hier jedenfalls so einrichten zu wollen, dass den 28. oder 29. d. M. jenes Konzert stattfinden könnte. Herrn Dr. Damrosch würde ich dann sofort benachrichtigen, da der Fürst Ihrem Wunsche mit grosser Bereitwilligkeit nachgekommen ist. —

Bezüglich des Herrn Dr. Brendel bitte ich Sie, desselben in Ihrem Schreiben an den Fürsten gefälligst erwähnen zu

wollen. Es versteht sich von selber, dass dessen Ankunft dem Fürsten nur angenehm sein wird.

Sollten Sie uns auch dieses Jahr wieder die Ehre zu Theil werden lassen, einige Ihrer Kompositionen unter persönlicher Direktion aufführen zu wollen, so habe ich zu diesem Zwecke die »Ideale« und den Orpheus« in Vorbereitung. —

Soll ich Ihnen, hochgeehrtester Herr, noch des Weitern versichern, wie sehr mein Herz Ihrer Ankunft entgegenschlägt? Nein, Sie werden dessen gewiss überzeugt sein, und schliesse daher mein Schreiben mit der Versicherung meiner grössten Hochachtung, unter welcher sich zeichnet Ihr ganz ergebenster

Löwenberg, den 15. April 1859.

Max Seifriz.

144. Peter Cornelius.

Donnerstag, 19. [Mai 1859.] Abends. Wien.

Verehrtester, liebster Freund!

Ihre beiden Briefe von Löwenberg und Weimar habe ich empfangen, danke vielmals für die freundliche Empfehlung an Herrn Villers [1], die ich alsbald nach glücklich gelungenem Prolog [2] abgeben werde. Eduard Liszt habe ich vor einiger Zeit gesehen, er war gerade mit der Abreise nach Heiligenstadt beschäftigt, wo ich ihn im Laufe des Sommers besuchen werde. Auch Löwy [3] habe ich, nachdem wir uns gegenseitig einmal verfehlt hatten, in seiner Wohnung gefunden; er war sehr liebenswürdig, und ich denke, der Genius Ihrer Freundschaft wird über unsre Bekanntschaft die Hand halten. —

---

1) Alex. v. Villers, bei der sächs. Gesandtschaft in Wien, Freund Liszt's.

2) Er dichtete einen Prolog für das Leipziger Musikfest.

3) Banquier, Liszt's Freund; ihm sind die »Soirées de Vienne« gewidmet.

In Wien gefällt mir's. Hier bleib' ich. Später kommen Sie auch, wenn Sie's im grossen Dorf nicht mehr aushalten. Herbeck habe ich heute gesehn und einen höchst anständigen, liebenswerthen Collegen, als den ich ihn kannte, in ihm gefunden; mich auch in der Unmöglichkeit sich mit Zellner zu stellen, im Gespräch mit ihm überzeugt. Bleibe es denn so. Wo einmal aller Charakter dran gegeben ist, hilft kein Vermitteln.

Ihre Messe besitze ich seit vierzehn Tagen durch die Güte der Fürstin Hohenlohe. Beide aufzuführenden Werke habe ich gründlich inne und glaube nicht zu viel zu versprechen, indem ich hoffe, mich bei dieser Gelegenheit auch einmal wieder vernehmen zu lassen, und vielleicht etwas weitathmiger und sonorer, als ich es bisher konnte. Ich freue mich kindisch und männlich auf Leipzig. Ich glaube fest, es wird uns einen guten Schritt weiter bringen. Auch die As-dur Messe von Schubert sehe ich mir eben an, und werde noch die Hauptmessen von Mozart und Haydn in den nächsten 14 Tagen durchlaufen. Die Solemnis von Beethoven kenne ich in- und auswendig. Auch die D-moll von Cherubini werde ich mir nochmals ansehen. Dann weiss ich wohl ziemlich Bescheid und kann umständlich zu Werke gehn, wenn auch nicht zu speciell eingehend. Die Messe von Nicolai, die in Berlin im Manuscript ist, möchte ich wohl sehen. Ich habe sie damals, kurz vor seinem Tode, mit Interesse gehört. Doch man kann nicht Alles haben, und einen vollen Styl hatte sie doch nicht

Bach, Beethoven, (Cherubini?) Schubert, Liszt. Wenn man da nur recht genau Bescheid weiss; wahrlich das Andre frisst man nur so nebenbei, denn wenn ich denke, mit welchem horror vacui ich noch in diesen Tagen Cherubini's Requiem angesehn, so habe ich allen Respect vor meinen damaligen aesthetischen Begriffen, als ich das für ein interessantes Werk hielt.

Also mein liebster Freund und Meister, jetzt in den Prater; ob wir da vielleicht irgend eine Prologidee, die einmal Saphir oder Bäuerle, oder Castelli weggeworfen hat, unter den Bäumen auflesen? Ihren Gruss an Hebbel bestellte ich augenblicklich; auch an Catinelli.

Sie haben mir 8 Tage Frist gegeben. Soll es was werden, so muss ich Sonntag fertig sein. Dann schicke ich gleichzeitig zwei Abschriften an Brendel und Frau Ritter[1]). Also Glück auf! und Leipzig heisst die Parole.

Sein Sie herzlich umarmt von Ihrem Cornelius.

145. Robert Franz.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Mit manchen Sorgen und Mühen sind wir denn glücklich so weit gekommen, Freitag, den 1. Juli das Händel-Monument enthüllen zu können. Eine grosse Freude würde es mir sein, Sie bei dieser Gelegenheit in Halle zu sehen. — Unser Programm hat den ernsten Zeitverhältnissen gegenüber eine möglichst einfache Form gewinnen müssen. Früh 7 Uhr wird von den Stadtthürmen »Eine feste Burg ist unser Gott« mit Posaunen geblasen. Um 9 Uhr versammeln sich die Eingeladenen vor dem verhüllten Monument. Vom Balcon des Rathhauses wird dann »Seht er kommt, mit Preis gekrönt« von Blasinstrumenten ausgeführt — darauf eine kurze Rede des Oberbürgermeisters von Voss — der Enthüllungsakt — zuletzt der Choral: »Nun danket Alle Gott« vom ganzen Publikum gesungen und mit Posaunen begleitet. Um 11 Uhr findet die Aufführung des Samson in der Marktkirche statt. Frau Johanna Wagner, Frau Köster, Tichatscheck und Sabbath haben die Soli's übernommen, das Orchester steht unter David's Führung u. s. w. Nach dem Concert findet $^1/_2$3 Uhr ein Festessen im Kronprinzen statt: zur grössten Ehre würde ich es mir anrechnen müssen, Sie als meinen lieben Gast betrachten zu dürfen. Kann nun obige Auseinandersetzung Ihre Theilnahme reizen, so ersuche ich Sie, mich mit zwei Worten von Ihrem Entschluss zu benachrichtigen, damit ich für einen guten Platz u. s. w. Sorge trage. —

---

1) Frau Franziska Ritter, Richard Wagner's Nichte, sprach den Prolog beim Musikfest.

Indem ich Sie schliesslich bitte, mich der Frau Fürstin empfehlen zu wollen, bin ich in aller Hochachtung und Verehrung Ihr

Halle, d. 28. Juni 59. Rob. Franz.

146. Carl Tausig.

[Gräfenberg i. Schl., Juli 1859.]

Très cher et très indulgent maître,

Permettez-moi avant tout de vous remercier pour vos soins vraiment paternels et plus que paternels; car sans cette providence terrestre qui règne à l'Altenbourg, je ne saurais réellement comment passer mon été et de quelle manière j'aurais pu arriver à une vie aussi tranquille et aussi peu soucieuse comme celle que je mène à présent. Me voilà donc à Graefenberg, il est vrai, pas très content ni très heureux, mais passablement supportable d'humeur et aussi bien que je me puis seulement porter étant éloigné de vous; car, vous le savez bien, tout séjour où je ne suis près de vous, me devient à la longue triste et ennuyeux et me rend mélancolique. Il ne me manque absolument rien pour le moment et ce qui regarde ma société et mon entourage, je ne me pourrais non plus plaindre: je passe toute la journée dans la maison de Madame la princesse de Hatzfeld; j'y dîne et j'y soupe, j'ai donc ainsi l'avantage de me trouver toujours très près de cette très charmante, aimable et bienveillante femme. Je me donne avec Mademoiselle de Buch réellement de la peine, elle a tous les jours une ou deux leçons et puis elle est surveillée dans ses études toute la journée par moi; elle a beaucoup de moyens et de talent et je compte en faire une artiste distinguée ou plutôt une élève assez avancée pour comprendre et entendre plus tard vos conseils.

On m'a demandé de donner ici un concert; je l'ai fait, il y a une semaine, mais comme je n'ai pas désiré de m'enrichir à Graefenberg, je me suis permis d'annoncer à la fin du concert que la recette servirait au bénéfice des pauvres

blessés dans la campagne d'Italie. J'y ai exécuté deux de vos Fantaisies; celle du Prophète (les deux premières [Fantaisies] ensembles) et celle du Don Juan; il était un assez curieux programme.

Toutes les trois générations, Nimptsch, Hatzfeldt et Buch vous adorent, vous vénèrent, il n'ont pas un *faible* mais une *force* pour vous. — La suite de mes histoires avec Madame S. est assez curieuse, et le jour où j'aurai le plaisir de me trouver près de vous à l'Altenbourg, je me permettrai de vous conter tout cela au long et en détail. Vous serez, je le suppose, très étonné d'apprendre que j'ai eu encore l'avantage d'accompagner les deux belles dames jusqu'à Myslowitz (la frontière de la Russie); mais que là, *par hasard*, il s'est trouvé que mon passeport n'était pas en règle et je fus donc obligé de retourner en Allemagne. J'ai bien fait; *je vous peux l'assurer*. .—.

Je viens de finir mon Concerto après y avoir changé beaucoup: en voulez-vous encore? car alors je me permettrais de vous envoyer une copie.

Oserais-je vous demander de me rendre par quelque autre personne un petit service, et je compte que vous ne serez pas fâché de la liberté que je prends. Peut-être Lassen pourrait-il avoir l'extrême bonté de monter dans la chambre que j'ai habitée à Weimar et d'y prendre dans l'armoire mon manuscrit de la Liebessymphonie et de le faire envoyer à Damrosch. Il me l'a demandé et puis il y a des difficultés pour recevoir des manuscrits en Autriche à cause de la sévérité des règlements de frontières; en quittant Graefenberg plus tard je pourrais reprendre donc ma musique chez Damrosch, car je passe en tout cas par Breslau et je serais bien obligé à Lassen de m'avoir rendu ce service.

Allez-vous encore en Suisse? Et où dois-je vous adresser mes lettres? Mon adresse est: Graefenberg, oesterreichisch-Schlesien. J'y reste jusqu'à la fin du mois de Septembre et puis je verrai ce qui adviendra de moi. Vous avez fait, comme j'entends, dernièrement deux Psaumes admirables; que je me plains d'être si loin de vous et de ne pouvoir les entendre!

Veuillez bien, cher maître, si vous avez quelque temps à me donner, m'écrire quelques lignes pour me faire savoir comment vous allez et si j'existe encore un peu dans votre mémoire; il est vrai que votre temps est plus cher que le sang d'autrui, mais vous faites un heureux et cela vaut déjà quelque sacrifice. Ma tête est étourdie, mais mon cœur est resté à votre égard aussi aimant et aussi dévoué comme celui d'un homme qui aime pour la première fois; ayant encore cette *absolue* obéissance et *absolue* admiration qu'on n'a que pour les hommes qui viennent de Dieu et qui retournent près de lui.

Votre chaleureusement dévoué C. Tausig.

Oserais-je vous prier de bien vouloir remettre mes hommages et mes compliments à Madame la princesse de Wittgenstein et à la princesse Marie?

147. Julius Schäffer,

geb. 28. Sept. 1823 zu Krevese bei Osterburg i. d. Altmark, schloss sich, auf der Universität Halle studirend, eng an R. Franz an, für den er später gegen Spitta und Chrysander auch literarisch eintrat; war 1855—1860 grossherzogl. Musikdirector in Schwerin und wurde darnach Universitäts-Musikdirector in Breslau, wo er, zum Ehrendoctor und Professor ernannt, gegenwärtig lebt.

Verehrtester Herr Doctor!

Hierneben erhalten Sie die erste Abtheilung — Advent — der Gregorianischen Chorgesänge, wie sie von mir für den Gottesdienst in der Schlosskirche hieselbst bearbeitet worden sind. Die etwas verspätete Erfüllung meines Versprechens wollen Sie gütigst damit entschuldigen, dass ich diese Arbeiten Ihnen nicht vorlegen wollte, ohne eine umfassende Revision mit ihnen vorgenommen zu haben. —

Die nähere Besichtigung der Chorgesänge wird zeigen, dass sie im Wesentlichen mit denen der katholischen Messe übereinstimmen, wie ja bekanntlich Luther keineswegs beabsichtigte, die Ceremonie der Messe als solche umzustossen, wenn er auch freilich an Stelle der lateinischen Sprache die

Einführung der deutschen anbahnte und dem ganzen Messcultus eine wesentlich andere Bedeutung verlieh. So behielt er, und mit ihm die 80 und einige Kirchenordnungen, welche zu seiner Zeit in den protestantischen Ländern entstanden, die Gregorianischen Gesänge der katholischen Messe bei. Daneben aber entstanden durch das Bestreben, den in ihnen enthaltenen Schatz auch für die Gemeinde zurecht zu machen, jene kernhaften Lieder, welche bald die Gregorianischen Weisen und mit ihnen auch den Chorgesang überhaupt beinahe ganz aus dem protestantischen Cultus verdrängten. Einflüsse anderer Art, besonders die Ausbildung des Rationalismus, brachten jene Vernüchterung zuwege, welche noch heutzutage in den protestantischen Kirchen herrscht. So ist denn das Bedürfniss nach Restituirung des ursprünglichen lutherischen Gottesdienstes in neuester Zeit vielfach laut geworden — ja in den bairischen protestantischen Landen ist eine solche bereits ausgeführt worden. Die daselbst eingeführte neue Agende stellt jedoch als Princip hin, den Kunstgesang und den Vertreter desselben, den Chor im Cultus nicht zu dulden. Jene Tendenz, der Gemeinde allen Gesang zu übertragen, ist hier die allein massgebende geblieben. Die Kunst erschien den Herren Geistlichen, welche die Agende gemacht haben, in ihrem kaïnitischen Ursprung, als vom Fluche des Herrn beladen, und so sprachen sie es denn geradezu aus, dass der roheste Gemeindegesang ihnen immer noch lieber wäre, als der schönste Chorgesang. An Beleggründen durch Bibelstellen fehlt es dabei nicht, und so ist also in einem grossen Landstriche Deutschlands die Kunst mit einem Federstriche aus den Kirchen verbannt. Das Wunderlichste dabei ist, dass nun die ursprünglichen erhabenen Weisen für den Gemeindegesang zurecht gemacht werden, was natürlich nicht ohne die himmelschreiendste Verstümmelung abging. —

Die übrigen protestantischen Länder sind noch zu keinem Abschluss gediehen, obwohl die Angelegenheit schon auf mehreren Conferenzen berathen, die Vorarbeiten in vollem Gange sind. Einer der Thätigsten ist der Mecklenburgische

Oberkirchenrath Kliefoth, der auch bereits ein Buch über die ursprüngliche Gottesdienstordnung herausgegeben hat.

Als vor 4 Jahren der unter meiner Leitung stehende Kirchenchor nach dem Muster des Berliner Domchors eingerichtet wurde, nahm der Oberkirchenrath diese Gelegenheit wahr, zunächst für die Schlosskirche die ursprüngliche Gottesdienstordnung wieder einzuführen. Das beigelegte Exemplar dieser Ordnung wird Ihnen zeigen, wie dies geschehen. Kliefoth ist, wenn auch nichts weniger als ein Kunstfreund, doch aus historischen Gründen ein eifriger Fürsprecher des Chors, und so hat es hier keine Gefahr, dass die Angelegenheit einen ähnlichen Verlauf nimmt, wie in Baiern. Freilich sind auch hier der Kunst die Grenzen eng genug gesteckt. Das Festhalten an den alten Gregorianischen Gesängen lässt selbstständige Kunstschöpfungen nicht aufkommen, doch aber ist wenigstens eine Stelle (sub N° 10) für solche offen gelassen.

Mein Geschäft war es nun zunächst, die alten Gregorianischen Melodien für den vierstimmigen Chor zurecht zu machen. Die Arbeit war schwierig genug, weil zugleich ein deutscher Text geliefert wurde, der sich nur schwer den alten Weisen anbequemen liess. Wie unbeholfen sich die letzteren für eine harmonische Behandlung erweisen, da sie ja aus einer Zeit stammen, wo von einer Entwicklung der Harmonie, ja von dem Dasein einer solchen kaum die Rede war, brauche ich Ihnen nicht erst auseinander zu setzen.

Nach vielen unfruchtbaren Versuchen entschied ich mich für den älteren contrapunktischen Stil. Ich hielt mich an die Traditionen des 16ten und 17ten Jahrhunderts, ohne jedoch die offenbaren Unfreiheiten jener Zeit mit zu adoptiren. Ein Theil meiner Arbeiten liegt vor Ihnen — es lag mir daran, in Vorstehendem ihren Entstehungsgrund und somit die Gesichtspunkte anzugeben, aus denen sie zu betrachten wären. Sie sollen weiter nichts sein, als eine Studie im ältern Kirchenstil, wie ein solcher mir durch das Wesen der Gregorianischen Weisen geboten schien — keinenfalls prätendiren sie, ein musikalisches Glaubensbekenntniss abzugeben, als wäre der

angewandte Stil der allein anwendbare. Was ich vielmehr vom Standpunkte des Künstlers aus wünsche, ist, dass die Kirche es freigeben möchte, die erhabenen Texte auch zu selbstständigen Kunstschöpfungen zu verwenden, wozu freilich, bei den derzeit massgebenden Tendenzen an betreffender Stelle, sehr wenig Aussicht vorliegt.

Dräsecke's Antrag wollte diesen Gegenstand zur Sprache bringen, und es thut mir sehr leid, dass er nicht zur Verhandlung gekommen ist. Ob die protestantische Messe, wenn auch von der katholischen herstammend, so ohne Weiteres nach dem Zuschnitt der letzteren wird hergestellt werden können, ist freilich sehr die Frage. Die katholische Messe ist ein Sacrificium, die protestantische ein Sacrament — darin liegt ein ungeheurer Unterschied. Der Begriff des »Opfers« begünstigt nicht nur den dramatischen Stil, sondern fordert ihn. Der protestantische Gottesdienst, der nur Bekenntniss, Gebet und Danksagung sein will, scheint jeden andern Ausdruck als den lyrischen von sich abzuweisen. Von einer Symbolisirung z. B. des Textes zum Credo dürfte also im protestantischen Cultus Abstand zu nehmen sein, die Intensität der Stimmung, in welcher das Credo gesprochen wird, müsste hier allein zum Ausdruck gelangen. Bei günstiger Gelegenheit und genügender Musse denke ich dies Thema einmal ausführlicher zu behandeln, vielleicht für die Brendel'sche Zeitung. —

Die Leipziger Tage[1]) sind mir immer noch lebhaft im Gedächtniss und das viele Schöne und Erhabne, was sie brachten, klingt noch immer in mir fort. Wie Sie, verehrter Herr Doktor, der belebende Mittelpunkt des Festes waren, so soll auch Ihnen vor Allen mein Dank für die Kunstgenüsse gelten. Hoffentlich bietet der nun in's Leben tretende Verein Gelegenheit, öfter dergleichen zu hören. Wir armen Cimmerier müssen es leider schmerzlich entbehren — an der Spitze des Grossherzoglichen Orchesters stehen von Flotow als Intendant und Aloys Schmitt jun. als Kapellmeister. Dass

---

1) Die Tonkünstlerversammlung im Juni 1859.

vom Ersten Nichts zu erwarten, werden Sie begreifen. Aber auch der Letztere hat sich bis jetzt den neueren Richtungen der Musik eher feindlich bewiesen. Sein Horizont geht nur bis Mendelssohn und ein bischen Schumann, selbst Chopin wird nicht mehr angenommen. Schon vor Jahren gab ich ihm Ihren Tasso zur Aufführung in den Abonnementsconcerten der Kapelle — ohne dass letztere bis jetzt Statt gefunden. Ich bin hier leider ganz auf meinen kleinen Chor beschränkt, und wenn ich auch eine angenehme Stellung habe, bei Hofe gern gesehen bin und durch meine Verheirathung hier festere Wurzeln gefasst habe, so sehe ich mich doch nach etwas Anderem um, weil Flotow's Feindschaft (ohne meine Veranlassung) mir nicht mehr Terrain zugesteht als mir von Rechtswegen zukommt, ja auch das mir noch zu schmälern sucht, indem er keinem Theater- oder Orchestermitgliede erlaubt, in den von mir veranstalteten Concerten mitzuwirken. — Darum aber haben gerade die Leipziger Tage so anregend gewirkt, dass sie fast epochemachend für mich geworden sind. —

In innigster Verehrung Ihr ergebenster

Julius Schaeffer.

Schwerin in Mecklenburg, den 29. Juli 1859.

P. S. Die beifolgenden Chorgesänge werden Ihnen auf beliebige Zeit zur Verfügung gestellt, doch würden Sie mich nach gemachtem Gebrauch durch deren gefällige Rücksendung sehr verpflichten, weil sie demnächst mit den übrigen zum Druck befördert werden sollen. —

148. Felix Dräseke,

origineller und bedeutender Componist, Anhänger der neudeutschen Schule, geb. 7. Oct. 1835 in Coburg, lehrte längere Jahre am Conservatorium in Lausanne, 1868—1869 unter Bülow in München, seit 1884 in Dresden, wo er 1892 zum Professor ernannt wurde.

Verehrtester Herr Dr.,

In Kurzem wollte ich Ihnen nur danken für Ihre gütige so überraschend schnelle Zusendung[1]), von welcher ich bereits Gebrauch gemacht habe, trotzdem Wagner nur einige Tage noch hier verleben wird. Übermorgen, Sonnabend, wird der Tristan fertig, und dann gedenkt er so schnell wie möglich nach Paris zu siedeln. Da Sie Ende August nach Luzern kommen wollten und vielleicht seit längerer Zeit ohne Nachrichten sind, so wollte ich mir erlauben, Sie von diesen Umständen in Kenntniss zu setzen. Sollten Sie Anfang September, zu welcher Zeit ich zurückzukehren gedenke, noch in Weimar sein, so würde es mir unendliche Freude bereiten, Ihnen mündlich von Wagner erzählen zu können, da ich schriftlich in diesem Punkte zu ungeschickt bin. — Jedenfalls werde ich mich vorher noch erkundigen, um wo möglich nicht wieder wie neulich genöthigt zu sein, an Weimar vorbeizufahren, sehnsüchtig wie



Mit stets gleicher treuer Ergebenheit und dem nochmaligsten besten Danke empfiehlt sich Ihr allerergebenster

Felix Draeseke

Luzern, den 4ten August 1859.

---

1) Eine Empfehlung an Wagner.

149. Pauline Viardot-Garcia.

Cher maître, vous savez déjà probablement que je vais à Baden pour le Festival du 29. Mais ce que vous ne savez pas, c'est tout le bonheur que j'aurais à vous y voir. — Dites, y a-t-il le plus petit espoir? Je désire de tout mon cœur que les nouveaux morceaux des *Troyens* de Berlioz (véritablement beaux) aient assez d'intérêt à vos yeux pour vous pousser à faire ce petit voyage. Vous savez que Mme Kalergis est aussi à Baden et que bien d'autres personnes seraient ravies de vous voir.

Allons, mon bien cher maître, décidez-vous et venez passer quelques jours auprès de nous dans ce beau pays. J'y serai le 26 au matin au plus tard — cela me ferait donc trois bien belles journées en perspective.

Répondez-moi vite et surtout laissez-moi espérer un bon Oui. —

Rappelez-moi au meilleur souvenir de la Princesse et de sa charmante fille — et quant à vous, croyez-moi votre sincèrement affectionnée, dévouée et vieille amie

Pauline Viardot.

Vous viendrez à Baden, n'est-ce-pas?

Courtavonel, 18 Août [1859].
Près Rosay-en-Brie (Seine-et-Marne).

150. Louis Köhler.

Königsberg, d. 19. Aug. 1859.

Hochgeehrtester Herr Doctor!

Zunächst treibt mich der frische Nachklang Ihrer Symphonischen Dichtungen zu einigen Zeilen an Sie; ich habe in diesen Tagen wiederholt den Tasso im Arrangement (mit begabten Schülerinnen) gespielt. Wie *anders gebe* und *geniesse* ich jetzt diese Musik! Ich habe früher nur die Garderobe gesehen, mir fehlten die Menschen darin: in Leipzig

haben Sie mir nun das eigentliche »Stück« gespielt. Darnach stehe ich, ein Neugeborner, da.

Ich habe nun auch das Zeug zum Streite in mir, um *für* Ihre Werke (rein in *meinem* Interesse für die *Sache*, die mich *erfüllt*) auftreten zu könnnen. Ich habe einen längeren Aufsatz geschrieben, der eine Art Erzählung des Überganges ist, den ich vom *Nicht*verständniss zum *Ver*ständniss Ihrer Symphonischen innerlich durchmachte. Das kann Vielen ein Spiegelbild der eigenen Zukunft sein. Ich möchte den Artikel in ein reactionäres Blatt (Bock's Zeitung) bringen und schrieb Bülow deswegen.

Nun möchte ich aber speciell über alle erschienenen »Symphonischen« mich aussprechen, und ich bitte Sie um den mir noch fehlenden Stoff dazu, durch gütige Vermittelung bei Härtel: dass mir von da aus die sogenannten Recensions-Exemplare zukommen, und zwar in *Partitur* und den *Arrangements*. Möchten Sie doch auch anregen: dass man mir alles, was *nachfolgt*, ebenfalls zukommen lässt. Ich danke Ihnen voraus, und bitte: durch *Buchhandel* zu senden.

Dass ich dies Alles ohne allübliche Weitschweifigkeiten zu Ihnen sage, werden Sie mir nicht als Unthat anrechnen. Wenn man ein Werk fertig hingestellt hat, so ist man ihm selber ein Andrer; man ist nicht mehr Eins mit ihm; es ist ein Geschöpf für sich, das auf eigenen Beinen läuft: und so sehe ich Sie selber, gegenüber Ihren Werken, als einen Fremden an, dem man ohne Zwang von dem schreiben kann, was man in Bezug auf die Sachen thun will, — zumal wenn dies, wie bei mir, ganz rein aus *eigenem* Triebe im Interesse für die Werke geschieht. Wie *un*persönlich ich darin bin, wissen Sie, da ich frech genug war, Ihnen damals meine *ab*gewendete Meinung (sonst ganz gleichgültig) zu sagen. Was nicht hindert, dass ich, für Ihre »*Person*«, mir mit wahrer Lust alle zehn Finger eigenhändig abbeisse, auch wenn Sie weder spielen noch componiren könnten.

Einliegend erlaube ich mir, die mir fehlenden Exemplare zu verzeichnen, und es sollte mich freuen, wenn mir selbige zu besagtem Zweck zukämen. Wenn Sie nur erst regelrecht

»registrirt« wären, in eine bestimmte Categorie, dann würde man Sie viel leichter verstehen. Man hat noch keinen Schubkasten für Sie!

Wie ists mit der *Preisschrift?* Ich fürchte, es kommt Nichts ein; auch ich fechte nicht mit, denn 1) habe ich meine Notizen dazu verloren, und 2) passt Hauptmann nicht in das Richterkomité. Es darf ihm Niemand mit Enharmonik kommen. Was soll da noch theoretisirt werden? Denn eben um die Enharmonik dreht sich's jetzt.

Was Entscheidenderes wird uns hoffentlich Freund Ambros mit den Statuten bringen: ich hoffe *sehr* Gutes.

Nun grüsse ich Sie mit der höchsten und herzlichsten Verehrung als Ihr Louis Köhler[1].

Eben einen prachtvollen Brief von Bülow erhalten! Hurrah! Darf ich bitten um einen ganz ergebenen Gruss an Ihr Haus, wie an das werthe Pohl'sche Paar? auch an Frl. Genast? Die Letztere wird nächstens ein Concert-Lied von mir bekommen.

Man will hier in der Academie Ihre *Messe* studiren.

151. Carl Tausig.

Lundi, 30 Août 59, Gräfenberg.

Cher maître,

Mille remercîments pour votre gracieuseté d'avoir bien voulu vous occuper de mon manuscrit du Liebestriumph et pour votre proposition de me l'envoyer où je le désire: je l'accepte, en prenant la liberté de vous donner l'adresse de Damrosch, où passant par Breslau, je compte reprendre ma musique: Breslau, Palmstrasse zur Karlsruh. —

Je ne suis pas encore tout à fait au net de ce qui deviendra à présent de moi; on me mande de Breslau que la direction du Théâtre me veut faire jouer prochainement — puis j'ai encore quelques invitations en Silésie pour cette automne, mais je ne crois pas que j'accepterai tout cela; ils me

---

1) Liszt's Antwort siehe »Fr. Liszt's Briefe«, Bd. I, Nr. 218.

trottent différentes idées dans ma tête et je suis en pleine négociation; si tout me réussit, comme je l'espère, je ne manquerai pas d'avoir une saison passable. Le grand coup que je veux faire cet hiver-ci est d'aller encore une fois à Paris, mais avec »moult« argent, pour représenter un peu mieux et plus que l'année passée, puis Londres, puis l'Amérique. Je ne me fais nulles illusions sur toutes ces entreprises et je sais fort bien que le nerf indispensable de tout est justement l'argent; aussi j'ai avancé un peu plus haut le petit mot » si « et j'abandonne beaucoup au hasard qui fait mûrir toutes sortes de choses. Comme j'ai en horreur la carrière des artistes-mendiants, je me ferais plutôt couper la main droite que d'entreprendre encore une fois Paris avec peu ou sans argent, et vous n'aurez plus rien à craindre de ce côté de ma part. En tout cas, je quitte Graefenberg, mercredi le 1er Septembre et je vais à Breslau pour quelques jours où j'attendrai le petit paquet de musique de Weimar, et de là je verrai ce qui se fera de mon personnage petit mais importun. Pesth me tente énormément, et s'il m'est possible, je tâcherai d'y aller le mois de Décembre pour donner quelques concerts.

Pour ce qui touche à mon séjour de Graefenberg: j'aimerais à vous en donner une petite esquisse, mais comme cela serait un peu long et très peu amusant et divertissant pour vous, je me bornerai donc à vous expliquer la mauvaise disposition d'esprit dans laquelle je me trouve pour le moment, et dont on vous parlera peut-être un jour. Eh bien! je suis forcé de dire avec une certaine amertume qu'il ne m'est arrivé pendant ces six semaines une seule satisfaction, une seule sensation agréable. Je ne comprends nullement ici par satisfaction plaisir ou amusement; non, mais ce qui est indispensable à moi, âme artiste, c'est une excitation, une élévation intellectuelle, quelle qu'elle soit. N'ayant pas de piano à moi pour composer, ni de livres à travailler, j'ai été naturellement poussé à fréquenter beaucoup la société (plus que je désire et que j'ai besoin pour le salut de mon âme). Mais jamais dans ma vie, je le jure par tous les saints du

ciel et de la terre, je n'ai subi tant de platitudes et tant de médiocrité qu'ici. C'était vraiment atroce! Surtout dans la maison X. régnait, comme presque chez tous les nobles et riches, cette envie de voir incessament autour de soi une foule de personnes insignifiantes et idiotes, qui rendent aux hôtes plus facile la tâche de passer le temps et l'oubli de soi-même (le calcul de ces gens étant: cinquante personnes bêtes ne valent pas une spirituelle, invitons donc cent; cela nous fera en même temps une grande société et par-dessus un et demi homme spirituel). Pour continuer: j'ai voulu seulement remarquer en conclusion de la dernière phrase, que rien au monde n'était plus désagréable à cette sorte de personnes que de rester seules avec elles-mêmes; car alors elles s'ennuient immensément et elles sont forcées de reconnaître le vide de leurs têtes et encore plus celui de leurs cœurs. J'ai donc passé un temps misérable à Graefenberg, ces petits ennuis entremêlés avec d'autres; et j'avoue que je suis passablement heureux de quitter dans deux jours ce bain dégoûtant. Je ne veux pas nier que je me suis aussi amusé quelquefois; surtout quand j'ai pu exercer ma satyre aux frais de messieurs les adorateurs de Madame de H. Aussi me souhaite-t-on de toutes les parts au diable, ce que je ne manque pas de rendre à tout ce monde. .—.

Le Tristan sera donc donné en Septembre à Karlsruhe? Que j'aimerais le voir et l'entendre, mais la distance est vraiment un peu longue et ne me permet pas de faire ce voyage: peut-être, qui sait, me sera-t-il encore possible et j'apparaîtrai inattendu dans le cercle des fidèles. J'espère qu'au moins je ne serai pas oublié tout à fait et que dans tout le trouble d'une première représentation et dans toutes ces exaltations et plaisirs, vous vous souviendrez un peu de moi et qu'alors quelques lignes de votre main me récompenseront pour toutes ces privations.

Adieu, maître bien-aimé, et bien des remercîments pour la patience d'avoir voulu lire jusqu'à la fin cette lettre très ennuyeuse et insignifiante.

Votre très dévoué et très obéissant C. Tausig.

Toute lettre adressée à Damrosch me parviendra sûrement.

152. Julius Schäffer.

Verehrtester Herr Doctor!

Nach einer mehrwöchentlichen Abwesenheit auf dem Lande hierher zurückgekehrt, wurde ich gleich auf das Angenehmste überrascht durch Ihr werthes Schreiben und dankbarst bewegt durch das herrliche Geschenk Ihrer Dante-Schöpfung. Gewiss, Sie verstehen es, eine bescheidene Gabe tausendfältig zu vergelten, und werden es mir verzeihen, wenn ich, noch geblendet von dem Glanze Ihres Himmels, einstweilen nur den allgemeinen Zoll meiner Bewunderung der erhabenen Schöpfung hier bezahle. Jene siebenstufige »dogmatische« Dreiklangsscala kann ich nicht anders als sublim bezeichnen. Nehmen Sie meinen tiefstgefühlten Dank dafür an.

Die anerkennenden, schmeichelhaften Worte, welche Sie für meine Bearbeitung der Gregorianischen Melodien haben, erfüllen mich fast mit Scham, da ich mir wohl bewusst bin, wie gering der Antheil ursprünglicher Schöpferkraft an der Lösung dieser Aufgabe ist, und wie ich oft unter den Fesseln, die sie der Phantasie auflegt, geseufzt habe. Andererseits ist Ihr nachsichtiges Zeugniss, dass die Lösung nicht unwürdig ausgefallen ist, mir ein hinlänglicher Lohn für die angewendete fast unverhältnissmässige Mühe.

Für Ihre Fingerzeige in Betreff der eventuellen Veröffentlichung bin ich Ihnen sehr dankbar — sie sollen nicht ungenutzt bleiben.

Jener von Ihnen notirte Anfang des Sanctus ist allerdings ein Schreibfehler und muss ebenso wie beim Agnus Dei lauten. Was endlich den von mir bezeichneten Begriff des lutherischen Gottesdienstes als Sacramentum betrifft, so folge ich hier der lutherischen Lehre, welche zwei Sacramente annimmt, nämlich die Taufe und das Abendmahl (auch Sacrament des Altars genannt). Sie haben mit Ihrer Bezeichnung »Andacht« auch Recht, weil allerdings der protestantische Gottesdienst in den meisten Ländern die ursprüngliche Ordnung eingebüsst hat, die Predigt zum Mittelpunkte macht und das Abendmahl, welches die Hauptsache sein sollte, meist geradezu weglässt.

Der eigentliche lutherische Hauptgottesdienst ist wesentlich Sacrament des Altars, alles Andere nur Vorbereitung zu demselben. Formell fällt er somit mit der katholischen Messe zusammen, unterscheidet sich aber von ihr in seiner principiellen Bedeutung, die ich in meinem vorigen Schreiben angedeutet habe. Sollte ich noch dazu kommen, meine Gedanken hierüber für die Brendel'sche Zeitung abzufassen, so wird auch dieser Punkt eine ausführlichere Erörterung erfahren.

Schon längst war es meine Absicht, Ihnen ein Exemplar des unlängst erschienenen von mir angefertigten vierhändigen Arrangements der A-dur-Sinfonie von Beethoven zu überreichen. Ich erlaube mir, es hier beizufügen, als schuldigen Tribut meiner Erkenntlichkeit; denn Ihr zweihändiges Arrangement ist mir überall der helle Leitstern gewesen, ohne den ich oft rathlos geblieben wäre. Mit einem solchen Muster war die Arbeit schon halb gethan, ich muss dies mit Freuden bekennen, ohne darum zu befürchten, dass der Selbstständigkeit meiner Arbeit Abbruch geschieht.

Genehmigen Sie, geehrtester Herr Doctor, den Ausdruck der innigsten Verehrung Ihres ganz ergebensten

Schwerin, den 1. Sept. 1859. Julius Schaeffer.

153. François Joseph Fétis.

Bruxelles, le 4 Septembre 1859.

Cher Maître et ami,

Je ne sais si vous savez que je donne une deuxième édition de la *Biographie universelle des Musiciens* que je me suis amusé à doubler en étendue et à centupler en travail? Il n'est que trop vrai que je me suis livré à cette extravagance desséchante, et que j'ai passé vingt ans à ce travail de manœuvre, ne me réservant que la nuit pour penser et sentir, et laissant le sommeil à l'écart comme objet de luxe. Donc, j'accouche en ce moment du monstre: le premier volume, à peu près achevé d'imprimer, paraîtra le mois pro-

chain. Or, il faut que je me hâte pour finir avant qu'il prenne fantaisie à notre Seigneur et Maître de me faire clouer dans un coffre. Je viens vous demander à ce propos de me fournir des renseignements pour votre notice que je veux faire digne d'un artiste tel que vous.

Je vous ai suivi depuis que la première édition a paru, et je crois que je pourrai rendre un compte assez exact de vos pérégrinations et de vos succès; mais, ce qui me manque, ce sont les titres de vos ouvrages les plus importants, vos titres personnels et vos distinctions. Des productions sérieuses que vous avez publiées, j'ai vos poèmes symphoniques *Tasso*, les *Préludes*, *Orphée*, *Prométhée*, *Mazeppa* et *Festklänge*. On ne m'a pas procuré les Nos 1, 8 et 9; ont-ils paru? Vous avez fait aussi des Concertos, des *Messes* et des *Te Deum*, je crois; indiquez-moi tout cela.

Soyez sans inquiétude, mon cher Liszt, sur ce que je dirai. N'y eût-il pas mon amitié, dont vous ne doutez pas, j'espère, si mes idées sont différentes des vôtres quant au système, je sais faire la part du système et celle du talent: or le talent est incontestable dans ce que j'ai sous les yeux. Je me propose même de faire exécuter cet hiver par mon excellent orchestre *Tasso* et *les Préludes*. Je ferais dire aussi *l'Orphée* si j'avais deux harpes. Si Godefroid[1]) vient cet hiver donner des concerts en Belgique, comme il en a le dessein, je ferai entendre cet ouvrage dont la vague teinte douloureuse m'est sympathique.

Quant à *Prométhée* et *Mazeppa*, nous verrons plus tard s'il y aura moyen de faire adopter cela par nos artistes et par le public; mais, mon excellent ami, l'homme qui a tant médité sur le passé, le présent et l'avenir de l'harmonie ne peut, en vérité, entrer dans le système des *Fest-Klänge*.

Mettez-moi, mon cher Liszt, aux pieds de votre noble amie et de sa fille, que je n'ai eu le plaisir de voir qu'un instant, mais dont les profonds regards m'ont révélé une âme forte.

Votre tout dévoué Fétis.

1) Bekannter Harfenvirtuos und -Componist.

154. Gustav, Fürst Hohenlohe-Schillingsfürst, Erzbischof von Edessa,

seit 1866 Cardinal, war Liszt nahe befreundet. Bei ihm wohnte der Meister längere Zeit im Vatican, wie er in Villa d'Este bei Tivoli sein häufiger Gast war; von ihm auch empfing er am 25. April 1865 die priesterlichen Weihen.

Vatican, 28 Sept. 1859.

Monsieur,

Si le peu de moments que j'eus le plaisir de passer avec Vous à Rauden chez mon frère Victor[1], avaient laissé toujours dans mon âme un des souvenirs les plus doux, c'était une joie véritable pour moi de recevoir Votre lettre du 3 Sept. de Weymar. Il me fallait cependant, avant de Vous répondre, communiquer à Notre Saint-Père cette lettre digne d'un vrai catholique, et en effet hier j'ai lu à Sa Sainteté ces expressions si ferventes qui lui ont touché profondément le cœur. Je Vous citerai les paroles du Saint-Père: »Au milieu de tant de chagrins c'est une véritable consolation d'entendre ces beaux sentiments da vero cristiano. Dites à Mr Liszt que je lui envoie ma Bénédiction et que j'ai donné sa célèbre Messe qu'il m'a envoyée, au chapitre de Saint-Pierre. Dites-lui aussi qu'on la chantera dans le mois de Novembre à Saint-Pierre in die Dedicationis Basilicae S. S. Apostolorum Petri et Pauli, et que j'y assisterai. Peut-être que cette Messe ne pourra pas faire l'effet immense qu'elle a fait ailleurs, parce que nous n'avons pas à Saint-Pierre l'accompagnement des instruments, mais elle sera certainement toujours bien belle, et je suis bien aise de l'entendre.«

Voilà ce que le Pape m'a dit à Votre égard, Vous voyez que j'ai bien fait d'attendre avec ma réponse, pour pouvoir Vous faire part de ces paroles de Pie IX.

Le Seigneur Vous a appelé pour glorifier son nom dans la voie céleste du chant sacré; c'est la part des Anges qui glorifient Dieu par leur Hosanna!

---

1) Der inzwischen verstorbene Herzog von Ratibor.

De nos jours, les opinions sont bien divisées sur la musique sacrée, c'est à Votre génie à décider de la forme que dorénavant elle doit prendre, Vos inspirations qui par la grâce de Dieu, Vous guident, en seront l'âme, les délices des fidèles, une arme vigoureuse pour ramener de plus en plus les enfants prodigues vers Notre Sainte Mère l'Eglise. Je me réjouis bien d'apprendre lorsque Vous serez à Rome, les détails du plan que Vous avez formé relativement à la musique religieuse; je Vous offre dès à présent et bien sincèrement, une habitation modeste chez moi au Vatican, et je serais heureux de Vous exprimer alors de vive voix que je suis avec la plus haute considération, Monsieur,

Votre très dévoué serviteur

+ Gustave d'Hohenlohe
Archevêque d'Edesse.

155. Carl Tausig.

[Breslau, October 1859.]

Cher maître,

J'ai tardé avec l'envoi de cette lettre pour pouvoir vous donner une réponse sûre et déterminée sur ce qui concerne Zwickau et le 22 Octobre. Il paraît que j'ai du guignon, car rien ne me réussit: j'ai combiné justement si gauchement qu'il me sera impossible d'aller à Zwickau; étant invité à Varsovie pour des concerts je serai obligé d'y passer les deux mois d'Octobre et de Novembre. Ceci et mon absence pendant le 22 m'a coûté une larme, car rien au monde, si ce n'était la distance, me retiendrait d'assister à ce fameux jour qui fait la gloire de l'année[1]. C'est aussi pour la

1) Liszt's Geburtstag.

première fois que, depuis cinq ans, je manquerai de me trouver à l'Altenbourg. —

J'ai donné deux concerts à Breslau avec Damrosch; la critique m'a déchiré, le public s'est comporté assez bien. Vous n'avez pas idée, cher maître, de quelle manière j'ai été arrangé par Hesse[1]) et ses confrères; et aujourd'hui je me sens vraiment et fortement indigné de cette sorte d'injures polies qu'on fait avaler à l'artiste. Ces gens nés à Bornéo ne peuvent et ne veulent pas comprendre que l'artiste est ivre et que la critique est à jeun. Ils m'ont fait trois ou quatre articles — c'est tout simplement à les mettre dans le dernier cercle de l'enfer du Dante.

Dieu sait si je me plains souvent de ces hommes-reptiles, et Dieu me garde de vouloir vous venir souvent avec ces jérémiades; mais vous m'avez vu jusqu'à présent presque toujours aigri et très peu prévenant envers les autres: je voudrais m'excuser devant vous en vous donnant un petit échantillon du traitement dont on se sert pour me rendre meilleur pianiste et plus aimable homme.

Jeudi, la Philharmonie a donné un concert dans lequel j'ai exécuté ma Fantaisie pour Piano et Orchestre; c'était un grand évènement pour moi, car c'est pour la première fois de ma vie que j'ai entendu jouer quelque chose de moi publiquement. Damrosch s'est admirablement conduit; l'orchestre allait à merveille (malgré bien des difficultés!) et la composition a plu au public. La Polonaise et le Krakowiak rendent cette œuvre plus accessible au public; tout le monde connaissait ces motifs populaires et a eu la pleine liberté de pouvoir fredonner ces airs à la sortie du concert; c'est cela qui l'a rendu indulgent pour les autres parties de ma Fantaisie, pas du tout aspirantes à la gloire de la popularité ni à celle de la facile compréhension de certains passages musicaux un peu moins »communistes« que d'ordinaire. Demain je partirai pour Varsovie où je ferai un séjour de six à sept se-

1) Bedeutender Orgelvirtuos, auch längere Zeit Concert- und Operncapellmeister in Breslau (1809—1863).

maines; de là je me permettrai une visite à Löwenberg pour faire ma cour au prince, et puis je me mettrai tout à fait à votre disposition. Je compte (c'est bien de l'arrogance et de l'insolence) que vous voudrez bien m'occuper cet hiver dans votre service; — je mérite aussi une récompense pour Zwickau — et j'espère très humblement que vous aurez la bonté de ne pas m'oublier dans vos arrangements de concerts que vous dirigerez. Je ne serai nullement gêné par des questions d'argent, donc il me sera possible de vous suivre partout et je tâcherai de vous déplaire le moins que possible, soit dans mes exécutions musicales, soit dans ma conduite modérée avec les philistins et les »Nichtzukunftsmusiker«.

J'ai vu à Breslau plusieurs fois Brosig, qui est un grand admirateur de la Messe et qui parle de certains passages du Gloria et Sanctus etc. comme on parle des plus grandes choses de ce monde; il l'exécutera ici prochainement à ce qu'il m'a dit.

Toute la liste suivante de personnes m'a chargé de vous faire mille et mille compliments de sa part; Madame S. et son auguste époux, Wandelt, Mächtig, Brosig, Gottwald et notre cher Damrosch, sa femme et son filleul.

Pour »Mephisto's Walzer« mille remercîments; je ne saurais vous dire quel plaisir et quelle joie vous m'avez faits en m'honorant de la dédicace — ce morceau est le plus beau du Faust de Lenau et je brûle de savoir comment tout cela est rendu, mais chut! — je sais qu'il sera admirable, inconcevable; donc je me tais et j'attendrai avec impatience le moment où je pourrai dévorer votre œuvre.

Votre très dévoué et très obéissant C. Tausig.

Mon adresse à Varsovie: rue des Sénateurs, N° 435.

156. Hector Berlioz.

[Paris, 3 Nov. 1859.]

Cher ami,

Tu ne pouvais pas me faire un plus grand plaisir que de te mettre sur les rangs pour la place de Spohr à l'Institut[1]).

1) Spohr war am 22. Oct. 1859 gestorben.

Demain, je verrai mes confrères et je tâcherai de les allumer s'ils sont encore inflammables. Cela doit aller tout seul.

J'ignore si Wagner a l'intention de se présenter; mais son nom (dans la section des beaux-arts) est fort loin d'avoir la popularité glorieuse du tien. Je mettrai en campagne le Baron Taylor, un de tes chauds admirateurs, et Kastner[1]), et Thomas, et Auber et même ce bon gros Clapisson[2]). Caraffa, tu le sais, est invisible pour moi comme le spectre de Banquo au festin de Macbeth. Nous nous coudoyons sans nous parler.

Nous aurons aussi des soutiens dans la section de sculpture et parmi les architectes qui me sont, disent-ils, fort dévoués.

Je t'écrirai aussitôt que j'en serai bien informé quelles sont les démarches que tu as à faire.

A bientôt donc, à toi corps et âme H. Berlioz.

P. S. J'attends un mot de la Princesse pour savoir si elle a, comme je le suppose, entre les mains, le poème de Plouvier dont je dois prochainement commencer la musique.

Prie-la de me le renvoyer le plus tôt possible.

157. Hector Berlioz.

Cher ami,

Je viens de l'Institut. Tout va bien. Sans exception, ceux de mes confrères auxquels j'ai parlé pousseront avec chaleur ta candidature.

La nomination n'aura lieu qu'au mois de Décembre. Halévy te prie de lui écrire prochainement quelques lignes *non officielles* exprimant ton désir de succéder à Spohr, et dont il pourra faire usage quand le moment d'agir sera venu.

---

1) Theoretiker, Musikforscher und Componist (1810—1867).

2) Conservator der Instrumentensammlung des Conservatoriums (1808—1866).

Tu n'as pas d'autre démarche à faire.

Caraffa présentera encore son protégé (un nommé Conti) qui a déjà échoué sept ou huit fois.

J'espère que cela ira tout seul[1].

Adieu, ton dévoué

4 Nov. 1859. H. Berlioz.

P. S. Halévy appuiera énergiquement, il croit aussi à un succès complet.

158. Anton Rubinstein.

St. Pétersbourg, ce 12 Novembre 1859.

Permettez-moi de vous féliciter, ainsi que Madame la Princesse Wittgenstein au sujet du mariage de la Princesse Marie[2]; je l'ai appris tout récemment par Mlle Stark, et j'en ai été très heureux, vu que ce mariage est bien assorti sous tous les points de vue. —

Vous parlerai-je de toutes les péripéties sur lesquelles j'ai passé depuis que nous ne nous sommes vus? Non, je me réserve le plaisir de vous les conter de vive voix au printemps à mon passage pour Vienne — où je porte un Opéra en 4 actes, paroles de Mosenthal[3]) et que je voudrais représenter en cette ville où se trouve à mon avis le meilleur Opéra de l'Allemagne sous le rapport des moyens.

Je ne sais pas si vous vous intéressez assez au mouvement musical en Russie pour savoir que nous avons fondé ici une société musicale qui a entre autres buts celui d'exécuter les compositions de tous les maîtres, de toutes les écoles et de tous les temps; le premier concert est fixé au 23 de ce mois — au second, Nélissoff[4]) doit jouer votre Concerto en *mi-bémol*, et dans les autres, je prépare *les Préludes* et

---

1) Liszt wurde nachmals zum auswärtigen Mitglied der »Académie des beaux-arts« ernannt.

2) Mit Fürst Constantin Hohenlohe in Wien, jetzt erstem Obersthofmeister des Kaisers von Österreich.

3) »Die Kinder der Haide.«

4) Schüler Liszt's.

Orphée — je voudrais aussi donner quelque chose de Wagner à part l'*Ouverture* de *Faust* qui se trouve déjà sur notre programme. J'ai pensé à l'introduction du 2^{d} acte du *Fliegende Holländer* avec un chœur de 80 dames amateurs, mais je ne sais comment faire pour me procurer la partition — est-elle imprimée, l'avez-vous, et voudriez-vous me la prêter [1]?

Ce serait bien aimable à vous et j'en ferais grand cas — et puisque je suis déjà dans les illusions, permettez-moi de vous en remercier d'avance et d'ajouter la prière de vouloir bien me l'envoyer au plus vite possible à mon adresse: *Gaspadin Rubinstein u Semenoffskawo Mosta na Fontanke w dome Kandaurowa No 88.*

J'ai lu avec le plus grand plaisir votre livre des »*Bohémiens*«; il est du plus grand intérêt autant pour les artistes que pour les laïques; je n'ai regretté que l'absence d'exemples en musique de leurs harmonies et mélodies, surtout pour ceux qui n'ont jamais entendu cette musique et qui par conséquent ne peuvent se faire aucune idée de ces bacchanales de sons et de cette »*furia zingarese*« musicale. —

A quoi êtes-vous occupé maintenant? Je me réjouis beaucoup de passer un ou deux jours chez vous, c'est mon seul moyen de me sauver »von dem ewigen Einerlei« dans lequel on est partout hormis à l'Altenburg.

Au revoir donc au mois d'Avril prochain, jusque-là agréez mes plus sincères vœux et l'amitié avec laquelle je suis et serai toujours votre tout dévoué Ant. Rubinstein.

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame la Princesse ainsi qu'à celui de la Princesse de Hohenlohe.

159. Eduard Reményi.

39, Mornington road, Regent's Park, N. W. London, England.
Lettre écrite à la hâte. 16 Nov. 1859.

Mon cher maître bien-aimé!

J'ai reçu votre bonne lettre, il y a dix jours déjà, et

1) Er erhielt sie, siehe: F. Liszt's Briefe I, Nr. 226.

j'aurais dû vous répondre et vous remercier. Je prends l'occasion présente pour vous remercier de tout mon cœur — je sais que vous me portez beaucoup d'intérêt, et je tâcherai de me rendre digne »of all your expectations« — quant à vous répondre je ne puis pas à présent, et voici pourquoi: Je suis enragé contre mon frère, à qui j'ai envoyé déjà en Septembre passé une petite brochure que j'ai écrite en réplique à votre superbe livre[1]. Cette brochure est écrite en français (corrigée par un des élèves de Pierre Leroux); je l'envoyai en Hongrie pour paraître en français — laissant la liberté à qui veut la traduire.

Imaginez-vous, cher maître, que mon frère Charles n'a pas eu le courage de la faire imprimer — me disant que je vous donne trop raison — enfin je suis si loin de la Hongrie — et par ma position exceptionnelle placé si *impuissamment*, que je n'y peux rien — ce n'est pas ma faute, si la brochure en question n'a pas encore paru. —

Je vous dis franchement que *je ne vous donne pas raison absolue en tout* — mais en même temps, si j'ose rectifier quelques erreurs de votre superbe livre, c'est fait avec *humilité* en vous demandant mille pardons que j'ose faire etc. (vous comprenez?) — *Bon!* voici que j'écris il y a quelques semaines, une lettre à mon frère Charles, dans laquelle n'ayant pas autre chose à écrire, je me suis mis à lui parler de vous — de lui détailler votre génie (c'est curieux de détailler un génie) et en même temps de lui écrire mille faits extraordinaires sur la musique hongroise — voici que mon frère prend ma lettre, fait des extraits, déforme des expressions superbes, et en fait un galimatias horrible. Je viens de recevoir cette lettre imprimée dans les journaux hongrois aujourd'hui. Vous pouvez bien vous imaginer mon étonnement, car les expressions sont terriblement caricaturisées — et sans qu'il y ait quoi que ce soit d'offensant contre vous — les expressions *telles* qu'*elles* sont *concoctées* dans ma lettre, ne sont

---

[1] Liszt, Des Bohémiens et de leur Musique en Hongrie. Paris, 1859. Deutsch v. Cornelius 1861, v. Ramann Ges. Schriften VI, 1883.

pas justement des expressions *telles* que je voudrais que le public hongrois se formât — j'entends les expressions *concernant vous.* —

Je n'ai eu donc rien de plus pressant à faire que d'écrire à la hâte et à vous, et à mon frère, et à la rédaction — *à vous cette lettre*, à mon frère un »blow up«, et à la rédaction j'ai envoyé tout simplement une lettre lui demandant *simple iustice* d'insérer mes lignes dans son journal — de considérer la lettre parue dans son journal comme *non-parue* (étant tellement changée, et sans ma permission). Naturalmente je n'expose pas la bêtise de mon frère, qui a fait simplement tout cela par *trop* de patriotisme, et qui ne veut point croire qu'il y ait des ingrédients *gipsy* (czigány) dans la musique hongroise. En même temps je prie la rédaction d'attendre quelques jours, et que la lettre qui paraîtra *sera bien de moi;* à la fin je la prie d'insérer instantanément (péremptoirement) ma lettre.

En quelques jours je vous écrirai, mon cher maître, plus longuement (ce sera terrible, n'est-ce pas?) — et j'espère de pouvoir vous annoncer la date quand le Marquis de la Tigrière fera son apparition à l'Altenbourg. Excusez l'écriture, le style, la hâte, et toutes mes bêtises, mais je ne voudrais pas pour un instant, vivre sous l'impression (même apparante) que je suis ingrat aux mille bienfaits de Liszt Ferencz.

A vous de tout mon cœur et âme

Reményi.

Mes respects très dévoués à la Princesse.

Il faut que je porte cette lettre afin qu'elle parte encore ce soir. Eljen Liszt Ferencz!

Je vous envoie mon portrait — artistiquement c'est beau, quoique le garçon est *laid.* —

My compliments also to Miss Anderson.

160. Derselbe.

39, Mornington road, Regent's Park N. W. London, England.
17 Nov. 1859.

Caro Maëstro,

Me voilà à vous répondre à votre bonne et *excellente* lettre — j'y mets peut-être un peu trop de zèle à présent, et trop peu *altra volta* — mais c'est ma nature, il faut me prendre tel que je suis, avec mes bonnes (si j'en ai) et mes mauvaises qualités. — Questo è il preludio. —

Vous pouvez très facilement vous imaginer *my disappointment* of not being yet able to see my dear master Liszt — mais c'est juste à présent la saison à Windsor, et je suis obligé d'être à mon poste; je vous assure que c'est le moins que je puisse faire, attendu que je force et la cour et Anderson à *me passer une multitude* de Gipsy-isme du Czigány-isme. Je suis fort irrégulier *in the discharge of my duties*, attendu que j'ai beaucoup d'engagements — et le père (?) Anderson qui est du reste très bon per me, me laisse les accepter, ce qui met plus ou moins de l'argent nel sacco, mais ossia sono obligato de m'absenter sovente de la cour, — ce qui n'est pas vu du meilleur œil par les autres membres de la bande (excepté Cusins[1]) — mais ce n'est donc pas ma faute, tout le monde ne sait pas jouer des *speck ungarische*, et tout le monde n'est pas Solo Violon de sa Majesté Britannique non plus. Oh, mais oui da, c'est comme ça. — (Je vous prie ne faites pas voir cette lettre à personne vivante, je suis *oggi* dans une humeur couleur de rose — gli altri me croiraient pour le coup fou — mais devant vous je ne me gêne pas, vous me comprenez si bien, et vous êtes l'unique grand homme pour qui j'ai du respect et *en même temps* de l'amour.) Bon, voilà une déclaration *of love*. Quant au Chevalier d'Adelburg[2]), je n'ai qu'une chose à dire: »je ne m'occupe jamais des punaises (humaines)«.

1) Hoforganist der Königin und Violinist im Orchester der kgl. Oper, später Dirigent der Philharmonic Society (1833—1893).

2) Violinvirtuos, Schüler Mayseder's (1830—1873).

Non ragiona, mon cher maître, je tremble de joie enfantine de l'occasion de faire entendre mon *Guarnerius* devant vous. Je crois que je fis des progrès un peu c, h, o, u, e, t, t, e et sono anche molto curioso de ce que vous penserez de mes compositions — j'espère bien que vous ne les damnerez pas. Je crois qu'en Janvier prochain je pourrai être à Weimar, et alors je me donnerai âme et corps, à une véritable joie frénétique, et tout ce qu'il y a de plus Czigány. — Votre expression que le *susdit* Chevalier (le Chevalier est impayable) d'Adelburg se tient modestement — parce qu'il racle un peu son violon — pour un Paganini doublé de Spohr nous a fait mourir de rire — et aussi ses compositions très décomposées.

Voulez-vous saluer Singer de ma part (vous pouvez bien voir que mon style n'a point de suite — mais cela n'empêche pas les sentiments du seigneur Reményi, et que j'ai autant d'esprit et même plus que ceux qui sont un peu *più regolari*).

Nous avons exécuté votre superbe Marche à la Cour — *très mal* — il padre *Anderson* n'est pas un *lumen mundi*, et la musique *der Zukunft* disloquirt plus ou moins son cerveau déjà très ébranlé — c'est bien heureux dass *es noch im rechten Orte bleibt* mit der Musik der *jetzigen Zeit.* A propos, er ist ein *wirklicher Windmühl-Kapellmeister, und sogar das nicht sehr fest*, — mais tout cela est entre nous of course! — *Cusins* qui vous envoie ses saluts respectueux, vous prie en même temps de lui envoyer la Marche composée par le (??!!) Duc de S. C. Gotha que *vous* avez composée. — »An die Künstler« habe ich gehört in Karlsruhe, al meno io lo credo. —

Quand l'occasion se présentera, voudriez-vous bien me rappeler aux bons souvenirs de la Princesse Marie et aussi à la Princesse, non meno à Miss Anderson qui me porte toujours, à ce que dit *Cusins*, un vif intérêt — ici finit la lettre et votre ennui aussi (je voulais dire *embêtement* — mais ce n'est pas bon ton et cela ne se dit pas dans les sociétés).

Addio, caro maestro mio — votre très dévoué *magyar ember* et élève Reményi Edouard.

P. S. J'ai joué hier à la cour une Rhapsodie hongroise — Cusins m'a accompagné — *on n'y a rien compris.* — Bravo!



Scrivetemi, vi prego molto! Je vous envoie un petit »Aqua fortis« de Rembrandt (faites-le coller sur du papier blanc) et le Duc de *Rákoczy.*

161. Leopold Damrosch.

Hochverehrter, theurer Meister!

Sie waren vor Kurzem so freundlich, mir Partitur und Stimmen Ihrer »Faust«-Dichtung nach der Prager Aufführung zu versprechen, und ich erlaube mir nun anzufragen, ob diese schon vorüber ist oder bis *Ende dieses Monats* vorüber sein wird. Wie Sie sich vielleicht erinnern, hatte ich die Absicht, zunächst »Gretchen« aufzuführen, und zwar möchte ich das gern am 7ten December in meinem »Benefiz-Concerte«, eine Gelegenheit, die ich ohne die beabsichtigte Aufführung aus folgenden Gründen nicht vorübergehen lassen möchte. Die »Philharmonie», zum Theil freilich in ihren Mitteln beschränkt, zum Theil aber aus engherzigen Gründen, gewährt mir jetzt nur *äusserst* selten, und auch dann nicht in irgend angemessener Weise, die Verstärkungen, die zur Aufführung grösserer und dabei neuerer Werke, die doch dem Publikum gleich in möglichst gewinnender Gestalt vorgeführt werden müssen, nöthig sind. Wenn es mir nun auch leider ganz *unmöglich* ist, aus eigenen Mitteln, wie im vorigen Winter öfters und mit Freuden, die nöthigen Opfer zu bringen, so

kann ich doch bei meinem *Benefiz*-Concert schon ziemlich in's Zeug gehen und mein Gewissen darüber beruhigen, dass ich in diesem Winter noch *nicht im Stande* war, irgend ein Werk von Ihnen oder Wagner oder selbst Schumann aufzuführen. Doch dass ich mich nicht schlechter mache, als ich bin, so habe ich doch vor etwa 8 Tagen Ihre »Ideale« aufgeführt. Es war dies in einer grossen geschlossenen Gesellschaft, die eine Schiller-Nachfeier begehen wollte und die nöthigen Mittel für Beschaffung des Orchesters vorschoss; da *stürzte* ich mich denn auf die »Ideale« und kann Ihnen mittheilen, dass sie *nur mit Beifall* aufgenommen worden sind. — Überhaupt muss ich es beklagen, dass ich gerade jetzt fast gezwungen bin, mit Ausnahme der allwöchentlichen Sinfonie-Konzerte der Philharmonie vollständiges Stillschweigen zu bewahren; denn von allen Seiten her zeigte sich eine freundliche Annäherung an das von mir Erstrebte. Die neuere Musik erscheint den Meisten schon nicht mehr als das monströse Ungeheuer, als welches sie von jenen Menagerieführern durchaus bezeichnet wurde. — So ging eben von mir ein hiesiger Pianist, der nicht nur offen erklärte, dass er sein früheres absprechendes Urtheil über Ihre »Dichtungen« vollständig zurücknehmen müsste, sondern dieselben auch für durchaus »populär« erklärte. Ebenso ist man einstimmig für Ihren »Künstlerchor« begeistert, und auch meine Festouvertüre (verzeihen Sie, dass ich davon in einem Athem spreche!), die freilich eine sehr einfache Gliederung hat, aber dem Publikum doch von vornherein als das Werk eines »Zukunftsmusikers« (!!) entgegentrat, scheint sich allgemeine Sympathien erworben zu haben. — Und trotz der ermuthigenden Zeichen muss ich mich in meiner öffentlichen Thätigkeit zu halber Ruhe verdammen; denn jetzt gälte es eine *Concurrenz* mit Reinecke [1]), der mit Hülfe eines *aristokratischen* «Concert-Comité's« einen Cyklus von 6 Sinfonie-Concerten zu Stande gebracht hat, in welchen von neueren Werken nur diejenigen zugelassen werden sollen, die sich »als reif

1) Von 1860—1895 Leiter der Leipziger Gewandhaus-Concerte.

documentiren und auf dem Wege liegen, den unsere alten Heroen so bestimmt (!) vorgezeichnet haben«. Und diese Concurrenz dürfte ich nur eingehen, wenn ich sie siegreich durchsetzen könnte, d. h. wenn ich im Stande wäre, *grössere* Concerte zu veranstalten! — Nun lasse ich das Breslauer Terrain etwas mehr ausser Acht, verpasse freilich keine Gelegenheit, nach Herzenslust Musik zu machen, richte aber meine Blicke zugleich nach auswärts, um für die weitere Existenz Anhaltspunkte zu suchen. —

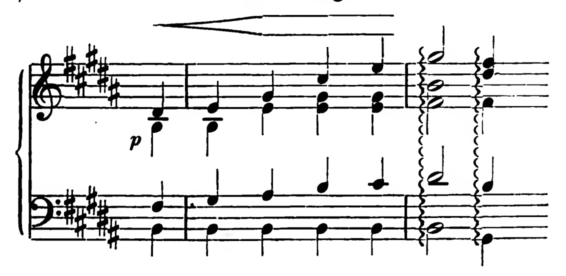
Entschuldigen Sie, theurer Meister, meine ausführlichere Digression; ich glaubte mich dazu verpflichtet, um von Ihnen in meinem Handeln nicht falsch beurtheilt zu werden. Freilich wenn ich annehmen dürfte, in Ihren Kreis so fest aufgenommen zu sein, dass Sie *nie und nimmermehr* an der Treue meiner Gesinnung zweifeln würden, dann brauchte ich nur zu schweigen und — nach Kräften und Umständen — zu handeln. Darf ich aber das anzunehmen wagen?! —

Also, wenn Ihnen möglich: bis Ende November »Gretchen«. Möchten Sie, wie bisher, gewogen bleiben Ihrem

hochachtungsvoll und treu ergebenen

Breslau, d. 20. Novbr. 1859. Leopold Damrosch.

Der Herr Bürgel[1]), der sich bei Ihrer Anwesenheit hier Ihnen vorzustellen und einen Ungarischen Marsch zu dediciren erlaubte, brachte mir heute einige neue Lieder seiner Composition, in welchen u. A. sich folgende Stellen finden:



dann:

1) Schüler Kiel's, in Berlin.



Nicht wahr, man kennt auch hier schon, in Breslau, das »Corrumpirende« Neue?

162. Eduard Reményi.

39, Mornington road, Regents Park. N. W. London. England.
(Liverpool, 28 Nov. 1859.)

Caro Maestro,

Me voilà encore à vous ennuyer — véritable avalanche de lettres de la part du Marquis de la Tigrière. The reason

why I write now is: que *l'amnestie est arrivée per me.* Je peux donc retourner en Hongrie quand je veux. Io credo di partire Janvier prochain — probablement vers la fin — chemin faisant *naturalmente* que je viendrai dire le plus grandissime bonjour al mio caro Maestro Liszt Ferencz — et j'y resterai *al meno* 4 ou 5 jours. La Cour me donnera un congé de 6 à 8 mois, j'irai donc faire une tournée immense — je donnerai des concerts dans toute la Hongrie, et on me recevra bien, je vous en réponds. Mais avant d'aller en Hongrie, j'aimerais jouer aux théâtres ou aux Concerts Philharmoniques de Berlin, Dresde, Leipzig (Gewandhaus-concert) et à Vienne — tout cela je veux prendre *en passant* — et cela payera mon voyage. Voilà une simple question: *pouvez-vous* — *voulez-vous* m'assister par des recommandations dans toutes ces places — *if yes*, faites-le-moi savoir — *if not*, Liszt restera toujours Liszt, — et veuillez bien oublier que j'osai vous ennuyer. (Mon programme serait dans tous ces concerts *uniformément* dans la première partie: le Concerto de Mendelssohn, au commencement de la seconde partie: »la Romance« (du premier Concerto) et la »Berceuse« de Chopin, transcrites avec accompagnement de piano par ma *seigneurie* — e per finire »Grande Fantaisie hongroise«, aussi de ma composition. Le premier et le dernier sont des morceaux avec accompagnement d'orchestre, of course.) Si donc si vous me voulez assister (I mean si cela ne vous ennuie pas — vraiment comprenez *bien* mon intention — je pensais en moi-même que votre recommandation et ma situation comme Violon Solo de sa Majesté Britannique me procureront très facilement ces engagements) — si donc vous voulez m'assister, *faites cela pour moi* — pendant les 5 dernières années je ne vous ai point embêté, je me sens pour ainsi dire autorisé de le faire à présent (voilà un affreux impudent) — vous avez le programme et carte blanche.

A Berlin j'aimerais jouer votre superbe Duo hongrois avec Bülow:



Qu'en dites-vous?

Attendant votre réponse avec la plus grande impatience, je suis comme toujours e sempre il vostro devotissimo landsman and fiddler Reményi.

P. S. Présentez mes respectueux saluts à Madame la Princesse et à Miss Anderson.

Je vous envoie un programme.

A Berlin cela serait très à propos. La *Princesse Royale* y est comme vous le savez. Je ne veux pas de lettres de recommandation de la cour, tous les *crétins font cela.*

163. Derselbe.

39 Morning road, Regents Park, London, England.
[December 1859.]

Caro Maestro,

Mille remerciements pour votre noble et bonne lettre — je n'ai que très peu à vous écrire. Le Comte Ráday Gédeon vient de m'envoyer un magnifique engagement pour le Théâtre National à Pesth; l'engagement est *très, très* avantageux. Je crois que mon voyage aura lieu vers le milieu de Janvier. J'aurai une superbe réception — vous pouvez mieux imaginer ma joie que je n'ai le pouvoir de vous l'écrire — *viva voce vous saurez tout.* Enfin après 11 ans d'exil — alfino! — Le Comte Ráday m'a écrit une superbe lettre pleine de bonté! Je voyagerai avec un de mes amis (un Anglais, *William Beale*) qui m'accompagnera partout; c'est un magnifique musicien — inconnu — vous l'aimerez beaucoup; il a des idées superbes pour la composition, c'est un homme plein de talent, sinon de *génie.* D'avance j'en suis sûr qu'il vous intéressera beaucoup. — Croyez-vous pouvoir m'arranger quelques *étapes Philharmoniques* dans les grandes villes allemandes? I have

written to you about it from Liverpool — j'aimerais surtout jouer à Berlin, Leipsic, Dresde et Vienne (surtout Vienne); pouvez-vous, voulez-vous m'y recommander, afin que j'arrive pour les *gebratene Tauben*, ready to be eaten. Mille pardons pour l'ennui que je vous fais continuellement. Ecrivez *un mot* et ne soyez pas enragé contre votre Kammermusiker und Solo-Zigeuner des Liszt Ferencz. Je suis comme toujours, avec toute l'affection et toute l'admiration,

votre humble élève Ed. Reményi.

Happy Christmas!

Mes dévoués respects à Mme la Princesse, ainsi qu'à Miss Anderson, to whom I present my very best respects and the compliments of the season.

Dans la lettre de Liverpool je vous ai aussi envoyé mon programme — l'avez-vous reçu? Je vous ferai de la musique reményesque à n'en plus finir.

164. Josef Dessauer.

Wien, 21. December 1859.

Werther Freund!

Diese Zeilen sollen (und *können*, leider) keine Trostesworte bringen; doch sagen sollen sie Dir, dass ein treues Freundesherz den innigsten Antheil an dem grossen Schmerze nimmt, den Dir der Himmel auferlegt hat[1].

Mich selbst tröstet der Gedanke an Dein stets sich bewährendes, männlich-gefasstes Wesen und Deine tiefe Religiosität. Sie werden Dich in jener ruhig-ergebenen Stimmung erhalten, die dem herbsten Seelenleiden die Spitze bricht.

Gott mit Dir! Der alte Feund

Dessauer.

---

1) Liszt's Sohn Daniel war am 13. Dec. in Berlin gestorben.

165. Henry Chorley,

Londoner Musikreferent und Schriftsteller, als Kritiker des »Athenäum« von grossem Einfluss, geb. 15. Dec. 1808 zu Blackley Hurst, gest. am 16. Febr. 1872.

Mon cher Liszt,

J'ai lu une nouvelle qui m'attriste profondément. — Permettez-moi de vous approcher avec une sympathie réelle, — et pas les paroles banales. — J'ai tant souffert, tant perdu, moi: que je suis en cas de vous dire, comme je vous plains, en ami sincère et véritable. — Malgré les questions de la polémique — (peut-être inévitables) — je crois que vous auriez toujours un peu d'amitié pour moi: ainsi, je ne puis pas vous oublier, en apprenant que vous avez été frappé par un coup sérieux. — Mon cher Liszt, l'existence ici-bas est une chose si triste, qu'on a besoin des appuis de toutes espèces, forts et faibles. Si mes pensées vous donnaient un instant de soulagement ou de plaisir, je serais bien aise. J'écris avec tout mon cœur, et je ne vais pas vous méconnaître, si vous êtes trop occupé, ou trop triste, ou trop autre chose, de me donner une ligne de réponse. —

Avec tout mon cœur (je dis encore une fois) votre ami bien sincère et reconnaissant

Henry F. Chorley.

13 Eaton Place West. Londres, Jeudi Décembre le 22—59.

166. Friedrich Hebbel.

Ich brauche Ihnen wohl nicht zu sagen, mein hochverehrter Freund, dass meine Gedanken in der heiligen Woche weit mehr bei Ihnen, als beim Christbaum gewesen sind. Lange aber habe ich geschwankt, ob ich Ihnen einige Zeilen schreiben dürfe, oder nicht. Die stillschweigende Theilnahme setzen Sie bei Jedem voraus, dem Sie die Hand einmal reichten,

und die laute kann nicht mehr bieten, wie sie, denn niemals fühlt man die gänzliche Einsamkeit auf der Einen Seite und die völlige Ohnmacht auf der Anderen so tief und so schmerzlich, wie in einem solchen Fall. Aber ich will Ihnen doch ein Wort zurufen, dasselbe Wort, das ich mir zurief, als ich vor einer langen Reihe von Jahren einen lieben Sohn verlor, wie Sie, nur freilich, was einen grossen Unterschied macht, wenn auch nicht für das unmittelbare Empfinden, in frühem Kindes-Alter. Ich dachte: Du bist schon darum glücklicher wie dein Vater, weil du den Schmerz nie kennen lernen wirst, den dein Verlust ihm verursacht! und das gereichte meinem Herzen zwar nicht zum Trost, aber es versetzte meinen Geist doch wieder in Thätigkeit und bahnte der Kunst, in der wir allein Beschwichtigung zu finden vermögen, den Weg zu meinem verfinsterten Gemüth. Ich schrieb damals das grosse Terzinengedicht, das sich in meiner Sammlung befindet, und das den Titel hat: »Das abgeschiedne Kind an seine Mutter, zu Weihnacht«. Was kann ich Ihnen wünschen, als das Erwachen Ihres Genius?

Ich habe Ihren Sohn nur ein einziges Mal gesehen, und das in meinem Hause; er schenkte uns im letzten Frühling einen Abend. So scheu und verschlossen er noch zu seyn schien, so machte er doch sowohl auf mich, als auf meine Frau einen eben so freundlichen als versprechenden Eindruck und wir freuten uns auf seine Zurückkunft nach Wien. Von seiner Krankheit hörte ich wohl in Weimar, aber ich durfte ihn längst wieder hergestellt glauben und als ich den Todten-Zettel erhielt, traf es mich wie ein Schlag und machte mich für mehrere Tage arbeitsunfähig. So viel Arbeit bei so jungen Jahren und Alles umsonst! Das sind Logarithmen, denen die Rechnung des Menschen nicht mehr nachkommt!

Empfehlen Sie mich der Durchl. Fürstin zu geneigtem Andenken und seyn Sie überzeugt, dass ich in treuster Anhänglichkeit verharre als Ihr unwandelbar ergebner

Wien, d. 26. Dec. 1859.

Fried. Hebbel.

167. Marie Kalergis geb. Gräfin Nesselrode.

Varsovie, Palais Potocki, 1er Janvier [1860].

Vous êtes bien cruellement éprouvé — mon cher Monsieur Liszt. J'ai appris votre malheur par les journaux — je n'ai pas osé vous écrire de suite — mais vous permettez — n'est-ce-pas? à ma vieille amitié de s'associer à votre douleur. Je ne peux dire, en prendre ma part. Malheureusement il ne nous est point permis de nous substituer à ceux que nous aimons pour porter leur croix à leur place. La vie serait belle à cette condition. Je regrette vivement de ne vous avoir pas vu cette année — les couches de ma fille m'ont obligée d'accélérer le voyage qui me conduisait dans vos environs — et puis au moment du mariage de la Pcsse Marie peut-être eussé-je été ein unwillkommener Gast.

Dites à la Pcsse Wittgenstein toutes mes félicitations à ce sujet — je n'ai fait qu'entrevoir le Pce Constantin, mais j'en sais tout le bien possible. On vante son esprit et sa piété — et puis il appartient à cette admirable amie qui a si vaillamment combattu pour le bon droit. Tout ce qui arrive chaque jour, nous prouve qu'il était là — ce dont je ne doutais point. Quand vous le pourrez, quand vous le voudrez, donnez-moi de vos nouvelles — je mérite un peu de souvenir en échange du profond attachement que mon cœur vous à voué à jamais. Marie Kalergis.

Que cette année qui commence vous soit douce, à vous et à tout ce qui vous est cher.

168. Eduard Reményi.

39, Morningten road, Regents Park,
N. W. London, England. 1 Januar 1860.

Mon cher maître adoré! J'étais stupéfait en apprenant la terrible nouvelle — je n'ai que deux choses à faire, c'est de vous tendre la main filiale et dévote de la sympathie, et en même temps de vous demander mille pardons de vous avoir

embêté par ces *Concerts Philharmoniques* — mais voyez-vous, *je ne pouvais pas* savoir.

Mon premier concert aura lieu le 28 Janvier à Pesth. Le public hongrois, vous pouvez vous imaginer, m'attend avec impatience. Vous me verrez donc vers le 20 à Weimar pour quelques jours — et mon cœur et mon âme, et mes compositions, et mon jeu, et tout, tout est à votre éternelle disposition, mon cher maître adoré!

Good bye, God bless you, dear master — a happy new Year to *you and to all whom you love!*

Votre Kammermusikus und Marquis Reményi.

Mes respects à Mme la Princesse et à Miss Anderson.

J'ai joué hier ici à *Edinburgh*, et j'ai eu une superbe réception — very flattering indeed.

169. Derselbe.

Londres, *ultimo giorno.* [18.—20. Januar 1860.]

Mio Maestro adoré!

Je pars ce soir — je ne dis pas le jour de mon arrivée — quand je ferai mon apparition, cela sera une apparition toute czigány et tout électrique. Toutes lettres qui arriveraient à Weimar adressées chez le Dr — donnez l'ordre à cet effet qu'on les garde. (Ce sacré Cusins qui étudie la Somnambula de *Sigismond* — je ne sais plus ma foi où est ma tête!) Enfin je suis tout en flamme et en joie de vous revoir *enfin* — l'autre jour je vous ai envoyé une lettre de remercîment (voilà Cusins qui fait les trilles, c'est embêtant), mais elle n'est probablement pas arrivée à Weimar parce que d'Angleterre »*the payment is compulsory*« et moi j'ai oublié de mettre *une stamp*. — Oh que j'ai de choses à vous dire! —

Cusins est très gentil, il veut vous envoyer le meilleur *whisky* qu'on puisse trouver.

Mes respects dévoués à la Princesse et à Miss Anderson.

Votre Czigány et Kammermusikus
(affreusement impatient de vous revoir).

170. Carl Tausig.

[Dresden, Januar od. Februar 1860.]

Très cher et très grand maître,

Permettez-moi de vous offrir ce petit œuvre copié pour vous par ma propre main et avec bien des efforts calligraphiques! (Je crois que la peine que je me suis donnée pour bien faire les croches, constitue sa seule valeur!) Je vous demande aussi en grâce de bien vouloir lire le poème de Strachwitz ci-joint qui peut-être expliquera quelques parties de ma composition, peu, pour ainsi dire, positive et n'étant qu'une apparition ou Fata-Morgana musicale[1]. L'instrumentation en est inexcusable. —

Je suis brouillé avec mes parents; c'était à prévoir, et j'aimerais mieux mourir de faim que d'accepter leur secours. .—.

Passerez-vous quelques heures à Dresde en allant au mois de Mars à Prague? Je serais trop heureux de vous pouvoir voir et embrasser; je suppose et j'espère humblement, cher maître, que vous me gardez toujours la même affection et le même intérêt; car si je ne me savais sûr de ce côté (le seul qui me reste, mais aussi me remplace-t-il tout au monde) je n'aurais rien de mieux à faire que de me noyer.

Je viens d'admirer la magnifique et complète édition de vos »Lieder« qui encore cette fois-ci m'ont fait une énorme impression; il y en avait encore quelques-uns que je ne connaissais pas, comme la ballade d'Uhland, etc. et que j'ai trouvés superbes. Dresde est horrible et je serais très content de quitter cette ville où ne séjourne que la médiocrité!

En tous cas je reste ici jusqu'au mois d'Avril, peut-être encore aussi jusqu'au mois d'Août. D'ailleurs aucune ville ne me saurait retenir très longtemps; je suis né aventurier

---

1) Das Geisterschiff, symphonische Ballade nach einem Gedicht von Strachwitz. Erschien für Pianforte Leipzig, Schuberth.

et je cultive chez moi cette tendance: cela n'empêche pas que je travaille d'arrache-pied et ardemment.

Mais j'oublie que votre temps est cher et que je barbouille mon papier sans fin; excusez, très cher maître, ce manque de délicatesse et gardez-moi, comme anciennement, un peu de bienveillance et d'intérêt dans votre cœur.

Votre bien dévoué et bien obéissant

C. Tausig.

171. Giacomo Meyerbeer.

Berlin, 4 Février 1860.

Cher et très illustre Maître!

J'ai reçu l'aimable lettre dans laquelle Vous me faites l'honneur de demander la partition de la Marche que j'ai composée pour la fête de Schiller, pour la faire exécuter à Weimar devant leurs Altesses royales dans un des concerts de la cour que vous dirigez. Je n'ai pas besoin de Vous dire que je serais heureux et fier de savoir ma Marche exécutée devant un si auguste auditoire et sous la direction d'un aussi illustre maître que Vous. Aussi je m'empresserai de vous envoyer la partition dès que je pourrai en disposer. Mais pour le moment je ne le puis pas encore, car mon manuscrit est entre les mains de Monsieur Kullak qui l'arrange pour Piano pour l'éditeur M. Schlesinger, et quand M. Kullak aura terminé sa tâche, il faut que je fasse copier la partition pour la Reine d'Angleterre, d'après les ordres de S. A. R. la Princesse Frédéric Guillaume.

Dès que cela sera fait, j'aurai l'honneur de Vous envoyer de suite la partition.

En attendant veuillez agréer, cher et illustre maître, l'expression des sentiments les plus distingués de Votre tout dévoué

Meyerbeer.

172. Eduard Hildebrandt,

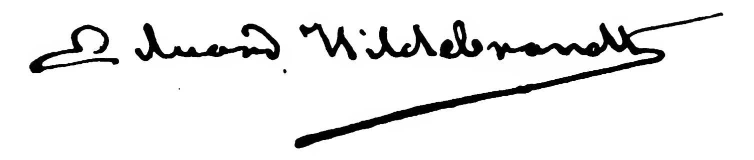
einer der angesehensten deutschen Landschaftsmaler, der seine Reise um die Erde in zahlreichen farbenprächtigen Aquarellen künstlerisch verwerthete, geb. 9. Sept. 1817 in Danzig, war seit 1854 Professor der Kunstacademie in Berlin, wo er am 25. Oct. 1868 starb.

Innigst verehrter Herr Doctor!

Indem ich Sie hiermit auf das herzlichste begrüsse, komme ich, Ihnen durch diese Zeilen zu wissen zu thun, dass zwei meiner jüngsten Arbeiten (ich habe dieselben gemalt mit aller Liebe und regstem Fleisse, in dem Gedanken, dass eine derselben ganz den Beifall S. Königlichen Hoheit des Grossherzogs finden werde) heute per Eisenbahn nach dort, Weimar, abgegangen sind. — Die Sujets sind: »Schloss Kronenburg, Helsingör« und »Dunnaly Castle, Schottland«, und der Preis für jedes derselben 100 Friedrichsd'or. — Der Grossherzog hat nun freie Wahl, das eine oder das andere dieser beiden Bilder zu seinem Eigenthume zu machen; — sollte jedoch keines derselben sich des ungetheilten Beifalles Sr. Königlichen Hoheit erfreuen, so bitte ich Sie dringend, mir ohne alle Ceremonie beide Bilder zurückzusenden. Es liegt mir alles daran, mit dem zu liefernden Werke den so äusserst geläuterten Geschmack dieses hohen Herrn ganz zu befriedigen, und würde, dieses zu erzielen, ich's mit einer neuen Arbeit versuchen.

Immer und immer wieder fühle ich mich glücklich in dem Rückblick auf die schönen Stunden, welche mir bei Ihrem Hiersein, durch Sie, hochverehrtester Doctor, geschenkt wurden. — Ich danke Ihnen für dieselben nochmals auf das herzlichste, indem ich mich beuge vor der Macht Ihres Genie's, der Gewalt Ihres Geistes und der unvergleichlichen Liebenswürdigkeit Ihres Characters! — Im Anschlusse hieran wage ich es Sie zu bitten, dass Sie es übernehmen, mich auf das allerunterthänigste und hochachtendste bei der Frau Fürstin Wittgenstein zu empfehlen und meinen ganz ergebensten Gruss abzustatten meiner huldvollen Protectorin, der Frau von Bülow.

Ich wünsche Ihnen Alles Gute und Schöne und verbleibe, verehrungswürdigster Herr Doctor, Ihr treu ergebener



Berlin, den 20. März 1860. Kupfergraben 6ª.

173. Rudolf Lehmann.

Berlin, ce 20 Avril 1860. 14, Schadow-Strasse au 2ᵈ.

Monsieur et cher ami,

Je viens bien tard tenir ma promesse, si tard que peut-être vous l'avez déjà oubliée. C'est le temps et non pas la bonne volonté qui m'a manqué et dans tous les cas j'espère que vous direz qu'il vaut mieux tard que jamais.

J'expédie à votre adresse le portrait du Cardinal Antonell fixé). J'ai essayé de le faire photographier. La couleur jaune foncée du papier s'y étant obstinément opposée, je l'ai tout bonnement copié, en tâchant d'en faire un fac-similé — vous ne serez pas fâché du contretemps. Vous recevrez aussi une très petite boîte contenant des cigares, qui pour n'être pas des Luderos-Canaglios ne vous plairont pas moins, j'espère. On ne peut pas encore en avoir de Helgoland — c'est pour vous faire prendre patience en attendant. .—.

Rien de nouveau ici. Je travaille pour terminer deux portraits dont les originaux n'attendent que ma permission pour s'échapper de Berlin. Je les comprends — le séjour ici n'a rien d'attrayant. Madame de Bülow étant partie pour Vienne à mon grand regret, je vous en demanderai des nouvelles plutôt que de pouvoir vous en donner. . — .

Soyez assez bon pour me rappeler au bon souvenir »der vielbegeisteten Princessin« et croyez-moi votre tout dévoué

Rudolf Lehmann.

174. August Wilhelm Ambros.

Verehrter Freund!

Der Überbringer dieser Zeilen ist Herr Bergmann, Chef eines hiesigen Grosshandlungshauses, Musikfreund und selbst guter Musiker, mit einem recht schönen Compositionstalente begabt — wie denn z. B. das kürzlich hier erschienene Künstleralbum ein sehr nettes Volkslied (Klavierstück) von ihm enthält. Sein Weg führt ihn durch Weimar, und er wünscht sich dem musikalischen »maestro di color che sanno« unserer Tage, d. h. Ihnen vorzustellen. Ich habe für ihn nur die Bitte freundlicher Aufnahme auszusprechen — für welche mir übrigens Ihre Liebenswürdigkeit Bürge ist.

Ihre liebe Tochter Frau von Bülow hat mir die erfreuliche Hoffnung gegeben, von Ihnen einen, wie sie sagte, »klafterlangen« Brief erwarten zu dürfen. Mögen Sie recht bald Zeit und Musse dafür gewinnen — er soll mir in jedem Sinne anregend und belehrend sein. Ich hoffe übrigens, dass die »culturhistorischen Bilder«[1]) für Sie eben deswegen wackere Kämpen sein werden, weil sie nicht, wie es Freund Brendel zuweilen passirt, die Kanonen allzu scharf laden, wo dann leicht über das Ziel geschossen wird. Der Verdruss, mit dem Bagges Musikzeitung das Buch aufgenommen hat, ist kein übles Symptom. Ich erwarte, wie gesagt, gute Wirkung. Viele Zweifelnde oder vorweg Eingenommene können und werden Anlass nehmen, auf das von ihnen en bloc Abgelehnte detaillirend einzugehen, wo denn der Erfolg nicht zweifelhaft sein kann. Dass Brendel seinerseits Alles rückhaltlos und unbedingt gewünscht hätte, begreife ich bei seinem kritischen Standpunkte völlig.

---

1) Buch von Ambros. 1860 erschienen.

Von dem glänzenden Erfolge Bülows haben Ihnen wohl die Zeitungen bereits die Details zur Kenntniss gebracht. Sehr hat es mich gefreut, dass er durch eine günstige Fügung in dem Conservatoriums-Concerte, wo er das Beethoven'sche Es-dur-Concert spielte, den »magico prodigioso« zu hören bekam: Es fehlte zu unserer Freude nichts als auch noch *Sie* bei uns zu sehen. Machen Sie Ihre Zusage im kommenden Jahre ja wahr — »mit Faust unter dem Arme« hoffen wir alle Sie wiederzusehen — eine Freude für alle Ihre zahlreichen Prager Freunde, vor allem aber für

Ihren herzlich ergebenen A. W. Ambros.

Prag, am 25. Mai 1860.

175. Heinrich Hoffmann von Fallersleben.

Corvey, 13. Juni 1860.

Lieber Liszt!

Die Bibliothek[1]) hat mich dermassen in Anspruch genommen, dass sich mein ganzes Dichten und Trachten bisher auf die 184 Wand- und 22 Tisch-Schränke beschränkte. Täglich habe ich mich nun schon seit vielen Wochen in den weiten Räumen umhergetummelt, dass ich oft des Abends kaum gehen und stehen konnte. Leider ist noch Alles in der Schwebe: Se. Durchlaucht hat Alles bis auf Seine Hierherkunft verschoben. Ich habe nur gearbeitet, was ich verantworten konnte: alle, zum Theil prachtvollen Bilderwerke sind geordnet, bezeichnet und verzeichnet, alle Schränke mit Nummern versehen, alle neuen Erwerbungen katalogisirt und aufgestellt.

Unterdessen haben wir uns nach und nach eingewohnt und fangen nun nachgerade an, in der wirklich anmuthig belebenden Gegend aufzuleben. —

Umgang ist noch wenig vorhanden. Wir wollen uns Alles

---

1) Er hatte die Bibliothekarstelle, die er der Empfehlung der Fürstin Marie Hohenlohe dankte, im Mai 1860 angetreten.

erst ansehen und dann wählen, wie es unsern Bedürfnissen entspricht. Im Schlosse sind nur todte Äbte und was sonst darin lebt, gehört zu Cuvier's règne animal.

Musik haben wir genug, das ist die Musik der Erinnerung. Sonst ist der Park mit seinen Büschen und Teichen unser Instrument, die Nachtigallen singen und die Frösche quaken.

An Spaziergängen fehlt es nicht, die ganze Gegend ist ein weites Spazierfeld mit mancherlei Abwechselung: Fluss, Bäche, Wiesen, Berg und Thal, Wald und Gefild. Doch sind die schöneren Punkte zum Gehen etwas weit, und da wir nicht Wagen und Pferde haben, so warten wir, bis ein Barmherziger uns zu sich holen lässt. Das ist denn auch schon geschehen: wir waren bei den beiden Corvey'schen Pächtern in der Tonenburg und auf Brenkhausen und hatten zwei vergnügte Nachmittage.

Auch an Fremden fehlt es nicht. Es kommen fast alle Tage einige, um das Schloss zu sehen; das heisst eigentlich die Bibliothek, denn sonst ist nichts zu sehen. Wenden sie sich an mich, so wird ihnen etwas gezeigt, das den Weg lohnt; gehen sie mit dem Burggrafen, so müssen sie ihm andächtig folgen, wie die Schafe dem Leithammel und spazieren durch die Räume an den Bücherschränken genusslos vorüber.

Zu eigenen Arbeiten bin ich noch nicht gekommen. Der Sommer hat überhaupt etwas Zerstreuendes und um zu dichten, überhaupt zu schaffen, muss man gesammelt sein. Übrigens fühle ich mich hier viel wohler als in Weimar. Dort machte ich noch hin und wieder Ansprüche, die dann nie befriedigt wurden und mich verstimmten, geistig und leiblich; hier mache ich gar keine und da entbehre ich nichts.

So eben habe ich die Vorrede zur neuen Ausgabe meiner Gesellschaftslieder geschrieben — das erste litterarische Lebenszeichen von Corvey.

Wie schön, wenn wir darauf rechnen dürften, Dich noch diesen Sommer hier zu sehen! Aber nur nicht im September, denn dann muss ich nach Süddeutschland und der Schweiz.

Nun ade! Grüsse herzlich Ihre Durchlaucht, Miss A. und

unsere Freunde und Deine Spielkameraden und lass sie meine Albumblätter nicht vergessen.

Ade! ade!

Lassen hat mir seine und meine Lieder *nicht* gegeben. Das Warum wird dort nur klar etc.

Ou bien ou rien. Heute und immer Dein

Hoffmann.

Die Meinigen, wie sich's von selbst versteht, grüssen alle herzlichst.

176. Eduard Lassen.

Bruxelles, le 1 Août 1860.

Mon cher maître,

Je n'ai pas besoin de vous dire le plaisir que votre lettre m'a causé, je vous aurais déjà écrit moi-même avant, si je n'avais craint de vous ennuyer, sachant la très juste horreur que vous avez des correspondances. Croyez bien, cher maître, que j'ai été profondément touché de votre constant intérêt pour moi dont vous me donnez encore une nouvelle preuve; je ne sais comment vous remercier de toutes ces bontés. — .

J'ai beaucoup travaillé ici, figurez-vous que j'ai recopié entièrement ma partition, faisant en même temps le Klavierauszug; j'ai changé beaucoup dans les détails, j'ai notamment supprimé les endroits chromatiques que vous m'aviez signalés. La semaine prochaine, je me donnerai huit jours de pleines vacances que j'irai passer à Paris, je pars lundi. J'irai voir Wagner et présenter mes devoirs à madame votre mère; j'ai été bien sensible à la nouvelle du second accident qui lui est arrivé dernièrement; j'espère pourtant la trouver en bonne santé!

Quant à *Frohlob* [1]), voilà ce qui en est: à mon retour ici, j'ai été rendre visite à Mr Romberg, le directeur des beaux-

1) Lassen's zweite Oper »Frauenlob«.

arts, et il m'a reçu à merveille; Samuel ne m'avait point trompé, il tient beaucoup à ce que mon opéra soit donné et il m'a donné l'assurance que le gouvernement était très disposé à me prêter tous les appuis nécessaires en pareil cas. Il m'a dit ensuite d'aller trouver Quélus, le directeur du théâtre; mais voilà precisément où est le hic. Je ne veux point faire cette démarche et me gâter ainsi ma position qui est fort belle en ce moment; tout le monde me fait des avances, mais je suis sûr que du moment où je m'avancerais, moi, on me jetterait une impossibilité à la tête. J'ai pris mes informations; on compte monter cette saison le »Faust« de Gounod et »l'Herculanum« de David; cela prendra jusqu'au mois de Janvier, Février, j'ai donc le temps et voici quel est mon plan: je fais traduire le »Frauenlob« et je m'arrange avec Kahnt [1] pour le Klavierauszug avec paroles allemandes et françaises. Je le presse pour qu'il paraisse le plus tôt possible, et alors je l'envoie de Weimar à Quélus avec une lettre où je lui explique la situation. Je conviendrai de cela avec Romberg avant de partir.

. — . J'ai rendu visite au père Fétis, qui parle de vous avec admiration; le seul défaut que vous ayez, c'est de faire une musique dans laquelle il n'y a pas moyen de se retrouver, oh! mais là, pas du tout. Il m'a dit pourtant qu'il a été sur le point de faire exécuter vos »Préludes«, mais le ou la harpiste lui a fait défaut. Quant à la question Wagner, j'ai vu qu'il était à tous crins, et nous n'avons abordé la discussion, (c. à. d. je ne me permettrai jamais de discuter avec un homme comme Fétis) donc, nous en avons causé seulement au moment où je prenais congé de lui. Il a inventé un très joli mot qu'il prête à Napoléon. L'empereur aurait seulement ordonné la représentation du »Tannhäuser« par raisons politiques; Fould, craignant que l'opéra ne tombe, essaie de persuader à Napoléon qu'il faut qu'il assiste au moins à quatre représentations. Là-dessus l'empereur répond: Pas pour un second empire! »Vous comprenez, mon ami«,

---

1) Leipziger Musikverleger.

me dit Fétis, »il avait assisté à un concert, et il en avait assez comme cela«. Mais vous ne pouvez vous imaginer l'accent de Fétis en disant la phrase: *pas pour un second empire* et en pesant sur toutes les syllabes. Il a pourtant fini par convenir que le premier finale de »Lohengrin« était une belle chose; comme je le lui citais, certain que là il ne pouvait rien alléguer contre la *forme*, il s'exalte, me fait l'histoire des trois grandes explosions, me cite même les paroles en allemand: Ein Ritter! ein Ritter! ein Schwan! ein Schwan! (seulement il prononce mal et dit: ein Schwein!) et me fait en un mot, le plus joli feuilleton du monde avec un enthousiasme, une conviction qui m'ont amusé au plus haut degré. Je vous raconterai les détails à Weimar.

Maintenant, cher maître, j'ai une prière à vous faire. Mes vacances finissant le 19, nous sommes obligés de revenir ce jour-là, mais le théâtre ne s'ouvre que le 28. J'écris à Jacobi pour lui demander de ne revenir que le 27; mais Dingelstedt est encore à Weimar; dans le cas où il voudrait faire de la Hausordnung, oserai-je compter sur votre appui? Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose d'important à préparer; on ouvrira sans doute par le »Prophète« et Stör [1]) en est l'Allah.

Au revoir, mon cher et bon maître, je vous serre les deux mains.

Votre tout dévoué E. Lassen.

Mes parents se recommandent à votre bon souvenir.

177. Carl Tausig.

[Dresden, August od. September 1860.]

Lieber grosser Meister,

Nach langem Schweigen wage ich es, mich wieder in Ihr Gedächtniss zurückzurufen. Lang für mich, sehr lang, da es mir viel schwere Mühe gekostet hat, so viele Monate ohne

---

1) Hofcapellmeister in Weimar.

ein liebevolles Zeichen Ihrerseits auszuharren. Es war mir das gewissermassen früher Lebensbedingung, jeden Tag bestimmt zu wissen, dass ich noch immer in Ihrem gütigen und freundschaftlich väterlichen Angedenken stände, und in jeder Lage, mochte sie so unangenehm als möglich sein, war mir das ein Trost: wie lange habe ich ihn entbehren müssen? Viel zu lange für mein Bedürfniss; noch viel zu kurz für die Zeit, die ich mir vorgenommen hatte, stillschweigend meinen Weg zu gehen und mich erst dann Ihnen zu nähern, wenn meine Sturmzeit vorüber, wenn die »falsche Situation« in der ich, durch ungünstige Zufälle gezwungen, Ihnen gegenüber mich immer leider befinden muss, endlich einmal aufgehört hätte. Bis dahin wird es wohl noch lange dauern, aber wer hätte den Muth (an meiner Stelle), so viel trübe Zeit ohne den Sonnenschein Ihrer väterlichen Freundschaft und Huld zu verleben? Ich habe ihn nicht, will ihn auch nicht und bitte Sie daher, — mein plötzliches und abstruses Schreiben gütigst zu entschuldigen und meine sämmtlichen »Bêtisen« geduldigst zu vergessen.

Auch veranlassten mich zu diesen Zeilen noch einige andere Gründe: ich habe manches und vieles für diesen Winter vor; den Sommer habe ich passabel gearbeitet und mich vorbereitet, le pécuniais ne me manquera non plus, et j'espère pouvoir arranger mes affaires et parcourir quelque chemin cette saison et la prochaine. Werden Sie mir mit Ihrem Rathe beistehen wollen? Ich werde mir möglichste Mühe geben, jeglichen Unsinn und Leichtsinn zu verhüten; ähnliche Absurditäten wie Herausgabe des Geisterschiffes etc. etc. werden wohl nicht wieder vorkommen, hoffentlich zu Ihrer Befriedigung und Zufriedenheit, an der mir allein in dieser Welt gelegen ist. —

In Dresden habe ich rein Niemanden gesehen, weder von Collegen noch von sonstiger Gesellschaft, zum allgemeinen Schrecken gebildeter Leute. Anfangs musste ich wohl Mad. S., Gräfin M. und noch etliche Unbedeutendheiten frequentiren, welchen Verkehr ich späterhin aber ganz abgebrochen habe. . —.

Musik habe ich nicht für einen Heller gehört und beneide

auf das Höchste Sache Ritter, der eben aus Weimar zurückkommt und so vieles genossen hat. Schöne Psalmen, schöne Lieder und Mephistowalzer! und ich kenne keine Noten von diesen klassischen Compositionen! Sind mir doch die Romantiker Bach und Händel unausstehlich geworden! Quel mauvais genre! Rietz [1]) macht immer ein Kreuz, wenn er mich auf der Strasse gehen sieht. — Herr »pro« Pudor, plutôt »sans pudeur« hat sich erlaubt, Ihnen sein Conservatorium anzubieten (wenigstens hörte ich es so letzthin); gebar je diese Welt eine grössere Unverschämtheit! — Die grosse Messe (D-dur) von Beethoven habe ich für zwei Klaviere gesetzt; Schott's sind aber sehr ruppig, wollen sie erst in einigen Jahren drucken. Solche mühevolle Arbeit und am Ende gar nicht unrentabel!

Doch verzeihen Sie, verehrter Meister, mein vieles unnöthiges Geschwätz und schreiben es gütigst der Freude zu, mich wieder einmal mit Ihnen unterhalten zu dürfen. Ehe ich aber schliesse und ergebenst Abschied von Ihnen zu nehmen mir erlaube, unterstehe ich mich Ihnen zu melden, dass hier ganz solide und vortreffliche Pflanzercigarren zu haben sind, und ob Sie es mir nicht verbieten, Ihnen welche zuzusenden. Fürsten und Könige haben das Vorrecht, erst gefragt und gebeten werden zu müssen, ehe sie etwas zu acceptiren geruhen, wie viel mehr steht Ihnen dies Recht noch zu?

Ich bitte Sie, grosser Meister, an die blindeste und heisseste Verehrung Ihres Ihnen gänzlich ergebenen Hidalgo's zu glauben. C. Tausig.

178. Heinrich Hoffmann von Fallersleben.

Corvey, 28. Oct. 1860.

Gestern, lieber Liszt, war es ein Jahr, dass Du mir die frohe Botschaft mittheiltest, ich könnte hier eine angenehme, sorgenfreie Stellung gewinnen — und gerade gestern —

---

1) Seit 1860 Hofcapellmeister in Dresden.

weine mit mir! — gestern starb meine liebe gute Ida an den Folgen der Entbindung. O hätte sie ahnden können, dass der Tod so schnell sie heimführen sollte, sie würde tausend Grüsse, tausend herzlichen Dank der guten Fürstin und Prinzessin und Dir und der ganzen Altenburg bestellt haben für all das Liebe und Gute, das ihr dort ward.

Die Herzensblume ist nun aus dem Corveyer Hoffnungstraume gepflückt und ich kann nur bleiben, um, wo mir eine Freistätte ward, auch eine Ruhestätte zu finden, damit ich mit ihr, mit der ich im Leben zu Freud und Leid so innig vereint war, im Tode vereint werde.

Ich kann nicht mehr schreiben — leb wohl!

Dein tiefbetrübter Hoffmann.

179. Carl Tausig.

[Dresden, wol Ende Oct. oder Nov. 1860.]

Hochverehrter Meister,

Ihrem Rathe zufolge gebe ich alle meine anderen Pläne ganz auf und gehe jetzt direkt nach Wien, wo ich den ganzen Winter verleben und mich hauptsächlich mit *Stundengeben* beschäftigen will. Es soll Ihnen dieses ein vollständiger Beweis meines Gehorsams sein, und mögen Sie für immer überzeugt sein, dass ich nie von dem Wege, den Sie mir zu betreten *deutlich* angegeben, auch nur für einen Augenblick abweichen werde. — Sie bedeuteten mir letzthin, dass Sie mich möglicherweise diesen Herbst oder Winter zu sich rufen könnten: ist es zu unbescheiden von mir, wenn ich *bestimmt* darauf rechne? — Sollten Sie mir noch einige Verhaltungsregeln für Wien mitzutheilen haben (auch möchte ich gern erfahren, wohin ich Ihnen etwa Briefe schicken dürfte), so würde ich Sie ergebenst bitten, mir einige Zeilen durch Cornelius zukommen zu lassen. Vom Fräulein »mit dem zweiten Gesicht« habe ich nichts wieder gehört und hoffe auch, dass Sie eben so wenig von ihr weiter molestirt worden sind. — Möge Gott geben, dass Sie mich im Falle des Wiedersehens

eben so gütig und freundlich aufnehmen, wie Sie mich eben entlassen haben, und dass nicht etwa wieder eine »schlechte Seele« Ihnen einige Zweifel über meine wahre Gesinnung und Ergebung einflösst. Würde mir doch dadurch meine einzige Ermuthigung entrissen werden!

Ihr gehorsamer Hidalgo.

180. Théodore Gudin,

namhafter französischer Landschafts- und Marinemaler, geb. 15. Aug 1802 zu Paris, gest. am 11. Aug. 1880 in Boulogne-sur-Seine.

Château Beaujon, 20 rue Balzac, Paris, IV/X 1860.

Mon cher Liszt,

Après un bien long retard j'ai enfin fait le dessin que vous et la Princesse désiriez et j'ai même son pendant à votre disposition. Je n'ai pas toutefois osé vous les envoyer sans savoir si vous désirez toujours posséder ces œuvres de moi. Je crois qu'ils sont peut-être les meilleurs que j'ai produits et ils représentent une scène de la tempête que nous avons eue en Ecosse pendant que j'y étais avec ma famille[1]) que j'y ai laissée et au milieu de laquelle j'ai fait ces deux dessins.

Je n'en disposerai pas avant d'avoir votre réponse et j'espère qu'ils seront trouvés dignes de l'album de la Princesse. J'ai lu avec plaisir que vos vœux avancent à être accomplis; j'espère quelque jour aller à Weimar et vous complimenter moi-même.

Présentez mes hommages à la Princesse et à la Princesse sa fille et croyez-moi toujours

votre sincère ami

T. Gudin

1) Er hatte die Tochter eines schottischen Lords zur Gattin.

Si vous avez l'occasion de me rappeler au souvenir de leurs Altesses Royales, je conserve toujours bien vivement le souvenir de leurs bontés.

Je désire beaucoup aussi être rappelé au Maréchal M[r] Beust.

181. Robert Franz.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Beikommend erlaube ich mir Ihnen die Fortsetzung der Bach'schen Arien zu übersenden. Es sind zu ihnen noch 6 Duette gekommen, die ich ebenfalls beilege. —

Ich kann nicht umhin, auf diese Bearbeitungen mit einer gewissen inneren Befriedigung zu blicken, weil ich glaube, dass mir mein guter Stern manche Stunde gewährte, die ihr lauschendes Ohr an die Werkstatt des alten Meisters legen durfte. Es würde mir eine grosse Freude bereiten, könnten Sie dieser Vermuthung beipflichten. —

In letzter Zeit bin ich wieder etwas mehr auf mich selbst zurückgekommen und hoffe Einiges in Kurzem ediren zu können, das Ihre freundliche Theilnahme einen Augenblick zu fesseln vermögend sein wird.

Mit den herzlichsten Grüssen Ihr ergebenster

Halle, d. 29. Dec. 1860. Rob. Franz.

182. Carl Tausig.

[Wien, Dec. 1860 oder Januar 1861.]

Hochverehrter Meister,

Haslinger theilt mir eben mit, dass Sie meine Wiener Adresse wünschen, welche folgende ist: Innere Stadt, Löwelstrasse Nr. 10 (ganz in der Nachbarschaft des Kaisers und sämmtlicher Erzherzöge). Dass ich mich so beeile Ihnen dieselbe so schnell zu geben, werden Sie mir wohl liebenswürdigst verzeihen: wird mir doch die Freude zu Theil, mich einige Augenblicke mit Ihnen unterhalten zu dürfen.

Die ganze Menschheit ist mir hier so wenig liebenswürdig und freundlich, als es sich die heisseste Phantasie nur ausmalen kann; ich werde mich daher sehr reserviren und auf den Hinterpfoten halten. Aus der Mephisto-Production in der nächsten Novitätensoirée wird nichts; Haslinger ist zu faul um zu studiren, will es also nicht spielen, proponirt mir hingegen Ihr schönes Werk mit irgend einem andern dummen Jungen zu produciren, was ich ihm aber rundweg abgeschlagen habe; nicht etwa wegen *meiner* Blamage, sondern weil ich die gerechteste Erwartung hege, dass der Mephisto eben so arg verhunzt (das Wort ist nicht einmal stark genug) wird als der Goethe-Marsch in der letzten Absurditäten-Soirée. Die Leute excelliren hier nicht nur durch ihren Mangel an Verstand, sondern sie zeichnen sich auch aus durch eine markirte und höchst gesuchte Art, keine Manieren zu kennen. Es ist ganz erstaunlich, welche Fertigkeit sie darin besitzen! — Peter[1]) ist die einzige Person, die ich hier sehr oft, beinahe täglich sehe und mit der ich wirklich sehr intim bin. Es versteht sich von selbst, dass ich Herrn Eduard Liszt regelmässig meine Aufwartung mache und dass ich hoffe, mir nach und nach sein Wohlwollen zuzuziehen. Mein somnanbuler Schutzengel hat die Absicht, mich den ganzen Winter zu halten und zu protegiren — mehr kann man wirklich nicht verlangen, auch bin ich völlig zufrieden in dieser Hinsicht. Gebe Gott, dass Sie, verehrter lieber Meister, mit meinen Fehlern Nachsicht haben und mir Ihre Freundschaft und väterliche Gesinnung nicht entziehen; dann will ich auch Ihre Hoffnung auf mich nicht zu Schanden machen, und mich stets als Ihr getreuer, Ihnen vollständig ergebener, gehorsamer Hidalgo bewähren. Verzeihen Sie meinen schlechten Styl — meine Gesinnung ist gut — auch werde ich einmal schon besser ausdrücken lernen, wie sehr ich Sie liebe und verehre.

C. Tausig.

---

1) Cornelius.

183. Louis Schindelmeisser,

geb. 8. Dec. 1811 zu Königsberg i. Pr., gest. am 20. März 1864 in Darmstadt, wo er seit 1853 als Hofcapellmeister — auch Componist — wirkte.

Hochzuverehrender Herr Doktor!

Durch einen Zufall erfahre ich, dass Sie im Begriff stehn auf einige Tage nach Paris zu gehn, und benutze diese Gelegenheit um Ihnen anzuzeigen, dass ich am 3ten Februar Gounod's Faust zum erstenmal aufführe[1]). Man hat mir gesagt, dass Sie die Musik dieses Componisten lieben; vielleicht vereinigt es sich mit Ihren bereits getroffenen Dispositionen, dass Sie auf der Hin- oder Rückreise einen Tag bei uns bleiben können, und uns das lang entbehrte Vergnügen gönnen, Sie einmal wieder zu sehn. Ich bin ganz entzückt von Gounod's Musik; das ist ein Franzose von ganz anderem Schrot und Korn wie seine Landsleute mit ihren kränklichen Melodien.

Ich weiss nicht was ich darum gäbe, wenn Sie kämen.

Mit gewohnter Hochverehrung und Anhänglichkeit Ihr

Louis Schindelmeisser,

Darmstadt, d. 22ten Jänner 1861.

184. Carl Tausig.

[Wien, zwischen 9. u. 24. Februar 1861.]

Grosser Meister,

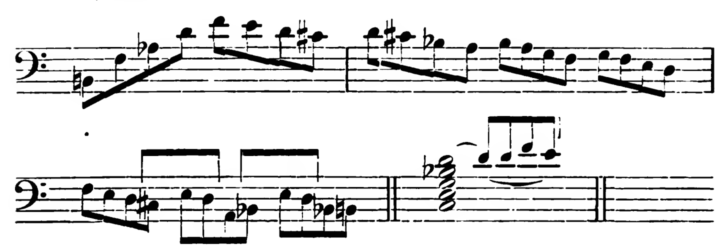
Am 24ten führe ich die *Ideale* und die *Préludes* auf[2]); erstere kürze ich ganz nach Ihrem Wunsche, doch gefällt mir die Damrosch'sche Variante nicht — mir kommt meine

---

1) Es war überhaupt die erste Aufführung in Deutschland.

2) Als Clavierspieler und Dirigent machte Tausig Propaganda für seinen Meister und veranstaltete in Wien mehrere Orchesterconcerte, in denen er Liszt'sche symphonische Dichtungen aufführte.

plausibler vor und leitet mehr auf den Nonen-Accord und das C Cornelius hat mich in meiner Ansicht sehr bestärkt.



In den Préludes erlaube ich mir ketzerisch zu verfahren, indem ich die kleine und die grosse Trommel ganz fortlasse, auch moderire ich die Anzahl der Beckenschläge; ich glaube nicht Unrecht damit zu thun, die Lokalität erheischt diese Mässigung, und um so weniger wird dann der Erfolg gehindert und gestört. — Das dritte Orchesterconcert wird dann wohl das glänzendste werden; eine kleine Überraschung *bewahre ich Ihnen auf* und bin schon im Voraus darauf erfreut. — Jedenfalls stempelt mich dieser Winter für alle Ewigkeiten zu Ihrem »Schindler«, und nie wird mir dieser Ehrentitel mehr geraubt werden können.

Die Gräfin Banffy protegirt mich nachdrücklich und auf eine ausserordentlich liebenswürdige Weise. Mir zu Ehren gab sie letzthin eine Soirée, in der alles, was zur besten Gesellschaft gehört, anwesend war. Ich erlebte an diesem Abend einen wirklichen Succès, was mir sehr angenehm für den weiteren Verlauf der Orchesterconcerte sein muss. Mr. de Villers habe ich dreimal hinter einander besucht, er hat mich aber vollständig ignorirt und sich nicht im Geringsten um mich gekümmert.

Nach Pesth werde ich wohl nicht mehr gehen; abgesehen davon, dass die Zeit sehr ungünstig ist, so fehlt mir aber die Lust Clavierconcerte zu geben; ich muss gestehen, dass ich sogar Widerwillen dagegen habe. — Am 9ten Februar

musste ich zweimal Piècen zugeben und nach der Don Juan-Phantasie brach wirklich ein mir sehr schmeichelhafter grosser Beifall aus: kurz, ich kann zufrieden sein mit dem Erfolge, ein *ähnlicher ist mir wenigstens noch nie* zu Theil geworden.

Darf man wohl wissen, wann Sie wieder von Paris nach Deutschland zurückkommen? Ich möchte nicht unbescheiden mit dieser Frage Ihnen vorkommen, und soll bloss darin der Wunsch ausgedrückt sein, Sie sobald wie möglich wiederzusehen.

Über den Kostenpunkt der Concerte möchte ich Sie gerne beruhigt sehen, und somit theile ich Ihnen mit, dass die 4000 Gulden (denn ungefähr soviel beträgt diese ganze Affaire) längst von mir bei Seite gelegt sind und dass ich »sans soucis« über den pekuniären Erfolg sein kann. — Wenn es mir möglich sein wird, so komme ich nächstes Jahr wieder nach Wien und will sechs Orchesterconcerte dann geben; keinesfalls werde ich aber hier bleiben, das Leben wird mir täglich saurer und mühvoller gemacht; auch bekommt mir hier das Klima gar nicht, wenigstens habe ich mich hier während der ganzen drei Monate immer unwohl, sogar krank befunden. — X. Y. und die ganze Sippschaft haben sich fortwährend höchst gemein benommen. — Doppler ist, wie gesagt, der einzige Mensch, der sich collegialisch für mich gezeigt hat. — Mit Cornelius habe ich mich, wenn möglich, noch inniger befreundet — sein erster Akt des Cid ist schön und eigenthümlich: ganz Hidalgo-Charakter.

Täglich beinahe erscheinen jetzt in den Zeitungen Invectiven und gemeine Artikel gegen uns, und erst jetzt kann man aus allem diesen ermessen, welche Wichtigkeit den Liszt-Concerten beigemessen wird; bloss Zellner benimmt sich merkwürdig anständig und reservirt. Heute noch erhielt ich ein Journal, welches alles erschöpft, was in diesem Sinne geschrieben worden; es sind das die »österreichischen Signale«, gegen die ich schon vor einigen Wochen einen Pressprocess anhängig gemacht habe. Dr. Berger (Advokat in dem berühmten Richter-Process) führt mir ihn. Dr. Eduard Liszt

ist ganz einverstanden mit meinem Verfahren und giebt sich alle Mühe um einen glücklichen Erfolg herbeizuführen. Ich werde nicht säumen, Ihnen, geliebter Meister, das Endresultat mitzutheilen; betrifft es *Sie* doch in den Hauptsachen. — —

Ich werde mir erlauben, Ihnen gleich nach dem 24ten Februar zu schreiben und werde wieder von nun an meine Briefe nach Weimar adressiren. Meine Schreibseligkeit entschuldigen Sie wohl diesmal, es ist das sonst nicht meine Art und rechne ich darin auf Ihre allliebenswürdige Nachsicht.

Im Bewusstsein Ihnen, grosser Meister, vollständig und ganz ergeben zu sein, verbleibe ich in allem Gehorsam

Ihr treuer Schindler (ci-devant Tausig).

185. Friedrich Hebbel.

Lieber Freund!

Gestern Vormittag traf ich wieder in Wien ein. Etwas später, als es nach dem gewöhnlichen Lauf der Menschen und der Dinge, d. h. in diesem Fall der Eisenbahnen und der Conducteure, hätte geschehen sollen, aber doch, ohne als Opfer der Schnee-Verwehungen, wie der Kunst-Ausdruck im Deutschen lautet, unterwegs liegen zu bleiben. Mein Erstes nach einer wohl verschlafenen Nacht unter eigenem Dach ist nun, Ihnen für alle Ihre Güte und Liebe noch einmal aufs Wärmste zu danken. Es war ein wunderlicher Contrast zwischen dem schönen Blick von Ihrer Altenburg herab in den frühzeitigen und etwas voreiligen Thüringischen Frühling hinein, und aus dem kalten unbequemen Eisenbahn-Waggon in den plötzlich mit Eis und Schnee zurückgekehrten, aber freilich wohlberechtigten Winter hinaus. Doch, da lässt sich am besten träumen und wiederkäuen, und das that ich denn auch redlich.

Meine Familie traf ich Gott Lob gesund und wohl an; mein Eichkätzchen auch. Meine Frau vereinigt ihren Dank mit dem meinigen; sie schaudert noch ein wenig bei dem Gedanken an das improvisirte Gastspiel in Weimar und an

die Übernahme von Kriemhildens Rache, da ihr kein Siegfried erschlagen ist. Doch hoffe ich, sie soll sich gewöhnen.

Bei der Abreise vergass ich im trouble der letzten Momente mich bei Miss Anderson, die ich sehr hoch schätze, zu beurlauben, obgleich ich die Karte für sie bereits zurecht gelegt hatte. Wollen Sie die Freundlichkeit haben, ihr diese Karte jetzt in meinem Namen zu überreichen und mich bei ihr zu entschuldigen? Es ist die nämliche, wie man ihr in ihrer etwas *ursprünglichen* Beschaffenheit gleich ansieht, und ich will sie mit keiner besseren vertauschen.

Verzeihen Sie die Flüchtigkeit und Nichtigkeit dieser Zeilen mit dem Wunsch, Ihnen noch vor Ihrer Abreise nach Paris zu danken, und bleiben Sie geneigt Ihrem wahrhaft und von Herzen ergebenen

Wien, d. 13ten Februar 1861. Fr. Hebbel.

186. Carl Tausig.

[Wien, März 1861.]

Grand maître,

Ich telegraphirte Ihnen vor einigen Tagen (übrigens gleich nach Empfang Ihres lieben Briefes), um Ihnen — so zu sagen — einen augenblicklichen Beweis meines Gehorsams zu geben. Die Versicherungen meiner »blinden Ergebung« wären ohnedem doch immer eine Art von Gewäsch geblieben und diese wohlfeile Manier, seine Gefühle zu bezeugen, ist mir denn doch (wenn auch »popolski«) gar nicht sympathisch. So leicht ist mir der Entschluss — in Wien zu bleiben — keineswegs geworden, und ich habe »überwinden« müssen. .... Wien ist mir unausstehlich, und meine Stellung, wenn ich überhaupt darauf ausgehe, jetzt oder später eine einzunehmen, ist zu aller Welt eine schiefe, unangenehme und höchst unentwickelte — (für den letzten Einwand bringt die Zeit wohl Rosen!) und über das Übrige möchte ich mich Ihnen gegenüber in keine weiteren Expectorationen einlassen. —

Gräfin Banffy hat mir zu Ehren noch eine zweite, sehr

grosse Soirée gegeben: ich musste fünf Pièces vortragen, worunter die Rigoletto-Fantasie; im Ganzen habe ich sehr gefallen und bekam viel insipide und grobe Complimente zu hören. Fürstin Khevenhüller-Metsch trug mir viele Empfehlungen und Complimente für Sie auf — ich habe mir bloss das gemerkt, dass sie Ihnen, wie früher, sehr ergeben ist.

Ernst lud mich auf die freundlichste Art ein ihn zu besuchen — ich fand ihn sehr leidend und schwach. Da er beim letzten Orchesterconcert zugegen war, so kam er natürlich auf die symphonischen Dichtungen zu sprechen und liess sich mit grösstem Entzücken und Enthusiasmus über sie aus. Wie freute er sich, als ich ihm mittheilte, dass der Pesther Carneval ihm gewidmet sei! Dies Factum war ihm noch unbekannt! Tausend Grüsse und Küsse (wie er sich ausdrückt) von ihm für Sie, lieber Meister. .—.

Gestern las ich die Anzeige, dass der Faust und die zwei Lenau'schen Episoden bald herauskommen — Sie können sich meine Freude denken; auch bin ich schon unmenschlich auf die kleinen Partituren gespannt. — Fräulein von L. scheint von mir nicht ablassen zu wollen, wenigstens thut sie trotz aller Intriguen alles mögliche, um wieder das alte Verhältniss einzufädeln. Ich werde mich jedoch diesmal sehr »en réserve« halten und schwerlich auf neue »Aventuren« eingehen. Ich fühle mich jetzt schon viel »solider«, auch hat mich Cornelius ein wenig erzogen und redlich an mir gebessert — was zu bessern war.

Für den 2ten April soll Ihnen, grosser Meister, mein Glückwunsch, der heissest gefühlte unter allen, die Sie erhalten, sein.

Ich küsse Ihnen die Hände mit aller Liebe und Verehrung, deren ich fähig bin.

C. Tausig.

O. B. lässt sich höchst »kriecherisch« empfehlen. —

187. Peter Cornelius.

Ostersonntag 1861.

Glück und Freude zu Ihrem Namenstag[1]), lieber Doktor! Wir feiern denselben bei Tausig mit Dr. Eduard Liszt, Dr. Standhartner, Haslinger, Bösendorfer, Doppler, Dr. Stern, Porges, Graf Laurencin.

Tausig ist am guten Tag nach Wien gekommen. Seine drei Liszt-Concerte waren eine besonnene und gute künstlerische That, besser als viele Worte. Er benimmt sich im Ganzen hier ganz richtig, männlich, stolz und nachgiebig am rechten Platz und in der rechten Weise. Sein Antiquar, bei dem er sich eine detaillirte Geschichte von Baiern, sowie von Schweden kaufte, frug ihn: »Ah, sind Sie der berühmte Musik-Tausig«? »»Allerdings! Sie werden nicht viel Gutes über mich gelesen haben««. »O, das thut nichts! *Kampf muss sein*«! — Tausig ist nach meiner Meinung die bedeutendste musikalische Organisation nach Ihnen in dieser Zeit. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass die süddeutsche Weiterentwicklung in ihm ihren Mittelpunkt findet, wie in Bülow die norddeutsche. Sie wissen, dass ich von Anfang an viel von Tausig hielt; diese meine Meinung wird nicht allein durch sein glänzendes hiesiges Auftreten, sondern ebenso durch einen unverwüstlichen Kern sittlicher Anlage in ihm bestärkt, welcher ihm auch die würdige menschliche Entfaltung sichern wird, so dass er dem Stammworte *vir* nach beiden Seiten genug thun mag. Diese seine Bedeutung ahnen und ermessen auch Hanslick p.p. Daher ihr feindseliges bitterböses Auftreten gegen ihn. Sie fühlen, dass sie es hier mit einem tödtlichen, übermächtigen Feinde zu thun haben.

Mit Freuden sehe ich Ihren neuesten Veröffentlichungen entgegen, besonders dem *Prometheus*, auf dessen näheres Studium ich sehr begierig bin, da es mir speciell von grossem Vortheil sein wird; ich habe dies Werk seit jener Aufführung in Weimar vor Vielen liebgewonnen. Hier in Wien

---

1) 2. April.

unter den von Tausig vorgeführten Stücken war mir die *Hungaria* der höchste Genuss. Schon in der Probe fühlte ich mich wie berauscht von diesem deliciösen Orchester, wo selbst jeder Einsatz der kleinen Trommel und des Triangels zu einer lebenvollen Staffage des hinreissend schönen Gemäldes wird. Ich hege die Überzeugung, dass dies Werk sehr lange jung bleiben, weit in die Zeiten hinein gespielt werden wird. Auch spielte das Orchester, gereizt von der gesteigerten Virtuosen-Aufgabe, in der Aufführung mit solcher Hingebung, mit einer so bewundernswerthen feurigen Accuratesse, dass man es ein Viel-Meisterwerk nennen musste. *Ernst*[1]) war gegenwärtig, und nahm sichtbar den gespanntesten Antheil an Allem, spendete mit seinen geschickten kranken Händen jenen köstlichen Beifall reichlich, an dem einzig dem Künstler gelegen sein kann. Auch schickte er Tausig seine Karte mit den Worten »Dank und Bewunderung«, welche ihm gewiss eine brillante Entschädigung für die gelbsüchtigen Artikel des Dr. Hanslick waren. — Das Orchester liebt Tausig, das konnte man bei seinen Solo-Leistungen sehen, wo die ganze Kapelle immer ein malenswerthes Bild von Feuerwerkern abgab, welche mit Acclamation einem Feuerwerk zusehen (Schopenhauer, pag. 314, Z. 2 v. oben). Der alte Hellmesberger sagte ihm vor Allen: »Sie werden noch unser Kapellmeister«.

Haben Sie von Cousin Eduard gehört, wie es mir mit der »Ostdeutschen Post« erging? Durch Herbeck? Und wie es sich zerschlug? Doch handelt es sich hier nur um eine Spanne Zeit. Die nächste Saison kann schon besseres bringen.

Die Brendelsche Zeitung ist ein siechendes altes Weib geworden. Kulkes Berichte über Tausigs Concerte sind unbrauchbar. Weissheimers Artikel über Tristan sind geradezu lächerlich und abgeschmackt. Das geht ja nicht! So mit »grüner Tinte« zu schreiben. Daneben die Herren Viole und Rhode! Kein Liszt, kein Bülow, kein Dräseke mehr!

Verzeihen Sie, dass ich Sie an Ihrem Namenstag mit

---

1) Der berühmte Geiger.

diesem harmlosen kleinen Ausfall unterhalte. Der Grund vom Ganzen ist: *Gesagt* ist längst das Nöthige; es kann nur *gethan* werden. Schade nur, dass über das *Gethane*, über ein Werk wie »Tristan«! über ein so schönes praktisches Beginnen wie Tausigs, nichts Besseres gesagt wird!

Was dies betrifft, Zellner alle Ehre, der nach Bülow gewiss der fähigste Mensch ist, gute, moderne Musikbeurtheilungen zu liefern. Gegen Tausig benahm er sich anständig. Wollte Gott, dass einem so begabten Menschen zu helfen sein könnte! — Die Gräfin Banffy benimmt sich mütterlich freundschaftlich gegen Tausig. Das ist doch eine Freundin! Allen Respekt. — Ich habe einen Schüler im Fürsten Rudolph Lichtenstein gefunden, ein recht liebenswürdiger Mann. Bei Dr. Standhartner[1]) bin ich sehr gern gesehen, ich bin dort alle Woche ein- oder mehrmals; ein sehr gutes Haus.

Mein *Cid* wartet auf die schöne Zeit; der erste Akt ist in der Skizze beendet. Der zweite und dritte muss April, Mai und Juni ohne Unterbrechung componirt werden. Ich war diese Zeit ganz absorbirt in *Tristan und Isolde* und bin es noch. Sich das ganz anzueignen, kostet Zeit und Studium, und ich kann mich mit nichts daneben befassen. Es ist doch Wagners Gipfelung! Ich bin entzückt von dem Werk, je mehr es mein wird. — Herbeck lässt sich Ihnen bestens empfehlen und bei Ihnen anfragen, ob Sie nicht die Güte haben möchten, eine Abschrift für ihn von »Alphons und Estrella« nehmen zu lassen; er wird das Haus Wessely und Büsing dahier beauftragen, die Kosten an F. A. Kühn zur Berichtigung zu bestellen, woselbst sie der *Abschreiber* jeden Augenblick erheben kann. Herbeck hat verdiente Lorbeern mit Aufführung der Messe von Beethoven geerntet. Ich dachte mir im Stillen: »*Uns* bringt das mehr Vortheil als Tausigs drei Concerte«; so paradox das klingen mag.

Mein lieber Freund und Meister! Die alte Zeit der Verse und Schneeglocken scheint fast vorüber zu sein! Doch wo-

---

1) Einer der ersten Wiener Ärzte, naher Freund Wagner's, 1892 verstorben.

zu es beklagen. Wir sind jung gewesen, lassen wir es mit frohem Herzen Andere sein. Am 2. April trinken wir Ihr Wohl, was übrigens Tausig nie vergisst, so oft wir beisammen sind, und ein Glas Rothwein hat er immer. Von allem Übrigen schreibe ich nicht. Gott gebe das Beste. Er erhalte Sie der Kunst und der Welt und so vielen Freunden und Bewunderern! Vorige Ostern war ich noch mit Ihnen, und weiss gewiss, auch später werden wir noch zusammen verleben.

Mein lieber Freund, dankbar für Ihre grosse Güte für mich, bleibe ich allzeit getreu und wahrhaftig Ihr Freund

Cornelius.

188. Franz Doppler.

Wien, den 7ten Mai 1861.

Euer Hochwohlgeboren!
Hochverehrter Herr Doctor!

Die traurige Verpflichtung alljährlich die Musik zu einem neuen Ballet für das Hofoperntheater zu schreiben, sowie die damit verbundene, durch fast 6 Wochen zeitraubende *Arbeit*, hielt mich seit längerer Zeit ab, meinem Gefühlsdrange nachzukommen, und Ew. Hochwohlgb. meinen tiefgefühlten Dank für das mir durch Herrn Landgerichts-Rath Liszt übersandte Souvenir abzustatten.

Doppelt beschämt fühle ich mich durch dieses neue Erinnerungszeichen Ihrer mir bei jeder Gelegenheit so überreich bewiesenen Huld, indem ich nur einen gelegenen Zeitpunkt abwartete, Ihnen, hochverehrter Herr Doctor, mein beseligendes Gefühl zu schildern, als mir durch Tausig's Orchesterconcerte hier in Wien die Freude und das Glück zu Theil ward, mehrere der unvergleichlichen Symphonischen Dichtungen in so vollendeter Weise ausgeführt zu hören.

Die Rückerinnerung, bei der Aufführung dieser wundervollen Tonwerke mitgewirkt zu haben, erfüllt mich stets mit Stolz und Freude, und ich finde keinen Ausdruck für das

Gefühl, welches ich — namentlich bei der »Hungaria« — dabei empfand.

Mit Wonne und wahrer Überzeugung gebe ich das Zeugniss ab, dass unser Orchester-Körper mit stets gesteigerter Begeisterung wirkte, und dass mir Tausig's umsichtige Leitung unaussprechlich viel Freude gewährte.

Leider kam »Tasso«, auf welchen ich mich schon so sehr freute, nicht zur Aufführung — und wer weiss, ob es mir so bald wieder vergönnt sein wird, diese Werke wieder so vollkommen zu hören, indem ich auf dem Punkte stehe, Wien und unser mir so theuer gewordenes, ausgezeichnetes Orchester für immer zu verlassen. Die fortdauernden Schwierigkeiten, endlich einmal eine Oper von mir hier zur Aufführung zu bringen, bestimmen mich, von den Wiener Kunstgenüssen zu scheiden und nach Pesth in meine alten Verhältnisse zurückzukehren[1].

Der Himmel gebe nur, dass in Ungarn die politischen Dinge eine ruhige Wendung nähmen, damit auch dem bisher so ganz übersehenen Zweige der Musik einige Theilnahme und Pflege zu Theil würde.

Erfüllt von dem glühenden Wunsche, dass es meine Zeit und Verhältnisse gestatten möchten, bei dem bevorstehenden Künstlerfeste in Weimar auch erscheinen zu können, schliesse ich diese Zeilen mit wiederholt innigem Danke, und zeichne mich in unbegrenzter Verehrung

Euer Hochwohlgeboren ewig treuergebener

Franz Doppler.

189. Charles Gounod,

einer der bedeutendsten Componisten Frankreichs, dessen Hauptwerk »Faust« sich alle Bühnen eroberte, geb. am 17. Juni 1818 zu Paris, woselbst er gebildet wurde und mit Ausnahme einiger Jahre, die er in Italien, Deutschland und England zubrachte, auch lebte, bis er am 18. Oct. 1893 starb.

---

1) Er blieb nichtsdestoweniger in Wien.

Monsieur F. Liszt. 5, Rue Castellane, Paris.

Mercredi 1 h. [Paris, Mai 1861 [1]).]

Mon cher Liszt,

Alexis Des Michel est au lit: Je sors de chez lui; il a la fièvre et une transpiration presque continuelle; le médecin lui ordonne le repos le plus complet et lui défend de se lever. Je suis donc chargé de vous rendre votre liberté pour demain matin: Je regrette la cause autant que l'effet de ce changement de programme.

A Vendredi donc à 6 h. $^1/_2$ et bien à vous de tout cœur

Ch. Gounod

190. Fromental Halévy,

geb. 27. Mai 1799 zu Paris, gest. am 17. März 1862 zu Nizza, Schüler Berton's und Cherubini's, seit 1827 Professor am Pariser Conservatorium, war mit seinem Hauptwerk »Die Jüdin« (1835) einer der ersten Vertreter der französischen Grossen Oper im Stile Meyerbeer's.

Monsieur Liszt,

Cher et illustre ami, voici plusieurs jours que je veux vous voir, le temps m'a toujours trahi. Je voulais vous exprimer l'admiration et la reconnaissance de mon public (je veux dire votre public), et aussi ces deux sentiments pour mon propre compte. J'ai bien regretté de ne pouvoir aller hier soir chez le ministre. Nous sommes depuis hier à la campagne et je viendrai un des ces jours vous supplier de vous laisser enlever. Que vous seriez aimable de me donner cet espoir! je l'emporte avec moi. A bientôt, et croyez-moi tout à vous

Mercredi, 29 Mai [Paris 1861 [2])]. F. Halévy

1) Zufolge Liszt's Reise-Tagebuch fällt der Brief in diese Zeit.
2) Laut Liszt's Tagebuch war er am 24. Mai 1861 bei Halévy.

191. Edouard Drouyn de L'Huys,

französischer Staatsmann, Minister des Auswärtigen unter Napoleon III., geb. 19. Nov. 1805 zu Paris, gest. daselbst am 1. März 1881.

Monsieur,

Nous serions charmés, Mme Drouyn de l'Huys et moi, si vous pouviez disposer d'un jour pour nous faire l'honneur de dîner avec nous en petit comité. Comme nous sommes maîtres de notre temps, nous vous prions de nous indiquer le jour que vous aurez de libre (à l'exception de dimanche).

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération très distinguée.

Drouyn de Lhuys

Paris, le 4 Juin 1861.

192. Emil Palleske,

Dichter, Schriftsteller und Vorleser, geb. 5. Januar 1823 zu Tempelburg in Pommern, lebte meist in Weimar und starb am 28. Oct. 1880 in Thal.

[Sommer 1861.]

Hochverehrtester!

Wenn es Ihrer Achtung gegen mich keinen Abbruch thut, so bitte ich Sie jetzt herzlich und inständigst, mir zu gestatten, an dem Comité der Tonkünstlerversammlung Theil zu nehmen und meinen Namen und meine Kräfte, in welcher Art Sie wollen, dem Unternehmen hinzugeben. Es ist meiner Frau schmerzlich gewesen, dass sie Frau von Bülow diesmal nicht gesehen hat. Sollte hieran meine Äusserung schuld sein, dass ich eine Arbeit zu einem bestimmten Termine vollenden müsse, so möchte ich die fernere Bitte an Sie richten, fest versichert zu sein, dass mir ein Besuch aus

Ihrem und in Ihrem Hause stets eine Ehre und niemals ein Zeitraub sein wird. Setzen Sie den nachbarlichen Verkehr in alter Weise fort! Kein Gewinn, den ich durch eine neue litterarische Arbeit erringen kann, würde den Verlust ersetzen, den ich, wie ich überzeugt bin, in einem mir über Alles theuren Herzen erleiden würde, wenn ich daran schuld wäre, dass Sie die unschätzbare Gunst Ihres Umgangs meinem Hause entzögen, dem ich selbst, durch Verhältnisse gezwungen, so unendlich wenig bieten kann. — Ich werde gern meine längst vorgenommene Reise zu meiner Mutter bis nach dem Tonkünstlerfest verschieben.

Sollte es sich vollends bestätigen, dass Sie Weimar ganz verlassen, so würde ich es mir nie haben vergeben können, zu einer Zeit, wo so Mancher seinen Undank beweisen wird, nicht wenigstens das zu thun, was in meinen Kräften steht, um Ihnen zu beweisen, was ich Ihnen öffentlich ausgesprochen, dass ich, so weit mein Verständniss reicht, zu den Anhängern Ihrer Kunst, und unbedingt zu Ihren wahren Freunden gehöre.

Ich hatte Köhler noch einmal eingeladen und ihm meine Wohnung angeboten. Er lässt Sie herzlichst grüssen, bedauert aber, nicht die Mittel zu haben, seine Lectionen so lange aufgeben zu können. Verzeihen Sie diese lange Epistel. Ich fürchte, Sie sind von der Reise ermattet, und doch möchte ich Ihnen zum Willkomm gern ein freundliches Wort sagen.

Erwähnen Sie gütigst von diesem Blatte nichts und vernichten Sie's lieber.

Mit grösster Verehrung Ihr

Emil Palleske

Darf ich im Laufe des Tages vorsprechen oder Sie erwarten?

193. Fromental Halévy.

Paris, 13 8bre 61.

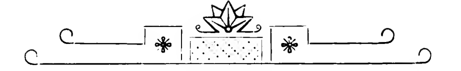
Mon cher et illustre ami,

Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à votre bonne et précieuse lettre. J'ai été très occupé de la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts, qui a eu lieu hier. Je m'empresse aujourd'hui de vous remercier de vos excellents envois que j'ai reçus en effet, et de la promesse que vous voulez bien me faire de les compléter par les deux ouvrages qui termineront votre intéressante série, qui sera véritablement un monument digne du nom de l'architecte. Nous en causerons plus longuement. Je vous approuve fort de ne faire aucune démarche personnelle pour le succès de ce que je désire autant que vous. Mais je crois que vous feriez bien d'adresser à l'Académie, purement et simplement, sans lettre d'envoi, mais comme un *hommage revêtu* de votre signature, quelques-unes de vos belles partitions, trois ou quatre ou plus. C'est un usage que vous pouvez suivre, il me semble, sans crainte et sans scrupule. Ce serait à présent le moment de faire cet envoi, car certainement, d'ici à un mois, on s'occupera de pourvoir aux vacances.

Je vous donne ce conseil parce que vos ouvrages mis sous les yeux de l'Académie serviront d'introduction naturelle à la proposition que fera celui qui se dit sincèrement et cordialement,

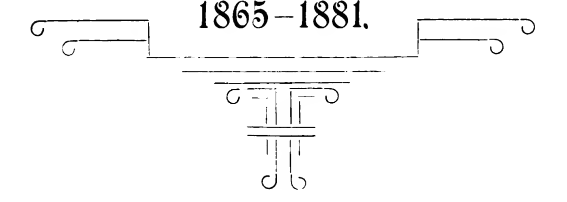
Votre admirateur et ami

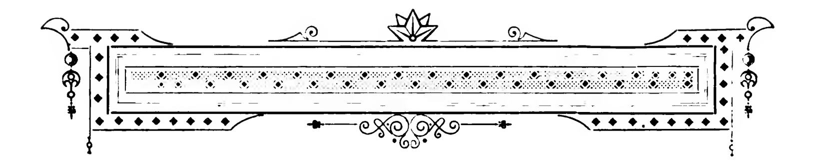
F. Halévy.



Römische und spätere Jahre

1865–1881.





194. Gioachino Rossini,

der genialste und gesangreichste Vertreter der neueren italienischen Oper, geb. 29. Febr. 1792 zu Pesaro, Schüler des Padre Mattei, lebte bis 1823 in Italien, dann bis 1836 in Paris. Dahin auch kehrte er nach langjährigem Aufenthalt in seinem Vaterland 1855 zurück, um dort am 13. Nov. 1868 in seiner Villa zu Passy zu sterben.

Veneratissimo Abate, amico mio dilettissimo,

A volo di posta riscontro la preziosa vostra 17 corr^te^ la quale mi è prova non avere il tempo e la distanza affievolita la vostra affezione pel vegliardo Pesarese. Vi scrivo nella lingua mia natia, essendo questa la più adatta ad emanare ed esprimere dolcemente i sentimenti del cuor mio. Io incominciai ad amarvi ed ammirarvi a Vienna nell' anno 1822 (reminiscenza che mi è si cara!). Gli anni a quell' epoca succeduti non han fatto che accrescere il mio affetto per voi; la determinazione in cui veniste di abbracciare la carriera ecclesiastica *non m'ha sorpreso*, ma mi ha edificato[1] !! Oh, carissimo mio Abate Liszt, lasciate che io vi offra le mie sincere felicitazioni pel *santo* partito da voi preso, che vi assicura il miglior avvenire possibile. Vivo sicuro però che la musica nella quale Dio vi ha fatto si grande, non sarà da voi abbandonata; l'armonia dei Cieli sarà ognora la vostra miglior scorta su questa terra. A proposito di musica, non so se vi sia noto avere io composta una Messa di Gloria a 4^0^ parti, che ebbe la sua esecuzione nel Palazzo del mio amico Conte Pillet-Will. Detta Messa venne eseguita da valenti artisti d'ambo i sessi e accompagnata da due Pianoforti ed un Harmonium. I primi compositori Parigini (compreso

1) Am 25. April 1865 hatte Liszt bekanntlich die niederen priesterlichen Weihen empfangen; er wohnte zu jener Zeit im Vatican.

il povero mio collega Meyerbeer che era ancora fra i viventi) me l'hanno, *contro il mio merito*, molto lodato. Si vorebbe ch'io la strumentassi per eseguirla poscia in qualche Basilica Parigina; io ho ripugnanza ad intraprendere tal lavoro, avendo posto in questa composizione tutto il mio piccolo sapere musicale e lavorato con vero amore di religione. Esista (per quanto mi si assicura) una *fatale* Bolla di un Pontefice passato che *proibisce* la promiscuità dei due sessi nelle chiese. Potrei io mai acconsentire di sentir cantare le mie povere note da ragazzetti *stuonatori* di prima classe, piùttostochè da femmine che educate ad hoc per la musica sacra, rappresenterebbero (musicalmente parlato) colle loro intonate voci bianche gli angeli celesti??? Se mi fosse dato abitare in Vaticano come voi, mi gettarei ai piedi dell' adorato mio Pio IX per intercedere la grazia d'una nuova Bolla che permetesse alle donne di cantare nelle chiese unitamente agli uomini. Questa misura darebbe nuova vita alla musica sacra che è in piena decadenza. Concludo se Sua Santità che so amare la musica e non esserle ignoto il mio nome, volesse emanare tal Bolla, acquisterebbe nuova Gloria nel Paradiso e i Cattolici di ogni contrada lo benedirebbero per quest' atto di giustizia (poichè nelle chiese ambo i sessi sono uniti) e di vera coscienza armonica. La nostra santa religione, sebbene si vorrebbe calpestata da alcuni miserabili, resterà ognora alla sua altezza, e la musica sarà sempre il primo ausiliare per i devoti. Da bravo Abate mio carissimo, unitevi meco e tentiamo presso Sua Santità di ottenere una grazia che deve starvi a cuore doppiamente, e qual servo di Dio e come musico. M'avvedo darvi troppo a lungo la pena di leggermi; darò dunque fine a questa mia provvista col benedirvi e col dichiararvi che nessuno vince in amarvi

Passy de Paris, 23 Giugno 1865.
G. Rossini [1]

1) In deutscher Übertragung lautet der Brief:

195. Léon Kreutzer,

Componist und geistvoller musikalischer Kritiker, geb. 23. Sept. 1817 zu Paris, gest. am 6. Oct. 1868 in Vichy.

18 Janvier [1866?].

Cher ami,

Au reçu de votre lettre, je me suis empressé de faire savoir à Heugel votre désir d'avoir la Messe de d'Ortigue;

Verehrtester Abbé, Geliebtester Freund,

Mit wendender Post erwidere ich Ihr Werthes vom 17. d. M. welches mir beweist, dass weder Zeit noch Entfernung Ihre Zuneigung für den Greis von Pesaro gemindert haben. Ich schreibe, Ihnen in meiner Muttersprache, da sie die Gefühle meines Herzens am besten zu deuten und auszudrücken vermag. Im Jahre 1822 begann ich Sie zu lieben und zu bewundern (eine Erinnerung, die mir so theuer ist). Die Jahre, die seit jener Zeit dahingingen, haben meine Liebe für Sie nur gesteigert. Der von Ihnen gefasste Entschluss, Geistlicher zu werden, *hat mich nicht überrascht*, sondern erhoben. O mein theuerster Abbé Liszt, lassen Sie mich Ihnen meine aufrichtigsten Glückwünsche zu dem heiligen Berufe darbringen, den Sie erwählten und der Sie der denkbar besten Zukunft versichert. Doch bin ich überzeugt, dass Sie sich von der Musik, in der Gott Sie so gross machte, nicht abwenden werden; dass vielmehr die himmlische Harmonie Ihre treueste Begleiterin auf Erden sein wird. A propos Musik! Ich weiss nicht, ob Ihnen bekannt ist, dass ich eine vierstimmige Missa di Gloria componirt habe, die im Palast meines Freundes, des Grafen Pillet-Will zur Aufführung kam. Besagte Messe wurde von tüchtigen Künstlern beiderlei Geschlechts, von zwei Clavieren und einem Harmonium begleitet, ausgeführt. Die ersten Pariser Componisten (unter ihnen mein armer College Meyerbeer, der damals noch unter den Lebenden war), haben mich höchlich, *über mein Verdienst* gelobt. Man wollte, dass ich die Messe instrumentirte, um sie sodann in einer der Pariser Kirchen aufführen zu lassen. Doch widerstrebte mir's, eine derartige Arbeit zu unternehmen, da ich all mein geringes musikalisches Wissen an dies Werk gelegt und es mit wahrhaft religiöser Hingabe geschaffen habe. Es existirt (wie man mir versichert) von einem früheren Papste her, eine beklagenswerthe Bulle, die eine Vermischung beider Geschlechter in der Kirche *untersagt*. Könnte ich jemals zugeben, meine armen Noten von den *misstönenden* Knabenstimmen singen zu hören, statt von Frauen, die für die geistliche Musik ad hoc herangebildet sind und, um musikalisch

je pense qu'il vous l'aura adressée immédiatement. Et maintenant j'en viens à ce que cette lettre contient de sentiments affectueux pour ma femme et pour moi, et j'aime à vous assurer qu'ils sont bien placés. Votre présence dans notre petit cercle intime y a laissé de précieux souvenirs — on y a causé, discuté; des susceptibilités, peut-être d'innocentes connivences, se trouvaient réunies vis-à-vis d'œuvres qu'on honore d'autant plus qu'on les discute.

Notre cher d'Ortigue, si ferme en amitié, était peut-être un peu flottant dans ses opinions. C'était aussi le jugement qu'en portait notre illustre maître M[r] Laurentie. Et d'ailleurs, dans cette discussion, vous auriez pu voir que c'était au delà de l'œuvre mise en question que se portaient les esprits, et qu'ils allaient frapper chez un maître étranger des tendances qu'ils n'aimaient pas et que vous aviez favorisées hautement. Je devais, comme maître du Camp, rester neutre

---

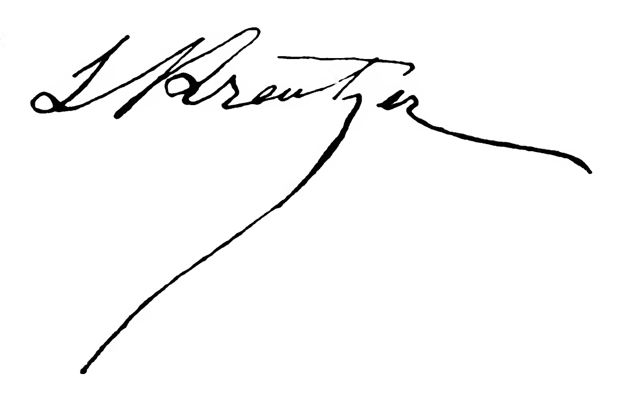
zu reden, mit ihren wohllautenden weissgeflügelten Stimmen gleichsam Engel des Himmels darstellen??? Wäre es mir, gleich Ihnen, vergönnt im Vatican zu wohnen, ich würde mich zu den Füssen meines angebeteten Pius IX. niederwerfen, um seine Gnade für eine neue Bulle anzurufen, die den Frauen gestattete, vereint mit den Männern in der Kirche zu singen. Diese Massregel würde der in völligem Niedergang begriffenen Kirchenmusik neues Leben verleihen. Ich bin der Überzeugung, dass wenn Seine Heiligkeit, die die Musik so liebt und der mein Name wol nicht unbekannt ist, eine diesbezügliche Bulle erliesse, sie sich eine neue Glorie im Paradiese erwerben würde; die Katholiken aller Länder aber würden sie für diese That der Gerechtigkeit und des harmonischen Gewissens segnen sind doch auch in den Kirchen beide Geschlechter vereinigt). Unsere heilige Religion wird, wenngleich manche Elende sie mit Füssen treten möchten, in ihrer Hoheit dennoch immerfort bestehen, und die Musik wird allezeit die erste Helferin der Frommen bleiben. Als wackerer Abbé vereinen Sie sich, Theuerster, mit mir und versuchen wir es, bei Seiner Heiligkeit eine Gnade zu erlangen, die Ihnen als Diener der Kirche und als Musiker doppelt am Herzen liegen muss. Doch ich sehe, dass ich Sie schon zu lange in Anspruch genommen habe; darum schliesse ich dies Schreiben, indem ich Sie Gott empfehle und versichere, dass in der Liebe zu Ihnen hinter Keinem zurücksteht

Passy bei Paris, 23. Juni 1865. G. Rossini.

en apparence; mais aujourd'hui, par lettre et de vous à moi, je puis en toute équité et sincérité émettre à l'égard de cet artiste, avec lequel je suis loin de vous confondre, le jugement que me permet d'en porter la petite part de lumière que le Ciel m'a départie. — Qui donc, sans être privé de raison, pourrait être ennemi du progrès? .... Si l'on veut appeler ainsi une marche paisiblement progressive. Le Maître de Munich, suivant moi, a rompu d'abord par ses écrits, ensuite par ses œuvres trop ouvertement avec toute tradition. J'ai lu *Tannhäuser;* on peut y entrevoir la tendance d'un jeune esprit respectueux encore à l'égard du passé, mais impatient d'entraves. Le *Lohengrin* se prononce plus énergiquement dans son impatience de tout frein; puis *Tristan.* Ici j'avoue que toute mon intelligence fait défaut. Je me suis bien confessé à moi-même pour savoir si j'avais raison, et j'ai trouvé. .... que j'avais raison. Et ce qui fait ma confiance et mon orgueil, c'est que je trouve dans votre lettre un écho de ma pensée. Elle dit si bien ce qu'est l'Art, objet de votre culte et du mien: l'ordre, la grandeur, l'idéal, ce qui élève l'âme enfin! Ne vous étonnez pas, cher maître, s'il vous revient un jour dans un journal des fragments de votre lettre que je me serai permis de communiquer à mes lecteurs, parce qu'ils peuvent être un précieux enseignement. Il ne peut d'ailleurs résulter que du bien de mettre à nu devant les hommes un grand esprit et un grand cœur. Quant à vos œuvres, cher ami, c'est à cet ordre d'idées calme, sérieux, raisonné qu'elles appartiennent, et non à cette pernicieuse école Néo-allemande dont je doute que l'on puisse rien attendre. — Si nous avions une heure de tête à tête et les pièces en main pour en raisonner, je suis sûr que nous nous entendrions comme nous nous entendrons toujours pour admirer ce qui est beau. C'est là la vraie, la seule fraternité. Faites-moi connaître ce que vous publierez de nouveau — c'est par la lecture que j'aime à apprécier une œuvre bien plus que par des exécutions si fautives toujours. Je publierai ma Messe et vous l'adresserai à Rome si vous y êtes encore. Le suffrage que vous donnez à mon Stabat,

me suffit, à quoi bon s'adresser aux oreilles d'une foule ignorante. Viendrez-vous cette année, comme on le prétend? nous serons bien heureux de vous revoir.

Votre dévoué de cœur



196. Gioachino Rossini.

Aimable Abbé, cher ami et Collègue,

C'est dans la langue que vous préférez hélas! à la mienne que je viens vous rappeler la bienfaisante promesse que vous m'avez faite de venir après-demain Jeudi à $10^1/_2$ chez moi. Il n'y aura à cette séance que quelques pianistes heureux de prendre une fameuse leçon en vous écoutant. Je déclare ici que quant à moi (*Dieu merci*) n'en avoir point besoin puisqu'il est prouvé que dans ma 4me classe je n'ai point de rivaux!! modestie et présomption à part.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de Mr Ollivier qui, je l'espère, sera des nôtres.

Tout à vous de cœur

Paris, ce 3 Avril 1866. G. Rossini.

197. Ludwig II., König von Bayern,

der Freund und Schutzherr Wagner's und seiner Kunst, geb. 25. Aug. 1845 zu Nymphenburg, regierte seit 1864 und endete geistesumnachtet am 13. Juni 1886 in den Wellen des Starnberger Sees.

Monsieur l'Abbé, J'ai reçu avec un plaisir bien légitime la belle Messe que vous M'avez dédiée et Je vous en fais Mes remercîments. Je compte faire exécuter le plus tôt possible ce nouvel œuvre de votre génie éminent et Je suis sûr que J'en serai enchanté au même degré que Je l'ai été par l'exécution de votre grand Oratorio »Ste Elisabeth«. Puisse le temps n'être pas éloigné où il Me sera permis de faire votre connaissance personnelle. En attendant, Je suis avec toute la considération, votre affectionné

Au Château de Berg,
le 31 Août 1866.

Louis.

A Monsieur l'Abbé François Liszt à Rome.

198. Frau Marie Espérance von Schwartz,

veröffentlichte unter dem Namen Elpis Melena Schilderungen von Land und Leuten der Insel Kreta, die sie (geb. 8. Nov. 1821 zu Southgate) seit drei Jahrzehnten bewohnt.

Khalépa, 6 Oct. 1866.

Ne croyez pas, Monseigneur, que les événements tragiques, les scènes palpitantes qui se passent autour de moi, ou les dangers que je cours journellement puissent me faire oublier tout ce que le 22 de ce mois a donné au monde de grand en fait de génie et de rares qualités et en particulier à ceux qui ont le bonheur de vous connaître personnellement; c'est donc sous l'égide de ce beau et mémorable jour que je viens (en vous exprimant tout ce que le cœur le plus dévoué vous

souhaite) vous remercier pour vos précieuses lignes du 3 Juin reçues, il est vrai, seulement le 2 Août! Je comprends si bien votre dégoût et lassitude pour la correspondance que malgré votre bonne promesse et malgré que je sache qu'on peut bâtir tout un monde sur votre parole, je n'osais pas trop compter sur une réponse à mes pauvres mots desquels — d'après l'époque où ils furent écrits — certain petit égoïsme devait émaner, il n'en doit pas être ainsi aujourd' hui. Que je commence par vous remercier, Monseigneur, pour tous les détails intéressants dont vous avez bien voulu me faire part, et ensuite ne vous fâchez pas si je vous dis que c'est plutôt aux heureux mortels qui vous possèdent et qui osent »sich sonnen« aux rayons vivifiants de votre génie et de votre grande âme qu'on devrait adresser des félicitations; je trouve notre vie de misères si décourageante (comme padre confessore ne m'accusez pas d'ingratitude envers notre Créateur, vous savez que je ne le suis pas) qu'un être doué de tout ce qui vous a été confié ne peut guère se trouver trop à son aise ici-bas; basta, j'espère que vous me comprenez, aimable Monseigneur, et que vous ne me jetez pas la pierre.

Il faut que je me serve d'une expression du grand Hafis en vous disant »si la mar fuera de tinta y los cielos de papel no podria« vous raconter tout ce que mon cœur et ma tête voudraient vous dire.

Je ne croyais pas, en quittant la terre de mes affections, que le livre de ma pauvre petite existence me réservait des pages aussi intéressantes; au moins si on pouvait se débarrasser d'une vingtaine d'années je serais plus à même d'affronter les périls qui m'entourent et qui ne cessent de m'attirer irrésistiblement. Sans mon fils, je serais à la montagne parmi les bovis.

Je suis au delà des limites de *mon élément* quant à l'intérêt que m'offre l'effroyable tragédie historique dont je suis le témoin ici. J'ai envoyé à Kolb à Rome un des premiers articles que j'ai publiés en Allemagne, il désirait avoir une idée de ce qui se passe ici, horresco referens dans la neue deutsche Zeitung (ce n'est pas moi qui en ai la faute). Cet

article contient un rapport je crois assez succinct di tutto laudamento de ce mouvement et surtout de *sa cause.* Je vous assure, Monseigneur, que toute l'histoire ancienne et moderne ne nous a pas fourni les exemples de procédés plus révoltants, plus inhumains, plus indignes que ce qui se passe actuellement sous mes yeux. Il ne faut être ni Garibaldienne (excusez cette tache sur un papier adressé à un ami du Vatican) ni libérale ni même *constitutionnelle*, mais simplement un degré au-dessus des anthropophages et fourni de la plus faible lueur d'humanité pour être exaspéré en voyant où le Turcophilisme de M. M. les Consuls de l'Angleterre et de la France a conduit cette pauvre population crétoise. Vis-à-vis de tous les grands événements qui s'accomplissent en Europe, vous me direz que le mouvement en Crète est une mouche qui se noie dans un verre d'eau; mais quand on est au beau milieu de toutes les horreurs qui se passent ici journellement, quand il s'agit d'une fidèle répétition des massacres de Djeddah, quand il s'agit de voir une brave et héroïque population de 350,000 chrétiens, parce que leurs chefs ont osé présenter une supplique au Sultan (mes paroles vous paraîtront incroyables, mais lisez mon article du 13 Août que Kolb a reçu) livrée à tous les actes d'atrocité de 60,000 sauvages — Turcs, Abyssiniens et Egyptiens — que depuis un mois le beau ciel qui brille sur cette île est obscurci par l'incendie des plus beaux villages et de toutes les propriétés de cette île si fertile, quand il s'agit de voir les torrents se grossir du sang des courageux défenseurs de leur patrie, alors je crois que l'on ose se demander à quoi bon ces Consuls européens dont la présence ne sert qu'à attirer la cupidité criminelle et les intrigues de S. E. le Pascha? .... Après avoir plongé toute l'île dans le plus grand malheur, Ismaël Pascha gémit dans la prison de l'Arsenal à Constantinople. »Je ne veux pas souiller mes mains de ton sang« lui dit Mustapha Pascha, l'Envoyé Extraordinaire lors de son arrivée ici, »pars sans délai —«. Et cet Envoyé Extraordinaire, ce Sauveur envoyé, »*pour calmer le pays*« (l'expression me ferait rire, n'eus-je été témoin de ce *calmant*) fait-il mieux?

Les membres palpitants de maint digne chrétien dont j'ai reçu au fond des vallées ou sur le sommet de leurs montagnes l'hospitalité la plus cordiale, ont été portés comme des trophées au Pascha Mustafà. Ce n'est pas parce qu'un Turc a tenu les armes braquées sur moi pendant 25 *minutes* (à la montre), ce n'est pas parce que 4 Turcs ont massacré mon brave domestique, ce n'est pas parce que mon but littéraire a été complètement *déjoué* par ces évènements et parce que depuis deux mois je suis plus prisonnière que jamais, que je parle ainsi, non, l'être le plus modéré en humanité, en enthousiasme pour le patriotisme héroïque doit le faire et frémir de rage en voyant que *sept*, dites sept frégattes européennes et appartenant en partie aux nations soit-disant *protectrices* de l'île de Crète, sont ici pour prouver à Messieurs les Commandants et leurs officiers la facilité de chasser des lapins et des perdreaux et pour leur donner l'occasion de donner dîners, déjeuners, représentations théâtrales à bord pour le divertissement du Corps Consulaire à la Canée! .... Et voici où nous en sommes pourtant grâce à la civilisation et aux progrès tant prônés de notre 19ième siècle!

Tout ce que l'histoire ancienne et moderne nous cite de grand et d'héroïque *nous le voyons journellement* sous nos yeux et cela depuis un mois, malgré que Mr le Consul de France (qui du reste est de toute bonté pour moi en choses privées) me dit »Oh Madame, soyez tranquille sur l'issue de tous ces préparatifs de guerre — il n'y a rien de plus vil que ces Crétois, à la première bayonnette qu'ils voient, à la première poudre qu'ils sentent ils prendront la fuite!« — altro! ....

Malgré cette prédiction nous voyons 200 Crétois attaquer et mettre en fuite 3000 Turcs — j'ai vu de mes yeux 500 Crétois repousser 4000 Turcs après avoir soutenu un combat de 12 heures avec eux. Ces héros n'ont ni argent ni armes, ni munitions ni vivres, on peut dire ils n'ont rien à opposer à leurs oppresseurs bien fournis de tout, que leur *patriotisme héroïque* et les grandissimes avantages que leurs montagnes leur offrent. Pour mon compte je ne regarderais leur annexion à la Grèce pas du tout comme leur bonheur,

au contraire. Je ne pourrai jamais confondre la population crétoise avec les Grecs des îles de l'Archipel et du Continent, la souche peut être la même, mais ce sont *deux* branches complètement distinctes. Je ne crois pas m'avancer trop en insistant sur ce fait. D'issue je n'en vois point pour ce pauvre petit peuple, tout ce que je voudrais c'est que l'Europe empêchât ce massacre — et cette destruction *complète* de *tout* ce que l'île possède en fait de beaux et riches villages, produits, vignes, arbres, bref tout se perd.

Vous demanderez sans doute, Monseigneur amabilissimo ed amatissimo, ce que je fais ici maintenant que mon but est devenu impossible! Hélas! est-ce que chaque petite fourmi que vous pouvez tuer presque avec votre souffle en la chassant avec impétuosité — est-ce que vous ne la voyez pas chargée d'un énorme fardeau le portant avec une importance comme s'il servait à l'édification du monde. Avec l'adieu que j'ai dit au monde et à ses soit-disant plaisirs et douleurs vous me voyez comme un de ces pauvres petits insectes — plus que persuadée du *nul* de mes efforts je ne m'arrête pas plus qu'une des fourmis; ce que je puis épargner en argent est consciensieusement voué aux infortunés qui ont *tout* perdu, le mesquin travail de ma plume est dédié à la cause de ce pauvre peuple, j'ai envoyé plusieurs longs rapports aux journaux allemands, anglais et français, j'espère quelque petit résultat d'une brochure à laquelle je travaille et dont la préface doit paraître ces jours dans les journaux en plusieurs langues.

Cette révolution est aussi justifiable que l'était celle de l'année 1821 — je tâche de prouver que la soumission du peuple crétois sous le joug ottoman — est devenue *impossible.* Je n'ose pas signer tous mes articles étant en bonne entente sociale avec les Consuls. J'ai pu avoir d'*excellents* renseignements sur l'administration ottomane qui est en force ici, enfin au péril de ma vie je fais la fourmi dans toute l'acceptation du terme. La vie que je mène est toute de privation et de travail, que voulez-vous quand les coups de fouet de l'existence vous ont réduite à préférer cette maigre pâture aux

dîners Brochmann — je puis dire je vis et je ne vis pas — car je suis privée de toute ressource intellectuelle. Mon petit Broadwood et les souvenirs que je puis obtenir par lui de tout ce que j'ai entendu de divin de vos mains exceptionnelles aux doigts de velours et dociles à vos inspirations célestes à Rome. — Voilà mon seul délassement le soir, après 8 à 12 heures de travail; je compte passer l'hiver ainsi »ἤτοι ταῦτα ἐν γούνασι κεῖται«.

Je consacre journellement une heure à l'étude du grec moderne et grâce à ma ténacité, je suis arrivée à tout comprendre et à pouvoir m'exprimer un peu. Je n'ose pas même profiter de mon charmant petit cheval puisque je courrais le plus grand risque de le perdre et de perdre la vie aussi, puisque nulle Européenne ne sort. En mon honneur on a mis 9 gardes sur la route entre Khalépa et la ville, mais ces messieurs *s'ils* restent à leurs postes, sont les tout premiers à vous tirer dessus. Voilà où nous en sommes! Les vivres commencent à nous manquer sérieusement, cela m'est surtout désagréable pour le *monstre à deux jambes* que j'ai non pas chez moi dans ma maisonnette, mais dans une autre bicoque que je loue dans le village. C'est un artiste que j'ai fait venir de Munich pour illustrer mon livre mort-né. Monsieur Winkler (nomina sunt omina pour moi) et ce proverbe se vérifie ici, me fut envoyé au mois de Mai par les Professeurs *Löher et Thomas* — il devait être une *perfection*, mais en y ajoutant limite parfaite on y est. Il est criblé de dettes, j'ai dû tout lui payer pour me procurer ce *trésor*, mais il a un *grand talent*, sa paresse l'égale et voilà pourquoi il est encore ici, parce qu'il n'a pas même fait le peu que nous avons vu; j'ai deux gardes turques et Winkler avec le revolver fait la seconde quand je sors, un Turc restant avec Angelic. Croyez que je suis non la seule entre les soit-disant dames ici, *mais la seule entre les hommes.* A chaque pas j'attends qu'une des balles qui sifflent autour de ma tête m'attrape, mais je crois fermement que Dieu veille sur moi.

Malgré tout cela, les évènements en Europe pas encore

consommés m'intéressent au plus haut degré, surtout Rome bien entendu. — Ne me répondez *pas*, je saurai faire le sacrifice de *l'espoir* même d'entendre directement de vous, cher Monseigneur, mais si vous voyez notre pauvre Marquise ou quelque autre être qui pourrait nous servir de *fil électrique*, veuillez, je vous en supplie, charger ce fil de me transmettre la nouvelle pour moi *importantissime* si en toute éventualité la Sainte Ville aura le bien de vous posséder?

»Si quis, qui, quid agam, forte requirat, erit;
Vivere me dices, salvum tamen esse negabis
Id quoque, quod vivam, munus habere Dei«.

Dites cela à Alertz (avec mes amitiés), vous entendrez ce brave homme mugir de son rire homérique; il raffole du latin. —

Entre autres expéditions j'ai fait l'ascension assez périlleuse du mont Ida, après avoir visité die umwölkte Wiege des Zeus, j'ai plongé les regards in das plutonische Reich à Santorin, mais à côté des Dieux des enfers j'y ai fait la connaissance du digne Evêque de Santorin, *italien* lettré aimable, bon, enfin je lui donne dans le clergé romain la 1re place, va sans dire *après* l'amabile degl'amabilissime, après il maggiore fra i grandissimi.

ἔῤῥωσο, ne m'en veuillez pas de cette longue causerie, elle m'a été bien douce parce que c'était à ce que j'admire le plus que je l'adressais; conservez-moi un peu di benvolere pour la félicité de votre inaltérablement et respectueusement dévouée

M. E. de Schwartz

199. Franz Dingelstedt.

Hochverehrter Freund!

Nach einer sehr erfreulichen Mittheilung S. K. H. des Grossherzogs wird das im Laufe dieses Jahres stattfindende Jubiläum Seiner Wartburg durch Aufführung Deiner »Elisabeth« unter Deiner eigenen Leitung dergestalt verherrlicht werden, dass dieser musikalischen Abtheilung der Feier ein ganzer Tag, voraussichtlich der 29. August, bestimmt ist. Ich beeile mich für diesen Zweck Dir die Dir wohlbekannten und wenig veränderten Kräfte der Grossherzoglichen Kapelle und Oper zu Befehl zu stellen, mit dem Bemerken, dass dieselben heuer nur von Ende Juni bis Mitte August beurlaubt werden sollen, um vom 17. August an zu Proben, — die doch wohl in Weimar abzuhalten sein werden, — und zur Aufführung an Ort und Stelle disponibel zu sein. Verstärkung der Kapelle und des Chors (etwa durch den Eisenacher Kirchenchor) wie Vertheilung der Solo-Partien bleibt dem Dirigenten, nach Massgabe der Höchsten Orts bestimmten Mittel, überlassen. Der Vorschlag, an der Direction Herrn Baron von Bülow zu betheiligen, erscheint mir durchaus zweckgemäss, da die Verhandlungen über Details der Vorbereitungen nicht wohl zwischen Rom und Weimar gepflogen werden können. Ich bitte sehr, mir gelegentlich mit einer Zeile zu melden, wo und für welche Zeit derselbe einzuladen ist; worauf sofort diesseits das Nöthige verfügt werden wird.

Es erübrigt mir, meine Freude über die Aussicht auszusprechen, dass wir noch einmal zusammen arbeiten werden, wenn auch mein Theil an dieser Arbeit nur ein bescheidener, dienstbarer sein kann und wird. Möge der politische Himmel die Aussicht nicht trüben, das Fest begünstigen!

In freundschaftlicher Verehrung

Dein ergebenster

Weimar, 13. Jan. 1867. Fr. Dingelstedt.

200. Derselbe.

Weimar, den 17. Juli 1867.

Mein hochverehrter Freund!

Auf die liebenswürdige Zuschrift vom 26. v. Mts. antworte ich mit der Meldung, dass nunmehr alle Vorbereitungen zu dem musikalischen Wartburgfeste getroffen sind. Die Musikalien hat die Königlich Bayerische Hofmusik-Intendanz gewogentlichst dargeliehen, und befinden sich behufs der Vorarbeiten die Orchester-Stimmen bereits in den Händen p. *Störs*, während p. *Müller-Hartung* die Chor-Stimmen an sich genommen hat zu gleichzeitigem Studium in seiner hiesigen Academie und im Eisenacher Gesang-Verein. Die Solo-Stimmen harren definitiver Besetzung durch den verehrten Componisten und Dirigenten; für den Part der »Elisabeth« ist, infolge Vorschlags des p. *Freiherrn von Bülow*, Frau *Diez* in München eingeladen; den Landgrafen »Ludwig« übernimmt zweifelsohne Herr *v. Milde*, Landgräfin »Sophie« Fräulein *Holmsen*, aus der Schule der Madame Viardot in den Grossherzoglichen Hoftheater-Verband eingetreten; für die kleineren Bass-Partien stehen Herr *Schmidt* und einige befähigte Dilettanten zur Verfügung. Auch an die Verstärkung Grossherzoglicher Hofkapelle durch einige, in derselben nicht oder nicht zahlreich genug vorhandene Instrumente (2 Flöten, Ophikleide, 3te Posaune, 3te Trompete, Becken, Pauken, Glocke in E., Harmonium, Orgel p.) ist gedacht worden. Endlich liegt auch ein specificirter Kosten-Anschlag Höchsten Ortes vor, dessen Genehmigung kaum zu bezweifeln sein dürfte.

Somit wirst Du, mein hochverehrter Freund, bei Deiner, Anfang August's zu verhoffenden Ankunft, Dein kleines Heer schlagfertig und des genialen Feldherrn harrend hier vorfinden. Ich nehme an, dass die Proben gegen 6. 7. August beginnen und im Grossherzoglichen Hoftheater abgehalten werden, wobei Musikdirektor *Stör* und Professor *Müller-Hartung* zu assistiren bereit sind. Bis zum Beginn des Meininger Musikfestes kann das Einstudiren soweit gefördert sein, dass

nur noch 3 General-Proben an Ort und Stelle sich nöthig machen; voraussichtlich den 25. 26. und 27. August.

Für die Einrichtung und Decorirung des Fest-Saales werden die betreffenden Weisungen von Sr. Excellenz Herrn Oberhofmarschall *Grafen von Beust* ausgehen, mit welchem ich, so bald er aus Paris zurückgekehrt sein wird, hoffentlich Anfangs nächster Woche, desfallsige Berathung pflege.

Wenn ich Dich, mein hochverehrter Freund, bei Deinem Eintreffen hierselbst nicht persönlich willkommen heissen kann, so bitte ich mich nachsichtsvoll zu entschuldigen; ich reise Ende dieses Monats in mein gewohntes Nordsee-Bad, dessen ich heuer um so weniger entrathen kann, als im vorigen Jahre, des leidigen Krieges wegen, es ausfallen musste.

In aufrichtiger Verehrung und mit herzlichem Gruss Dein ergebenster Fr. Dingelstedt.[1])

Monsieur l'Abbé François de Liszt. Rome.

201. Alexis Graf Tolstoy,

berühmter russischer Dichter, geb. 24. Aug. 1817 in Petersburg, gest. am 28. Jan. 1875. Er widmete Liszt im März 1866 zwei Gedichte: »Les airs bohémiens« und »Le musicien halluciné«, und zu seiner Ballade »Der blinde Sänger« schrieb Liszt die melodramatische Clavierbegleitung.

Weimar, le 2 Février 1868.

Très cher Monsieur Liszt,

C'est un besoin de mon cœur que je satisfais en ce moment en Vous écrivant pour Vous dire que Votre atmosphère morale, dont Weimar est imprégné, m'a porté bonheur. J'ai bien pensé à Vous depuis les 8 jours que je suis ici, j'ai pensé à Vous avec amitié et reconnaissance (croyez bien que cela n'est pas une phrase) et de même que je Vous dois, à Vous le premier, l'acceptation de ma tragédie: *La mort d'Ivan*, sur la scène de Weimar, je me plais à croire que je dois

1) Nur die Unterschrift und einige eingefügte Worte sind eigenhändig.

au magnétisme que Vous avez attaché à Votre recommandation, le succès vraiment inattendu de cette pièce à la première représentation. Elle a eu lieu Jeudi dernier, le 30 Janvier. Le théâtre était plein, il y avait plus de curieux que de places, et dès la fin du premier acte on n'a pas cessé d'applaudir. On m'a appelé plusieurs fois et l'on m'a fait un accueil que je ne peux pas appeler autrement que triomphe. Il est vrai que les artistes, mus par leur propre bienveillance autant que par le chaleureux intérêt du Grand-Duc, se sont donné une peine inouïe aux répétitions. Le rôle d'Ivan a été rendu par Lehfeld, celui de Godounoff par L'Hamé. Lehfeld était superbe, L'Hamé excellent, les autres presque tous bons. Mlle Charles dans son petit rôle de la Zarine était magnifique avec son costume authentique d'après les dessins de notre académicien Schwarz. Enfin le tout a admirablement réussi et le directeur du théâtre Mr de Loën, ainsi que tous les artistes, s'accordent à dire que rarement une pièce a été reçue comme celle-ci. Ein Näheres werden Sie wahrscheinlich durch Ihren weimarischen Correspondenten erfahren. Le jour de mon arrivée j'ai eu le plaisir de rencontrer Reményi et j'ai pensé, non sans un serrement de cœur, au bon temps de Rome. Ma traductrice, Mme Pavloff, va faire paraître une douzaine de mes poésies traduites en allemand, et je charge Bobrinsky de Vous en faire tenir un exemplaire. Je m'en vais après-demain retrouver ma femme à Pétersbourg. Je ne Vous demande pas de nous écrire, Vous avez trop à faire, mais pensez quelquefois à nous qui Vous aimons plus que je ne saurais Vous le dire.

Que Dieu Vous garde, bien cher Monsieur Liszt, je Vous embrasse de tout mon cœur, rappelez-moi au souvenir de la Princesse Wittgenstein et croyez-moi tout à Vous

Alexis Tolstoy

Pardon de ne pas affranchir, je le fais pour plus de sûreté.

202. Emile Ollivier.

Mon cher Liszt,

Quoique je pense souvent à vous, je vous écris peu, tant le mouvement des choses m'emporte. Mais les journaux vous tiennent au courant. Par beaucoup de raisons difficiles à écrire, je suis satisfait de ma situation. Comme le disait l'empereur à quelqu'un, si j'étais entré aux affaires l'an dernier, je serais devenu quatre fois au moins premier ministre, mais étant tel je serais moins à mes yeux que ce que je suis, dans mon humilité. Chaque arbre ne peut porter que son fruit. Je ne puis être l'homme d'une certaine politique et je ne saurais m'accommoder à devenir de ceux qui ont *le talent* d'un homme et l'âme d'un laquais, selon l'expression de Mirabeau.

Daniel[1]) continue à aller bien. Ce sera quelqu'un, soyez-en sûr. Il est très préoccupé en ce moment de nombres et de chiffres, de Samson qui est son héros et son Dieu. Qui est-ce qui est plus grand, me demandait-il récemment, Dieu ou le ciel? Dieu, lui répondis-je. Ce n'est pas possible, me répondit-il aussitôt. Le ciel est plus grand que Dieu, puisqu'il le contient. Je parle à l'occasion de son grand-papa Liszt qu'il appelle le plus grand des musiciens.

J'avais présenté d'avance Hans au P[ce] Napoléon. J'espère qu'ils se sont vus à Munich.

Faites-vous quelque nouveau chef-d'œuvre comme la S[te] Elisabeth? Et quand viendrez-vous passer quelques jours de paix à S[t]-Tropez? Notre nid, quoique très amélioré, est encore bien modeste, mais il est hospitalier et doux.

Il y a bien longtemps que j'aurais dû vous envoyer le billet inclus. J'y joins quelques morceaux d'une jeune Irlandaise, amie de Girardin et de moi, votre grande admiratrice, qui vient de jouer dans un concert à Versailles, d'une manière saisissante, votre S[t] François au milieu d'applaudissements enthousiastes. Elle a 20 ans, elle est aussi très liée

---

1) Ollivier's Sohn, Liszt's Enkel.

avec St-Saëns dont le dévouement pour vous ne diminue pas; il égale son admiration. Le rêve de cette jeune fille ce serait d'avoir un avis de vous motivé sur ses œuvres. Ayez l'amabilité de consacrer quelques instants à cet examen. Dites nettement votre avis, qu'il soit défavorable ou favorable, l'on vous saura autant de gré de signaler les défauts que d'approuver les qualités. Pardon de cette corvée. Je refuse en général de vous en imposer: mais dans cette circonstance je serai moi-même très satisfait que vous consentiez à ce qu'on me prie de vous demander.

J'ai reçu deux bonnes lettres de la Princesse. Remerciez-la bien. Dès que j'aurai quelques instants de liberté, je lui répondrai.

Je vous embrasse de cœur.

11 Juin 1868. Paris. Emile O.

Connaissez-vous une Diana de Sotier, pianiste fort médiocre, qui donne des concerts en mettant sur les affiches en grosses lettres: *Elève de Liszt?*

203. Johann von Herbeck.

Hochverehrter Freund!

Frl. Ehnn war sehr erfreut, durch Ihr Vertrauen geehrt zu werden, und wird für die »Elisabeth« ihre ganze Kraft einsetzen. Etwaiger Änderungen wegen, werde ich nächstens (da ich bisher mit dem Fräulein, ihres Unwohlseins halber, den Part nicht durchnehmen konnte) genau referiren, ebenso über die Besetzung der übrigen Soloparte mit durchwegs einheimischen Kräften.

Merkwürdiger Weise lässt der Verleger Kahnt — obgleich durch den hiesigen Musikhändler Gotthard *wiederholt* (von Spina schon vor mehreren Monaten) aufgefordert, uns in vollster Ungewissheit, ob Aussicht vorhanden, Partitur und Stimmen bald zu bekommen; er findet es gar nicht der Mühe werth zu antworten. — Wollten Sie, hochverehrter Freund, vielleicht die Güte haben, Herrn Kahnt in ein paar Zeilen

an seine Verlegerpflicht — gegen sich selbst — zu erinnern?

Für den 4ten April also steht die »Elisabeth«-Aufführung fest — ebenso (Ihre freundliche Zustimmung selbstverständlich vorausgesetzt) für den darauf *folgenden Sonntag*, *den 11ten April* ein Konzert, ebenfalls im grossen Redoutensaal — ausschliesslich mit Liszt'schen Compositionen und mit der besten Besetzung, die ich aufzubieten vermag. — Orchester: 26 Viol. I, 24 II etc., 12 Contrabässe — Harmonie doppelt — Proben reichlich. —

Jetzt bitte ich mir nur mitzutheilen, wie Sie das Programm für dieses Konzert gestaltet wissen wollen, und mir die benöthigten Musikalien für diese Aufführung freundlichst überlassen zu wollen. Obgleich ich nicht vorgreifen will — da ich sehnlichst wünsche, das Programm sollte in erster Reihe Ihren Wünschen gerecht werden — glaube ich — doch halt! ich werde inconsequent und hätte bald, wenn auch nicht einen Vorschlag gemacht, so doch von der »Faust-Sinfonie« gesprochen. — — Erfreuen Sie recht bald mit freundlicher Zustimmung zu meinem Vorhaben[1]) und, als deren Resultat, mit einem Programm Ihren in aufrichtiger Hochachtung und Verehrung freundschaftlich ergebensten

Wien, am 20sten Jänner 1869. J. Herbeck.

204. Caroline Sabatier-Ungher,

gefeierte Bühnensängerin, geb. 28. Oct. 1803 zu Stuhlweissenburg in Ungarn, gest. am 23. März 1877 in Florenz, wo sie seit ihrer Verheiratung mit dem französischen Schriftsteller Sabatier meist lebte.

Florenz, 21/1 1869.

Mein verehrter Freund!

Ihre Lieder liegen vor mir. *Endlich!* und ich bedaure

1) Liszt »erachtete es für rathsam, um jedweden Schein von Aufdringlichkeit zu vermeiden, die Kritik *nur* mit der ‚Elisabeth' zu belästigen« (F. Liszt's Briefe, II, No. 83). Mit Aufführung der-

nur nicht mehr im Stande zu sein, sie hinauszusingen in die weite Welt! Indessen werde ich die Freude haben sie von meiner besten Schülerin zu hören, und ich stehe Ihnen dafür, dass die Lieder von solch wunderbar schöner und seelenvoller Stimme, die auch Verständniss hat, gesungen, nicht verlieren werden.

Mir war unendlich leid, Ihre Durchreise nicht gewusst zu haben, ich hätte Ihnen Anna Regan[1]) vorgestellt, wenn es auch nicht möglich gewesen wäre sie Ihnen hören zu lassen. Sie geht nach London — ein Brief Gounod's, der sie hier bei mir unlängst Mozart singen hörte, hat ihr eine Einladung zu den »Philharmonic Society-Concerts« gebracht.

Ich werde sie dahin begleiten, aber ich kann nicht bleiben. Wie nothwendig mit dem grössten *Talente* Briefe von competenten Personen sind, wissen Sie, mein Freund. Versagen Sie es mir nicht, Anna einen solchen von Ihnen mitzugeben. Sie können sie mit gutem Gewissen loben als Künstlerin und als ehrenwerthes Mädchen. Fragen Sie Ihre Freundin Laussot[2]) — in deren Concert sie vor einigen Tagen Furore machte, und *verdienten*, nicht *gemachten*.

Ich bin stolz auf dies Kind (meine Nichte), denn niemand wollte glauben, dass ich eine *Künstlerin* im schönsten Sinne aus ihr machen könnte. Sie wird vielleicht weniger Lärm machen als andere, sie singt aber, glauben Sie mir, besser als viele.

Wird mir eine Antwort werden?

---

selben im »ausserordentlichen Gesellschafts-Concert« am 4. April, wie mit der Wiederholung am 11. aber feierte er einen grossen Triumph.

1) Feine Concertsängerin, nachmals mit dem trefflichen Gesanglehrer Schimon verheiratet, lehrte früher in Leipzig, gegenwärtig an der kgl. Musikschule in München.

2) Die nachmalige Gattin C. Hillebrand's, des ausgezeichneten Culturhistorikers. Als eifrige Beschützerin deutscher (auch Lisztscher) Musik, machte sie für dieselbe in Florenz in der von ihr gegründeten »Società Cherubini« Propaganda; auch ist sie schriftstellerisch thätig.

Jedenfalls verdient es meine unerschütterliche Achtung und Freundschaft.

C. Sabatier Ungher

Hat Ihnen die Arnemann nicht von Anna gesagt?

205. Carl Friedrich Weitzmann.

Hochgeehrter Herr!

Ein herzliches Willkommen! rufen wir Ihnen zu bei Ihrer Wiederankunft in Deutschland und hoffen, Sie jetzt wieder auf längere Zeit in unserer näheren Nähe zu wissen. Eine Ihrer innigsten Verehrerinnen, Frau Baronin von Schleinitz [1]), begrüsst Sie besonders freudig und wünscht nichts sehnlicher, als ein Zusammentreffen mit Ihnen nach so langer Trennung. Sie lebt und webt ganz in der nova musica, studirt gar eifrig Harmonik und Partiturspiel und schwärmt für die Werke von Liszt und Wagner. Ihren Bemühungen vorzüglich verdankt der dringend von Wagner empfohlene Eckert seine Alleinherrschaft bei der Berliner Oper, und sie richtet die freundliche Anfrage an Sie, verehrtester Meister, ob sie vielleicht im nächsten Monate eine Zusammenkunft mit Ihnen haben könnte; zum Orte des Rendez-vous schlägt sie etwa Leipzig vor.

Tausig, der tollkühnste Ihrer Eleven, besiegt jetzt jede Versammlung mit seiner originellen Auffassung, seinem Ungestüm, seiner Kraft und Unfehlbarkeit. Die von ihm hierselbst gegründete Hochschule des Clavierspiels hat einen guten Aufschwung genommen und zählt bereits über 70 Studirende. Von allen Orten kommen ihm Einladungen zum Concertspiel, und zunächst hat er eine grosse Kunstreise vor durch Ostpreussen und Polen.

---

1) Gattin des preuss. Hausministers, jetzt Gemahlin des Grafen Wolkenstein, österreichischen Botschafters in Paris.

Meine eigene Wirksamkeit beschränkt sich auf vielen Unterricht im Contrapunkt und in der freien Composition. Im ersteren Zweige habe ich selbst, ausser unzähligen »Räthseln« aller Art, eine Fuge für 8 vocale Singstimmen geliefert, im letzteren die zu freundlicher Ansicht beifolgenden »Valses nobles« und »Enharmonischen Glossen«. Eine geistliche Cantate für Solostimmen, Chor und Orchester habe ich so eben beendet und an die Akademie geschickt zur Erlangung des Professortitels, der mir aber schwerlich ertheilt werden wird, da dort noch immer das Triumvirat Grell, Bach und Taubert allein darüber zu bestimmen hat, welches meinen oft ausgesprochenen Zukunftsbestrebungen durchaus nicht gewogen ist.

In der Hoffnung, Sie recht bald wieder persönlich begrüssen zu können, bleibe ich mit unveränderter innigster Verehrung Ihr treu ergebener

C. F. Weitzmann.

Berlin, d. 24. Januar 1869.



Stets derselbe Räthselschmied.

206. Adolf Stahr.

Berlin, 9/2 1869. 21. Matthaei Kirchstrasse.

Mein theurer hochverehrter Freund,

Lass Dir von einem alten treuen Freunde ein herzliches »Willkommen in Deutschland, in Weimar, der Hauptstadt des geistigen Deutschland!« zurufen. — Wie sehr gern hätte ich Dir mündlich diesen Gruss gebracht, wenn nicht mein leidender Zustand mich nöthigte, mir diesen Wunsch zu versagen, da mich eine Affection meines Halses seit Wochen an das Zimmer bannt. Aber von allen den zahlreichen Willkommengrüssen, die Dir entgegengebracht sein werden, ist keiner — das darf ich versichern und wirst Du glauben — treuer und herzlicher als der meine. Und wie sollte es auch anders sein? Werden es doch in diesem Sommer zwanzig Jahre, dass wir uns auf dem rothen Meeresfelsen von Helgoland zuerst begegneten und fanden — zwanzig Jahre, in denen kein einziger Missklang unser Verhältniss gestört, wohl aber jedes Jahr wenigstens meinerseits die Neigung, Freundschaft und Verehrung zu Dir und Deinem Genius gesteigert hat, während ich mich zugleich zahlreicher Beweise Deiner Theilnahme und gütevollen Freundschaft zu erfreuen hatte. Und so hast Du auch jetzt wieder aufs Neue mich Dir zu herzlichem Danke verbunden durch die Beweise liebevollen und hochehrenden Antheils, mit denen Du meinen geliebten fleissigen Kindern in Weimar in Deiner gewohnten grossmüthig edlen Weise eine so beglückende Aufmunterung gespendet hast.[1])

Ich brauche Dir nicht zu sagen, wie begeistert sie mir davon berichtet haben. In der That, Du solltest eigentlich »Helferich« statt Franz heissen; denn eine hülfsbereitere Menschenseele wie Dich habe ich in meinem Leben nie kennen gelernt. Noch einmal: Herzlichen Dank!

Wie gerne möchte ich Wagner's Meistersinger hören und

---

1) Stahr's Töchter Anna und Helene ertheilen noch gegenwärtig in Weimar Clavierunterricht und pflegen die Erinnerungen an Liszt und seinen Kreis in pietätvoller Weise.

sehen, wenn die Oper in Weimar gegeben wird. Ein junger Freund, Mr. Edouard Schuré in Paris (Verfasser der ganz vortrefflichen Histoire du Lied, ou chanson populaire en Allemagne), der eigens nach München zur Aufführung gereist war, hat mir darüber einen begeisterten Brief geschrieben und eben jetzt, wie er mir meldet, einen ausführlichen Essai für eine Pariser Revue beendet. Ich erlaube mir, Dich auf diesen jungen Mann — er ist ein Elsasser und des Deutschen und der deutschen Litteratur völlig mächtig und ein begeisterter Musikfreund — ganz speciell aufmerksam zu machen. Ich kenne wenig so gründlich gebildete junge Männer und zugleich so edle Charaktere unter den jungen Schriftstellern wie ihn. —

Gestern traf unerwartet, obschon lang erhofft, Hr. v. Schlözer[1]) bei uns ein. Mir war es, als strahlte römischer Sonnenschein in unser Zimmer, wie vor $1^1/_2$ Jahren in Via Sistina N° 101, wenn Du, Theurer, zu uns eintratest. Ist es denn nicht möglich, dass Du einen Abstecher hierher machst?

Meine Frau will noch ein Wort hinzufügen, ich schliesse daher. Der Deine für das Leben

Adolf Stahr.

207. Fanny Lewald Stahr.

[Berlin, 9. Febr. 1869.]

Ein Wort und einen Gruss, und den nämlichen Dank, lieber Freund! den Stahr Ihnen gesagt hat. Es ist recht gut von Ihnen, dass Sie so gut zu unsern Töchtern sind. Grosse Clavierspielerinnen sind die Mädchen wohl nicht — konnten sie auch nicht werden, da ihnen die Zeit und der nöthige Unterricht für die vollständige Ausbildung gefehlt haben. Aber sie lieben Beide die Musik, Anna ist, wie ich glaube, eine musikalische Natur, und sie haben eine grosse Hingebung an ihren Lehrberuf, den sie ja auch erfolgreich

---

1) Der langjährige deutsche Gesandte beim päpstlichen Stuhle, 1894 verstorben.

üben; und wenn der Mensch ein ernstes Streben hat, so kommt er innerlich auch vorwärts. Anna war völlig erhoben davon, dass sie Ihnen ihre Schülerin vorführen durfte, dass Sie dann sich herbeigelassen die Sonate zu spielen, die das junge Mädchen Ihnen vorgetragen hatte. Ich danke Ihnen — als hätten Sie sie mir vorgespielt — aber ich hätte Sie freilich doch noch lieber selbst gehört. »Ist denn gar kein Weg, ist denn gar kein Steg«, der Sie hierher führen könnte? — Denn, wie Stahr Ihnen schrieb, im Winter kommen wir nicht heraus.

Nach Rom sehne ich mich immerfort — und von den drei geweihten Rosenkränzen, welche die Fürstin die Güte gehabt hat, mir durch Herrn von Schlözer für meine barmherzigen Schwestern zu senden, behalte ich den Einen für mich, und trage ihn zum Andenken an Rom und an die Fürstin, und als ein Amulet, das mich dorthin zurückbringen soll. Ich schreibe der Fürstin in den allernächsten Tagen. Schreiben Sie ihr früher, so danken Sie ihr für mich, bis ich es thue — und wenn Sie denn schon Aufträge für mich übernehmen, so empfehlen Sie mich dem Grossherzoge und der Frau Grossherzogin und — denken Sie freundlich an mich.

In anhänglicher und aufrichtiger Freundschaft die Ihre.

Fanny Lewald Stahr.

208. Carl Friedrich Weitzmann.

Hochverehrter Herr!

Herzlichen Dank für Ihren wirklichen Freundesbrief! Von je an haben Sie alle sich Ihnen Nahenden, denen es Ernst war um die Kunst, ermuthigt, erwärmt und befördert. Sie haben die reichen Schätze Ihres Geistes und Ihres Herzens nie für sich allein bewahrt, sondern stets in vollen Gaben auch Andern zu Theil werden lassen. Dieses anziehende und bewegende Centrum aber fehlt uns, wenn Sie Deutschland wiederum verlassen! —

Frau von Schleinitz ist glücklich, jetzt die Gewissheit zu

haben, Sie am Montag in Gotha zu sehen. Dienstag und bis Mittwoch Mittag bringt sie dann in Weimar zu, ohne sich jedoch bei Hofe anzumelden, weil sie keine Minute des Zusammenseins mit Ihnen, verehrter Herr, verlieren möchte. .—.

Mit grosser Freude übersende ich Ihnen hierbei einige meiner literarischen und contrapunktischen Arbeiten zu der mir so freundlich räthselhaft angedeuteten »Lösung«. Sollte der graue Theoretiker die kühne Hoffnung hegen dürfen, durch dieselben, oder vielmehr durch Ihre gütige Fürsprache, den Doctortitel von Jena zu erlangen? und darf ich hierbei noch erwähnen, dass ich in meinem früher von Ihnen mit dem Preise gekrönten Harmoniesystem nicht nur die Tradition der Theorie der classischen Musik bewahrt, sondern auch die Berechtigung der durch die praktischen Werke neuerer Meister gewonnenen Eweiterung derselben dargelegt habe? Eine jede mir von Ihrer Freundeshand kommende Anerkennung aber würde mir stets bei weitem willkommener sein als irgend eine unsern unwilligen Gegnern nur mühsam abgezwungene.

Von meiner geistlichen Cantate habe ich leider keine Abschrift zurückbehalten. Sie bleibt, wie mir gesagt wurde, je 4 Wochen in jeder Hand jener drei Herren und wird mir wahrscheinlich erst in 4 bis 5 Monaten wieder zurückgestellt, und zwar wie ich erwarte, ohne Erfolg. Gern sende ich Ihnen sodann diese Composition nach Rom, mit der Bitte, ihr einen nachsichtigen Blick zu schenken.

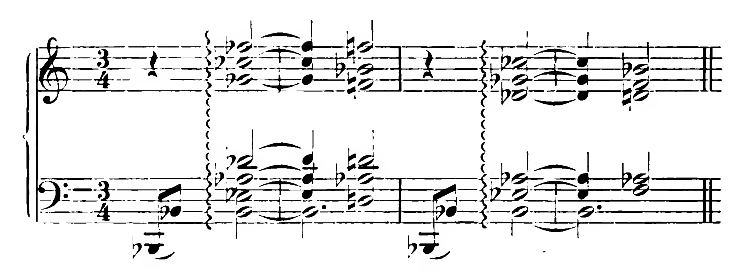
Sollte sich aus meinen enharmonischen Raupen durch Ihr Prometheus-Feuer wirklich ein glänzender Tagfalter entpuppen können? und ist wohl die Form eines Basso ostinato, wie sie das beifolgende Blatt zeigt, zu gebrauchen?

Mit dankbarster Hochachtung Ihr treu ergebener

C. F. Weitzmann.

Berlin, d. 11. Feb. 69.

Die 4 Anfangstakte von Tausigs Valse noble waren ursprünglich folgende:



Im ersten Accord, der sich nach meiner Meinung *regelmässig* auflöset, ist die vollständige Ces-dur-Scala enthalten.

209. Adolf Stahr.

Berlin, 21 Matthaei Kirchstr. 9/3 69.

Mein hochverehrter theurer Liszt,

Soeben melden mir die begeisterten Briefe meiner Kinder: in welcher Weise Deine Güte dieselben am verwichenen Donnerstage hochbeglückt und geehrt hat. Als wahrer und ächter »Fürst von Gottes Gnaden« im Reiche des Schönen und der Idee, hast Du, wie immer Deiner Mission getreu, Freude, Erhebung und Begeisterung ausgegossen in Herzen, von denen geschrieben steht: »Lasset die Kindlein zu mir kommen — denn Ihrer ist das Reich Gottes!« Denn das Beste, was ich von meinen Töchtern beiden sagen kann, ist: dass sie Kinder sind an Gemüth und liebevoller Hingabe an das Grosse und Schöne, sowie in kindlich frommer Verehrung des Erhabenen, wie es sich ihnen in Deiner Erscheinung verkörpert. Je älter man wird, je mehr lebt man nicht mehr für sich, sondern nur für Andere, die man liebt, für die, die uns angehören; und so magst Du mir es gestatten, Dir auf's Neue auszusprechen, wie dankbar ich mich Dir für Deine grosse Güte gegen die Meinen im Innersten verbunden empfinde.

Unser gemeinsamer Freund, Curt v. Schlözer, der uns vor vier Tagen verlassen hat, um nach Mexico abzugehen,

hat mehr als einmal in unserem Hause mit uns Dein liebes Andenken begehen helfen und noch in der Scheidestunde mir seine Grüsse an Dich aufgetragen. Gerne hätte ich sie Dir selbst überbracht, und es gehört zu den härtesten der Entbehrungen, die mir meine schwache Gesundheit auferlegt, dass ich mir es versagen musste und muss: zu Dir zu eilen und Dich in unserem Weimar — denn »unser« dürfen wir Beide gemeinsam es nennen — zu umarmen. Lass mich hoffen, dass ich nicht von hinnen gehe, ohne Dich noch einmal wiedergesehen zu haben.

Habe die Güte, Sr. K. H. dem Grossherzoge, Deinem fürstlichen Freunde, mein Gedenken zu erneuern und — wenn es Dir passt — meine Töchter Seiner Huld zu empfehlen.

Vor allen Dingen aber bleibe Du Selbst mir gut und zähle auf die dankbare Freundschaft

Deines Dir von Herzen ergebenen Adolf Stahr.

210. Fanny Lewald Stahr.

Berlin, d. 9. März 1869. Matthäi-Kirchstrasse 21.

Theurer verehrter Freund! Ich will Ihnen, ehe Sie wieder so weit gen Süden ziehen, noch hier aus der Nähe recht herzlich danken für all die ermunternde Güte und Theilnahme, die Sie unsern Mädchen erwiesen haben; und Ermunterung fällt bei diesen beiden strebsamen Naturen auf so guten Boden.

Ich denke mir, es geht Ihnen wohl gerade so wie uns Beiden. Je älter wir werden und je absehbarer der Weg, den man noch vor sich haben kann, je mehr ist es uns Bedürfniss, der Jugend und den befreundeten Menschen zu leisten, was man irgend kann, und sich so in freundlicher Erinnerung noch eine temporäre Fortdauer zu sichern. Dass die Mädchen Ihre Güte nicht vergessen, so lange sie leben, das weiss ich. Aber auch wir vergessen sie Ihnen nicht.

Wir haben so lebhaft den Wunsch gehabt, Sie zu sehen, dass Stahr und ich sicher hinüber gekommen wären, wäre

das für uns in dieser Jahreszeit möglich gewesen. Einmal — als Herr von Schlözer und Legationsrath Bucher[1]) mit uns eine Verabredung für einen Mittag bei uns getroffen hatten, hatte Schlözer die Idee, Ihnen zu telegraphiren, ob Sie nicht von der Partie sein wollten; aber es war gerade rauh in den Tagen und es wäre thöricht gewesen, Ihnen die Strapaze zuzumuthen. Aber wir haben gar zu sehr darauf gedacht, Ihrer bei dieser Nordfahrt, wenn auch nur flüchtig, habhaft zu werden — und dass Sie über Berlin gen Süden gingen, davon verlautet leider Nichts. Wie gern! wie gern! ginge ich wieder nach Rom!

Der Fürstin habe ich geschrieben als Herr von Schlözer hier war, weil ich vorher vergessen hatte mich bei ihm oder bei Ihnen zu erkundigen, ob sie noch in derselben Wohnung sei. Empfehlen Sie uns Beide der Fürstin zur freundlichen Erinnerung, grüssen Sie Frau von Schwartz, wenn sie in Rom ist, und rufen Sie uns auch bei Herrn und Frau von Arnim und im Hause des Herzogs von Sermoneta in das Gedächtniss zurück, wenn man uns, wie ich hoffe, noch nicht ganz vergessen hat.

Stahr drückt Ihnen die Hand, und wir sind Beide mit der alten Gesinnung, die nun doch schon ein 20 Jahre Zeit gehabt hat sich zu festigen, recht von Herzen die Ihren.

Fanny Lewald Stahr.

211. Kornél von Abrányi,

geb. 1822, Musiker, Schriftsteller und Kritiker in Budapest, gründete 1860 die erste ungarische Musikzeitung.

Pesth, 30/3 1869.

Cher Maître!

Depuis que je vous sais, que je pense, et encore que je pense *musicalement*, je n'ai qu'une idée: cette idée se concentre dans votre génie immortel! — Voici, cher maître,

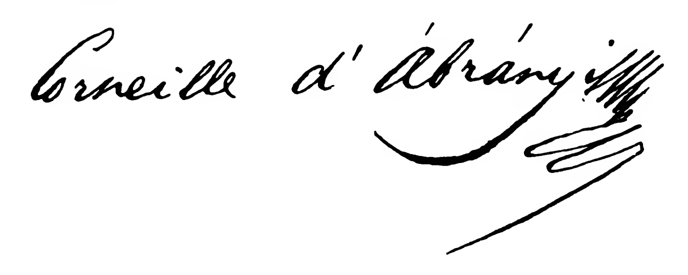
---

1) Der verstorbene treue Mitarbeiter Bismarck's.

pour commencer ma lettre, j'espère que vous ne vous fâcherez pas que j'ose exprimer sans détour toute ma pensée.

Cher maître! quelle joie immense vous nous procureriez avec votre présence chez nous où nous avons préparé un terrain aussi pur et carré, enfin un *piédestal* sur lequel vous n'avez besoin que de monter tout simplement. Comme notre joie en sera grande, immense! et *vous — je l'ose dire, je l'ose affirmer* — vous serez content de nous!

Adieu, cher maître adoré, écoutez la prière fervente de votre à jamais dévoué



212. Marie Espérance von Schwartz.

Khalépa, 22 Oct. 1869.

Très aimé et très aimable Révérendissime!

Je veux fêter ce plus beau des jours, ce jour qui a comblé de joie et de bonheur et qui comblera de jouissances immortelles tant de milliers de personnes — connues ou inconnues — oui, mon grand ami, c'est avec un cœur rempli de reconnaissance de la grâce qui m'est concédée de vous connaître personnellement et de pouvoir me compter parmi les élus qui ont le privilège de se vivifier aux rayons de toutes les nobles qualités qui distinguent votre belle âme et qui comme les accords séraphiques qui émanent de ces mains magiques, vous électrisent jusqu'à l'extase, que je vous trace ces lignes.

Je n'ai pas la plume de notre pauvre Marquise pour vous exprimer ce que vos grands mérites m'inspirent, mais vous

savez, digne ami, que je les apprécie à leur haute valeur, que je les comprends et que l'admiration et le dévouement que le »ciron« de Khalépa vous voue, s'égalent en sincérité et ardeur.

Faut-il vous dire combien et quels vœux je forme pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers? non, les mots ne seraient qu'une dérision aux sentiments les plus sacrés de mon cœur. A côté de toutes les brillantes qualités qui vous caractérisent, vous êtes avant tout chrétien et philosophe autant que cela se peut réunir, vous êtes penseur et avez plongé la sonde de votre esprit jusqu'au dernier abîme du cœur humain — des grandeurs et des misères humaines. — Vous pensez aussi avec un grand écrivain de nos jours, dont le nom m'échappe que nulle existence n'est vraiment libre ici-bas, nulle carrière n'est assez vaste, nul vol assez grand, nulle aile ne suffit. La plus puissante est un asservissement. Il en faut d'autres que l'âme attend, demande et espère

Des ailes par-dessus la vie,
Des ailes par delà la mort!

Je vous ai suivi pendant votre Rheingoldiade et les ouragans Wagner à Munich, mais je ne sais pas si vous êtes de retour à Rome, ni comment les nuages se sont dissipés. Le retentissement de l'aimable surprise et la démonstration toute cordiale que vous m'avez faite par la visite du Comte Tarnowski[1]) continue à vivifier et béatifier ma pauvre petite existence.

.—. Je crois que je vais bientôt mourir, car je songe à me bâtir une maisonnette ici — jusqu'à présent ce n'est qu'un »cottage en Crète«, car j'ai tellement peur qu'on ne prenne la peine de viser mon passeport à mon insu que je n'ose pas même prononcer le gros mot que je veux m'acheter un morceau de terrain, mais il y a ici (pour la formation d'un »Dog-card«) un brave ingénieur anglais, qui ne demande pas mieux que de mettre votre Boisselot[2]) et mon lit à l'abri des pluies torrentielles de notre tout petit hiver.

---

1) Ein inzwischen verstorbener Schüler Liszt's.

2) Ein Clavier der Marseiller Fabrik dieses Namens.

Je suis au mieux avec les grandeurs locales. L'Ambassadeur turc à Paris m'envoya par l'entremise des amis Goldsmid une excellente recommandation au Gouverneur Général, le quasi Souverain de l'île; c'est le plus affable et bon enfant du monde qui a fait ses études à Vienne et parle l'allemand comme un Allemand; il vient me voir et reste à causer pendant deux heures — chose *inédite* pour un Gouv. Gén. Son unique femme, belle, jeune Circassienne de 20 ans, vient aussi chez moi avec sa *Dragomane*, vu qu'elle ne parle que le turc. — Savvas Pascha, un des Sous-Gouverneurs ou Gouverneur en $^1/_4$ se nomme comme deux autres Excellences (mais qui ne le sont point selon moi) mon esclave! — Savvas est vraiment une exception et le serait même à Paris par ses connaissances et son esprit; il a eu la bonté de m'écrire de Constantinople en dernier lieu pour me demander si je restais en Crète, car de ma réponse dépendait son retour ici. Naturellement je ne prends pas cela für baare Münze, mais on aime mieux de tels procédés qu'un »reniement Pierrique« ou de mauvais procédés; je suis au mieux avec Mehemet Ali Pascha, un Allemand renégat, et avec S. E. Photiadis Bey mon voisin, qui veut dire et dit plus que le Gouverneur Général. Il est Grec et sa femme aussi; elle est plus qu'appétissante, la plus aimable ingénue créature que je connaisse; hé bien, malgré cela je tremble d'être renvoyée, weil sie nicht begreifen können, dass das schöne Klima, *Ruhe* und *Einsamkeit* allein mich hier fesseln, und der Schlussreim jedes Gesprächs ist, warum ich nicht einen civilisirten Ort zum ritiro wähle?

Votre recommandé Cte Tarnowski a été de toute amabilité pour quelques personnes qu'il a connues ici, en leur écrivant; je lui dois une réponse pour trois lettres et ne voulant pas que ma lettre se perde, je prends la liberté de vous remettre quelques lignes pour lui.

Excusez et pardonnez le négligé de cette missive, mais je vous assure, grand Maître, que ma tête est fatiguée au point de souffrir en écrivant même la »lista del bucato«, la langue grecque est une vraie »Circe« qui ne me lâche pas,

qui fait d'un côté grand tort à mon ouvrage qui avance aux pas de limaçon, de l'autre côté cette étude m'est nécessaire devant lire une bibliothèque de livres anciens pour obtenir des renseignements indispensables.

J'ai eu une grave perte, une double et triple perte. On a exilé de l'île le plus excellent, le plus érudit des Supérieurs d'un des plus beaux couvents, bel homme de 42 ans qui a sacrifié à sa patrie sa belle position, sa santé, ses moyens et la possibilité de vivre ici!

Une existence anéantie, car il fut pendant $1^1/_2$ année le secrétaire du Gouvernement provisoire; il s'est exilé lui-même, car on le tourmentait trop. Voulez-vous croire que mon tout-puissant voisin, une Excellence ci-devant nommée, lui a défendu de venir me voir!! L'*Higuemène* demeurait à Khalépa y ayant une petite succursale et ayant ex proprio motu renoncé à être le Supérieur de son beau couvent lorsqu'il alla dans les montagnes.

Pensez, on vient m'annoncer la mère de Savvas Pascha — nous allions nous mettre à table et comme ces visites orientales durent tout le reste du jour c'en est fini. En votre honneur j'ai un petit dîner où le Champagne, hélas! non frappé coulera en faisant vivre le grand des grands. *Mon* vin sera, je l'espère, exquis.

Je voulais vous dire mille belles choses du Comte T., ce sera pour une autre fois — je baise votre sublime main avec tout le respect, l'admiration et l'affection que vous voue votre dévouée E.

213. Sigmund Lebert,

als Clavierlehrer und Herausgeber instructiverWerke hochgeschätzt, geb. 12. Dec. 1822 zu Ludwigsburg, gest. am 8. Dec. 1884 in Stuttgart, begründete daselbst mit Faisst, Stark u. a. 1856—1857 das Conservatorium, dem er seine Lehrkraft widmete, und gab mit Stark die »Grosse Clavierschule« heraus. Er war kgl. Professor und Ehrendoctor der Universität Tübingen.

Hochverehrter Meister,

Nachdem ich von Paris glücklich zurückgekehrt bin, beeile ich mich vor Allem, Ihnen meinen verbindlichsten Dank

für das Empfehlungsschreiben an Gounod auszudrücken. Ich fand bei Gounod, wie bei den übrigen derartigen Kunstgenossen, die liebenswürdigste Aufnahme; überhaupt habe ich alle Ursache mit dem Erfolg meiner Reise zufrieden zu sein; Gounod konnte das von Ihnen gewünschte Manuscript nicht herausfinden. In Pasdeloups Concert populaire hatte ich das Vergnügen wieder Ihre »Préludes« zu hören; dieselben hatten bei einer weit überwiegenden Majorität des Publikums den durchschlagendsten Erfolg. Über die Clavierschule, welche ich der Académie française zur Beurtheilung vorlegte, traf unlängst deren äusserst günstiges Gutachten ein.

Beifolgend erhalten Sie den 4ten Theil der Clavierschule nebst Separatabzügen Ihrer Etüden, sowie die letzte Correctur von Schubert und Weber[1]).

Dass Sie bei letzterem bezüglich des Tempo rubato mit mir übereinstimmen, freut mich ganz besonders. Sehr im Interesse der Sache dürfte es sein, wenn Sie baldmöglichst die Correcturen nebst *Vorrede* sowie den vierhändigen Schubert mir zuschicken könnten, damit bald zur Veröffentlichung geschritten werden könnte, was der sehnlichste Wunsch der Cotta'schen Verlagshandlung ist. Indem ich hoffe, hochverehrter Meister, dass meine Zeilen Sie wohl antreffen mögen verbleibe ich Ihr hochachtungsvollst ergebener

Sigmund Lebert.

Stuttgart, den 29ten Nov. 1869.

---

1) Von Liszt bei Cotta herausgegeben.

214. Camille Saint-Saëns,

gegenwärtig der erste Instrumentalcomponist und einer der ersten Bühnencomponisten Frankreichs, auch genialer Clavier- und Orgelkünstler, 9. Oct. 1835 zu Paris geb., daselbst gebildet, war mehrere Jahre Organist und widmet sich jetzt neben Concertreisen nur der Composition.

11 Février [1870].

Cher maître,

Je vous envoie ma Cantate[1]) avec la traduction de Langhans; j'espère qu'elle vous plaira. Quand vous l'aurez vue, ayez l'extrême bonté de me la renvoyer pour que je puisse écrire les paroles allemandes sous les parties de chant.

J'ai fait parvenir votre lettre à notre belle amie Holmès[2]); non sans peine, car j'ignorais où on pouvait la trouver, car personne ne l'avait vue depuis la mort de son père. C'est le hasard qui m'a mis sur ses traces.

Peut-être avez-vous appris que j'ai joué à la cour de Weimar le 1er Janvier. J'ai fait entendre votre Fantaisie Hongroise avec orchestre, qui a fait fureur. — Je la jouerai à Paris le moi prochain.

J'ai commis de nouveaux méfaits, je vous en enverrai les résultats quand ils seront publiés.

Votre plus que jamais dévoué et reconnaissant

C. Saint-Saëns

215. Giovanni Sgambati,

als Pianist und Componist hervorragend, Schüler Liszt's, geb. 18. Mai 1843 zu Rom, ist daselbst seit 1877 als Professor an der Accademia di Sta. Cecilia angestellt.

Mio venerato Maestro,

Mi venne consegnato jeri sera della Signora Janina il suo

1) »Die Hochzeit des Prometheus«; sie wurde im Mai 1870 zum Beethovenfest in Weimar aufgeführt.

2) Pianistin und preisgekrönte Componistin, in Paris.

manoscritto (Andante del Trio in *si b* di Beethoven orchestrato), alla copiatura del quale darò compimento il meglio che saprò per l'epoca del suo ritorno, cioè fra una quindicina [1]. Però se Ella desidera che mi affretti maggiormente non ha che ordinarmelo.

Io bacio le mani rispettosamente.

Il suo divoto scolare

Sgambati

Roma, 7 Marzo [1870].

216. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Docter!

Frau Thümmel aus Halle theilt heute meiner Frau brieflich mit, dass sie das Glück gehabt habe, Ihnen in Weimar vorgestellt zu werden. Bei der Gelegenheit hätten Sie sich freundlich nach mir erkundigt und ihr zugleich Grüsse an mich aufgetragen. Wie sehr ich über diese liebenswürdige Theilnahme erfreut bin, kann ich in Worten gar nicht sagen. Es sind bereits viele Jahre verstrichen, seitdem ich Sie zuletzt sah und sprach — mittlerweile führte Sie das Schicksal in ferne Lande, mich liess es in der alten Heimath — leider mit gebrochenen Flügeln. Mein Ohrenleiden nahm von Jahr zu Jahr an Umfang zu und machte es mir endlich unmöglich, praktisch in der Kunst fortzuwirken. Hat nun die Welt dabei auch nicht eben viel eingebüsst, so konnte diese Thatsache doch nicht ohne Folgen für mich selbst bleiben: ich kam nach und nach ausser allen Zusammenhang mit dem Kunsttreiben der Gegenwart und musste meine Existenz von den Resten dessen fristen, was mir die Zeit noch übrig liess. Ganz müssig bin ich dabei nicht geblieben und hatte unter

1) Das von Liszt orchestrirte Andante aus dem B-dur-Trio bildet die Einleitung seiner Beethoven-Cantate, mit der er Beethoven's 100jährigen Geburtstag (1870) feierte.

Anderem die Freude, vor einigen Jahren den flüchtig vorübergleitenden Schimmer eines lyrischen Nachsommers zu erleben. Was mir derselbe brachte, finden Sie in beikommenden Liederheften, die ich freundlichst anzunehmen bitte. Vielleicht zeigen sie Ihnen hin und wieder, dass meine künstlerische Entwicklung nicht völlig still stand und ich ernstlich bemüht war, im Besonderen das Allgemeine zu erfassen. Ist mir das zuweilen gelungen, so mag wohl meine persönliche Hingabe an Bach's und Händel's Musik das Beste dazu beigetragen haben. Namentlich bin ich letzterem grossen Dank schuldig geworden, als ich ihn auf dem Gebiete der freien, lyrischen Plastik kennen und lieben lernte: eine Menge seiner Gestalten, die er als Operncomponist zeichnete, haben mich auf das Tiefste berührt und sind mir ein Trost für mancherlei Entbehrnisse geworden.

Dies wäre denn der lockere Umriss meines seitherigen Lebens — er liess sich eng genug zusammendrängen: stets war er aber von Erinnerungen durchwebt, die von Ihrer Güte und Liebe vernehmliche Kunde gaben.

Gestatten Sie meinem Herzen, dies hiermit aussprechen zu dürfen. Ihr Rob. Franz.

Halle, d. 3. Juni 70.

217. Edouard Schuré,

der geistvolle Verfasser der auch in deutscher Übersetzung erfolgreichen Schriften: »*l'Histoire du Lied*«, »*le Drame musical*« (3. Aufl. 1895) und anderer Werke, ist 1841 in Strassburg geb. und machte seine Studien in Paris, woselbst er seinen Wohnsitz hat.

Bonn, 22 Juin 70.

Cher maître,

Je suis malheureusement empêché de revenir à Weimar pour assister aux représentations de Wagner qui, dit-on, seront si belles. Vous jugerez combien j'en suis affligé si je vous dis que jamais je n'ai entendu le Tannhäuser, et Lohengrin une seule fois et encore fort mal. Je le regrette d'autant

plus que ç'aurait été pour moi une occasion de vous revoir. J'ai voulu cependant vous écrire en vous renvoyant le journal ci-joint que vous avez bien voulu m'envoyer. Je tenais à vous remercier bien sincèrement pour vos nombreuses bontés pendant mon dernier séjour à Weimar, à vous dire quel plaisir élevé, quel vif intérêt, et quelle respectueuse admiration m'ont inspiré les instants que j'ai pu passer avec vous!

Je garde de la fête de Weimar[1]) un fort beau souvenir, je n'avais jamais rien vu dans ce genre. J'ai tâché de résumer mon impression dans un court travail qui n'a pas encore paru. S'il paraît, comme je l'espère, j'aurai soin de vous le faire parvenir. Quoi qu'il en soit, je trouverai tôt ou tard l'occasion de m'occuper de vous et de votre œuvre si belle à Weimar et par là, je le souhaite, d'y intéresser plus vivement quelques-uns de mes compatriotes. Vous apportez dans l'art le feu sacré, la divination supérieure, la large inspiration et la vie. C'est un grand spectacle, j'en ai joui pleinement; croyez à ma vive et profonde reconnaissance.

Veuillez présenter mes respects à Mme de Moukhanoff et faire mes amitiés au jeune Franz Servais qui, je crois, a beaucoup d'avenir et que j'espère revoir à Paris.

Veuillez agréer, cher maître, l'assurance de ma plus haute considération et de mon profond respect.

Votre dévoué

E. Schuré

90 rue d'Assas[1]).

---

1) Es war das Beethoven-Säcularfest, bei Gelegenheit der Tonkünstler-Versammlung des »Allgemeinen deutschen Musikvereins.«

2) Die Angabe der Adresse ist von Liszt's Hand beigefügt.

218. Friederike, Gräfin von Prokesch-Osten, geb. Gossmann,

gefeierte Schauspielerin, geb. 23. März 1838 zu Würzburg, gehörte von 1857 bis zu ihrer Verheiratung 1861 dem Wiener Burgtheater an und liess sich dann auf Gastspielen noch vielfach bewundern. Sie lebt in Gmunden.

Gmunden, le 9 8. 70.

Monsieur l'Abbé,

Il m'est impossible de vous témoigner toute la joie que m'a causée votre photographie, et j'ai reçu avec un surcroît de reconnaissance le charmant billet qui l'accompagnait. Mon âme en est tout émue et je vous exprime mes plus vifs remercîments.

Etant très triste des évènements, il m'a fallu un si grand plaisir que celui que je vous dois, pour les oublier un peu. — Conservez-moi, je vous prie, un petit souvenir auquel je tiens beaucoup, et croyez que vous êtes toujours présent à la pensée de votre toute dévouée

Fritzi Prokesch

219. Eduard Reményi.

Rákos-Palota. 1870. 15/8.

Cher Maître,

Je suis bien enchanté de vous saluer de nouveau parmi nous. Dieu vous a amené. Grande est ma joie de vous revoir dans quelques jours. — Vous savez, cher maître, que tout ce que vous me dites, est pour moi un ordre. Lorsque, après le couronnement, je vous accompagnais vers *Stuhlweissenburg*, vous m'avez dit, je ne sais plus par quel élan de trop de *Nachsicht*, »Reményi, vous êtes un grand artiste« — et en 1869, Janvier, lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Weimar, vous m'avez dit de nouveau »en fait de violon, en fait de virtuose je considère *Joachim* et *vous* les deux sommités».

— Vous concevez, cher et grand maître, que si on a un peu d'ambition d'artiste, qu'on inscrit des dictons aussi lapidaires dans son *magasin* — et bien, j'ai protesté tacitement alors contre ces titres grandioses, dont vous avez bien voulu me parer dans votre magnanime indulgence — mais aussi j'ai juré de faire honneur à mon petit talent, que vous avez si bienveillamment jugé et reconnu — en un mot, *ich war sehr fleissig* und habe ein sehr schönes Programm à votre, *mais seulement à votre disposition.*

Encore quelques mots. Vous savez aussi, cher maître, lorsque je vous ai accompagné l'année passée jusqu'à Stuhlweissenburg — voyant l'inefficacité de vos séjours à Pesth et par la petitesse des ....[1]) et par la pusillanimité des ....[2]) nous étions convenus que dorénavant je ne ferai plus de démarches en ces genres, et que je laisserai *tout* faire — *se faire.* — Je me tenais, et me tiens encore strictement à cet ordre.

Nàndor (Ferdinand) componirt und spielt sehr schön und ist ein prächtiger Künstler und ein edler junger Mensch, jetzt ist er bei seinem Vater seit einem Monat.

Meine allerunterthänigsten Grüsse an die ganze liebe B. *Augusz*'sche Familie[3]), die Freude Sie baldigst wiederzusehen kaum erwartend, verbleibe ich comme toujours votre très humble

Marquis de la Tigrière Reményi.

Quant à la fête musicale qui aura lieu à Pesth — hielt ich mich in *administrativer*, als wie auch in *künstlerischer* Hinsicht ganz passiv und fern. Auch schlug ich meine Mitwirkung aus, als mich Freund Abrányi vor etwa 3—4 Monaten darum ersuchte. Ich gab ihm meine Ursachen wegen Fernbleiben ehrlich an — somit werde ich nur Asculteur sein.

---

1) u. 2) Auch im Original stehen nur Punkte.
3) Baron Augusz in Szegzard zählte zu Liszt's ältesten Freunden.

220. Marie Espérance von Schwartz.

Weimar, 15 Août 1870.

Très précieux, très admiré ami Révérendissime!

»Il y a un temps pour rire, il y en a un pour pleurer« dit, je crois, St. Paul; en tous les cas ce temps-ci n'est pas celui des causeries intimes, mais bien celui des grands événements qui se chassent avec la vitesse électrique qui caractérise notre siècle. Vous savez, mon grand ami, que ma molle compassion s'étend jusqu'aux quadrupèdes — figurez-vous donc dans quelle pâmoison je suis devant les spectacles qui s'offrent à nos yeux de ces jours!

A peine arrivée à Jena que cette guerre que vous avez prédite depuis longtemps, est venue nous bouleverser de fond en comble; je n'étais point fâchée de voir mon fils saisi de la fièvre patriotique, qui est universellement épidémique; je préférais le voir partir *avec* mon consentement que de le savoir sur le champ de bataille après mon départ — ma décision était prise de le suivre de tout près et d'être aux blessés allemands ce que j'ai pu être à tant de pauvres Italiens en 1859. L'excellent Hase [1]) fut mon conseiller en tout; ce fut pour »die blauen Husaren« qui étaient à Weissenfels que mon fils se décida — il alla se présenter à Apolda. Je ne saurais vous cacher que je me sentis bien vivement émue lorsqu'il alla se présenter et que je ne l'attendais que pour faire mes préparatifs pour le suivre — mais pensez! on n'en a rien voulu parce qu'il n'est pas sujet allemand. Le faire Allemand à la onzième heure pour en faire de la chair à mitrailleuse — franchement parler — ich fühlte mich nicht dazu berufen, surtout puisque Ernst (ses premières démarches refusées) ne m'en a jamais exprimé le désir.

Ma coopération pour le soulagement des pauvres blessés est donc devenue plus calme; après avoir donné mon obole j'ai publié une toute petite brochure dont je vous ai offert un exemplaire; connaissant la trop grande indulgence avec

1) Der berühmte Jenenser Theolog.

laquelle vous lisez mes pauvres petites feuilles, je viens vous prier, mon »Grand« et mon grand ami, de chercher parmi *vos* amis aux grands cœurs et aux grandes bourses, autant d'acheteurs que possible pour ma brochure, et quand vous en aurez, ne fut-ce qu'une demi-douzaine, veuillez me l'écrire à Munich par l'adresse: Frau von Jochmus, 6, Schwabinger Landstrasse. Jusqu'au 31 Août j'y serai. N'est-ce pas, vous me pardonnez le couteau que je vous mets à la gorge, vous savez dans quelles mains cette arme est.

J'ai payé les 21 écus à l'excellent Gille[1]) que je n'ai pas vu aussi souvent que je l'aurais voulu, car il a été malade et même au lit pendant mon séjour à Jena; son fils est aussi sur le champ de bataille où Hase et Gurlitt en ont chacun 3! — Je continue ma route à Munich aussitôt que j'aurai fini plusieurs petites affaires *humanitaires;* mon fils reste à Jena où il est Corps-Student der Thuringia. Un peu de discipline militaire n'eût pas été de trop — j'ai fait mon devoir: ultra posse nemo obligatur. .—.

J'ai encore mille choses à vous dire, mais aussi trop d'autres lettres à écrire, pardonnez-moi l'intrusion de ma brochure. Veuillez me dire jusqu'à quand votre adresse à Sexard est valable. On a voulu se servir de moi pour engager quelqu'un à aller à Rome, le parti rouge en Allemagne est plus fou que l'italien; jusqu'à quand on écoutera cela, je ne saurais vous dire, mais je sais bien que je suis et serai toujours de cœur votre toute affectionnée et dévouée amie

E.

221. Dieselbe.

Munich, 31 Août 1870.

Très Révérendissime et très aimé!

Je ne sais pas ce qui me perplexe le plus, votre mille fois trop gracieuse lettre ou bien la générosité de votre aide en faveur des pauvres infortunés pour lesquels je quête, il est vrai, avec une assiduité inébranlable.

---

1) Langjähriger Freund Liszt's, Geh. Hof- und Justizrath in Jena.

La grandeur de votre cœur est *telle* qu'il me semble que je dois presque rougir d'avoir osé y faire appel, et si votre noble don n'était pas destiné à soulager de braves guerriers, qui souffrent et gisent sur un sol que je puis regarder comme votre »seconde patrie«, je serais tentée de le refuser, mais je me console en pensant que si d'un côté votre indulgente amitié pour mon »balbutiement littéraire« vous induit à me dire des choses mille fois trop flatteuses, de l'autre côté la juste appréciation que vous avez de mon bon sens, vous aurait toujours permis de me donner un *franc refus* au lieu de centupler la petite contribution que j'ai osé vous demander.

Vous, mon ami Rév^{me}, mon frère et la Princesse Carolath, vous avez eu les mêmes généreuses impulsions, quelques autres amis et étrangers vous ont suivi de bien loin, mais à côté de cela, si vous saviez quelles expériences j'ai faites! Zitto, zitto, zitto!

Avec tout cela vous ne me dites pas si c'est à Sexard que je dois vous envoyer vos 100 exemplaires de »Von Rom nach Kreta«; je vois que votre lettre a mis non moins de 6 jours pour venir ici, donc si jusqu'au 10 Septembre je ne reçois pas un mot de contreordre de votre part adressé

bei Herrn Brandt, Bellerive bei Luzern, Schweiz,

je vous enverrai les 100 ex. à *Sexard*. .—.

J'ai passé autres 24 heures à Meiningen en revenant de Jena; la maison des Bodenstedts[1]) était bien lugubre, pauvre Mme B. venait de recevoir la nouvelle que son frère avait été frappé par un boulet à la jambe dont on avait dû faire l'amputation sur le champ de bataille; il gisait chez une famille française non loin de Wörth, entre la vie et la mort. Charlotte v. Oven nous a lu, plutôt déclamé, quelques-unes des belles poésies surgies sur la surface de la mer de sang (qui menace de nous anéantir) comme autant de beaux nénuphars pour servir de couronnes mortuaires aux héros de nos jours, avec une verve digne de l'année 1842.

Le pauvre Bodenstedt était fort attristé, après avoir aussi

---

1) Der Dichter des Mirza Schaffy.

payé son tribut aux échos germaniques, il avait suspendu sa lyre. .—. Dans ce salon où naguère vos accords séraphiques avaient exalté la gracieuse Henni, je n'entendis que des soupirs, je ne vis que des larmes.

.—. Vous ai-je écrit que le parti démocrate allemand tombé bien avec raison en discrédit, n'a cessé de me harceler pour que je me rende à Caprera et engage le Lion boîteux de faire une 3*ième* tentative sur Rome: heureusement que Garibaldi *jusqu'ici* a voulu comprendre (sinon m'écouter) qu'il ne doit pas bouger[1]).

Avant de finir ma longue chiacchierata, permettez-moi de jeter un cri d'indignation à quelques-unes de vos expressions contenues dans votre première page; est-ce que Jupiter osa jamais penser ainsi? Non, c'était un »lapsus calami«, c'est pourquoi je n'ose y répondre qu'avec toutes les expressions d'admiration et de »culte« qu'a toujours éprouvé et éprouvera toujours pour vous votre plus dévouée amie

E.

P. S. Ma sœur a préparé chez elle un appartement pour cinq blessés, mais on se les arrache, c'est à qui leur prodiguera les soins les plus sensés; ma charmante nièce de 19 ans est désolée de ne pas pouvoir se montrer une digne Sœur-grise.

J'espère être à Rome au commencement d'Octobre »Deo volente«.

222. Das Comité der Beethoven-Säcularfeier.

Wien, 12/10 1870.

Verehrter Freund,

Aus der grossen Zahl Ihrer Verehrer haben meine Collegen Dumba und Unger und ich selbst uns bei dem Comité der Beethoven-Säcularfeier das Vorrecht erwirkt, diese Zeilen an Sie zu richten und unsere persönlichen Bitten als Tirail-

1) Frau v. Schwartz stand zu Garibaldi in nahen freundschaftlichen Beziehungen.

leurs dem officiellen Sturme auf Ihr Künstlerherz voraus zu senden.

Das Festcomité ging von Anfang an von der Ansicht aus, das Säcularfest des grössten Tonmeisters in der grössten deutschen Musikstadt müsse die grössten Tonkünstler der Gegenwart vereinigt sehen. In diesem Sinne erging auch an Sie, verehrter Freund, die Einladung, sich an demselben zu betheiligen. Sie haben dies aus »allgemein bekannten Gründen« abgelehnt. Wir verzichten jedoch so billigen Kaufes nicht auf Ihre Gegenwart. Als würdiger musikalischer Prolog zu dem Beethovenfeste erscheint uns Ihre für Weimar componirte Festcantate, unter Ihrer persönlichen Leitung, ausgeführt von den besten musikalischen Kräften. Verweigern Sie uns nicht den Triumph, diese, so wie die Beethoven'sche Festmesse von Ihnen geleitet zu sehen, die Manen des grossen Meisters klopfen mit uns an Ihr Herz! Sie haben für Weimar, das Sie eine Zeit lang den Seinen nannte, das Opfer gebracht, aus Ihrer Zurückgezogenheit hervorzutreten; dürfen wir Sie nicht mit grösserem Rechte den Unsern nennen? Oder hätte die Leitha auch eine Grenze durch Ihr Herz gezogen? Gewähren Sie uns die Freude, durch eine umgehende Zustimmung uns in Stand zu setzen, dem Comité die freudige Überraschung zu bereiten, dass Sie Ihre Cantate und die Festmesse dirigiren und Ihren Freunden und Bewunderern die Gelegenheit bieten werden, Ihnen ihre unveränderten Sympathien zu bewähren!

Mit aufrichtigster Verehrung Ihr

Rosenthal

Dumba [1]

Unger. [2]

1) Bekannt als Wiener Kunstmäcen, Mitglied des Herrenhauses.

2) Berühmter Jurist, geb. 1828, war 1871—1879 österreichischer Minister, ist Mitglied des Herrenhauses und Präsident des Reichsgerichts in Wien.

223. Sofie Menter,

die grösste Clavierkünstlerin der Gegenwart und Liszt's auserwählte Lieblingsschülerin, lebt meist auf Kunstreisen.

[Etwa 20. März 1871.]

Hochverehrter Meister!

Ein trauriges Ereigniss veranlasst mich Sie mit diesen Zeilen zu belästigen; nämlich Dr. X. in N. sah sich genöthigt, die Clavierliteratur mit einem Concert-populaire zu vermehren und hat dasselbe zum noch höheren Überfluss mir gewidmet. So schmeichelhaft das mir von ihm geschenkte Vertrauen auch sein muss, so werde ich doch niemals Gebrauch davon machen können, da ich schon nach einmaligem Durchsehen des Stückes zur festen Überzeugung gelangt bin, dass kein einziges Publikum mehr existirt, das sich so etwas gefallen liesse, und ich daher Gefahr laufen würde, nach öffentlichem Vortrag des Concertes nebst Dr. X. von der Polizei aus wegen öffentlichen Frevels und raffinirtester Thierquälerei eingesperrt oder mindestens aus dem Lande verwiesen zu werden. Merkwürdigerweise bin ich aus dem Schrecken, den mir der Anblick der Dedication gewähren musste, noch lebendig hervorgegangen; bedarf aber, wie Sie hochverehrter Meister, begreifen werden, sehr der Erholung und Zerstreuung und möchte deshalb, da ich mich auf der ganzen Welt nirgends so glücklich fühle als in Ihrer Nähe, auf einige Wochen nach Pesth kommen und bitte Sie daher mir durch eine mildthätige Hand es baldmöglichst wissen zu lassen, wann Ihnen mein Kommen nicht zu unangenehm ist[1]; Sie würden dadurch sehr glücklich machen Ihre in unbegrenzter Verehrung ergebenste

Sofie M.

Durch Gottes Fügung in München, Veterinärstrasse 2.
(Gott helfe mir weiter.)

---

[1]) Die Antwort darauf siehe: F. Liszt's Briefe II, Nr. 107.

224. Ferdinand David.

Hochverehrter Freund,

Sie wissen schon, dass ich etwas von Ihnen haben will, wenn Sie meine Handschrift sehen, und so ist es auch diesmal. Ich schicke Ihnen das Dedications-Exemplar meines Sextetts mit der Bitte, dasselbe auf geeignete Weise Sr. Königl. Hoheit zukommen zu lassen. Ich weiss kein besseres Mittel mein Stück bei dem Hohen Herrn in einem günstigen Lichte erscheinen zu lassen. Verzeihen Sie also, wenn ich so dreist bin, und sagen Sie mir's aufrichtig, wenn Sie besser finden, dass ich es auf anderm Wege thue. — Der junge Wilhelmj, den Sie so freundlich waren mir zuzuführen, hat ein schönes Violintalent, und bezweifle ich nicht, dass ein sehr guter Geiger aus ihm werden wird[1]. Haben Sie Dank für den neuen Beweis Ihres Vertrauens. Für heute nur noch die alte Versicherung unwandelbarer Treue und Freundschaft

Ihres von Herzen ergebenen Ferdinand David.

Leipzig, 7. Mai 1871.

225. Carl Tausig.

Hochverehrter Meister,

Frau von Schleinitz theilt mir mit, dass die heilige Elisabeth Anfangs Juni in Weimar aufgeführt wird. Aber auch ohne die verlockende Aussicht, dies schöne Werk, welches ich leider nur aus dem Clavierauszuge kenne, endlich hören zu können, war ich schon entschlossen, Sie während Ihrer diesjährigen Anwesenheit in Weimar zu besuchen. Haben Sie mir Ihr früheres freundschaftliches Wohlwollen bewahrt, und sehen Sie es gerne, dass ich komme, dann habe ich nichts Sehnlicheres zu thun, als zu Ihnen zu eilen und Sie zu umarmen. Ich hoffe, Sie jetzt nicht so umringt wie im vorigen Jahre zu finden und etwas mehr Ihrer habhaft zu

---

1) Er wurde bekanntlich einer der allerersten der jetzt lebenden.

werden. Mein theurer, hochverehrter Meister, ich gehöre doch zu denen, die Ihnen in Ihrem reich bewegten Leben unter so Vielen näher gestanden haben, ich kann wirklich sagen, dass Sie meine erste »Liebe« waren, (et on revient toujours à ses premiers amours) und nun ist es mir ein wahres Bedürfniss Sie zu sehen! Mit tausend Grüssen

Ihr Sie bewundernder und unveränderlich ergebener

Berlin, 21. Mai [1871]. C. Tausig.

Ich sendete Ihnen letzthin die Bachschen Choralvorspiele unter Kreuzband; N° 3 in Es-dur ist meine Passion, mögen Sie nicht auch dies erhabene traurige Stück?

226. Derselbe.

Très cher et très grand maître,

Je vous envoie ci-joint la circulaire de Wagner ou »l'art de trouver 300,000 thaler dans les rues et les bois.«[1] J'espère que nous réussirons à faire l'impossible, malgré les difficultés inouïes; mais il est nécessaire que vous nous prêtiez votre assistance; *sans vous* nous courrions bientôt sur le sable.

Vous me verrez dans dix jours à Weimar, et si vous le permettez, je resterai un peu auprès de vous. Je me sens si épuisé et fatigué, qu'il me faut absolument une récréation et quelque repos; vous ne vous imaginez pas, combien je suis découragé et abattu!

Ce que vous me dites sur les Etudes me flatte plus que l'approbation du monde entier. Chaque fois que je viens de finir un morceau, je me demande (habitude qui dure maintenant quinze ans) ce que vous en penserez, si vous serez content. —

Madame de Moukhanoff me mande qu'elle quittera Varsovie le 6 Juin, pour se rendre directement à Weimar. Votre »cour« ne sera pas cette année aussi brillante, mais choisie, et *nous* vous posséderons plus.[2])

1) Es galt der Verwirklichung der Festspiel-Idee.

2) Es war Tausig's letzter Besuch in Weimar. Bei seiner darauffolgenden Zusammenkunft mit Liszt in Leipzig, 2. Juli erkrankte er daselbst, um nicht wieder zu erstehen.

Je vous embrasse, très cher maître, mille et mille fois.
Tout à vous, votre invariablement dévoué

Berlin, 23 Mai [1871], Dessauerstrasse 35. Ch. Tausig.

227. Hans Richter,

einer der ersten lebenden Dirigenten, geb. 4. April 1843 in Raab (Ungarn), war 1868—1869 Chordirector der Münchener Oper, 1871—1875 Capellmeister am Pester Nationaltheater, seitdem ist er in Wien Hofoperncapellmeister und Dirigent der Philharmon. Concerte, seit 1893 auch erster Hofcapellmeister. 1876 dirigirte er in Bayreuth die »Nibelungen« und blieb seither ein bevorzugter Leiter der Festspiele daselbst. In London dirigirt er alljährlich die Richter-Concerte. Er ist Ehrendoctor der Universität Oxford.

6. Juni 1871. Speising bei Wien. Feldkellergasse No 8.

Hochverehrter Meister!

Beiliegendes Schreiben erhielt ich von der Pester Intendanz. Am 15. Juni gedenke ich nach Pest zu fahren. Haben Sie, hochverehrter Meister, mir noch irgend etwas zu bemerken, so bitte ich um Ihren gütigen Rath. Die Hauptschwierigkeit wird wohl in dem Urlaube liegen, den ich mir für die Aufführungen und für die vorhergehenden Proben der »Nibelungen« erbitten muss, da ich von unserem Meister von Ostern 1872 ab zum musikalischen Leiter dieser hohen Aufgabe bestimmt bin. Doch glaube ich, dass diese Schwierigkeit leichter gehoben werden dürfte, wenn 1tens Sie, hochverehrter Meister, Ihr Machtwort mir zu Gunsten ertönen lassen, und 2tens der Intendant fähig ist zu begreifen, dass es eine Ehre für das Institut ist, wenn sein Dirigent zu dieser höchsten und ehrenvollsten Mitwirkung berufen wird, und man den günstigen Umstand berücksichtigt, dass meine Abwesenheit von Pest in die für die Theater ohnedies ungünstigen Sommermonate fällt. — Ich bitte Sie, hochverehrter Meister, um Ihren für mich entscheidenden Rath in dieser Sache.

Mit dankbarster Verehrung Ihr ergebener

Hans Richter.

228. Julius Graf Andrássy,

geb. 8. März 1823 zu Oláhpatak in Ungarn, gest. am 18. Febr. 1890 in Volosca, wurde 1867 ungarischer Ministerpräsident, war 1871—1879 österreichischer Minister des Äussern und Reichskanzler.

Bude, le 7 Juin 1871.

Monsieur l'Abbé,

Ayant reçu par le Bon Augusz copie de votre lettre du 27 Mai, je m'empresse de vous faire part d'une démarche que préalablement déjà j'ai cru devoir faire pour vous confirmer, autant qu'il dépend de moi, dans votre bonne résolution de vous établir à Pesth, et en faciliter l'exécution. — J'ai eu l'honneur de proposer à Sa Majesté votre nomination au titre de conseiller royal, avec une dotation de 4000 flrs. par an. — Si S. M. daignera sanctionner cet arrangement, comme je l'espère, j'aurai la satisfaction de vous avoir rendu à votre patrie où, en attendant un emploi spécial digne de votre génie, vous servirez vos compatriotes par votre présence même qui, en attirant vos nombreux amis, suffira pour rendre Pesth un centre musical. —

Au plaisir donc de vous voir l'hiver prochain bien installé chez nous, je suis, Monsieur l'Abbé, avec l'expression de mes meilleurs sentiments et de ma très haute considération, votre tout dévoué



229. Walter Bache,

geb. 19. Juni 1842 zu Birmingham, lebte seit 1865 als Dirigent und Musiklehrer in London, wo er für Liszt, seinen Lehrer, eifrigst und erfolgreich Propaganda machte und am 26. März 1888 starb.

London, den 19ten Juni 1871.

Hochgeehrter Herr Doctor!

Vor einigen Tagen habe ich Ihnen das Programm von meinem diesjährigen Concert zugeschickt und jetzt möchte

ich Ihnen mehr ausführlich sagen, dass es wirklich gut ausgefallen sei. Das Es-dur Concert hätte besser sein können — ich habe wirklich so gut gespielt, wie ich es nur kann (denn wenn es sich um Ihre Compositionen handelt, habe ich vor keinem Publikum Angst), aber mit dem Orchester (Triangel nicht ausgenommen) hätte es besser sein können. Mit einer Probe war es wohl unmöglich mehr zu leisten: in einigen Jahren werde ich das Concert wieder und besser machen. »Les Préludes« gingen wirklich *sehr gut* und haben einen sehr *grossen Erfolg* gehabt. Das Publikum war enthusiastisch und hervorrufend — die mitwirkenden Musiker (es wäre kaum möglich gewesen in London oder sonst irgendwo ein besseres Orchester zusammenzustellen) haben, ohne sich zu revoltiren, eine lange Probe ausgestanden, und haben mit Lust und Liebe gespielt. Saint-Saëns war anwesend und war sehr zufrieden. »Das Veilchen« wurde vortrefflich gesungen. Der Saal war ganz voll, das Orchester hübsch mit Blumen geschmückt — die 7 oder 8 Zeitungen, die darüber schrieben, haben sich günstig und mit vielem Respect ausgesprochen. (Dies hatte ich durchaus nicht erwartet.) Kurz, die Sache hat gut angefangen, und es soll nicht an mir liegen, Herr Doctor, wenn sie nicht weiter geführt wird. Nächstes Jahr hoffe ich die »Hungaria« aufzuführen — jetzt darf man keinen falschen Schritt thun, und ich glaube für das hiesige Publikum sei diese dasjenige von Ihren Orchesterwerken, welches am meisten zusprechen wird. Aus Florenz kommen die Nachrichten, dass Bülow sich zu sehr angestrengt habe und sich für einige Zeit ganz zurückziehen will. Ich bin aber doch so unverschämt gewesen ihn zu fragen, ob er sich diesen Herbst meiner annehmen könnte. Seit Jahren habe ich gewünscht von ihm Stunden zu haben — und es scheint jetzt gerade der Moment, wo sie mir am meisten nöthig sind.

Man liest, dass »die heilige Elisabeth« morgen in Weimar zur Aufführung kommt — auch dass man bald den »Christus« hören wird. Was würde ich nicht geben, um dabei zu sein!! Leider sind meine Beschäftigungen hier fast ausschliesslich in Damenpensionen — daher ist es nur im

Herbst (Ende Juli bis Mitte September) möglich von London fortzukommen.

Ich weiss nicht, wo Sie diesen Herbst zubringen, Herr Doctor, — aber wenn es möglich ist und wenn Sie es erlauben, werde ich Sie gewiss wiederzusehen versuchen. Bertha, der augenblicklich in London ist, erzählt mir, dass Sie nächstens Weimar verlassen.

Mit der grössten Achtung und Liebe bleibe ich, geehrter Herr Doctor, Ihr stets dankbarer und treuer Schüler

Walter Bache

P.S. Soeben habe ich Saint-Saëns gesehen. — »Mille tendresses« de sa part. Er hofft zu hören, wenn etwas Neues von Ihnen herauskommt, und zu erfahren, wann Sie in Pesth sein werden, damit er Ihnen etwas von sich zuschicken kann.

230. Marie von Moukhanoff, geb. Gräfin Nesselrode.[1]

[Wol zweite Junihälfte 1871.]

Je voudrais savoir bientôt que votre bonne action d'Eisenach n'a été suivie d'aucune fatigue ou insomnie, afin de me livrer sans remords au souvenir de toutes les gâteries dont vous m'avez comblée. La reconnaissance peut devenir »châtiment« si elle se laisse entraîner à la présomption et au bavardage. Je résumerai donc dans un seul *merci* beaucoup de sentiments très anciens, trop jeunes, passionnément admiratifs et toujours humbles, qu'il faut chérir, combattre et taire, afin de rester Oberhofmeisterin et agréable à vivre.

J'ai reçu hier une lettre de Cosima à laquelle j'avais demandé quelques explications concernant Bayreuth. Durant le cours de l'hiver dernier, le Roi fit savoir à Wagner qu'il désirait donner Siegfried à Munich, à quoi W. répondit

1) Siehe Marie Kalergis geb. Gräfin Nesselrode pag. 270 u. I, 317.

par l'ouverture de son plan, priant le Roi de vouloir bien attendre jusqu'à ce que lui, Wagner, lui eût représenté son œuvre telle qu'il l'avait conçue. Le Roi lui envoya son secrétaire à Augsburg et W. dit que, sachant fort bien que le Roi n'avait pas les moyens de monter ses *Nibelungen* (17 châteaux en construction et le reste), W. voulait tenter de les représenter à lui seul. Sur quoi, le Roi lui fit remettre les plans de Semper et stipula 25 000 écus pour son entreprise. Il voulait aussi lui donner les décorations et les costumes de *Rheingold* et de *Walküre*, mais W. ne veut rien de ce qui a servi à Munich. .—.

Bade est très beau, très habité, enrichi de villas riantes. Tourguenieff[1]) vend la sienne, je le crois plus ruiné (en sa qualité de Slave) que Mme Viardot qui donne à Londres des leçons à 30 et 40 frcs. l'heure. La P^sse^ Menschikoff, les Chreptowich, tutti quanti me chargent pour vous de mille hommages enthousiastes. Mme de Meyendorff a laissé à Carlsruhe un profond souvenir. .—.

On me prie de revenir ici pour le mois de Septembre à Seelach. C'est une tentation à laquelle je ne suis pas sûre de résister, surtout si Wagner vient diriger à Mannheim un concert dont la recette serait affectée aux Patronatscheine. Armgart Flemming continue à appeler Wagner »das Ungethüm« quoique son doux mari lui ait défendu de le nommer ainsi devant moi. En revanche, elle professe pour vous la plus tendre admiration et insiste pour que je vous le fasse savoir.

Je crains bien de ne pas réussir à l'engagement de Schlözer[2]) cette année. Un petit imbécile italien Mr P., chargé de diriger les concerts, m'a refusé net. Nicolas Rubinstein ayant promis son concours pour la dernière soirée de la saison, j'essaierai encore auprès du G^d^ Lama Dupressoir[3]). Il paraît qu'on s'était adressé à Tausig qui n'a même pas daigné répondre. Le public et la musique de Bade grouillent

1) Der ausgezeichnete russische Schriftsteller und Dichter.
2) Eine zeitlang Schüler Liszt's.
3) Spielpächter in Baden-Baden.

dans le mauvais goût, l'ignorance et la frivolité ne vont pas plus loin. Daignez m'écrire à Ragatz, Hôtel Tamina, et rappelez-moi au souvenir des chers Weimarois. Avant de partir, je ferai mon rapport à Mme de Helldorf.

Quelle torture de vous dire adieu pour longtemps!

Toute à vous Marie Moukhanoff.

231. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Beikommend erlaube ich mir, Ihnen eine Anzahl meiner Bearbeitungen mit der Bitte zu überreichen, denselben gelegentlich einen freundlichen Blick schenken zu wollen. Die Partitur der Matthäus-Passion befindet sich nicht dabei: Härtels ziehen es vor, Ihnen das Werk selbst zuzusenden.

Dass ich es an Anstrengung nicht fehlen liess, diesen Compositionen möglichste Abgeschlossenheit zu geben, werden Sie sofort bemerken. Stets ging ich dabei von der Voraussetzung aus, dass es sich hier keineswegs um schwankende Ergänzungen handeln könne, sondern um ganz bestimmte Formen, welche die alten Meister beabsichtigt hatten. Demzufolge war ich überall bemüht, die eigene Person zu Gunsten jener Absichten in den Hintergrund zu drängen und die Täuschung zu erzielen, als redeten die Autoren auch beim Accompagnement ihre natürliche Sprache. Ob mir das recht nach Wunsch gelang, muss ich freilich dahin gestellt sein lassen: jedenfalls dürfte es manchem würdigen Gliede der historischen Schule einige Schwierigkeit bereiten, aus freier Hand der Alten Antheil von dem meinigen zu scheiden. Um Ihnen von der Methode, der ich dabei folgte, ein Beispiel zu geben, erlaube ich mir eine flüchtige Analyse der schönen Tenorarie »Geduld« aus Seb. Bach's Matthäus-Passion. Fast jede Note der Bearbeitung ist Bach's Skizze, die nur in der Singstimme und dem Violoncell besteht, entnommen. Im ersten Takte umschreibt die Primvioline die Cantilene des

9. Taktes; im zweiten Takte tritt ein Motiv auf, das sich überall geltend macht, wo das Cello in punktirten Noten die »stechenden falschen Zungen« reproducirt: dasselbe findet sich im siebentletzten Takte der Arie und zwar in *der* Gestalt:



Der vierte Takt des Ritornells nimmt die Zweiunddreissigtheil-Figur des 12. Taktes auf, die ausserdem noch im achtletzten Takte der Arie eine Rolle spielt. — Im Mittelsatze der Arie: »leid' ich wider meine Schuld« wird die Figuration zunächst mit den Sechzehntheilen des letzten Viertels der Cantilene:  bestritten. Endlich im 32. Takte wirthschafte ich einige Zeit motivartig mit dem Stoffe der Singstimme: . Demnach erfand ich nicht das Mindeste aus eigenen Mitteln und kann höchstens das Recht in Anspruch nehmen, die zur Begleitung sich qualificirenden Momente aus Bach's Skizze herausgefunden und mit ihnen vielleicht nicht ganz ungeschickt manövrirt zu haben. Dieser Hergang verbürgt aber eine grössere Einheit des Stils und gestattet ausserdem Rückschlüsse in Betreff der Auffassung des Tonstückes. —

Wie in dieser Arie suchte ich mich auch bei anderen Gelegenheiten zu verhalten und glaube die gewählten Ausdrucksformen durchschnittlich objektiv begründen zu können.

Ihrem Scharfblicke wird es nun nicht entgehen, dass dieser Weg noch die meisten Garantien für eine erträgliche Lösung des schwierigen Problems bietet. Sollten Sie sich dann und wann mit meinen Ausführungen im Einverständniss befinden, brauche ich wohl kaum zu versichern, welche unaussprechliche Freude dies bereiten würde

Ihrem ewig dankbaren

Halle, d. 12. Juli 71. Rob. Franz.

232. Anton Rubinstein.

Traunkirchen près du lac de Gmunden,
ce 18 Juillet 1871.

Vous aurez appris que j'ai accepté de diriger les concerts de la Société musicale à Vienne cet hiver — je voudrais bien donner au public quelque nouveauté intéressante — *Zellner* m'a dit que votre »*Christe*« était achevé — Voudriez-vous me le confier? Je voudrais le donner au concert du mardi de la semaine sainte — si par hasard vous vouliez le diriger vous-même, je serais très heureux; et me mets à votre disposition entièrement pour les études préparatoires autant des chœurs que de l'orchestre; mais en tous cas je voudrais savoir d'avance si je puis compter sur cette œuvre pour ce concert-là. Si vous vouliez m'honorer d'un mot de réponse à ce sujet, vous pouvez adresser la lettre soit à Lewy, magasin de musique à Vienne, soit à *Simon Löwy* que je vois souvent. —

Je viens d'apprendre la triste nouvelle de la mort de *Tausig* — c'est terrible; j'en suis très affligé d'autant plus qu'avec mon frère et Bülow il était le dernier grand Virtuose pianiste — et l'art musical instrumental ne peut que perdre avec la disparition de la Virtuosité — ce n'est pas par les »*guten Musiker*« que l'art avance!!? —

On a beau dire le »*guter Musiker*«, c'est le député de la droite, du centre ou de la gauche, mais l'art demande un dictateur, un »Imperator« — la composition c'est la loi, le virtuose c'est le pouvoir exécutif — enfin ce sujet me tient tellement au cœur que je pourrais entrer dans des aperçus interminables — pardon!

Encore une fois je vous prie de vouloir bien me donner une réponse au sujet de ma prière, et vous prie de me croire votre bien sincèrement dévoué admirateur

Ant. Rubinstein.

Ma femme se rappelle à votre bienveillant souvenir.

233. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Ihr lieber Brief hat mir eine unaussprechliche Freude bereitet! Mit ihm beginnt ein schwerer Druck zu weichen, der wie ein Alp seit Jahren auf meiner Brust lastete. Die absolute Theilnahmlosigkeit, welcher meine Bearbeitungen fast überall begegneten, musste nach und nach Zweifel in mir wach rufen, die sich zuletzt dermassen steigerten, dass ich den ganzen Aufwand von Zeit und Mühe für weggeworfen zu halten begann. Unzählige Mal habe ich in solchen kritischen Momenten an Sie gedacht, weil ich felsenfest überzeugt war, dass *nur Ihrer* intensiven Feinfühligkeit es gegeben sei, hier eine letzte Entscheidung für oder wider treffen zu können: Dresel[1]) ist dessen oft genug Zeuge gewesen. Nun sollte ich doch noch die Freude erleben, diese letzte Entscheidung wirklich eintreten zu sehen — sie macht mich von nun an gleichgültig für die abweichende Meinung der übrigen Welt! Werden Sie es aber wohl für gerechtfertigt halten, wenn ich ausserdem eine Bitte, die zunächst nur der eigenen Beruhigung dienen soll, auszusprechen wage? Bisher war es mir nicht vergönnt, irgend eine der bearbeiteten Pièçen *so* zu hören, wie ich sie gedacht und empfunden hatte. Die Instrumentalkräfte Halle's liessen eine derartige Prüfung ebenso wenig zu, als mein krankes Gehör eine angemessene Controle zu üben im Stande war. Könnten Sie sich nun früher oder später einmal veranlasst finden, die von mir in Vorschlag gebrachten Formen an einer leibhaften Darstellung zu prüfen, die sich zunächst nur auf eine Wiedergabe des instrumentalen Theiles derselben zu beschränken brauchte, so würden Sie mich damit zum glücklichsten Menschen machen. Stets in der Vorstellung leben zu müssen, richtet ja zuletzt auch die zäheste Natur zu Grunde!

---

1) Otto Dresel (1826—1890), naher Freund von Franz, Schüler Hiller's und Mendelssohn's, wirkte seit 1848 in New-York und Boston, als vortrefflicher Pianist, Bearbeiter und Componist.

Bei der Ausarbeitung der Solonummern schien es mir vor Allem darauf anzukommen, ein in sich abgeschlossenes Ensemble, das Singstimme und Accompagnement gleichmässig umfasste und beides auf dieselbe Höhe hob, herzustellen. Der Sänger sollte hier nicht nur begleitet werden — die Begleitung hatte vielmehr mit ihm im Ausdruck zu wetteifern. Ist eine Reproduktion in diesem Sinne ausführbar, so müssen ohne Zweifel höchst interessante Resultate zum Vorschein kommen.

Wie bereits gesagt, obschon ich derartiges durchschnittlich beabsichtigte, gestatteten mir die Verhältnisse doch nicht, es unzweideutig ins Leben rufen zu können. In Ihrer Person vereinigen sich aber die mir fehlenden Bedingungen auf das Vollkommenste: kaum glaube ich daher eine Fehlbitte gethan zu haben. Überdies erleichtert mir der Umfang meines Gehörleidens die Mittheilung derselben recht sehr — ich lege sie wie ein Vermächtniss in Ihre gütigen Hände.

Ihr dankbarer

Halle, d. 20. Juli 1871. Rob. Franz.

234. Derselbe.

Hochverehrter Herr Doctor!

Ihr Wunsch, Bach's Cantate: »eine feste Burg« von mir bearbeitet und dem Kaiser Wilhelm dedicirt zu sehen, ist in hohem Grade ehrenvoll für mich. Werde ich aber wohl noch im Stande sein, ihn angemessen erfüllen zu können? Zur Zeit macht es mir der Zustand meines Kopfes ganz unmöglich, überhaupt einen Gedanken zu fassen und fest zu halten — zu einer Arbeit, wie sie das oben genannte Werk bedingt, gehört aber eine Federkraft des Geistes, die mir leider gegenwärtig nicht zur Verfügung steht. Dem ohngeachtet reizt mich der Vorschlag ausserordentlich — ich werde ihn unausgesetzt im Auge behalten. — Ausserdem hoffe ich auch, dass der wirre Zustand meiner Ohrennerven sich allmählich beruhigen und mich in den Stand setzen wird, dergleichen

anstrengende Thätigkeit mit einiger Aussicht auf Erfolg üben zu können. Vermag ich jedoch die Arbeit nicht in einer Form auszuführen, die dem tiefsinnigen Gehalte des Werkes entspricht, dann glaube ich es Ihnen wie mir schuldig zu sein, das Vorhaben lieber aufzugeben, als es mangelhaft zu realisiren. —

Die Aussichten, welche Sie meinen Arbeiten eröffnen, können nur dazu beitragen, mich über die nächste Zukunft zu beruhigen. Da Sie auch Wien's Erwähnung thuen, fällt mir zur rechten Zeit ein, dass dort die Matthäus-Passion bereits mehrmals aufgeführt worden ist. Welche Bearbeitung Herbeck dabei zu Grunde gelegt hat, weiss ich nicht — jedenfalls war es nicht die meinige. Könnte der Mann es nicht einmal mit mir versuchen? Ein Wort von Ihnen würde Wunder wirken, und wir erlebten am Ende die Genugthuung, dass der harmlose Süden dem anspruchsvollen Norden wenigstens in Kunstdingen den Rang abzulaufen verstünde. Keinen Augenblick zweifle ich aber an einem guten Gelingen, da sie in Wien über vorzügliche Blasinstrumente zu verfügen haben: dann müssten freilich die Oboe di caccia von englischen Hörnern ausgeführt werden, wodurch denn, nach Anleitung des Vorwortes meiner Partitur, an den betreffenden Stellen eine Umschreibung der von mir substituirten Clarinetten nothwendig würde. Die Tenorarie »Geduld« ist meines Wissens fast niemals zur Aufführung gekommen — die Wiener würden die Ehre für sich in Anspruch nehmen dürfen, sie zuerst eingeführt zu haben.

Die Bemerkungen wollen nur Ihre Aufmerksamkeit bestimmten Thatsachen zuwenden — scheint Ihnen die Wirklichkeit nicht dafür angethan zu sein, sie zu berücksichtigen, so mögen sie in Nichts zusammenfallen. —

Sobald ich hinsichtlich der Cantate: »eine feste Burg« gedeihlich vorzuschreiten vermag, werde ich nicht verfehlen, Ihnen Mittheilung zu machen. —

Mit der Versicherung steter Verehrung und Dankbarkeit

Ihr

Halle, d. 24. Juli 1871. Rob. Franz.

235. Marie von Moukhanoff, geb. Gräfin Nesselrode.

[Ende Juli oder August 1871.]

Au lieu de rester ici quelques semaines, comme j'en avais le désir et l'espoir, entre les mains vigoureuses du Hollandais pour parachever mon redressement, je me vois obligée de partir pour la Suisse. Cet infaillible docteur m'y envoie avec l'injonction formelle de respirer l'air des Alpes et de m'abreuver de lait de chèvres. Il me trouve en voie de consomption nerveuse. Le fait est que je dégringole à vue d'oeil, et qu'une insurmontable mélancolie s'empare de moi. Deux jours passés au Johannisberg[1]) auraient suffi en tout autre temps à me distraire et à m'égayer. Le charme incomparable de Pauline[2]), sa grâce animée, le goût exquis qui préside à tous les arrangements de sa vie, une société très agréable, la bonne conversation qui ne tarit jamais, il y aurait dans tout cela de quoi réveiller l'esprit le plus mourant. Mais les images tristes s'incrustent si profondément dans mon cerveau et dans mon cœur qu'il s'agit de les arracher, non de les effacer. Depuis un an, je vais d'une secousse à l'autre — et vous savez le proverbe de la cruche.

Nous avons beaucoup parlé de vous au Johannisberg: Pauline vous adore (souffrez cette banalité!), elle chante beaucoup; l'esprit, le goût, la verve remplacent la voix absente, et comme tout ce qu'elle fait, c'est charmant. Richard[3]) ne semblait pas édifié de ceux qu'il venait de quitter à Paris; on n'y rêve que vengeance et revanche: l'humiliation de la défaite monte les têtes comme jadis l'outrecuidance. De contrition, peu ou point. Ce serait le cas de leur lancer un de nos aphorismes. Mongelas arrivait d'Angleterre. L'Empereur baisse et s'éteint, il engraisse mal, on prévoit une lente pa-

1) Als Gast Fürst Metternich's.

2) Fürstin Metternich.

3) Fürst Metternich, ehemaliger österreichischer Botschafter in Paris, † März 1895.

ralysie, funeste châtiment des excès de son âge mûr. Il ne dit rien tandis que l'Impératrice parle beaucoup, se justifie avec véhémence et s'attend à revenir dans deux ans. Elle accuse de tout Favre et Trochu. Mme Le Breton, sœur de Bourbaki, la gouverne et l'influence mal. Les d'Orléans font assez triste figure jouant aux républicains tandis que Mme Thiers ressuscite pour son compte des étiquettes moisies. La désunion des partis fondera la république. Les prétendants à force d'être vus de près (regardés par des yeux de valet de chambre) perdront tout prestige et la France sera encore une fois d'un funeste exemple à l'Europe à moins qu'elle ne se laisse entraîner à une nouvelle guerre qui l'anéantira. Peut-être serait-ce la meilleure chance pour le Zukunftsfrieden.

J'ai été fort contente de la petite biographie de Tausig par Davidsohn; il le peint tel que je l'ai compris le premier jour que Tausig avait paru chez moi à Varsovie. — Mimi Schleinitz n'a jamais eu de chagrin comparable à celui qu'elle vient d'éprouver. Elle en est pénétrée avec une plénitude de sensibilité qui me touche beaucoup. La C^sse^ Dönhoff[1]) lui a demandé de venir à Gmunden. Pauvre cher Tausig, dans sa méfiance modeste, il n'a jamais prévu à quel point il serait pleuré! Wagner et Cosima sont au désespoir. Votre fille avec le don divinatoire qui lui est particulier avait préssenti à Berlin l'état de souffrance morale où »le cœur se rongeait«. J'espère passer auprès d'elle 3 semaines du mois de Septembre. Riedel me dit que vous n'avez encore rien fixé pour votre départ. Peut-être me donnerez-vous de vos nouvelles à Baden-Baden chez le Cte Chreptovich. La Suisse, le Rhin, tout est encombré d'une façon odieuse qui rend le voyage insupportable. Depuis mon beau salon de Weimar, je n'obtiens partout et à prix d'or des petits boyaux de chambres où le lit, meuble unique, est placé invariablement entre une fenêtre et une porte. Impossible de jouer du piano, de manger seule, de dormir sans être troublée par le ron-

---

1) Jetzt Frau v. Bülow, Gemahlin des preuss. Botschafters beim päpstl. Stuhl.

flement grossier d'un Philister voisin. Cela me dégoûte et me rend encore plus malade.

Ci-joint une petite dette et un million de remerciements. Ne m'oubliez pas auprès de Mmes de Meyendorff et Helldorff et gardez-moi un peu de souvenir.

Bien à vous Marie Moukhanoff N.

Bonn, Lundi soir.

236. Robert Franz.

Hochverehrter Herr Doctor!

Dass Ihnen meine Broschüre [1]) nicht ganz missfällt, ist mir eine wahre Herzensfreude. Es stellt sich immer mehr und mehr heraus, dass Sie in der heutigen Künstlerwelt der Einzige sind, der mit weitem Blicke die Dinge anzuschauen weiss, der nicht von vorgefassten Meinungen ausgeht, sondern sein Urtheil aus den Objekten selbst frei und unbefangen zu ziehen versteht. Diesen hohen Standpunkt zu erreichen würde Ihnen aber schwerlich gelungen sein, wenn Sie im Künstlerthum nicht stets eine Vorstufe zum Menschenthum erblickt hätten. Leider bleiben die Meisten in jenem stecken und dringen deshalb niemals zu diesem vor.

Sehr gespannt bin ich, was die klugen Herren, die mein Schriftchen hauptsächlich ins Auge fasst, angeben werden. Sie dürfen schon Anstands halber nicht mehr wie die Katze um den heissen Brei herumgehen, sondern sind gezwungen, endlich Farbe zu bekennen. Die Urtheile, welche mir bis jetzt gelegentlich zu Ohren kamen, klemmen sich leider von Neuem auf das Material, obschon ich dasselbe deutlich genug als offene Frage bezeichnet habe: wem Clarinetten nicht conveniren, mag meinetwegen Maultrommeln substituiren! Dergleichen heuchlerische Empfindlichkeiten sind ebenso lächerlich als widerwärtig, zumal es Thatsache ist, dass bei den Alten das Individuelle der Instrumente im Allgemeinen so

1) Offener Brief an Ed. Hanslick über Bearbeitung älterer Tonwerke. Leipzig, Leuckart. 1871.

gut wie gar nicht herausgearbeitet war: erst Beethoven bereicherte ja die Welt mit dieser Errungenschaft. Bach und Händel traktiren ihr Orchester wie die Orgel — das ist für die Instrumentation ihrer Werke der einzig richtige Ausgangspunkt. Mag eine solche Behandlung dem modernen Ohr auch hin und wieder monoton vorkommen, so hängt sie doch mit dem innersten Wesen dieser Musik auf das Engste zusammen — wer sich mit letzterem näher vertraut machen will, wird erstere wohl oder übel mit in den Kauf nehmen müssen. Zum Glück kennzeichnen sich derartige Ausstellungen von selbst: Dummheit, Neid und Bosheit sind die unlauteren Quellen, denen sie entspringen — leider finden sie jedoch nur zu lebhafte Correspondenz mit ähnlichen Eigenschaften der lieben übrigen Mitwelt. —

Mit der Versicherung dankbarer Hochachtung und Verehrung Ihr Rob. Franz.

Halle, d. 22. Aug. 71.

237. Edmund von Mihalovich,

Componist neudeutscher Richtung, geb. 13. Sept. 1842 zu Fericsancze in Slavonien, machte seine Studien unter Hauptmann und Bülow und ist Director der Landes-Musikacademie in Budapest.

Pesth, d. 10. Oktober 1871.

Hochverehrter Meister!

Aus Ihrem Schreiben an Servais [1]) — den ich in Ostende traf — weiss ich, dass Sie einen Theil des Sommers in Wilhelmsthal zubrachten, und dass uns Pesthern Anfangs Nov. das hohe Glück bevorsteht, Sie in unserer Mitte begrüssen zu dürfen. — Welch' tiefen Gehalt, welch' unvergleichlichen Werth soll das Leben wieder für mich gewinnen, wenn es mir auf's Neue gegönnt sein wird, in der electrisirenden Sonnennähe des »Göttlichen« zu leben, aus dessen geflügelten Worten und erhabenen Mienen anregende Thätigkeit und be-

1) Componist in Brüssel.

geisternde Inspiration schöpfen zu dürfen! — Vorläufig haben wir Richter hier, der durch die Direction der kürzlich stattgefundenen, in orchestraler und choraler Beziehung fast vollendeten Lohengrin-Aufführung hinlänglich den Beweis lieferte, dass der Ruf, den er als Dirigent Wagner'scher Opern geniesst, vollkommen begründet ist. .—. In musikalischer Beziehung stehen uns durch Richter die schönsten Genüsse in Aussicht. Im Theater die Dramen: Lear, Hamlet, Jul. Cäsar mit der Musik eines Berlioz, Liszt und Bülow. Im Conzertsaal 3 philh. Conzerte, die Richter auf eigenes Risico mit folgendem Programme veranstaltet:

I. Fliegender Holländer (Ouv.),
Gesang (Gluck?),
Hunnenschlacht,
C-moll Symphonie.

II. Op. 124 Beethoven,
Lied (instrum.) Liszt,
Tristan-Vorspiel,
D-moll Symph. v. Schumann.

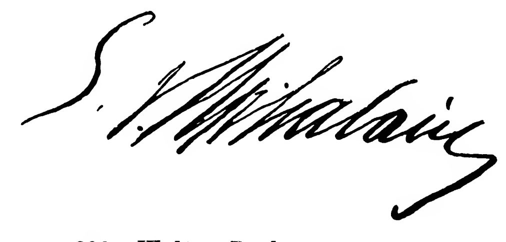
III.
Hebriden Ouv., XIII. Psalm (Liszt), D-moll v. Volkmann.

Wie verschwindend aber sind all' die schönen Hoffnungen im Vergleiche zu jener Gewissheit, dass in weniger als 3 Wochen ein Liszt unsere Stadt mit dem Glanze seines Ruhmes erleuchtet! .—.

Die Partitur und das 4händige Arrangement meines »Geisterschiffes« konnte ich Ihnen Anfangs nicht übersenden, weil ich eigentlich Beides nicht fertig hatte; später wusste ich Ihre genaue Adresse nicht; jetzt scheint es mir etwas zu spät, weshalb ich warten werde, bis Sie selbst nach Pesth kommen. Ansonsten habe ich eine »Héroïde triomphale« für gr. Orchester und einige Lieder fertig. Erstere ist viel zu bescheiden, um auch nur dem Titel nach einen Gegensatz zu Ihrer »Heroïde funèbre« bilden zu wollen. — Aus vielen begreiflichen Gründen wandelt mich grosse Lust an, im Laufe der diesjährigen Saison ein Conzert in Wien zu veranstalten. Was sagen Sie dazu? — Ihnen zum 22. October mit speciellen Wünschen zu kommen, hiesse voraussetzen, dass man Ihnen nicht seit jeher mit den herzlichsten Gesinnungen zugethan

war. Wenn Jemandem zu gratuliren ist, so ist es uns. Uns, dass wir Ihre Zeitgenossen sind! Uns, — dass uns das Schicksal die Freude gönnt, an Ihrer Seite zu leben und zu wirken! — Die Vorsehung kennt nur zu sehr den hohen Werth ihrer grossartigen Erscheinungen, als dass sie, ihren Vortheil verkennend, denselben nicht auch lange Jahre der Gesundheit und Kraft schenkte, um dass sie auf ewige, unsterbliche Zeiten hinaus Zeugniss von der in ihnen schaffenden und wirkenden Gottheit ablegten. Also hoch! Dreimal hoch! Fr. Liszt unser angebeteter Herr und Meister! — Gesegnet! tausendmal gesegnet sei sein göttliches Genie! — Willkommen, herzlich, unaussprechlich willkommen der Augenblick, wo es gegönnt sein wird Ihnen in die Arme zu stürzen

Ihrem aufrichtigst ergebenen



238. Walter Bache.

London, den 17ten October [1871].

Hochgeehrter Herr Doctor!

Nächsten Sonntag bekommen Sie aus allen Welttheilen Briefe — und da ich weiter nichts zu sagen habe als die alte, und hoffentlich Ihnen bekannte Geschichte (es giebt nur einen Liszt — Er ist mein Abgott und wird es immer bleiben), so werde ich Sie mit möglichst wenig Schreiberei belästigen. Ich habe nur zu erzählen, dass ich diesen Herbst sechs Wochen in Florenz bei Herrn von Bülow zubrachte. Von seiner Grossmuth und Güte gegen mich, sowie von dem Nutzen seiner Stunden brauche ich Ihnen keine Beschreibung zu machen — *Sie kennen Bülow.* Sie werden mir jedoch erlauben zu sagen, warum ich zwei Tage vor Ihrer Ankunft

in Florenz abreiste. Sie müssen wissen, lieber Herr Doctor, ich hätte es um nichts in der Welt gethan, wenn es sich um etwas weniger Wichtiges gehandelt hätte, als um das Beethoven'sche Es-dur-Concert von Bülow spielen und dirigiren zu hören. Sie selbst hätten mich fortgeschickt, hätte ich Ihren Rath verlangen können — und wirklich mit der Aufführung von Brescia noch frisch in meinem Gedächtniss, kann ich kaum meinen Entschluss bereuen. Wenn Sie es mir gestatten, werde ich Sie nächsten Herbst in Pesth besuchen — bis dahin bin ich Ihnen immer nahe, indem ich mich alle Tage an irgend einem Liszt'schen Musikstück erfreue. Ich kann mich nicht genug mit dem Gedanken freuen, dass Sie am 22ten Bülow bei sich haben werden. Wenn ich nur so für Sie kämpfen könnte, wie er es immer gethan hat und noch thun wird! Das hat der Himmel nicht erlaubt. Aber in Liebe und Verehrung stehe ich *Niemandem* nach. Was guter Wille und Ausdauer zu Stande bringen kann, wird gewiss besorgt, lieber verehrter Herr Doctor, von Ihrem Sie liebenden Walter Bache.

239. Carl Riedel,

der verdiente Gründer und Leiter des Riedel'schen Vereins in Leipzig (1854), wohin der am 6. Oct. 1827 zu Kronenberg bei Elberfeld Geborne sich 1848 wandte. Nach Brendel's Tode 1868 wurde er Vorsitzender des Allg. deutschen Musikvereins; sowie später zum Professor und kgl. sächs. Capellmeister (1884), auch zum Ehrendoctor der Universität (1883) ernannt. Er starb am 3. Juni 1888 in Leipzig.

Leipzig, d. 23. October 1871.

Sehr geehrter Herr Doktor!

Gestern hatte ich mir erlaubt, meine wärmsten Glückwünsche Ihnen darzubringen zu Ihrem Geburtsfest, heute früh erhielt ich Ihre mir so werthvollen Zeilen vom 17. d. M. Nehmen Sie meinen herzlichen Dank für Ihre grosse Freundlichkeit, sowie für die gütige Erfüllung meiner Wünsche. Über die Gehaltserhöhung habe ich mit H. K. selbst nicht gesprochen. Ich denke, dass das zunächst Gewünschte nun

erreicht wird und bitte Sie wiederholt, überzeugt zu sein, dass ich bei meinem Urtheil über andere Persönlichkeiten durchaus nicht meine persönliche Sympathie oder etwaige Antipathie in's Auge fasse, sondern die Rücksicht auf das Ganze. Ich halte mich überzeugt, dass Sie mir darin unbedingt vertrauen. Mir ist es stets ebenso unangenehm, Unangenehmes in solchen Beziehungen mittheilen zu müssen, als es Ihnen, sehr geehrter Herr Doktor, unangenehm sein wird, dergl. erfahren zu müssen. —

Wie mir Ende August d. J. Herr von Carlshausen, Intendant in Cassel, sagte, würde die Tonkünstler-Versammlung event. Mitte *Juni* 1872 stattfinden können, etwas früher, etwas später! Ihr von grosser Pietät diktirter Wunsch, ein womöglich unbekanntes Werk von Spohr mit auf's Programm zu setzen, soll gewiss realisirt werden, wenn sich nur ein einigermassen entsprechendes, würdiges Stück findet. Die Casseler wünschten auch etwas Beethoven und Schumann. Was letzteren betrifft, so habe ich vorgeschlagen, dass man nach Ihrem Vorgange Schumann-Byrons Manfred als erste theatral. Aufführung vor Beginn des Tonkünstlerfestes *scenisch* aufführen möge (wie 1869 Laube hier es *versprochen*, aber *nicht gehalten* hat). In Cassel wurde der Vorschlag mit grosser Freude ergriffen, zumal der dortige Regisseur, H. Wohlstadt, bereits 1863 hier das Werk inscenirt hat und dafür begeistert ist. Meine letzte Reise an den Rhein hat mich überzeugt, dass wir vorläufig bei unsern *westlich* gelegenen Tonkünstlerversammlungen uns dem Charakter der rheinischen *Musikfeste* einigermassen zu nähern haben. Die Casseler legen dieser Versammlung von selbst den Charakter eines Musikfestes bei, deren sie bisher noch keins gehabt haben. Für den Musiker kann es sich nicht darum handeln, mit dem Kopfe durch die Wand zu rennen, sondern seine Principien *nach Möglichkeit in's Leben* zu führen. Die Beethoven Cello-Sonate op. 102 könnten wir z. B. ganz gut auf's Programm setzen, vielleicht auch den Elegischen Gesang für 4 Solostimmen, nach Befinden auch eins der letzten Quartette. Hätte Cassel geübtere Chorkräfte, so würde ich für Schumanns Faustmusik plaidiren.

Davon ist aber abzusehen. Manfred und eins der ersten grösseren Klavierwerke (C-dur-Fantasie, Carneval, Kreisleriana) mögen Schumann vertreten. Falls ein guter Männerchor aufzutreiben ist, wozu man Hoffnung machte, möchte ich bitten, Wüllners Heinrich der Finkler, Cantate für Solostimmen und Männerchor mit Orchester, in Betracht ziehen zu dürfen. Hoffentlich ist dies Werk nicht gar zu trocken. Brahms Harzreise für Altsolo, Männerchor und Orchester oder, falls dies zu viel würde für den Männerchor, dessen F-moll-Pfte.-Quartett, ferner Rubinsteins Charakterbild für Orchester »Faust« (da wir wohl leider von dessen *Thurmbau zu Babel* eben des Chores wegen absehen müssen) und eine Sinfonie von Raff (Deutschland? oder Waldsinfonie?) dürfte u. A. in erster Reihe für das Programm in's Auge zu fassen sein. Weitere Aufstellung findet sich noch. Ihre heilige Elisabeth habe ich gestern schon genannt. Frl. Brandt aus Berlin entspräche wohl Ihren Wünschen für die Hauptpartie, für Landgraf Ludwig würde ich an Hrn. Gura hier denken, der am 15. Octbr. Ihre 3 Lieder (*Vätergruft*, *Morgens steh' ich auf* und *In Liebeslust*) in der That gesungen hat und zwar ganz vortrefflich, die Vätergruft sogar unübertrefflich (Zweigvereins Aufführung)[1]).

Ich dachte incl. der Elisabeth an 3 Aufführungen mit Orchester, 1 Kammermusik-Aufführung und zur Eröffnung (schon um die Zeit zwischen Beendigung der Theatersaison und Beginn des Festes zu markiren) 1 Aufführung in der Kirche, bestehend aus Orgel-, Instrumental- und Sologesang-Vorträgen, untermischt mit wenig Chornummern; es sei denn, dass Thureau aus Eisenach mit seinem Kirchenchor aus Eisenach ohne grosse Umstände auf 1 Tag nach Cassel (3 Std.) kommen könnte.

Der Herzog von Altenburg hat mir für Übersendung des Männerchors freundlichst gedankt. Ich hoffe, dass er am 24. Novbr. zur Aufführung von Bach's Johannis-Passion nach Leipzig kommt. Alles Bemerkenswerthe sollen Sie, geehrtester

1) Des Allgem. deutschen Musikvereins.

Herr Doktor, sofort erfahren. Meine Frau und ich grüssen mit grösster Hochachtung.

Ihr sehr ergebener

C. Riedel

240. Carl von Hase,

berühmter Theolog, geb. 25. Aug. 1800 zu Steinbach in Sachsen, gest. 9. Jan. 1890 in Jena, wo er seit 1829 als Professor an der Universität in Wort und Schrift hochbedeutsam wirkte. Er wurde geadelt und trug das Prädikat Excellenz.

Herrn Präsident D. Franz v. Liszt,
Ehren-Domherr des Capitels von Albano, Grosscomthur
H. O. etc., derzeit in Weimar.

Jena, 20. Sept. 81.

Hochverehrter,

Der Gruss des Hochmeisters der Harmonien war mir und meiner lieben Frau eine überraschende grosse Festfreude, für die wir Ihnen gern aus vollem Herzen danken möchten[1]. Es ist mir so wohl geworden in diesem Jahre, in der mir zugänglichen Weise viel mit Ihnen — Platonisch — zusammenzukommen: in den mir jetzt erst angeeigneten Reisebriefen des Baccalaureus[2], in Ihrem herrlichen Leben von Berlioz[3] und in der Herrlichkeit Ihres eigenen, soweit es uns dermalen in Schrift vorliegt; dazu eine lebendige Ergänzung: die Fürstin Wittgenstein, die mir diesmal[4] besonders freundlich mittheilsam war. Ostern habe ich bei Ihrem Cardinal[5] in Albano gehalten, der mir früher einmal in Tivoli gegen Abend so gütig war, die alten Choräle nach Ihrer

---

1) Liszt hatte ihm zur goldenen Hochzeit gratulirt und widmete ihm seine Bearbeitung von »Nun danket alle Gott« (bei Breitkopf u. Härtel erschienen).

2) Liszt, Ges. Schriften, II.

3) Soll wol Chopin heissen; Ges. Schriften, I.

4) In Rom.

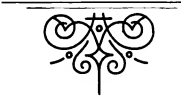
5) Cardinal Hohenlohe.

Fortbildung oder vielmehr Vertiefung für ihn vorzuspielen. Aber Sie sind, wie hier erzählt wird, seit Wochen leidend auf Ihre Zimmer verschlossen[1]. Mag Gott durch Sein heiliges Naturgesetz den gefesselten Genius bald wieder freilassen. Ich würde selbst unsern heiligen Franciscus für Ihre Genesung anrufen, wenn mir's nicht am Glauben fehlte. Aber jedenfalls

verehrungsvoll treu ergeben

D. Carl Hase.

1) Er war thatsächlich krank. In Folge eines Schwindelanfalls hatte er im Zimmer einen bösen Fall gethan. Und dies war der Anfang vom Ende: mit einem Male kam das Alter über ihn, dessen er bisher zu spotten schien. Fünf Jahre später war er nicht mehr unter den Lebenden.



Register der Briefschreiber.

Die arabischen Ziffern zeigen die Briefnummern an, die ohne weitere Bezeichnung sind im 1. Band, die mit II bezeichneten im 2. Band.



